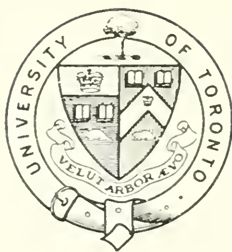

3 1761 07992951 9


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

LE

CAFFÉ POLITIQUE

D'AMSTERDAM.

TOME PREMIER.

LE

CAFFÉ POLITIQUE *D'AMSTERDAM*,

OU

ENTRETIENS FAMILIERS

D'un FRANÇOIS, d'un ANGLOIS, d'un HOLLANDOIS, et d'un COSMOPOLITE,

Sur les divers Intérêts économiques & politiques de la FRANCE, de l'ESPAGNE, & de l'ANGLETERRE.

Par CHARLES-ELIE-DENIS *ROONPTSY,*
Maître du Caffé.

Nouvelle Edition, revue & corrigée, avec des Augmentations intéressantes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVIII.

ANGLETERRE.

DIALOGUE PREMIER.

St. ALBIN, MYLORD SPITEAL, VAN MAGDEBOURG.

VAN MAGDEBOURG.

JE vous attendois, Mylord, pour vous demander si vous aviez reçu vos lettres de Londres.

MYLORD SPITEAL.

Oui, je les ai reçues : . . . l'on ne me mande rien de bien particulier, sinon de fortes mésintelligences entre notre Cour & celle de Madrid.

VAN MAGDEBOURG.

Vous marqueroit-on pas par hasard le prix de vos effets publics? . . . j'ai cent mille florins à placer, & je voudrois bien les convertir en annuités ou en actions de votre compagnie des Indes.

MYLORD SPITEAL.

Dans ce moment, nos effets publics sont un peu en discrédit ; & même depuis deux couriers, l'on me marque qu'ils ont beaucoup baissé : — il faut voir ce que deviendront nos différends avec l'Espagne, pour pouvoir porter sur ces objets une opinion de confiance.

VAN MAGDEBOURG.

Bon! l'opinion de confiance en est toute sim-

ple....... Si vous veniez à avoir guerre avec l'Efpagne, vos effets publics baifferoient dans leur crédit; & fi tout fe paffe en rodomontades (comme je le préfume), ils reprendront faveur. — Les contrats de la Grande-Bretagne feront toujours de très-bons contrats; c'eft moi qui vous en affure.

MYLORD SPITEAL.

Je fuis bien de votre fentiment: — cependant, avant d'y fpéculer aujourd'hui, la prudence fembleroit exiger d'attendre quel fera le dénouement des grands préparatifs en guerre de l'Efpagne, & de favoir quelles feront les fuites de fon ufurpation de notre Ifle Falkland; — cette queftion ne peut être bien reculée. La Grande-Bretagne, en follicitant une réparation complette, de même qu'une réponfe cathégorique fur tous fes grands préparatifs de guerre, — elle veut également, que l'Efpagne lui paye fans délai les 1,800,000 piaftres qu'elle lui doit pour la capitulation de Manille, de même que les 800,000 piaftres (arrêtées par le traité de paix de 1763) pour toutes les artilleries & munitions de guerre laiffées à la Havane à fa reftitution.— Toutes fes prétentions ne peuvent traîner longtemps en négociation; & puifque vous me demandez mon avis..... gardez vos cent mille florins en caiffe jufques à leur dénouement.

VAN MAGDEBOURG.

Que je garde mes cent mille florins en caiffe! & que j'attende, pour les placer, le dénouement de vos différends avec l'Efpagne!.... y penfez-vous, Mylord? — ignorez-vous que nous autres Hollandois nous agiotons fans ceffe, & que nous ne laiffons jamais notre argent oifif? — confidérez que fi vos différends avec la Cour

de Madrid traînent en discussion pendant plusieurs années, comme il y a lieu de le croire, (cette Puissance, de même que celle de Versailles, ne cherchant qu'à reculer le payement des sommes qu'elles sont redevables à la Grande-Bretagne,) que mon argent ne me rapporteroit rien; — au-lieu que, placé solidement dans vos annuités (au prix où elles sont aujourd'hui,) mes fonds me gagneroient de 7 à 8 pour 100 l'année.

MYLORD SPITEAL.

Puisque vous comptez d'aussi près avec votre coffre-fort, & que vous êtes plus intéressé que prudent, je n'ai aucun conseil à vous donner; — poussez votre pointe;.... spéculez sur nos effets publics si le cœur vous en dit: & si vous ambitionnez de plus grands bénéfices, retournez-vous sur ceux de la France, qui perdent dans ce moment depuis 60 jusques à 80 pour 100.

VAN MAGDEBOURG.

Sur ceux de la France!.... Dieu me damne si j'en ai jamais la pensée.

ST. ALBIN.

Quel est, van Magdebourg, le sujet de ce grand éloignement? — croyez-vous que nos effets publics ne soient pas aussi bons que ceux de l'Angleterre?

VAN MAGDEBOURG.

Si je le crois!..... belle demande!..... oui, sans doute, je le crois.

ST. ALBIN.

Sur quoi vous fondez-vous pour penser de la sorte?

VAN MAGDEBOURG.

Sur quoi je me fonde?.... plaisante question!.... hé, morbleu, je me fonde sur la raison..... sur le positif..... sur la réalité du fait.

ST. ALBIN.

Sur la raiſon..... ſur le poſitif..... ſur la réalité du fait; voilà bien des mots.

VAN MAGDEBOURG.

Des mots!..... des mots pour un François, mon ami!..... mais de très-bonnes raiſons pour un Hollandois qui ſait compter & qui réfléchit. — Si vous connoiſſiez bien le Hollandois, vous ſeriez moins interdit de ma façon de penſer.

ST. ALBIN.

Je crois le connoître......

VAN MAGDEBOURG.

Et moi je crois que non...... Pour vous en convaincre, écoutez-moi un petit moment..... Je ſuis Hollandois, & je dois mieux connoître que qui que ce ſoit le caractere de ma nation.— Le Hollandois, froid, & réfléchi, (par caractere) ne donne jamais ſa confiance au haſard;... ſon flegme étudie les hommes, & il les éprouve afin de les mieux connoître. — Sage dans ſes ſpéculations, prudent dans ſes commerces.... il calcule avec la même équité les avantages & les déſavantages des nations avec qui il ſe lie.— Au fait de leurs intérêts reſpectifs, il obſerve ſans ceſſe l'eſprit de leurs gouvernements, l'objet de leurs ſpéculations, la marche de leurs ſyſtêmes;... il ſuit les variations de leurs intérêts utiles & politiques;... il apprécie à chaque événement les avantages par les déſavantages, les engagements par les reſſources, la richeſſe du travail par celle de la conſommation; — celle du crédit par celle du commerce. — Dans cette étude ſuivie, le Hollandois dans ſon comptoir, eſt tout-à-la-fois un roi, un légiſlateur, un miniſtre, un citoyen,... appréciant ſans partialité le degré de confiance qu'il peut accorder à

la ſituation de toutes les nations.... à celle de leur crédit.... de leurs propriétés.... de leurs commerces & de leur induſtrie; — c'eſt par toutes ces obſervations continuelles & ſûres... qu'il voit ſans ceſſe par ſols & deniers..... la proſpérité des finances d'une monarchie, par la nature de ſes impoſitions;..... le phyſique de ſes moyens, par l'ordre de ſes dépenſes;..... les aiſances publiques, par les beſoins domeſtiques des ſujets. — Par la ſolution de toutes ces combinaiſons, analogues aux temps & aux circonſtances, au plus ou au moins de néceſſités... je vois l'Angleterre, depuis la paix de 1763, dans une ſituation plus heureuſe, plus riche & plus floriſſante que celle de la France; — je la vois tous les jours multiplier ſes propriétés & ſes commerces, augmenter ſes débouchés, ceux de ſa conſommation & de ſon induſtrie;..... tandis que la France, déchue de ſa conſidération, de ſa puiſſance, de ſes propriétés, depuis la guerre derniere.... ſe dégrade tous les jours davantage, par les opérations forcées, de ſon crédit, de ſes engagements, de ſes reſſources;... réduite pour conſerver les reſtes languiſſants de la grandeur où l'avoit élevée Louis XIV, d'annuller tous ſes concordats avec ſes ſujets, de manquer à tous ſes engagements, de tenir en ſuſpens les dépenſes les plus abſolues; en un mot, entraînée par néceſſité, de faire ignominieuſement une ſeconde banqueroute dans le courant de ce ſiecle.

ST. ALBIN.

Quel perſiflage!..... la paſſion, bien plus que l'équité, vous fait tenir tous ces propos.

VAN MAGDEBOURG.

Point du tout, mon ami:... la paſſion n'entre

en rien dans mon opinion; c'eſt la pure vérité.— Dites-moi un peu, comment eſt-il poſſible dans votre ſituation actuelle, de pouvoir perſuader à des perſonnes un tant ſoit peu éclairées... que vos effets royaux ſont auſſi ſolvables que ceux de l'Angleterre.... quand je vois de mes propres yeux, depuis huit ans, que vous êtes en paix.... qu'il ne vous a pas été poſſible encore de pouvoir entrer pour un denier en liquidation avec vous-mêmes?... Je dis plus:... loin d'être ſur le courant de vos dépenſes; loin d'avoir éteint les arrérages de la derniere guerre; loin d'avoir ſupprimé vos dépenſes extraordinaires.... que la France, malgré ſon énorme dette, eſt forcée tous les jours d'augmenter ſes engagements, de renchérir ſans ceſſe toutes ſes impoſitions, d'en établir ſans meſure de nouvelles.... tandis que l'Angleterre, moins riche & moins puiſſante que la France, eſt auſſi fort endettée qu'elle:.... depuis la paix de 1763, non contente d'avoir diminué ſes taxes publiques de 4 millions de liv. ſterl..... non contente d'avoir rembourſé juſques à ce jour 28 millions de liv. ſterl. de ſa dette nationale..... qu'elle s'efforce encore de pouvoir ſe liquider entiérement, ayant appliqué un fonds annuel d'amortiſſement de 4 millions de liv. ſterl. au payement de cette même dette.—Votre miniſtere peut-il s'applaudir d'une égale conduite?

ST. ALBIN.

Votre confiance, van Magdebourg, pour la nation Angloiſe, vous fait envisager les avantages de cette Puiſſance avec plus de partialité & d'indulgence que vous n'envisagez les nôtres.— Il eſt conſtant, dans ce moment, que la Grande-Bretagne jouit d'une poſition un peu plus favo-

rable que ne l'eſt celle de la France; — mais on ne peut ſe nier auſſi, malgré cet avantage, que ſa dette nationale ne paſſe ſes forces, & qu'un Royaume, au plus le tiers de la France, en domaine & en population .... auſſi fort endetté que celui de cette monarchie.... ne pourra jamais inſpirer à aucun homme ſage une confiance auſſi privilégiée, que celle que vous avez la bonté de lui accorder.

VAN MAGDEBOURG.

Pardonnez-moi, mon ami, pardonnez-moi: ma confiance eſt très-juſte & très-réfléchie.— Premiérement, la dette de l'Angleterre eſt d'un bon tiers moins conſidérable que celle de la France,... cette Puiſſance ne devant plus que 130 (1) millions de liv. ſterl. des 160 qu'elle devoit à la paix de 1763; — ce qui ne feroit guere plus (à 22 liv. pour une liv. ſterl.) de liv. 2,904,000,000; — tandis que la France doit 3,200,000,000 en engagements actifs...... 5 à 600,000,000 en conſtitutifs, & 3 à 400,000,000 en rentes viageres; ce qui établit 170 ou 180 millions de dépenſes extraordinaires.— Secondement, c'eſt que l'Angleterre, depuis la paix de 1763, a augmenté tous ſes commerces, toutes ſes fréquentations, toutes ſes colonies; ce qui lui a fourni les moyens certains de pouvoir diminuer ſes impoſitions, de ſoulager ſes dépenſes, & d'appliquer toutes les années 4 millions de liv. ſterl. au rembourſement de ſa dette nationale; ce que n'a point encore pu faire la France, & ce qu'elle ne pourra jamais, ſes commerces utiles & politiques étant diminués en 1770 de plus d'un tiers de ce qu'ils étoient

(1) En 1770.

en 1755, & ſes impoſitions étant renchéries aujourd'hui de plus de 25 pour cent de ce qu'elles étoient à cette dite époque. — Troiſiémement, c'eſt que tous les effets publics de l'Angleterre ſont contractés au nom de la nation, du conſentement de la nation, & garantis par toutes les propriétés de la nation.... En France, il n'en eſt pas de même : — c'eſt votre Roi qui, de ſa pleine puiſſance, a le droit ſeul de créer tous les effets royaux;.... c'eſt la déprédation des miniſtres qui en fait multiplier les repréſentants dans la circulation publique; — c'eſt la bonne foi du ſucceſſeur au trône qui les garantit : — de ce libre arbitre, dans vos effets royaux ..... l'on a vu ſe pratiquer impunément en France, les infidélités ſur les contrats de l'Hôtel-de-ville de Paris, — ſous Mrs. de Colbert & de Chamillard;... celles des billets de banque en 1722; les augmentations réitérées, & les ſucceſſives diminutions des monnoies, ſous Mr. le Duc & ſous Mr. de Fleury; enfin, toutes les opérations ruineuſes & indécentes de Mrs. de Silhouette, de Moras, de Boulogne, de Laverdy & de l'Abbé Terray : en un mot, ce bouleverſement général de création, de ſuſpenſion & de réduction dans les effets publics en 1768, 1770 & 1771, où toutes les conſtitutions, tant actives que viageres, ſur la majeure partie de tous ſes effets, ont été réduites à la demi, ou ſurchargées d'une retenue flétriſſante, contraire à leurs inſtitutions.

ST. ALBIN.

Je conviens avec vous que la néceſſité & les malheurs des temps ont forcé le miniſtere de la France de ſe porter à quelques opérations un peu ſuſceptibles d'opinion; — mais cette opinion ne dénature point, que tous les engage-

ments de cette monarchie ne ſoient point perſonnels à la nation; — en conſéquence, ils ſont garantis chez nous par toutes les propriétés des ſujets, comme ils le ſont en Angleterre.

VAN MAGDEBOURG.

Comme ils le ſont en Angleterre! quelle prévention! — Comment pouvez-vous affirmer que la dette de l'Etat ſoit garantie en France par toutes les propriétés des ſujets, ſi la nation n'eſt jamais conſultée dans ces ſortes d'engagements? — vos effets publics ſont-ils approuvés par des aſſemblées nationales?... ſont-ils autoriſés par vos Parlements?... ſont-ils hypothéqués ſur des parties privilégiées de votre adminiſtration?....

ST. ALBIN.

Sans doute, ils le ſont..... Voyez nos contrats ſur les aides, ſur les gabelles, ſur les cuirs, &c.

VAN MAGDEBOURG.

Oui, avec tes cuirs, tes aides & tes gabelles!... hé, vos billets ſans fin de Nouettes, par quoi ſont-ils garantis? vos annuités, vos billets au porteur, vos reſcriptions, vos effets du Canada, des Colonies, vos coupons, — les contrats de l'Hôtel-de-ville, des ſecretaires du Roi, des communautés municipales, qui eſt-ce qui les garantit?....

ST. ALBIN.

Cent trente-deux millions de recettes aux fermes générales : ... cent vingt-deux millions aux rentes générales : .... cent vingt à cent trente millions en régies particulieres, pays d'Etat, ou dons gratuits du Clergé.

VAN MAGDEBOURG,

Cette garantie eſt bien aventurée .... puiſqu'il eſt dû ſur la conſtitution de cette même garantie,

cinq ans d'arrérages à tous vos effets royaux.— Convenez de bonne foi, que tous vos effets publics sont créés du libre arbitre de votre Roi... au gré de vos administrateurs ; — qu'il est au pouvoir des uns & des autres d'en abuser, d'en multiplier les êtres, & de finir par les annuller :... delà la source de la ruine de vos finances : delà l'anarchie du désordre où vous vivez, où vous avez toujours vécu ; ... l'histoire de votre nation ne manifestant aucun de ces principes économiques qui publient la sagesse d'un bon gouvernement, qui assurent la prospérité des peuples, qui préviennent la ruine des Empires.... En Angleterre, on ne voit aucun de ces abus, aucun de ces désordres. ... Premiérement, le Roi ne peut en aucun temps contracter aucun engagement au nom de la nation : — comme Roi, il n'est que l'économe de l'Etat, que le dépositaire de ses intérêts politiques..... Secondement, les Parlements sont seuls les législateurs & les administrateurs de la patrie ; — ce sont eux qui reglent seuls les recettes & les dépenses, qui multiplient ou restreignent les impositions, qui liberent ou renouvellent les effets publics ; — ce sont eux, en un mot, qui redressent toutes les loix, toutes les ordonnances, qui publient toutes les nouvelles, & qui déterminent toutes les opérations des finances : — alors tous les engagements d'un tel gouvernement sont personnels à la nation.... Mais en France !....

St Albin.

Mais en France, il en est de même pour les effets publics. — Si la marche de notre administration tient à des principes différents de ceux de la circulation de l'Angleterre, c'est la nature du gouvernement qui en est la cause ; les gou-

vernements monarchiques ne pouvant ſe conduire par les mêmes ſyſtêmes que les démocratiques : — cette différence de l'une à l'autre conſtitution, ne dénature point les droits de convention, établis chez tous les peuples policés, qui ſont..... que par-tout où la conſervation eſt la même, les obligations ſont les mêmes ; — en conſéquence, tous les engagements contractés pour le bien public, pour la conſervation d'un corps politique, ſont des engagements perſonnels à ce corps politique, garantis par toutes les propriétés des ſujets : — ce ſeroit renverſer l'ordre des choſes le plus ſacrées, de croire que les intérêts de la France, dans ces objets, ſont différents de ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

MYLORD SPITEAL.

Penſez-vous bien ſincérement ce que vous avancez, St. Albin ?

ST. ALBIN.

Certainement je le penſe.

MYLORD SPITEAL

Si vous le penſez bien ſincérement, comment pourrez-vous juſtifier les opérations de votre miniſtere des finances depuis 1770 ? — trouvez-vous bien équitable cette réduction à la demi, des intérêts de la majeure partie de vos effets royaux ?... ſes retenues de dixiemes & de quatorziemes ſur toutes les conſtitutions, gages & penſions de vos finances ? — le bouleverſement de vos tontines & de toutes vos rentes en viager, eſt-il bien ſage ?.... vos appels de finances ſur tous les citoyens en place, ſur toute la nobleſſe moderne, ſur le Clergé, les Secretaires du Roi, &c. ſont-ils bien juſtes ? — peut-on approuver les caſſations & les recréations, tout de ſuite qu'elles ſe ſont faites ; de certaines charges

de votre adminiſtration, pour toucher une nouvelle finance, ſans rembourſer une obole de celle des charges ſupprimées? — les recherches ſur les domaines aliénés, ſur les récompenſes des Rois prédéceſſeurs, ſur les appanages militaires, ſont-elles prudentes & de bonne politique?...

VAN MAGDEBOURG.

Ho parbleu, mon ami, vous voilà pris!.... voyons comment vous vous tirerez de toutes ces interrogations?

ST. ALBIN.

Très-bien..... Le Mylord a raiſon dans ſes obſervations, & le miniſtere de la France a eu raiſon dans les ſiennes.

VAN MAGDEBOURG.

Quelles ſont-elles, s'il vous plaît, les raiſons de votre miniſtere?.....car je vous avouerois que nous ſommes très-curieux de les connoître.

ST. ALBIN.

Il ſera très-aiſé de vous ſatisfaire, & de vous convaincre qu'il ne faut jamais ſe livrer au préjugé, au préjudice de la raiſon. —Les effets royaux de la France ont été de tous les temps des objets de ſpéculation & d'économie politique de la part du gouvernement: ..... tantôt en crédit, tantôt en diſcrédit, ils ont toujours autant occupé le cabinet de l'Etat, que l'opinion particuliere des citoyens qui en étoient porteurs: à cet effet, ſuivant la convenance ou les beſoins d'un chacun, ces effets ſont entrés dans la circulation publique pour la valeur que l'on a voulu leur donner; — en conſéquence, l'eſprit de la finance, pour ne point errer dans ſes ſpéculations, leur a attaché un cours; — ce cours, tantôt pour, tantôt contre, les a rendus repréſentants dans la circulation générale, ſans autre incon-

vénient pour eux que celui de leur plus ou moins de crédit: — de ce libre arbitre, après un laps de temps, il en eſt ſuccédé des moins values & des détériorations perſonnelles, que les malheurs de la derniere guerre avoient rendu encore plus conſidérables.—Cette décadence, depuis la paix de 1763, ayant mérité l'attention du gouvernement, le miniſtere a conſidéré, que la majeure partie de ces effets royaux n'avoit plus qu'une valeur précaire chez tous ſes ſujets, aucun de ceux-ci n'exiſtant plus au pouvoir des citoyens, au nom de qui ils avoient été remplis; tous ayant été négociés & renégociés à 50, 60, 70 & 80 pour 100 de perte.—Dans cette poſition...l'Etat étant néceſſité d'uſer plus que jamais d'une économie rigoureuſe, le gouvernement a jugé plus avantageux à ſes peuples de revenir ſur ſes effets royaux déſaccrédités, que d'établir de nouvelles impoſitions; & puiſque ſes dits effets royaux n'exiſtoient plus pour le compte des particuliers, au nom de qui ils avoient été remplis, & qu'ils n'étoient poſſédés en 1770 que par des citoyens qui les avoient acquis ſur eux à 50, 60, 70 ou 80 pour 100 de bénéfice, — le miniſtere jugea à propos de ranger la conſtitution de ces mêmes effets aux juſtes intérêts des deniers des ſommes débourſées, (évitant par-là, de payer ſur iceux un intérêt uſuraire de plus de 12 pour 100;) — à cet effet, on a réduit à $2\frac{1}{2}$ pour 100 la conſtitution de tous les effets royaux qui étoient ſans hypotheques; ce qui a toujours procuré aux poſſeſſeurs actuels de 5 à 6 pour 100 d'intérêt ſur leurs juſtes debours.

VAN MAGDEBOURG.

Voilà, mon cher ami, ce que l'on appelle chiffrer à la françoiſe. — Dites-moi un peu, je

vous prie, ſi je vous faiſois un billet de mille écus, & que vous le négociaſſiez à 50 pour 100 de perte, ſerois-je moins obligé pour cela de payer mille écus à ſon échéance?

ST. ALBIN.

Non, ſans doute.

VAN MAGDEBOURG.

Si je ſuis tenu à la lettre de la valeur de mon engagement, pourquoi votre miniſtere s'en défend-il?... eſt-il moins créancier du citoyen qui en eſt porteur, que de celui qui lui a donné ſon argent? — mais voyons, quelle raiſon me donnerez-vous pour juſtifier les retenues des dixiemes & quatorziemes ſur les intérêts des effets royaux qui n'ont pas été réduits?

ST. ALBIN.

De très-bonnes raiſons. — Depuis la création des vingtiemes, toutes les propriétés de la nation, toutes les rentes particulieres des citoyens, avoient été ſoumiſes à cette impoſition; — par une inadvertance groſſiere, toutes les conſtitutions ſur les finances de l'Etat avoient été oubliées. — Le miniſtere s'étant apperçu de cette partialité, les y a ſoumiſes en 1770. Je ne vois rien que de juſte dans cette égalité.

VVN MAGDEBOURG.

Hé, trouvez-vous bien juſte cette égalité dans les retenues ſur les gages & penſions civiles & militaires?

ST. ALBIN.

Sans doute; parce que toutes ces aſſignations deviennent rentes particulieres; & que tout Particulier, renté par l'Etat, doit contribuer aux dépenſes de l'Etat.

VAN MAGDEBOURG.

Sans doute eſt vîte dit; — mais avec ces ſans-

doutes, les léſines de votre miniſtere n'encourageront pas vos citoyens de ſe faire caſſer la tête pour le ſervice de l'Etat; & un jour, votre miniſtere pourroit bien être la dupe de ſa mauvaiſe foi. — Approuvez - vous auſſi tous ſes appels de finances ſur les citoyens conſtitués en charges, ſur le Clergé, ſur la Nobleſſe moderne, &c.?

ST. ALBIN.

Oui, ſans doute.... Dans un Etat bien gouverné, tout doit être citoyen.

VAN MAGDEBOURG.

Vous nous vendez des mots pour des raiſons, mon cher ami.

ST. ALBIN.

En voulez-vous des meilleures?... Aimez-vous les comparaiſons?

VAN MAGDEBOURG.

Voyons.

ST. ALBIN.

En 1755, l'Angleterre avoit-elle le droit de nous prendre nos vaiſſeaux marchands èn pleine paix, & de s'en approprier les cargaiſons, ſans une déclaration de guerre?

VAN MAGDEBOURG.

Oui, & non....,.

ST. ALBIN.

Oui, & non!... La France a jugé convenable, en 1770, d'annuller tous ſes concordats avec ſes créanciers; & elle a fait contribuer tous les particuliers, & tous les citoyens qui avoient ſpéculé ſur les effets royaux ou ſur les charges du gouvernement.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raiſon, mon ami, vous avez raiſon: les particuliers ſeuls ſont des ſots. — Un gou-

vernement qui ſe conduit avec le mépris du droit des gens, ne doit trouver que des dupes... Vous êtes coutumiers du fait, Meſſieurs les François, & vos opérations des finances de 1683, 1687, 1715, 1722, 1726, 1727, 1728, 1729, 1756, 1757, 1758, 1767 & 1768, auroient dû préparer la poſtérité à celles de 1770 & 1771: — pour moi, je m'en lave les mains;... je n'y ai point été pris, comme cents dupes de ma nation que je connois, & vous ne m'y prendrez jamais.

MYLORD SPITEAL.

La comparaiſon que vous venez de faire, notre ami de St. Albin, n'eſt pas juſte. — Qu'ont de commun les derniers différends de la Grande-Bretagne & de la France, avec les diſcuſſions de vos intérêts de finances?

ST. ALBIN.

Beaucoup...... Quelles raiſons avez-vous données à l'Europe en 1756, après nous avoir pris nos vaiſſeaux marchands en pleine paix? — Le droit du plus fort & du plus audacieux: — il en eſt de même des opérations en finance de la France.

MYLORD SPITEAL.

L'on diroit preſque que vous ſeriez tenté de donner une explication de pirate, à un acte de néceſſité que la France a provoqué elle-même. — Sachez que la raiſon d'Etat qui a obligé la Grande-Bretagne de ſe faire juſtice par elle-même en 1756, ſans déclaration de guerre,.... n'a été de ſa part qu'une repréſaille forcée, pour arrêter les hoſtilités que vous commettiez depuis long-temps ſur les lizieres ſeptentrionales de nos colonies du Canada.

ST. ALBIN.

Où avez-vous puiſé cette extravagance? & comment

comment pouvez-vous accuser la cour de Versailles, d'avoir commencé les premieres hostilités contre la Grande-Bretagne?... puisque c'est elle-même sur terre & sur mer, qui les a commises, & qui en a agi contre les François avec la même indécence que vous en usâtes avec les Hollandois en 1660.

MYLORD SPITEAL.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher de St. Albin,...... Prenons sans passion les choses de plus loin, & vous conviendrez avec moi, que vous vous méprenez mal-à-propos. — Pour donner toute la clarté nécessaire aux justes raisons qui ont porté la Grande-Bretagne en 1756 de faire main-basse sur vos vaisseaux de toute espece sans déclaration de guerre, considérons attentivement la position des limites respectives en Canada, des colonies de la France, & de la Grande-Bretagne; & prenons après pour garant de nos discussions le traité de paix d'Aix-la-Chapelle en 1748:... puisque ce sont ces limites qui ont donné motif à la guerre de 1756.

VAN MAGDEBOURG.

Le Mylord a raison. — Dès que ce sont les limites de vos Colonies respectives dans le Canada, qui ont donné motif à la guerre de 1756,... il faut partir du dernier traité, en remontant à celui de 1714, qui a réuni aux Colonies Angloises, l'Acadie proprement dite, avec toutes ses dépendances en terre ferme.

MYLORD SPITEAL.

Par le traité d'Utrecht, la France cede en toute souveraineté à l'Angleterre l'Isle de Terre-Neuve, la Baye de Hudson, & l'Acadie; aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse. — Les limites de cette

derniere cession, devoient être réglées (suivant l'article 12 de ce même traité,) par des commissaires respectifs, qui devoient se transporter sur les lieux : — cette opération sage & définitive, qui devoit être une des premieres, après la signature dudit traité, fut malheureusement négligée de la part des deux cours ; & quand la Grande-Bretagne, en 1749, a voulu y engager la cour de Versailles, celles-ci en a toujours reculé la proposition.

ST ALBIN.

Vous êtes dans l'erreur, Mylord ; la France ne s'est jamais refusée à cette opération : — si elle a paru la renvoyer en 1749, c'est qu'elle avoit demandé à Mr. de la Galisonniere, son Gourverneur en Canada, des informations sur cet objet, relatives à cette opération. — Ces informations ayant tardé d'arriver en Europe, & étant nécessaires à la marche des instructions qui devoient être remises aux commissaires respectifs, la cour de Versailles ne voulut point s'exposer à une dépense inutile..... Voilà quelle a été la véritable cause de ce délai. — Quel autre motif pouvoit avoir la France pour se refuser à une opération qui assuroit si fort sa tranquillité dans l'Amérique septentrionale ?

MYLORD SPITEAL.

Quel autre motif ! le voici : — la fin du regne de Louis XIV a été une suite de malheur & d'humiliation pour la France..... Il en a coûté à votre ministere de se voir forcé de recevoir des conditions de la part d'une puissance qui lui étoit si fort inférieure que la Grande-Bretagne ; & d'être contrainte de lui céder en propriété des domaines très-considérables sur

lesquels on avoit fondé des objets de commerce très-lucratifs.

ST. ALBIN.

Quelle idée !.... quel étalage pompeux, pour si peu de chose!

MYLORD SPITEAL.

Pas si peu de chose, & tout le prouve : — le commerce de la pêche & de la pelleterie en Canada, depuis la cession de l'Acadie, a procuré à l'Angleterre au-delà de deux millions de liv. sterl. de bénéfice toutes les années....

VAN MAGDEBOURG.

Depuis 1714 jusqu'en 1771.... 57 ans,... cela fait bien 114 millions de liv. sterl., ou 2,500,000,000 de liv. tourn.

ST. ALBIN.

Quel conte !

MYLORD SPITEAL.

Ce n'est pas un conte; & ce qui vous prouve que ce n'est pas un conte, c'est la constance & les efforts de la Grande-Bretagne, pour vous expulser de tous ses commerces.

ST. ALBIN.

Est-ce que les objets du commerce de l'Amérique septentrionale, n'étoient pas les mêmes pour la France, qu'ils fussent traités à Quebec, à Montréal, à Louisbourg comme dans les ports de l'Acadie ?

MYLORD SPITEAL.

Non, ce n'étoit pas la même chose.

ST. ALBIN.

Ce qui prouve que c'étoit la même chose,... c'est que la France, maîtresse de l'Acadie, comme elle l'étoit de tout le reste du Canada depuis la baye de Hudson, jusqu'aux lacs Erie, Ontario, &c. a préféré d'établir la métropole de

toutes ses Colonies du Nord, à Quebec éloignée de plus de 300 lieues des rives méridionales de la nouvelle-Ecosse.

MYLORD SPITEAL.

Doucement, ne nous égarons point par des raisonnements inutiles : — à la paix de 1748, les limites de la nouvelle-Ecosse étoient encore aussi incertaines que lors de sa cession en 1714 : — cet état de chicane, & d'instabilité ne convenant point à la Grande-Bretagne, elle pressa la France de terminer cet arrangement.... En conséquence, elles convinrent de nouveau d'envoyer des Commissaires ; & ces Commissaires n'étoient jamais nommés. — La Grande-Bretagne, ennuyée de tant de délais, envoya ses instructions à M. Obbs, son Gouverneur à la nouvelle-Ecosse : — les démarches de ce Gouverneur ayant mérité les attentions de M. de la Galisonniere, celui-ci en rendit compte à la Cour de Versailles; & la France se vit forcée d'entrer en négociation. — En conséquence, elle envoya à M. de la Galisonniere le plan qu'elle s'étoit proposé pour terminer cette affaire : — ce plan n'étoit pas équitable.

ST. ALBIN.

Ce plan n'étoit pas équitable!... vous avez une idée bien peu favorable de la cour de Versailles.

MYLORD SPITEAL.

Je ne l'ai pas meilleure de la mienne, en fait d'intérêts politiques.... sur ce chapitre, tous les Gouvernements sont les mêmes : c'est-à-dire, faux, avantageux & trompeurs.... J'aurai occasion de vous en convaincre : ... continuons notre discussion :... dans le laps de temps qui s'étoit écoulé depuis 1714 jusqu'en 1749, — la

France, un peu revenue de l'épuiſement où l'avoit plongée la guerre de la ſucceſſion, avoit eu le loiſir de mieux connoître toute l'importance de la ceſſion de la nouvelle-Ecoſſe, pour en reſtreindre les avantages pour la Grande-Bretagne; & pour établir aux épaules de celle-ci les mêmes entraves, qu'elle s'efforçoit depuis long-temps de mettre à celles de nos Colonies de la nouvelle-Yorck, de la nouvelle-Angleterre, de la Virginie, de la Penſylvanie; en nous coupant tous nos derrieres depuis la baye de Fundy, juſqu'au fleuve de Miſſiſſipi, elle voulut réduire l'étendue de cette ceſſion dans une peninſule de rien, & démembrer à ſon profit, un terrein immenſe de ſa dépendance, depuis la baye de Fundy & la riviere Chignecto, juſqu'aux rives méridionales du fleuve S. Laurent.

ST. ALBIN.

Vous me permettrez bien de porter ſur le miniſtere de la Grande-Bretagne, des idées auſſi peu équitables que celles que vous avez ſuppoſées à la Cour de Verſailles, & de vous demander, ſur quel principe la Cour Britannique fondoit ſes prétentions pour établir : ... que la portion de terre qui forme aujourd'hui la nouvelle-Ecoſſe, lors de ſa ceſſion par la France, étoit celle qu'occupe l'Amérique ſeptentrionale, depuis les rives méridionales de l'Océan, juſqu'aux rives méridionales du fleuve S. Laurent : — ne voit-on pas tous les jours, dans un court eſpace de terre, s'y établir diverſes nations, diverſes Provinces, diverſes juriſdictions ? ... Pourquoi la France ne l'auroit-elle pas arrêté de même dans ce grand eſpace de ſes domaines ? — La Grande-Bretagne eſt-elle fondée de dire, que parce que les terres au nord

de la baye de Fundy, & riviere Chignecto, ſont contiguës à celle de la nouvelle-Ecoſſe, doivent appartenir à la nouvelle-Ecoſſe? — ne voyons-nous pas dans toutes les hiſtoires, depuis la découverte de l'Acadie par les François ſous François I, ... que cette partie de l'Amérique ſeptentrionale n'étoit qu'une peninſule de forme triangulaire, occupée par la petite nation ſauvage des Abenaquis, .. bornée à l'Oueſt par la nouvelle-Yorck, au Septentrion par la riviere Chignecto & la baye de Fundy, à l'Eſt par l'Iſle royale, & au midi par l'Océan? — Diſons vrai, les intérêts du commerce, qui ont toujours porté l'Angleterre à uſurper ſur toutes les nations, lui a fait ambitionner la propriété entiere de cette vaſte peninſule, afin de ſe rendre maîtreſſe de tout le commerce de la pêche de ce continent, & de celui de toutes les pelleteries des Algonquins, des Illinois, des Hurons, des Sions, &c. — Voilà les juſtes raiſons des prétentions outrées de la Grande-Bretagne ſur cet objet, & ſur celui de l'étendue dans le Nord, de toutes les Colonies ſeptentrionales.

MYLORD SPITEAL.

Je ne diſconviens point que les intérêts du commerce ne ſoient très-propres à éblouir une nation, & que la Cour Britannique n'ait bien pu s'en laiſſer ſéduire; — mais il eſt toujours une ſorte d'équité, un certain droit des gens, que ni l'ambition, ni la force ne peuvent uſurper: telle eſt la poſition de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France, telle eſt celle de la France vis-à-vis de la Grande-Bretagne: — dans cette ſituation reçue & reſpectée, & quant aux propriétés, ... qui eſt-ce qui a dit à la France quand elle a abordé pour la premiere

fois les pays ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, que l'Acadie étoit une portion de terre de forme triangulaire, bornée par telle ou telle autre portion? — N'eſt-il pas plus naturel de croire, puiſque ces pays étoient ſans maître, ſans légiſlateurs, occupés par des peuples errants, que la France, qui a été la premiere à prendre poſſeſſion des terres que nous diſcutons, ... qui a été la premiere à y établir une Colonie ſous le nom d'Acadie, a compris dans cette ſeule & unique dénomination toute la péninſule de cette partie de l'Amérique, ... bornée auſſi heureuſement qu'elle l'eſt, au Nord par le fleuve St. Laurent, à l'Eſt par l'Iſle de Terre-Neuve, au Midi par l'Océan, & au Septentrion par la nouvelle-Yorck. — C'eſt ſur des limites auſſi déterminées que celles-là, que la Grande-Bretagne a fondé toutes ſes prétentions: ... elles lui ont paru ſi juſtes, qu'elle a été forcée, de l'avis de ſon Conſeil, de mander à Mr. Obbs, ſon Gouverneur dans la Nouvelle-Ecoſſe, d'oppoſer la force à la force, la réſiſtance à la réſiſtance; & d'empêcher que les François continuaſſent d'élever l'immenſité, & la chaîne de forts qu'ils avoient commencé à établir ſur tous les derrieres de nos Colonies ſeptentrionales, depuis le traité d'Utrecht.

VAN MAGDEBOURG.

Avouez, mes chers amis, que vous m'avez une grande obligation! — ſans mes cent mille florins à placer, notre converſation n'auroit pas été auſſi intéreſſante, & vous n'auriez pas eu le plaiſir de vous reprocher mutuellement les ſurpriſes, les ruſes... diſons tout, — le peu de bonne foi de vos deux miniſteres: .... car ſans partialité, convenez qu'ils ne ſe doivent rien—l'un

& l'autre, étant autant dominé par l'orgueil, l'ambition & la jaloufie, que par la foif des richeffes, des propriétés, des intérêts politiques,... rapportant tout à ces objets depuis un fiecle, & ne fe conduifant dans la carriere des honneurs, que comme des ufurpateurs ou des pirates; — pillant en pleine paix des vaiffeaux amis;.... infultant fans motif à tous les droits des gens; — bouleverfant fans refpect, le repos des nations, des fociétés, des quatre parties du monde; — entaffant, fans fe laffer, haine fur haine, crime fur crime, vengeance fur vengeance; — verfant de toute part, tant fur terre que fur mer, l'horreur, l'épouvante, l'effroi!... ne refpirant, depuis un fiecle, que fang & que mifere;... fans plan utile à l'humanité, fans avantage pour vos citoyens! — fachant vaincre, fachant périr, fans favoir profiter des fruits précieux de la victoire:.... malheureux hommes, voilà quels font vos triomphes depuis 1670.... voilà les hauts faits qui groffiffent les tomes de votre hiftoire!....

MYLORD SPITEAL.

Van Magdebourg, d'où vous vient cette chaleur?... vous nous traitez bien rudement.

ST. ALBIN.

Il faut que Van Magdebourg ait fait quelque perte confidérable avec nous, dans nos guerres dernieres, pour nous chapitrer auffi durement qu'il le fait.

VAN MAGDEBOURG.

L'intérêt ne m'aveugle point: — je fuis ami des hommes, & je ne confulte que la raifon. — A quoi bon toutes ces guerres d'ambition, qui dévaftent la terre, fans jamais donner la paix aux humains! — N'eft-il pas affreux depuis

plus d'un ſiecle, de voir deux nations puiſſantes ſe déchirer ſans ceſſe pour des pouces de terre?... bouleverſer, ſans pitié, tous les intérêts des nations dans les quatre parties du monde; & ne ſavoir jamais profiter de ſes avantages, pour perpétuer une paix ſalutaire : — qu'ont produit toutes vos guerres depuis 1660,... des forfaits & des crimes? — L'Anglois brave, courageux, appliqué, ami des arts & des ſciences, cultivant les connoiſſances utiles, a ſu vaincre par-tout; & par-tout il a laiſſé échapper les avantages de la victoire. — Le François, guerrier, intrépide, vaillant, terrible dans les combats, doux & humain après la victoire; fou, braque & volage juſqu'à 40 ans;.... réfléchi, conſéquent, homme ſage juſque dans la vieilleſſe, a ſu par-tout faire reſpecter ſa puiſſance, ſans avoir jamais ſu profiter de ſes avantages.

MYLORD SPITEAL.

Je ne vois pas trop que la Grande-Bretagne ait fait aucune faute dans toutes ſes guerres contre la France & l'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

Elle a fait celle de ne pas avoir écraſé ſes ennemis, quand elle le pouvoit. — Si à la guerre de la ſucceſſion, vous aviez ſu conſerver vos avantages, & que votre Reine Anne ne ſe fût pas laiſſée enjôler par les propos doucereux d'un Chevalier François, la France & l'Eſpagne ne ſe feroient jamais relevées de leurs pertes, & leur état d'épuiſement & de miſere aſſuroit votre puiſſance.

ST. ALBIN.

Notre épuiſement & notre miſere n'étoient pas ſi extrêmes, que la France ne pût encore faire un effort.

VAN MAGDEBOURG.

Pour faire un effort, il faut des moyens..... Que vous restoit-il en 1713? des troupes braves, mais découragées par des malheurs réitérés,... des finances épuisées, sans argent & sans crédit,... des peuples fatigués, souffrants, gênés dans leurs besoins,... des familles en deuil, gémissantes, éplorées,.... la disette & la famine dans l'intérieur de l'Etat,.... des ennemis puissants, victorieux sur toutes vos lizieres; en un mot, l'Europe entiere sur les bras:... voilà ce que vous aviez. — Remerciez la divine Providence de vous avoir tiré de ce mauvais pas,... remerciez votre destinée, & sur-tout, remerciez l'inconstance des femmes,—si par leur légéreté, elles ont causé plusieurs fois tous les malheurs de la France,... en beaucoup d'autres occasions, elles ont fait celui de l'Angleterre:... témoin le traité d'Utrecht.

MYLORD SPITEAL.

Je ne vois pas en quoi le traité d'Utrecht nous est si désavantageux: — nous avons démembré de la France l'Isle de Terre-Neuve, la Baye de Hudson, toute l'Acadie; comblé le port de Dunkerque, augmenté nos privileges de commerce avec elle.... Je ne vois pas que ce soit si peu de chose.

VAN MAGDEBOURG.

Très-peu de chose, en comparaison de ce que vous avez dépensé, & de ce que vous pouviez exiger.—Pourquoi laisser à une Puissance rivale une branche de commerce très-considérable, comme celle de la pêche, quand on peut se l'approprier! —Pourquoi lui laisser des propriétés, (dans la carriere de ce même commerce) qui peuvent renouveller des guerres de jalousie,

telles que celles que vous avez eues avec la France & l'Efpagne en 1738, 1744, 1756 & 1762! — Pourquoi ne pas mettre fin tout d'un coup à toutes ces guerres (puifque vous le pouviez), & pourquoi ne pas faire jouir fes citoyens d'une paix durable!

MYLORD SPITEAL.

Votre façon de penfer, Van Magdebourg, eft certainement très-jufte & très-louable; mais quand on a des alliés, on n'eft pas maître feul de fes avantages; & nous n'avons pas été les maîtres à la paix d'Utrecht de faire ce que nous aurions pu faire : ... vous le favez! Il falloit de l'argent pour continuer la guerre; & la Grande-Bretagne en manquoit.

ST. ALBIN.

Hé! les Hollandois en manquoient auffi!

VAN MAGDEBOURG.

Hé oui morbleu! nous en manquions, par la bêtife & l'infatiable ambition de votre Louis XIV. — Qu'avoit-il befoin de vouloir faire un Roi d'Efpagne? — L'Europe le lui demandoit-elle?

ST. ALBIN.

Non, — mais la France y trouvoit fes avantages.

VAN MAGDEBOURG.

Beaux avantages!

ST. ALBIN.

De très-beaux, — quand ce ne feroit que celui de multiplier fa race fur un des premiers trône du monde, & de donner un Roi de fon fang à une nation, qui a été de tous les temps l'ennemie implacable de la fienne. — Comptez-vous cela pour rien?

VAN MAGDEBOURG.

Oui pour rien, quand on peut mieux faire.

St. Albin.

Hé! que pouvoit faire de mieux Louis XIV?...

Van Magdebourg.

Ne point faire à Rifwick une paix de vaincu quand il y étoit vainqueur; — ne point démolir les fortifications de plus de trente villes de guerre, qu'il a reftituées à cette paix; & conferver conftamment toutes fes conquêtes acquifes par les traités des Pyrénées, d'Aix-la-Chapelle, de Munfter & de Weftphalie: — voilà ce qu'il devoit faire.

St. Albin.

Avec cet arrangement, il auroit indifpofé la Cour d'Efpagne; il auroit perdu la fucceffion de cette Couronne.

Van Magdebourg.

Tant mieux!... tant mieux pour l'Europe!... L'on y compteroit deux millions d'hommes de plus aujourd'hui.

St. Albin.

Van Magdebourg voit les chofes en Hollandois.

Van Magdebourg.

Si je les voyois en Hollandois, je penferois comme vous; & j'approuverois la conduite de Louis XIV,... parce qu'elle a affoibli la puiffance d'une Monarchie adoffée a nos lizieres, & dont les fujets nous rivalifent dans tous nos commerces. — Mais je penfe en homme impartial, en pere de famille, en citoyen qui fe met à la place des autres, & dans la pofition de ceux qui font nés pour gouverner. — Si Louis XIV avoit confervé fes avantages à Rifwick,.... fes conquêtes acquifes par les traités des Pyrénées, d'Aix-la-Chapelle, de Munfter & de Weftphalie, la France

auroit eu bien plus de supériorité sur la maison d'Auriche, qu'elle n'en eut à la mort de Charles II, & par conséquent elle en auroit imposé davantage à l'Angleterre, à la Hollande, à la Savoye, & au Portugal. — La succession de l'Espagne appartenant de droit à un petit-fils de France, Louis XIV devoit constamment témoigner la desirer; — mais du fait au prendre, il ne devoit jamais l'accepter. — L'état d'épuisement où se trouvoit cette Monarchie, l'envie & la jalousie de toutes les Puissances de l'Europe contre la France, devoit faire craindre à Louis XIV la confédération qui se forma contre lui en 1701, & prévoir la suite de malheurs & d'humiliations qui lui sont arrivées à la fin de son regne. — A cet effet, sa seule ambition devoit être, ... de savoir adroitement endosser de nouveau cette Monarchie à la maison d'Autriche, afin de ne point relever un ennemi abattu, (mais toujours puissant quand il est logé à notre porte) & en forme de négociation, ... démembrer des domaines de cette Puissance, aux profits de la France, ... tous les Etats de Flandre au-delà du Rhin jusqu'à l'Océan, l'Isle de Puertorico & ses dépendances, la portion Espagnole de St. Domingue, la Floride; & renouveller avec cette Couronne tous ses traités de commerce : — Voilà ce que devoit faire Louis XIV, ce qu'auroit fait un vrai politique. — Par cet arrangement, sans effusion de sang, sans dévastations, sans ruine publique, ... ce Monarque augmentoit considérablement la puissance de la France; & l'Europe en silence auroit été forcée de l'approuver..... La maison d'Autriche étant alliée de

la France, jamais la guerre de la fucceffion n'auroit pu avoir lieu.... l'Angleterre, la Hollande, la Savoye, & le Portugal unis enfemble, n'étant pas affez forts pour réfifter à l'Empire, à la France & à l'Efpagne. — Par rapport à cette malheureufe ambition, ou pour mieux dire, par cette fotte bêtife, il ne nous en a pas moins coûté 1500 millions de florins de dépenfes extraordinaires, & 500 mille hommes; — à la Grande-Bretagne 80 millions de liv. fterl., & 500 mille hommes; — à la Savoye & au Portugal 4 ou 500 millions de liv. tourn., & 2 à 300 mille hommes.

MYLORD SPITEAL.

Ma foi, malgré notre dépenfe de 80 millons de liv. fterl. & la perte de nos 500 mille hommes, les Anglois ne font pas fâché que Louis XIV n'ait pas penfé auffi folidement que vous.— Grace à fon ambition, nous dominons fur l'empire des Mers; — nous poffédons Port-Mahon, Gibraltar, Jerfey & Quernefay en Europe; — Terre-Neuve, l'Ifle Royale, tout le Canada dans l'Amérique Septentrionale; — la Jamaïque, la Floride & partie du Miffiffipi dans l'Amérique occidentale; .... prefque tout le commerce de la pêche de la morue; & nous avons joui pendant vingt ans du riche traité de l'Affiento & de l'immenfe commerce clandeftin qu'il nous a facilité avec le Mexique, Honduras, Campech & Carthagene. — Tout cela vaut bien cent fois nos 80 millions de liv. fterl.; & la Grande-Bretagne, certainement, n'eft point fâchée de les avoir dépenfés.

VAN MAGDEBOURG.

Je le crois bien. — Mais la Hollande, qu'a-t-elle gagné pour fes 1500 millions de florins? —

qu'a gagné la France avec ſes trois milliards de dépenſes extraordinaires, & la perte de ſept à huit cents mille hommes? — des coups,... des humiliations.

ST. ALBIN.

Mais elle a fait un Roi d'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

Voilà mes François!... ils donnent tout à la vaine gloire, & rien au vrai bonheur.

ST. ALBIN.

Le bonheur eſt dans la façon de penſer. — Pourrois-je vous demander ce que vous entendez vous-même par cette expreſſion, le vrai bonheur?

VAN MAGDEBOURG.

La paix, la conſidération, la jouiſſance tranquille des choſes utiles : voilà le vrai bonheur,... voilà la juſte ambition que devroient avoir tous les Rois, tous les amis des hommes. — Si Louis XIV avoit été pénétré de cette ſageſſe, ... s'il avoit réellement poſſédé la politique d'un vrai Monarque, ... cette modération & ce flegme qui prépare les grandes révolutions, ſans en précipiter les événements; — après tout ce qu'il avoit fait de grand, de glorieux, juſqu'à la paix des Riſwick, ... il ſe feroit arrêté en 1697, afin de donner toute la conſiſtance néceſſaire à la puiſſance de la France, élevée trop rapidement au degré de proſpérité & d'opulence où elle étoit parvenue, pour ne pas en craindre les revers. — Avec cette prudence, Louis XIV n'auroit point ambitionné de donner à l'Eſpagne un Prince de ſon ſang;.... loin de-là,... il auroit mis toute ſa gloire à rejetter cette ſucceſſion, à ménager le ſang de ſes peuples, à conſerver les avantages de la France; & maître de la

paix ou de la guerre, ... aussi respecté sur terre que sur mer, il auroit protegé toutes les nations, plutôt que de les effaroucher. — Le commerce auroit enrichi ses sujets : . . . la navigation auroit publié jusques dans les lieux les plus reculés la majesté de sa puissance : . . . l'industrie & l'agriculture auroient assuré le bonheur de ses peuples : . . . . les arts & les sciences auroient prospéré sous son gouvernement; . . . . par-tout heureux, par-tout victorieux, & partout triomphant, il auroit régné dans le cœur des hommes en vrai Monarque; . . . au-lieu que le desir contraire a renversé dans un seul jour les succès de plus de trente années, ayant tout saccagé, tout ruiné, tout dévasté; & pendant plus de quatorze ans, le sang des hommes ayant toujours inondé les plaines fertiles de l'Europe, l'humanité n'a plus eu en spectacle que des terres incultes, que des villes détruites, que des peuples dispersés, réduits à lutter sans cesse contre le besoin, la disette & la misere. — Voilà quelles ont été pour la France, & pour les trois quarts de l'Europe, les suites funestes de la malheureuse ambition de Louis XIV.

ST. ALBIN.

Quelque vrai & fâcheux que soit le tableau que vous venez de tracer, je ne vois pas que l'ambition de Louis XIV soit si fort répréhensible.

VAN MAGDEBOURG.

Très-répréhensible. — Jugez-en par la chaîne de malheurs & de disgraces qu'a essuyé la France sur le fin de son regne, — par toutes les infortunes qui vous ont assiégés jusqu'en 1730, ... par les pertes réitérées de vos guerres de 1744 & 1756, ... pertes qui prennent toutes leurs origines dans les suites de cette malheureuse

malheureuſe ambition. — Sans elle, le Traité d'Utrecht de 1714 n'auroit jamais exiſté; & jamais l'Europe n'auroit eu a gémir des embraſements que vous y aviez allumé en 1744 & 1756.

ST. ALBIN.

Van Magdebourg a quelque raiſon. — Pour ne point le chagriner, quittons des objets ſi reculés pour reprendre le fil de ceux que nous diſcutions : — nous en étions au ſujet des limites de l'Acadie.

MYLORD SPITEAL.

Tout juſtement. — Dans le même-temps que la Cour de Verſailles portoit des plaintes à celle de la Grande-Bretagne ſur les diſpoſitions de Mr. Obbs dans la nouvelle-Ecoſſe, ... la Grande-Bretagne en faiſoit faire à celle de la France ſur celles de Mr. de la Galiſonniere aux environs de l'Ohio ou la belle-Riviere. — Ce Général voulant reſtreindre la profondeur des Colonies Angloiſes dans le Nord, des rives méridionales de l'Océan, aux montagnes des Apalaches, appropriant à la France toutes les terres au nord de ces montagnes juſqu'à la baye de Hudſon, ſous le prétexte que ces vaſtes pays, depuis les côtes orientales de l'Acadie, juſqu'au lac Machignan; & du lac Machignan juſqu'aux rives occidentales du fleuve Miſſiſſipi, avoient été découvertes pour compte de la France, en 1673, par Joliet, habitant de Quebec, par le P. Marquette, Jéſuite; & deux ans après, par un Normand appellé la Sale, qui deſcendit une partie du fleuve Miſſiſſipi. — Cette façon plaiſante d'agrandir des domaines d'outre mer, aux dépens de ceux d'une Puiſſance limitrophe, ne ſatisfaiſant point la Grande-Bretagne, celle-ci en témoigna ſa

juſte indignation à celle de Verſailles ; & les deux Cours, pour terminer leurs différends, convinrent de rappeller leurs Gouverneurs reſpectifs. En conſéquence, la France envoya M. de la Jonquiere pour remplacer M. de la Galiſonniere, & la Grande-Bretagne fit remplacer M. Obbs par M. de Cornouvallis. — Soit fatalité . . . ſoit du deſtin de la choſe en elle-même, les nouveaux Gouverneurs ne furent pas plus d'accord que les anciens. — M. de la Jonquiere adopta le ſyſtême violent de M. de la Galiſonniere, & Mr. de Cornouvallis fut forcé d'épouſer la fermeté de Mr. Obbs. Par cette réſiſtance, les limites de la nouvelle-Ecoſſe reſterent toujours incertaines ; & la Cour de Verſailles, pour les rendre encore plus incertaines, fit élever (dans cet intervalle) les forts de Beau-Séjour & de Gaſpareau, pour reſtreindre la ceſſion de l'Acadie dans la juſte médiocrité qu'elle s'étoit propoſée. . . Les choſes en étoient dans cet état de méſintelligence & de diſpute dans la nouvelle-Ecoſſe, quand des motifs plus graves du côté de l'Ohio ou la belle riviere des Apalaches, du lac Ontario & de celui du Saint-Sacrement, acheverent de déſunir nos deux Cours, & entamerent une guerre ſourde en Canada, qui devint publique entre les deux nations, en 1756.

VAN MAGDEBOURG.

Je ne crois pas, mon cher Mylord, que la Grande-Bretagne doive avoir le cœur bien net de cette guerre. — Il y a bien des avant-coureurs qui répugnent.

MYLORD SPITEAL.

Point du tout !... la France a été le premier agreſſeur.

St. Albin.

En quoi la France a-t-elle été le premier agreſſeur ?

Mylord Spiteal.

Dans la conſtruction des forts de Beau-Séjour & de Gaſpareau en Acadie, dans un temps où ſes limites n'étoient point encore déterminées, & dans tous ceux aux environs des Apalaches, du lac Ontario, de Fontenac, &c.

St. Albin.

Pour pouvoir vous répondre conſéquemment ſur la conduite que vous ſuppoſez que la France a eu tort de tenir en Canada, depuis la paix de 1748 vis-à-vis des Colonies Angloiſes.... pourrois-je vous demander,.... dans un pays déſert, inconnu, pour ainſi dire déshabité ; qui eſt-ce qui en a conſtitué la propriété aux diverſes nations d'Europe qui s'y ſont établies ?

Mylord Spiteal.

Belle demande ! ce ſont ceux qui y ont abordé les premiers, & qui s'y ſont domiciliés.

St. Albin.

Si ce ſont ceux qui les ont abordés les premiers & qui s'y ſont domiciliés,... quel tort faiſoit la France à la Grande-Bretagne, en faiſant élever en Canada ſes forts de ſûreté, ſoit à l'Oueſt, ſoit au Midi du fleuve St. Laurent ! dès qu'il eſt prouvé par toutes les hiſtoires des nations de l'Europe,... que Verazzani, Florentin, découvrit le premier en 1523 pour la France, ſous François I, l'Iſle de Terre-Neuve;... que Jacques Quartier en fit autant en 1534 ſur les côtes de l'Eſt du fleuve St. Laurent, & navigua fort avant dans ſes eaux ; — que Jean

Ribaud aborda le premier à la Floride en 1562, & y fonda une Colonie Françoise ; — que le premier établissement des François en Acadie fut en 1604 à Port-royal ; — & que Samuel Champlain jetta les premiers fondements de la ville de Québec en 1608.

MYLORD SPITEAL.

Que prétendez-vous prouver par toutes ces époques ?

ST. ALBIN.

Je prétends pouver que la Grande-Bretagne, plus ambitieuse qu'équitable avec tous ses voisins, n'a jamais eu aucune raison de se plaindre des dispositions de la Cour de Versailles en Canada, ni de publier dans toute l'Europe que la France empiétoit journellement sur les domaines de ses Colonies septentrionales, tandis que toutes les chartes & concessions de cette Couronne (pour ses établissements du Nord) publient,... que les premieres découvertes que firent les Anglois dans l'Amérique septentrionale furent en 1584,... 61 ans après les François ; que ce fut Watter Raleigh qui forma une association à cet effet ; & que leur premiere découverte fut la baie Roensque dans la Caroline ; — que Gomolo ne découvrit qu'en 1602 la Nouvelle-Angleterre ; — que James Lowa, en 1606, la Virginie ; — que les Suédois se sont établis en 1639 au Nouveau-Jersey, & les Hollandois en 1610 dans la Nouvelle-Belge, aujourd'hui la nouvelle-Yorck. — Par conséquent, les établissements de la France, prenant leurs dates en 1523 & 1534, & ceux de la Grande-Bretagne en 1584 & 1602,... il est prouvé que la Cour Britannique se plaint à tort de celle de Versailles ; & que toutes les dispositions de la

France en Canada, avoient été fondées ſur la propriété acquiſe par le droit de conquête.

MYLORD SPITEAL.

La domination des Souverains, dans la propriété des objets de politique, tient plus à la force qu'à la raiſon.

ST. ALBIN.

Je le nie. — Elle tient au droit des gens, à l'équité. — Jamais la Grande-Bretagne n'a eu le droit de s'approprier le libre arbitre de pouſſer les derrieres de ſes Colonies ſeptentrionales du Midi au Nord, auſſi avant qu'elle a eu l'ambition de le faire, connoiſſant la propriété de la France ſur tous ces vaſtes domaines; — ſes propres chartes lui en prouvent l'impoſſibilité. — Celle de la Nouvelle-Angleterre n'accorde à cette Colonie que 300 milles de longitude ſur les côtes de l'Océan, & 50 milles de profondeur du Midi au Nord. — Celle de la nouvelle-Yorck, (jadis la nouvelle-Belge) ne lui permet que 20 milles de largeur ſur 145 milles de profondeur. — Celle de la Virginie n'accorde que 240 milles de côtes maritimes, ſur 200 de largeur en tirant vers le Nord, &c. — Par conſéquent, toutes ces Colonies, y compris la nouvelle-Ecoſſe, formant preſque tout le front de l'Amérique ſeptentrionale ſur l'Océan, publient par leurs propres chartes, que toutes les terres au Nord de ſes limites, depuis les côtes de l'Eſt de la baye de Fundy, juſqu'aux rives de l'Oueſt du fleuve Miſſiſſipi, appartenoient à la France; qu'elle a été fondée d'y établir ſes forts de ſûreté; & que toutes les terres enclavées aujourd'hui dans les Colonies de la Grande-Bretagne hors de l'étendue de leurs chartes, ſont des terres uſurpées aux domaines de la France.

MYLORD SPITEAL.

Suivant votre ſyſtême, la France ſeule auroit eu le droit de pouvoir s'agrandir dans le Canada, & de s'en approprier tout le commerce intérieur ?

ST. ALBIN.

Sans doute!....

MYLORD SPITEAL.

Qui eſt-ce qui lui avoit cédé ce droit-là ?

ST. ALBIN.

Le droit de conquête, les traités reſpectifs, les propres chartes des Colonies de la Grande-Bretagne ; enfin, la découverte en 1673 de l'intérieur du pays pour la France, par Joliet, habitant de Quebec, par le P. Marquette, Jéſuite, & par le nommé la Sale.—Voilà qui la lui avoit cédée.

MYLORD SPITEAL.

Quoi!... parce qu'il a plu à ces trois hommes hardis de traverſer une immenſité de pays déſerts, aux épaules des Colonies ſeptentrionales de la Grande-Bretagne, vous voulez que la Cour Britannique regarde comme un rempart le ſentier par où ces gens-là ont paſſé, & qu'il devienne la liſiere démonſtrative des domaines des deux nations? — mais il y a de la folie à cela.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raiſon, Mylord; — il n'y a pas du bon ſens à ce que vous dites, mon cher de St. Albin :... vouloir s'approprier un pays déſert parce que l'on le traverſe,... c'eſt un peu fort.

ST. ALBIN.

Il eſt cependant certain, & les Européens

n'ont pas eu d'autres titres en abordant l'Amérique.

MYLORD SPITEAL.

Il eſt vrai. — Mais depuis cette époque, tout a changé; & quoique ces propriétés doivent être ſacrées pour ceux qui les poſſèdent,.... il en eſt d'une nature dans ce genre-là qui ne tiennent qu'au droit du plus fort. — Celles que nous conteſtons ſont dans ce cas : — elles ſont déſertes,.... ce ſont les intérêts du commerce qui les mettent en conteſtation : c'eſt à la force à les décider.

ST. ALBIN.

Certainement.

MYLORD SPITEAL.

Puiſque vous en convenez,... avouez que la Grande-Bretagne a eu raiſon de s'oppoſer comme elle l'a fait aux entraves que vous cherchiez de mettre à ſon commerce avec les ſauvages de l'Ohio, du lac Ontario, de la belle Riviere & du lac du St. Sacrement.

ST. ALBIN.

Non, je n'en conviens pas. — La France avoit ce droit, & vous ne l'aviez point, toutes ces peuplades vivant dans ſes domaines.

MYLORD SPITEAL.

Si la France avoit ce droit,... pourquoi ſe cachoit-elle de la Grande-Bretagne ? & pourquoi faiſoit-elle élever furtivement cette échelle de forts depuis Beau-Séjour dans la nouvelle-Ecoſſe, juſqu'à Niagara, Toronto & Frontenac qui coupoient tous les derrieres de nos Colonies ? — Pourquoi encore faire paſſer furtivement d'Europe à Quebec, par tous les vaiſſeaux marchands, 30 & 40 hommes de troupes réglées, déguiſées en matelots ?...

ST. ALBIN.

Cette prudence étoit néceſſaire pour arrêter, ſans éclat, les démarches repréhenſibles de tous vos Gouverneurs de Philadelphie, de la Virginie & de la nouvelle-Angleterre, qui s'aviſoient de donner des permiſſions par écrit à leurs colons, pour aller trafiquer avec les ſauvages alliés de la France; & ſous le prétexte de protéger ces facteurs ambulants, ils les faiſoient accompagner par des troupes, qui acheverent de ſe former en corps d'armée en 1751, & de camper impérativement ſur les terres de la France aux environs de l'Ohio, du lac Ontario & de la belle-Riviere, où elles éleverent pluſieurs forts, de même qu'à Redſtone, aux environs de Monongehele, de Williambourg, de Chouvagen, &c.

MYLORD SPITEAL.

Quel mal faiſoient en cela les Gouverneurs de la Grande-Bretagne? — Ils mettoient à couvert ces pays, comme vous cherchiez d'y mettre les vôtres....

ST. ALBIN.

Le mal qu'ils faiſoient, étoit celui d'enfreindre tous les traités, & d'attiſer ſourdement une petite guerre, toute à l'avantage de la Grande-Bretagne.

MYLORD SPITEAL.

Elle l'étoit bien plus à celui de la France; puiſque c'eſt elle qui l'entretenoit par des délais & des irréſolutions ſur les limites de l'Acadie. — Si votre Cour s'étoit expliquée ſur ces limites, comme elle le devoit en 1749, & qu'elle n'eût point, dans cet intervalle, fait élever furtivement cette échelle de forts depuis Beau-Séjour juſques au lac Machignan, qui

coupoient tous les derrieres de nos Colonies, jamais les Gouverneurs de la Grande-Bretagne ne ſe ſeroient portés, à mains armées, ſur les liſieres des Colonies reſpectives; .... jamais ils ne ſe ſeroient réunis en corps d'armée, pour vous arrêter; & jamais les hoſtilités du fort Duqueme ſur la belle-Riviere n'auroient donné lieu à la guerre de 1756; — c'eſt votre ambition : ce ſera la nôtre ſi vous voulez, en vous réſiſtant, qui y aura donné lieu, je vous l'accorde. — Mais il eſt de fait, que la Grande-Bretagne ne cherchoit point la guerre :... qu'elle ne la vouloit point;... & que c'eſt vous autres qui l'avez provoquée par les forces & les troupes déguiſées, que vous faiſiez paſſer conſtamment (depuis quatre ans) en Canada; & par les hoſtilités ſourdes, que vous ne ceſſiez de commettre vis-à-vis des ſauvages alliés de la Grande-Bretagne.

St. Albin.

Direz-vous auſſi que c'eſt pour écarter les horreurs de la guerre en 1755, que la Grande-Bretagne fit inſulter dans les mers du Canada la marine royale de la France?

Van Magdebourg.

Dites tout : & qu'elle vous prit 7 à 800 vaiſſeaux marchands ſans déclaration de guerre, comme elle eut la politeſſe de le faire vis-à-vis de la Hollande en 1660.

St. Albin.

Ce ſera encore par un effet de cette modération, qu'elle fit maſſacrer en 1754, vers la belle-Riviere, Mr. de Jumonville, revêtu du caractere d'Envoyé de la part de la France vis-à-vis de l'armée Angloiſe, pour ſommer

Mr. George Wasingthon, Commandant de ladite armée, qu'il eût à se retirer de dessus les terres du Roi son maître?

Van Magdebourg.

Doucement, mes amis, doucement : ... il nous arrive du renfort.... Voici notre brave Cosmopolite.



DIALOGUE SECOND.

St. ALBIN, MYLORD SPITEAL, VAN MAGDEBOURG, LE COSMOPOLITE.

LE COSMOPOLITE.

DITES-MOI un peu, van Magdebourg, est-ce que la tête tourne à vos Hollandois ?.... sont-ils devenus fous ? — quel tapage !... quel bouleversement !..... quelle confusion dans votre bourse !

VAN MAGDEBOURG.

Qu'est-il arrivé ?.... à vous entendre, l'on croiroit que la banque a fait banqueroute.

LE COSMOPOLITE.

Ce qu'il est arrivé ?..... Rien. — Mais vos Hollandois veulent qu'il arrive des nouveautés dans le monde politique, (qui ne seront jamais, c'est moi qui vous en assure) ; — ils veulent que l'Espagne déclare la guerre à la Grande-Bretagne. — Quelle bêtise !....

VAN MAGDEBOURG.

Quoi ! ils ont pris feu sur les nouvelles arrivées de Londres, & ils regardent les grands préparatifs de guerre de l'Espagne comme une guerre certaine ? — ils sont bien foux.

LE COSMOPOLITE.

Ils le sont tellement..... que c'est à qui fera les plus fortes spéculations, les plus gros achats ou les plus petites ventes.—Les uns veulent enlever toutes les cochenilles, les autres

tous les indigos guatimales ; ceux-ci tous les les bois de Campêche ; ceux-là tous les cuirs en poil, tous les cacaos, toutes les vanilles. — Il ne refte plus à acheter, dans ce moment, une livre de fucre ou de café, une bouteille de vin d'Efpagne, d'huile ou d'eau-de-vie ; en un mot, un morceau de favon : — tout eft refferré, . . . tout eft à des prix foux. — On ne voit que des gens qui veulent acheter, pas un qui veuille vendre : les courtiers ne favent plus où donner de la tête. — Quel galimathias ! quelle confufion ! — Croiriez-vous, dans tout ce tumulte qu'il y a déja des affociations pour armer des corfaires, pour s'intéreffer fur ceux de la Grande-Bretagne & fur ceux de la France ? . . . . . car, difent-ils, la Grande-Bretagne forcera la France de fe déclarer ; . . . . & par les difpofitions de nos affociations, nous ferons prendre les vaiffeaux François & Efpagnols par les corfaires Anglois, & les vaiffeaux Anglois par les corfaires François ou Efpagnols. — Dans le défordre de tous ces propos, on entend des Quidams fe vanter, qu'ils ont des correfpondants de probité à Marfeille, à Barcelone, à Alicante, à Malaga, à Cadix, à la Corogne, à Bilbao, à St. Sébaftien, à Bayonne, à Bordeaux, à la Rochelle, à Nantes, à Morlay, à St. Malo, à l'Orient, à Dieppe, au Havre, à Rouen, à Calais, à Dunkerque ; & que par un alphabet mercantil (de convention) où tout y fera prix, au nom de marchandifes, ils pourront favoir par tous les courriers le jour du départ des vaiffeaux, qui feront en charge dans tous ces ports, leurs deftinations, & la valeur de leurs cargaifons . . . . . . fans que ame qui vive puiffe les

pénétrer. — D'autres en difent autant pour tous ceux de l'Angleterre : & tous enfemble convenoient, qu'il étoit de l'intérêt des affociés, d'ordonner de très-gros achats de marchandifes dans toutes ces places de commerce ; de les faire charger fur les vaiffeaux de la nation, en les y faifant affurer fur le pays même (pour ne rien rifquer), afin de procurer à leurs corfaires refpectifs (placés à deffein dans les parages de leurs départs) des prifes riches qui donnaffent cent pour un à chaque intéreffé. — Ils alloient même plus loin encore : ils vouloient fe charger d'alimenter Mahon & Gibraltar, des propres ports de France & d'Efpagne, en leur faifant arriver (comme expédiés pour le Havre) des vins, des huiles, des eaux-de-vie, par des vaiffeaux neutres qu'ils auroient fait arrêter au détroit de Gibraltar.

Van Magdebourg.

Mais fi on eft découvert dans toutes ces belles manœuvres, l'on vous fait paffer le goût du pain ?

Le Cosmopolite.

Bon ! .... des gens qui penfent de cette façon-là, malheureufement ne le perdent jamais ; — ils favent fi bien prendre leurs mefures, qu'ils font toujours foupçonnés & jamais découverts. — Que je vous plains, Van Magdebourg, d'avoir des citoyens qui penfent fi vilainement !

Van Magdebourg.

Ma foi, tant pis pour eux ; pourvu que je ne fois pas en défaut, je me ris des fottifes des autres. — Il eft du fort de ma chere patrie d'être, pour ainfi dire, le cloaque de tous les vices de l'efpece humaine ! .... tous les

brigands, tous les scélérats, tous les hommes déshonorés dans leur pays, perdus de réputation, par leurs débauches ou par des crimes, venant y chercher leur sûreté. — O liberté! .... n'es-tu établie que pour protéger l'infamie! — c'est un des grands malheurs de notre gouvernement. — Mais tous ces scélérats seront punis, car nous n'aurons point de guerre; c'est moi qui vous en assure.

MYLORD SPITEAL.

Il seroit à le desirer..... Sur quoi vous fondez-vous, Van Magdebourg?

VAN MAGDEBOURG.

Sur quoi je me fonde? sur de très-bonnes raisons. 1°. L'Angleterre n'a point d'argent. 2°. La France n'a point d'argent. 3°. Et l'Espagne ne peut la faire seule.

ST. ALBIN.

Pourquoi l'Espagne ne pourroit-elle pas la faire seule? — Dans un temps où elle n'étoit pas en force & en moyen, le tiers de ce qu'elle est aujourd'hui,.... elle a bien continué six ans de plus celle de la succession, sans secours de personne. — N'a-t-elle pas également, en 1738, attaqué la Grande-Bretagne, sans allié, jusques en 1744? — pourquoi ne feroit-elle pas aujourd'hui, les mêmes efforts?

VAN MAGDEBOURG.

Parce qu'elle ne peut plus les faire; l'Angleterre n'étant plus, en 1772, ce qu'elle étoit en 1714 & 1738.

ST. ALBIN.

Ni l'Espagne non plus. — A la mort de Charles II, cette Puissance ne comptoit dans ses finances que 40 millions de liv. tournois de recettes, & 40,000 hommes de troupes dans

ſes armées; aujourd'hui elle compte 150 millions au moins, dans ſes revenus, & 150,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, ſans les troupes de la marine & celle de ſes colonies. — A la guerre de 1738, elle n'avoit que 20 vaiſſeaux de ligne en très-mauvais état : . . . dans ce moment, elle en étale dans ſes ports 70 du premier rang, & 30 frégates ; — tout cela ne fait pas, de l'Eſpagne, une Puiſſance tant à mépriſer.

MYLORD SPITEAL.

Non, ſi vous avez compté ſes 70 vaiſſeaux, & ſes 150,000 hommes ; . . . . mais ſi vous ne les avez pas compté, je nie le tout, . . . l'Eſpagne étalant beaucoup & ſignifiant très-peu.

ST. ALBIN.

Je ne ſais ſi c'eſt ſignifier très-peu, que d'avoir en Europe trois fois plus de domaines que la Grande-Bretagne, un tiers plus de population ; le double de troupes bien diſciplinées, & preſque autant de force maritimes ; ..... ſans compter des finances en bon état, bien adminiſtrées, & des fonds dans la caiſſe des épargnes ; — ce que ne pourra point dire l'Angleterre.

MYLORD SPITEAL.

Où ſont ces finances en bon état, je vous prie ? . . . . eſt-ce parce que l'Eſpagne à un ſixieme moins de revenus en temps de guerre qu'en temps de paix, que vous appellez cela des finances en bon état, ... eſt-ce parce qu'elle ne paye ni capital ni intérêt des dettes de Philippe V, que vous prétendez qu'elle a des fonds dans ſa caiſſe des épargnes ? — il ne tiendroit à ce prix-là qu'à la Grande-Bretagne, de rendre les ſiennes bien plus conſidérables.

St. Albin.

Je ne dis pas cela : — je prétends dire ſeulement, que l'Eſpagne (dans ce moment) eſt dans une ſituation plus heureuſe que la Grande-Bretagne, ... n'ayant point ſes Colonies en combuſtion ſur les bras, ni une dette exorbitante qui la dévore.

Mylord Spiteal.

Chanſon ! — La dette exorbitante de la Grande-Bretagne ne dévore point ſa proſpérité; ... au contraire, c'eſt elle qui l'a enrichie, lui ayant facilité tous les moyens de multiplier tous ſes commerces politiques; ceux de ſa navigation & de ſes voyages en longs cours; — d'augmenter toutes ſes fréquentations avec les nations conſommatrices de ſon induſtrie; ... de s'en ouvrir des nouvelles avec l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique; & de compter dans ſes domaines des propriétés, qui formoient une des grandes richeſſes de ſes ennemis. — Quelle eſt la poſition de l'Eſpagne dans cette carriere? — 80 ou 100 vaiſſeaux au plus qui trafiquent annuellement avec ſes Colonies? ... 100 à 150 dans les divers ports de l'Europe? ... eſt-ce là une rivalité?

St. Albin.

Mais ils rapporteront plus de richeſſes que les vôtres.

Mylord Spiteal.

Dites des cargaiſons plus riches. — Mais dans la balance générale des affaires, ... l'Eſpagne, avec trois fois plus de domaines en Europe que la Grande-Bretagne, ... avec trente fois plus de Colonies fertiles que la nation Angloiſe, ... avec plus de population, & la propriété de toutes les matieres premieres

de

de l'induſtrie ; . . . l'Eſpagne, dis-je, ne fait pas la centieme partie du commerce que font les ſujets de la Grande-Bretagne.

VAN MAGDEBOURG.

Je ſuis bien de votre ſentiment, Mylord.... Sans les vins d'Eſpagne, & ſans la belle couleur de ſes cochenilles, qui la font appercevoir dans la ſociété de diverſes nations, je crois qu'il ne ſeroit parlé de l'Eſpagne que dans notre hiſtoire ; . . . . mais point du tout ſur les mers, ni dans les villes de commerce. — Je parierai preſque mille contre un, qu'il n'y a pas, dans ce moment, dix négociants Eſpagnols dans toute la Hollande, & qu'il n'arrive peut-être pas, année commune, dans tous nos ports ſix ou huit vaiſſeaux de cent tonneaux de cette nation.

MYLORD SPITEAL.

Il n'en arrive pas davantage à Londres & à Briſtol.

ST. ALBIN.

Nous en voyons davantage en France : . . . toutefois je conviens avec vous, que l'Eſpagne s'eſt très-fort négligée dans cette partie.

LE COSMOPOLITE.

Et dans bien d'autres auſſi : . . . . car cette monarchie poſſede dans ſa métropole tous les objets, les moyens, les propriétés qui fondent les grands Empires.

MYLORD SPITEAL.

Mais elle n'en a ni le gouvernement, ni les hommes. . . . Qu'ont fait vos Eſpagnols depuis Philippe II ? . . . des ſottiſes !

ST. ALBIN.

Qu'ont-ils fait depuis Philippe V ? . . . . des merveilles !

MYLORD SPITEAL.

Je ne vois pas trop où brillent ces merveilles.

ST. ALBIN.

J'en suis fâché;... mais nous, nous ne les voyons que trop: aussi ne ferois-je point éloigné de croire, si cette nation avance encore un siecle dans les progrès qu'elle a faits depuis la mort de Charles II, que l'Espagne ne donne une autre fois à la France & à l'Europe entiere, les mêmes inquiétudes qu'elle leur a données sous Charles V & Philippe II.

LE COSMOPOLITE.

Cela pourroit être, si la France continuoit toujours de se négliger, & qu'elle voulût constamment (comme elle le fait depuis 1701) sacrifier ses véritables intérêts à cette monarchie; — mais pour peu qu'elle se réveille, qu'elle veuille faire valoir ses avantages sur toutes les nations de l'Europe,... l'Espagne restera toujours une Puissance du second ordre, & la France sera toujours la prépondérante.

MYLORD SPITEAL.

Vous avez une idée bien pompeuse de la France.

LE COSMOPOLITE.

Oui, je l'ai, & je crois avoir raison. — Depuis que j'étudie les hommes, & que je cherche à connoître impartialement les intérêts des nations;.... depuis que je voyage dans des pays habités, & que je ne cesse de réfléchir sur ce qu'on appelle la politique ou l'art de gouverner les hommes, je n'ai point trouvé de situation & de législation plus favorables à l'humanité que celle de la France. — Cette monarchie est placée au centre de la partie du monde la

plus illustrée par les arts & les sciences, sous un ciel pur & serein, ... favorisée d'une très-nombreuse population, d'un caractere doux, guerrier & appliqué, ... possédant dans ses domaines des ports bien situés, des Colonies puissantes & fertiles; ... une métropole bien pourvue de toutes les denrées de premiere nécessité, arrosée dans toute sa surface par nombre de rivieres navigables, jusques dans le centre de ses provinces les plus reculées; ... comptant dans ses commerces des branches privilégiées, personnelles à la nation, ... accréditées par le goût & les besoins des hommes; — des voisins du second ordre dans tous ses alentours. — Ma foi, c'est la position la plus flatteuse pour un mortel, que celle d'un Roi de France.

MYLORD SPITEAL.

En quoi la trouvez-vous plus flatteuse que celle de l'Empereur, du Roi d'Espagne, ou du Roi d'Angleterre?

LE COSMOPOLITE.

En ce qu'il regne sur des hommes belliqueux, civilisés, appliqués, & qu'il est maître chez lui, ce que les autres ne peuvent pas dire; ... en ce qu'il emporte lui seul la balance dans les intérêts politiques, qu'il la fait toujours pencher en faveur de ceux pour qui il se déclare; & qu'il peut, ou le pourra quand il le voudra, conserver l'Europe en paix de très-longues années.

MYLORD SPITEAL.

Si la France a tous ces avantages, pourquoi son histoire n'est-elle remplie que du récit de ses guerres? & pourquoi depuis un siecle, s'est-elle si fort laissée arriérer par des voisins du second ordre?

LE COSMOPOLITE.

Depuis un ſiecle ! c'eſt un peu fort : . . . vous ſavez bien le contraire ; — mais je conviens avec vous depuis ce ſiecle-ci, que la France ne s'eſt pas conduite à ſon avantage. — Quel eſt l'homme, quelle eſt la nation qui ne fait jamais de faux pas ! — Si la France n'avoit pas de temps en tems ces moments d'engourdiſſement & d'erreur, elle feroit trop puiſſante. — Il en eſt de ces viciſſitudes de paſſage, ce qu'il en eſt des accidents du jeu : . . . ce que l'on perd aujourd'hui, on le rattrape demain.

VAN MAGDEBOURG.

Pas toujours, mon ami, . . . quelquefois l'on double la doſe.

LE COSMOPOLITE.

Il ne faut que ſavoir jouer ; . . . ne pas s'entêter quand le jeu nous eſt contraire, (comme l'a fait la France pour la guerre de 1756) & attendre un meilleur moment pour ſe récupérer. — La fortune eſt une femme.

MYLORD SPITEAL.

Oui, . . . mais les femmes ne ſignifient rien dans le monde politique.

LE COSMOPOLITE.

Beaucoup. — Qui eſt-ce qui a procuré à l'Angleterre la propriété de l'Iſle de Terre-Neuve, de la baye de Hudſon, de la nouvelle-Ecoſſe, de l'Iſle de la Jamaïque, de celle de Minorque & de Gibraltar ? n'eſt-ce pas une femme ? . . . qui eſt-ce qui vous a facilité encore toute la conquête de la nouvelle-France, dans la derniere guerre, de l'Iſle Royale en Canada, de Grenade & Grenadille, de Pondichery, de Manille, du Sénégal, de la Floride, d'une partie du Miſſiſſipi, & la majeure partie du com-

merce de la pêche ? n'eſt-ce pas une femme ?... Hé, Mylord ! remerciez donc les femmes ; — ſans elles, l'Angleterre ne ſignifieroit pas davantage dans le monde politique, que l'Iſle d'Otahiti dans les terres Auſtrales.

MYLORD SPITEAL.

Vous nous dépréciez bien fort, Coſmopolite !

LE COSMOPOLITE.

Je ne déprécie perſonne : — nous parlons nations, gouvernements politiques, & nous nous entretenons impartialement de leurs avantages & de leurs déſavantages. C'eſt par l'étude ſuivie que j'ai faite des uns & des autres, de leurs divers ſyſtêmes d'Etat, & de leurs divers intérêts politiques, que je regarde la France dans l'heureuſe ſituation de ſe maintenir, ſans beaucoup de peine, la puiſſance dominante de l'Europe ; — que l'Eſpagne a tous les moyens de pouvoir y arriver, & qu'elle n'y arrivera jamais ; — que l'Empire, l'Autriche, l'Angleterre, toute l'Italie & tout le Nord, ne feront jamais que des Puiſſances du ſecond ordre vis-à-vis de ces deux Nations, ſans pouvoir jamais s'en tirer : . . . leurs conſtitutions & leurs gouvernements étant contrecarrés d'une foule de reſtrictions & de dépendances, qui ſont aujourd'hui des liens indiſſolubles entre les Souverains & leurs ſujets. — Il n'en eſt pas de même en France ; . . . toute l'autorité réſide dans la perſonne du Roi.

MYLORD SPITEAL.

Il eſt donc bien glorieux pour la Grande-Bretagne, (malgré ces liens indiſſolubles de la nation avec ſon Souverain) d'avoir pu réſiſter ſi long-temps contre cette terrible puiſſance de la France, & de l'avoir fait deſcen-

dre pas à pas de ces avantages, avec la fermeté & la conſtance qu'elle s'y eſt portée depuis 1701 juſqu'en 1763.

LE COSMOPOLITE.

Très-glorieux; & la choſe eſt preſque incompréhenſible : — cependant cela ne dit rien.

MYLORD SPITEAL.

Comment ! cela ne dit rien ?

LE COSMOPOPITE

Non. — Qu'avez-vous gagné ſur la France en 1714 ? — l'Iſle de Terre-Neuve, la Baie de Hudſon, la nouvelle-Ecoſſe: regardez impartialement depuis cette époque juſqu'en 1748, ce que vous ont procuré ces trois ceſſions : — rien, ou très-peu de choſe ;... le peu de commerce qu'y ont fait les ſujets de la Grande-Bretagne ayant à peine rempli le Gouvernement d'une partie de ſes dépenſes de conſervation. — Ce n'eſt que depuis la paix de 1748, que l'Angleterre voulant ſe récupérer de ce qu'elle avoit perdu avec l'Eſpagne par le traité d'Aix-la-Chapelle de 1748, du côté de l'Aſſiento & du commerce d'interlope avec ſes Colonies, qu'elle s'eſt retournée du côté de l'Amérique ſeptentrionale. — Juſqu'à cette époque, les ceſſions de la France de 1714 à la Grande-Bretagne, lui ont été onéreuſes....

MYLORD SPITEAL.

Cela eſt vrai,... mais nous avons toujours empêché cette monarchie d'en tirer avantage, & d'y perfectionner les branches de commerce dont elles étoient ſuſceptibles.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout.... La France n'avoit pas beſoin de toutes ces poſſeſſions pour faire ſon commerce de la pêche & de l'intérieur du Canada. —

Libre ſur le banc de Terre-Neuve & dans le détroit de Davis;... maîtreſſe de Louisbourg & de toutes les Iſles adjacentes dans le golfe St. Laurent; — poſſédant preſque toutes les côtes de l'Eſt de l'Amérique ſeptentrionale, elle faiſoit avec tout le ſuccès poſſible ſon commerce de la pêche;... & la poſition de Quebec, de Montréal, de ſes comptoirs vers l'Ohio & la Belle-Riviere, lui aſſuroit celui de tout l'intérieur du Canada.

MYLORD SPITEAL.

En rivalité avec nos Colonies.

ST. ALBIN.

Oui en rivalité avec vos Colonies:.... mais par des uſurpations & des contraventions aux traités; la Grande-Bretagne n'ayant jamais eu aucun droit de pouvoir établir des factoreries, comme elle l'a fait, à Chouvagen, à Oſwego, à Williamsbourg, ſur le lac du St. Sacrement, &c.

MYLORD SPITEAL.

Pourquoi n'avoit-elle pas ce droit auſſi-bien que la France? — dans des pays déſerts, tout y eſt libre.

LE COSMOPOLITE.

Quoique l'intérieur du Canada fût un pays déſert aux yeux des nations, il ne devoit pas l'être pour la Grande-Bretagne. — Ce pays avoit un maître; & votre Cour ſavoit très-bien,... que depuis 1673, la Cour de Verſailles en avoit pris poſſeſſion, en le faiſant découvrir par un habitant de Quebec, qui s'enfonça dans les terres juſqu'aux rives occidentales du fleuve Miſſiſſipi.

MYLORD SPITEAL.

Plaiſante façon de s'approprier des poſſeſſions immenſes!

St. Albin.

C'eſt pourtant de cette façon que les diverſes nations d'Europe ſe ſont établies en Amérique ; & toutes les ont reſpectées, excepté la Grande-Bretagne.

Mylord Spiteal.

Hé! pourquoi la Grande-Bretagne les auroit-elle reſpectées, dès qu'elles détruiſoient ſes commerces avec les ſauvages de l'intérieur du pays, & que les François s'en emparoient ?

Le Cosmopolite.

Voilà de quelle façon, depuis plus de deux ſiecles, ſe ſont toujours conduits les Anglois :... la convenance....

Mylord Spiteal.

Dites plutôt la raiſon. — Quoi ! vous voulez que la Grande-Bretagne cede à une nation rivale une branche de commerce avantageuſe à ſes ſujets ? — il y auroit de la folie à cela ; & ce ſeroit laiſſer cueillir des verges aux François pour nous en faire donner.

Le Cosmopolite.

Oh, que non ! que vous ne vous en laiſſez pas donner, & vous avez raiſon. En politique, il faut toujours frapper le premier ; .... tant pis pour ceux qui ont la bêtiſe de ſouffrir des affronts. — L'on fait très-bien que la Grande-Bretagne inſulte toutes les nations,... mais qu'elle n'en ſouffre aucune.

Mylord Spiteal.

Fait-elle ſi mal ?

Van Magdebourg.

Non, ... mais bien ceux qui ſe laiſſent inſulter. — La France & la Hollande, quand elle vous tenoient ſous Louis XIV, vous avoient bien ſaboulé,... jamais la Grande-Bretagne

n'auroit eu la hardieſſe de commettre auſſi ouvertement qu'elle l'a fait, toutes les inſolences qu'elle a pratiquées vis-à-vis de toutes les nations maritimes depuis 1701.

MYLORD SPITEAL.

Comment! Van Magdebourg traite d'inſolence, les procédés d'une nation qui défend ſes droits & les lieux de ſes commerces? . . . hé! qu'ont fait vos Hollandois à Batavia, à Bornéo, à Ceylan, dans toutes les Moluques, au golfe Perſique, à Siam, au Japon, à la Chine, & généralement dans toutes les mers des Indes orientales? n'ont-ils pas commis des horreurs, des abominations?

VAN MAGDEBOURG.

Jamais d'auſſi graves & d'auſſi indécentes que celles de la Grande-Bretagne dans la guerre de 1744, vis-à-vis du Roi de Naples; en 1660 & 1755, vis-à-vis de la Hollande & de l'Eſpagne juſqu'en 1762; — vis-à-vis de la France en Canada & dans les mers de l'Océan, depuis 1749 juſqu'en 1756 : fi! . . . ſi j'étois de la France! . . .

MYLORD SPITEAL.

Si la Cour de Verſailles ne s'étoit pas jouée auſſi conſtamment de la Grande-Bretagne, comme elle l'a fait depuis 1714 au ſujet des limites de la nouvelle-Ecoſſe, & qu'elle eût été plus modérée dans ſes projets, jamais l'Angleterre n'auroit commis aucune hoſtilité contre les poſſeſſions du Canada & la marine marchande de la France. — Mais quand on ne répond à des plaintes légitimes que par de faux-fuyants, & que l'on s'appuye des ſtratagêmes dangereux dont le cabinet de Verſailles ſe ſervoit depuis trois ans, pour ſe rendre la plus

forte dans l'Amérique feptentrionale, on s'expofe à des infultes ouvertes..... C'eft à quoi a été forcée la Grande-Bretagne en 1754, pour fauver d'une ruine infaillible toutes fes Colonies du Canada, & rendre chou pour chou à cette monarchie.

LE COSMOPOLITE.

Je crois, mon cher Mylord, que vous nous prenez pour des ignorants. — Quoi! vous voulez nous perfuader que les hoftilités de la Grande-Bretagne, antécédentes à la guerre de 1756, n'ont eu d'autre objet de fa part, que de rendre à la France chou pour chou & vengeance pour vengeance!... mais! mais! mais vous n'y penfez pas. — Lifez à ce fujet tous les divers mémoires remis par la Cour de Verfailles à toutes celles de l'Europe, fur les différends de la France & de la Grande-Bretagne en Canada; vous y verrez que, dès 1750, l'Angleterre avoit commis des hoftilités ouvertes contre les poffeffions de la France dans l'Amérique feptentrionale: Mr. de Cornouvallis, Gouverneur de la nouvelle-Ecoffe, ayant voulu forcer les habitants de Chipodie, appartenants à la France, de lui envoyer des députés pour le féliciter fur fon arrivée & recevoir fes ordres au nom de la Grande-Bretagne. — Au n°. 3 de ces mêmes mémoires, que dès 1751 vous aviez commencé à infulter dans le golfe St. Laurent, la marine Françoife, deux de vos fenaults gardes-côtes ayant enlevé le bateau François du Capitaine Jacques Jalain, parti de Quebec pour Chedaïck, expédié par l'Intendant, & qui fut conduit à Chiboucton où il fut confifqué. — Dans le même-temps, la frégate Angloife l'Albanie, Capitaine Roux, après un

combat de trois heures contre le brigantin du Roi le St. François, Capitaine Vergat, qui escortoit un autre brigantin chargé de provisions pour Louisbourg, fut arrêté avec celui de son escorte, & conduit à Chibouction. — Au n°. 4, vous y verrez M. de Jumonville revêtu du caractere d'Envoyé de la part de la France vis-à-vis de l'armée Augloise campée, en 1754, sur les terres de cette monarchie vers la Belle-Riviere, assassiné, lui & les Officiers de sa suite, par les propres soldats de cette même armée, dans le même moment qu'il recevoit son audience du Commandant Anglois. — Ce fait & mille autres aussi injurieux qu'atroces de votre part,... ont dévancé ceux commis en 1755 dans les mers générales de l'Océan; & prouvent assez clairement que la Grande-Bretagne (de quelle façon que ce fût,) vouloit en découdre avec la France; également, que pour le faire avec tout l'avantage possible, elle avoit arrêté dans son Conseil d'Etat, d'attaquer en guerre ouverte cette Puissance, sans déclaration de guerre, afin de diminuer ses forces maritimes, & de faire servir les produits de ses prises marchandes aux dépenses immenses de cette même guerre. Voilà, mon cher Mylord, quelle a été la conduite préméditée de la Grande-Bretagne pour faire éclore la guerre malheureuse de 1756, & pour se procurer 3 ou 400 millions d'avance sans le secours de ses Communes. — Expédients qui ont tellement répugné à tous vos Parlements, qu'aucun de ceux-ci, (malgré leur antipathie pour la France) n'a voulu prononcer sur la confiscation des prises faites sur les François sans déclaration de guerre. — Cette tache est per-

ſonnelle à votre Miniſtere : la nation n'y trempe en rien.

MYLORD SPITEAL

En tout & par-tout je ne ſuis pas de votre ſentiment.

LE. COSMOPOLITE.

Pour achever de vous y mettre, ſuivez-moi bien.—Depuis la paix de 1748, la Grande-Bretagne, très-attentive à tous ſes intérêts, ne ceſſoit de combiner le vuide que faiſoit à ſes commerces politiques la ſuppreſſion du Traité de l'Aſſiento contre les moyens de le réparer. — Dans cette étude réfléchie & louable, la Grande-Bretagne apperçut que, ſi elle pouvoit ſe rendre maitreſſe abſolue, un jour, de celui de toute la pêche de l'Amérique ſeptentrionale & de tout l'intérieur du Canada, elle rempliroit avec uſure ſa balance; & avec d'autant plus d'avantages, qu'elle ſe mettoit plus à même de préjudicier conſtamment à une rivale telle que la France, rencontrée trop ſouvent ſur ſes pas. — Ce raiſonnement juſte & très-bien combiné, ne préſente rien juſques-là que de très-ſage; & l'on doit eſtimer une monarchie qui s'occupe auſſi ſolidement du bonheur de ſes peuples. — Seulement votre Miniſtere devoit ſe reſtreindre à cette juſte ambition qui ne dévance jamais les événements, & qui attend toujours du temps des bénéfices ſagement combinés : c'eſt à quoi la Grande-Bretagne ne s'eſt pas attachée. — L'ambition de jouir, la crainte de voir diſparoître le ſuccès & la gloire d'une combinaiſon auſſi riche que bien réfléchie,... le plaiſir de pouvoir nuire ou préjudicier à un voiſin puiſſant qui nous offuſque, porterent la Grande-Bretagne à faire naître des incidents

qui puſſent lui faciliter les moyens de mettre ſon plan à exécution, & d'abréger le laps de temps que ce vaſte projet demandoit pour être réaliſé avec ſuccès. — Le haſard ſervit mieux cette monarchie, qu'elle n'auroit pu l'eſpérer.... Les limites de l'Acadie reſtées indéciſes depuis le traité d'Utrecht juſqu'en 1748, furent le prétexte dont ſe ſervit cette Couronne, pour amener les motifs plauſibles qui devoient entamer les opérations de ſon ambitieux projet. — Aprés avoir bien pris toutes les meſures néceſſaires à ce ſujet; ... après avoir bien arrêté avec elle-même ſon plan d'attaque & de défenſe vis-à-vis de la France, elle fit demander impérativement à cette Puiſſance, en 1751, que les limites de la nouvelle-Ecoſſe fuſſent à la fin réglées; & elle donna à entendre qu'elles ne pouvoient l'être que des côtes méridionales de l'Océan, aux rives ſeptentrionales du fleuve St. Laurent. — De cette prétention outrée ſur les limites de la nouvelle-Ecoſſe, la Grande-Bretagne ſuivit le cours du fleuve St. Laurent, en montant vers l'Oueſt, & rentrant dans les terres en tirant au Midi, au terme des limites qu'elle s'étoit propoſées (pour la ceſſion de 1714); elle ſe plaignit encore des divers forts que la France avoit élevés ſur les derrieres de ſes Colonies de la nouvelle-Yorck, de la nouvelle-Angleterre, de la Virginie, de Philadelphie &c. juſqu'au lac du St. Sacrement, diſant que tous ces forts interceptoient tous les commerces de ſes ſujets avec les Illinois, les Hurons, les Sious, &c. — Cette vérité réelle, (mais d'un prétexte faux,) fut le motif dont ſe ſervit la Grande-Bretagne pour entamer des hoſtilités ſourdes

contre les poffeffions de la France en Canada, & qu'elle s'appliqua de pouffer à un tel degré d'indécence & de gravité, qu'elles puffent donner lieu à la guerre à laquelle elle s'étoit préparée de longue main. — A cet effet, elle fit avancer divers détachements de troupes fur toutes les lifieres de fes Colonies feptentrionales, fous le fpécieux prétexte d'y protéger le commerce de fes fujets avec les nations fauvages. — Quand fes troupes furent affez en nombre, pour en former une armée refpectable, elles eurent ordre de fe réunir vers la Belle-Riviere, où il leur fut enjoint d'y camper & d'y élever des forts pour y balancer ceux des François. — Toutes les terres de la Belle-Riviere à plus de 100 lieues au Sud de fes rives feptentrionales appartenant à la France, la Cour de Verfailles, informée des ufurpations que l'on en avoit faites, donna ordre à fon Gouverneur de Quebec de faire attaquer & de détruire tous les forts que les Anglois pouvoient avoir élevés fur fes domaines, & de fommer leur armée qu'elle eût à s'en retirer. — Ses ordres furent exécutés avec tout le fuccès poffible : . . . tous les forts des Anglois, auffi-tôt détruits qu'attaqués, M. de Jumonville, Officier François, revêtu du caractere d'Envoyé, intima de la part du Roi fon Maître au Commandant Anglois, qu'il eût à fe retirer (fans délai) avec toute fon armée, de deffus les terres des domaines de la France, & de ne point troubler, par une réfiftance déplacée, l'harmonie qui régnoit encore entre la Cour de Verfailles & celle de la Grande-Bretagne. — Le Commandant Anglois qui étoit pourvu d'ordres tout

différents & d'une nature qui aurorisent toutes les indécences, usant de la liberté qu'on lui laissoit d'insulter gravement les François, trouva à propos, pour toute réponse à Mr. de Jumonville, de le faire assassiner lui & tous les siens. — Cette façon honnête de respecter le droit des gens & la foi des traités, étant parvenue en Europe, la Grande-Bretagne sentit bien que le terme tant desiré alloit bientôt arriver; que la rupture alloit être immanquable entr'elle & la France; en conséquence, qu'il ne falloit plus se dissimuler... A cet effet, elle dispersa brusquement dans toutes les mers de l'Océan nombre de vaisseaux de guerre, avec ordre de courir indistinctement sur toute la marine de la France, quoique sans déclaration de guerre, afin de pouvoir ôter à celle-ci toutes les facilités de pouvoir armer ses escadres & de voler au secours de ses Colonies septentrionales. — Tel a été le plan révoltant de la Grande-Bretagne, pour faire élater la guerre malheureuse de 1756 :... tel a été son lâche stratagême, pour s'approprier tout le commerce de la pêche & de l'intérieur du Canada;... & telle est son insatiable ambition, pour envahir celui de toutes les nations maritimes. — Si j'étois de la France, je vendrois bien chérement à la Grande-Bretagne le souvenir d'une guerre entreprise sur des principes aussi odieux, & par des antécédents aussi révoltants & aussi exécrables!

MYLORD SPITEAL.

Depuis quand, s'il vous plaît, les intérêts du commerce d'une nation sont-ils si peu de chose, qu'il faille les plaider avec la même intégrité

que ceux des particuliers ? — d'où naît la prospérité d'un Etat ?... qui est-ce qui constitue la vraie puissance ?... que deviendroient les sujets sans le commerce ? — Si les ressources du commerce sont si absolues pour une nation, est-ce que vous ne comptez pour rien d'être seuls possesseurs de celui de tous les vastes domaines de l'Amérique septentrionale ?

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi. Je sais tout ce que cela vaut, & combien tous les Gouvernements doivent être jaloux de ces sortes de propriétés. — Mais je voudrois, (au-lieu de chercher à usurper sur ses voisins des objets qui ne nous appartiennent pas) que l'on attendît du temps, ou des occasions légitimes, ces sortes d'appropriations, & que l'on ne s'écartât jamais de ces regles immuables de nation à nation, qui font la sûreté publique. — En conséquence, un Gouvernement équitable respectera toujours les représentants d'une nation, les possessions de ses voisins ; & si ses intérêts demandent qu'il les contrarie, il le fera toujours avec ces démonstrations d'égard & de nécessité qui justifient toutes ses démarches. — Mais sans déclaration de guerre, envahir les vaisseaux, les domaines de ses voisins, faire massacrer ses Envoyés, déployer à la face de l'Univers l'étendard du despotisme le plus féroce, comme l'a fait l'Angleterre avant la derniere guerre, c'est la derniere des abominations....

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, Cosmopolite, vous écorchez une playe qui saigne encore dans le cœur du Mylord & de St. Albin ;... car quand vous êtes arrivé, ils étoient encore à se disputer, pour savoir lequel

quel des deux avoit réellement tort, de la France ou de la Grande-Bretagne dans les antécédents de la guerre de 1756.

Le Cosmopolite.

Ma foi, fans les avoir entendu, ils ont tort tous les deux : cette guerre ne fait honneur ni à la France ni à la Grande-Bretagne.

Mylord Spiteal.

En quoi, s'il vous plaît, cette guerre ne fait-elle pas honneur à la Grande-Bretagne?... elle a battu fes ennemis fur terre & fur mer, dans les quatre parties du monde;... que pouvoit-elle defirer de plus?

Le Cosmopolite.

Tout ce qu'elle n'a pas fait.—La Grande-Bretagne a commencé cette guerre en pirate, en habitant des bois, en fauvage de l'Amérique; & aveuglée par fes avantages, elle l'a finie en infenfé, en mauvais politique.—Quand on commence par des crimes, il faut s'accréditer par de plus grands crimes, & faire fervir la raifon d'État pour notre juftification. Voyez, lifez l'hiftoire Romaine.

Mylord Spiteal.

Je ne vous comprends pas.

Le Cosmopolite.

Je vais me faire comprendre.—L'intérêt feul & l'ambition d'envahir tout le commerce politique d'une nation rivale, a armé la Grande-Bretagne en 1755.—Cette ambition ne pouvant être accréditée par des forces puiffantes; & la Grande-Bretagne connoiffant fon infériorité & la médiocrité de fes reffources vis-à-vis celles de la France,... elle imagina de fubftituer la rufe & le ftratagême à l'infuffifance de fes moyens. En conféquence, foible en argent,

foible en troupes réglées; balancée dans ses forces maritimes par celles de la nation qu'elle vouloit attaquer, ... elle arrêta dans son Conseil d'État, ... que pour déconcerter cette monarchie, & pour se rendre la maîtresse des mers de l'Océan, il falloit surprendre sa rivale, s'emparer sans déclaration de guerre de la majeure partie de ses forces maritimes, afin de la mettre hors d'état de faire sortir ses escadres, & de pouvoir cingler au secours de ses Colonies occidentales & septentrionales de l'Amérique. — Cette combinaison téméraire a réussi à la Grande-Bretagne. — La France, prise au dépourvu par une nation jalouse de sa puissance, ... sans armements maritimes, sans fonds d'amortissement, sans systême de guerre, privée subitement de 30 à 40,000 de ses meilleurs matelots, ... se vit forcée de dissimuler une injure cruelle, (pour pouvoir se mettre en devoir de résister à des insolences) qu'elle auroit dû prévoir, plutôt que de les essuyer. — Cet état d'humiliation disparut pour la France à l'expédition de Port-Mahon. — Six mois après les hostilités de la Grande-Bretagne sur la marine royale & marchande de la France, la Cour de Versailles fit sortir de Toulon un armement formidable, qui tomba à l'imprévu sur l'Isle de Minorque, & l'enleva à l'Angleterre, après avoir dispersé l'escadre de l'Amiral Bing envoyée à son secours. — L'activité & le secret qui avoit régné dans tous ces préparatifs, 14 vaisseaux du premier rang, 5 à 6 frégates, plusieurs chebecs armés en trois mois de temps, 500 bâtiments de transport sortis en 15 jours tous équipés de la seule ville de Marseille, 15,000 hommes d'embarqués & de débarqués en pays ennemi, sans que l'on eût avis de leurs

marches, commencerent à donner de l'inquiétude au Miniſtere de la Grande-Bretagne, lequel craignant le juſte reſſentiment de ſes ſujets, pour prévenir leur mécontentement & leurs murmures, déclara formellement la guerre à la France en 1756.

VAN MAGDEBOURG.

Jamais guerre n'a été fondée ſur des principes plus faux, plus odieux & plus indécents que ceux de celle-là ; & jamais les nations neutres n'ont été ſi fort moleſtées dans leurs commerces maritimes par les Puiſſances en guerre : la Grande-Bretagne ſeule nous a confiſqué plus de 200 vaiſſeaux marchands, & pour plus de cent millions de florins d'effets appartenants aux Hollandois.

MYLORD SPITEAL.

Si ce malheur vous eſt arrivé, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes : — pourquoi portiez-vous des denrées & des munitions de guerre dans les Colonies de nos ennemis ?

ST. ALBIN.

Par la conduite qu'a tenu la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France, avant la guerre de 1756, & par le deſpotiſme tyrannique qu'elle a exercé pendant toute cette derniere guerre ſur le commerce de toutes les nations maritimes, j'ai calculé que le Miniſtere Anglois avoit piraté ſur ſes voiſins pour plus de 600 millions de livres de notre monnoie.—Cette façon honnête de ſe procurer des fonds pour faire face aux dépenſes extraordinaires d'une guerre, eſt des plus heureuſes : ... ſi elle s'accrédite dans le monde politique, ... adieu l'honneur, ... adieu la bonne foi, ... adieu le droit des gens !

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, vous avez raiſon. — Si toutes les nations civiliſées de l'Europe adoptoient les ſyſtêmes de l'Angleterre, l'homme vertueux ſeroit obligé de déſerter de la ſociété, & de fuir ſon ſemblable: — rien ne feroit ſtable.

ST. ALBIN.

Non-ſeulement rien ne ſeroit ſtable;...,. mais c'eſt que l'homme ne vivroit plus que le poignard à la main.

MYLORD SPITEAL.

Meſſieurs, ſi la guerre a ſes horreurs, ſes calamités, elle a auſſi nombre d'avantages qui indemniſent bien une nation victorieuſe des maux qu'elle peut lui avoir cauſé; jugez-en par les accroiſſements du commerce de la Grande-Bretagne depuis 1714: — depuis cette époque, tout reſpire l'aiſance en Angleterre, au-lieu que tout languit chez nos voiſins. — Mais voyons un peu, comment notre ami le Coſmopolite nous prouvera que la Grande-Bretagne a commencé la derniere guerre en inſenſé, & qu'elle l'a finie en mauvais politique? — malgré qu'il ne nous aime pas autant que les François, j'aime à l'entendre; il raiſonne aſſez généralement juſte, & ſur de très-bons principes.

LE COSMOPOLITE.

Mon cher Mylord, je ſuis l'ami de tous les hommes, & je n'évite que les méchants. — Les Anglois honnêtes gens, ont autant de part dans mes affections que les François, les Hollandois, les Eſpagnols, &c.; — mais cette affection ne doit point m'aveugler ſur les avantages & les déſavantages que je puis avoir apperçu dans les diverſes conſtitutions des gouvernements qui ſont tombés à ma connoiſſance, de même que

ſur les bienfaits qui peuvent en revenir à ceux de mes ſemblables qui en ſont citoyens. — Depuis que vous me connoiſſez, vous devez être fait à ma franchiſe ; ... je ne veux invectiver perſonne, à Dieu ne plaiſe, ... je dis naïvement ma penſée comme je la ſens, comme je l'éprouve ; & puiſque c'eſt la vertu, les mœurs, l'honnêteté qui ont formé notre amitié, ne nous formaliſons point dans nos entretiens, de ces petits riens qui ſont perſonnels aux opinions des hommes, & ſoyons conſtamment vrais & de bonne foi. — Amuſons-nous toujours, auſſi innocemment que nous le faiſons, des erreurs & des viciſſitudes journalieres que le monde politique offre à notre jugement ; ... tout ce que nous en dirons, ne fera égorger perſonne.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raiſon, mon cher ami : ... l'homme doit s'occuper ſans ceſſe de ſon ſemblable, coopérer à ſon bonheur, & rire de ſes foibleſſes. — Achevez-nous vos obſervations, ſur les erreurs & les fautes des Puiſſances en guerre à la paix de 1763, & après nous irons tous dîner chez Mylord.

MYLORD SPITEAL

Vous ſavez combien j'en aurai du plaiſir.

LE COSMOPOLITE.

La France, priſe au dépourvu par la Grande-Bretagne, ayant eu le temps de ſe reconnoître & de former ſon plan d'attaque & de défenſe, ne pouvant ſecourir auſſi efficacement qu'elle l'auroit ſouhaité, ſes Colonies occidentales & ſeptentrionales de l'Amérique, ni y moleſter celles de ſon ennemi, porta ſes vues ſur ſes poſſeſſions d'Europe, détachées de la métropole : — à cet effet, avec des forces plus que ſuffiſantes,

elle fit brusquement diversion dans l'Isle de Minorque & dans l'Electorat d'Hanovre. — Les succès rapides qu'eurent pour la France ces deux expéditions, tournant plutôt à l'avantage qu'au désavantage de la Grande-Bretagne, la Cour de Versailles apperçut qu'en soulageant la nation Angloise de la dépense de l'entretien de Minorque, & de la défense de l'Electorat d'Hanovre, elle favorisoit l'ambition démesurée de son ennemi, en lui facilitant les moyens certains de pouvoir se porter avec des plus grandes forces sur ses Colonies occidentales & septentrionales de l'Amérique. — Pour arrêter cet inconvénient, & mettre toujours plus d'obstacles aux insatiables desirs de cette nation; au-lieu de confirmer la capitulation de l'armée Angloise, passée à Glosterseven entre le Maréchal de Richelieu pour la France, & le Duc de Cumberland pour la Grande-Bretagne,... la Cour de Versailles jugea à propos de traîner en longueur, de laisser même expirer le terme de ladite capitulation avant que de la ratifier, afin de mettre la Cour Britannique dans l'heureuse liberté de la contester, & de faire reprendre les armes à son armée, pour continuer par terre une guerre (en apparence désavantageuse à la France) mais dans le fond des plus onéreuse & des plus inutile pour la nation Angloise. — Cette adresse réussit à la France. — La Grande-Bretagne, informée de l'expiration du terme prescrit par la capitulation de Glosterseven, & de la liberté où rentroit son armée de continuer la guerre, épousa avec plus de chaleur que jamais la querelle de l'Electorat d'Hanovre; — en conséquence, il fut arrêté dans le Conseil d'Etat qui se tint à ce sujet, que ledit Electorat d'Ha-

novre feroit défendu à l'avenir par la Grande-Bretagne, avec la même chaleur & la même activité que les vraies poffeffions de l'Angleterre; c'eft ce que la France defiroit. — Les chofes en étoient dans cet excès d'ardeur & de fatisfaction chez les ennemis de la France, quand la Cour de Verfailles (pour réalifer tous les avantages de fon projet) fe déterminoit en fecret de ne plus faire, à Hanovre, qu'une guerre de cabinet, afin de miner fourdement (fans action décifive) la puiffance de la Grande-Bretagne, & la réduire, par fes propres dépenfes, à un tel période d'épuifement, que ne pouvant plus réfifter à une feconde guerre contre l'Efpagne, elle auroit été forcée elle-même de demander la paix aux deux Maifons des Bourbons, & de la recevoir aux conditions qu'il auroit plu à ces deux Puiffances de la lui accorder. — Tel étoit le plan de la France & de l'Efpagne; — plan qui fe feroit pleinement exécuté fans la prife de la Havane. — C'eft la reddition de cette place qui a ruiné le fyftême bien conçu de la France, & qui a couronné tout le fuccès de celui de l'Angleterre.

VAN MAGDEBOURG.

Cet arrangement n'étoit pas des plus mal imaginé : voilà comme j'aime que les hommes fe faffent la guerre. — Seulement pour que la France eût pu tranquillement voir fe réalifer d'auffi heureufes efpérances, il falloit ne pas laiffer fans défenfes des Colonies riches & trop éloignées de leur métropole.

LE COSMOPOLITE.

Les Colonies de la France n'étoient point fans défenfes;... elles étoient même fuffifamment pourvues de forces & de moyens pour réfifter à leurs ennemis, fi ceux qui y comman-

doient avoient été plus prudents & moins avides de gloire ; .... mais ſoit fatalité, ſoit malheur, tous les haſards de la guerre, toutes les incertitudes des combinaiſons, tous les contre-temps de la navigation, ſoit ſur mer, ſoit vis-à-vis de la terre, ayant toujours tourné à l'avantage de la Grande-Bretagne & au déſavantage de ſes ennemis, la France ſe vit forcée de ſe laiſſer dépouiller en Amérique, & d'abandonner à la merci de ſes rivaux, des poſſeſſions qu'il n'étoit preſque plus en ſon pouvoir de défendre. — Cette extrêmité fut un acte de prudence de la part de la Cour de Verſailles : ... je dirai plus, elle étoit même néceſſaire, afin de pouvoir conſerver le peu de forces maritimes qui lui reſtoient encore après la priſe de Louiſbourg, la perte des eſcadres de Mr. de la Clue & de Mr. de Conflans ; & pour pouvoir encore, pour ainſi dire, menacer ſes ennemis. — Heureuſe ſi elle avoit ſu s'en ſervir ! & ſi, d'accord avec l'Eſpagne, elle les avoit employées à des expéditions bien concertées ; — mais l'eſprit de parti & de jalouſie s'étant emparé des deux Miniſteres, l'orgueil & la méſintelligence ayant régné dans tous les projets ; — toutes les diſpoſitions d'attaque & de conſervation furent mal conçues, les ordres furent mal donnés ou mal exécutés ; & la France & l'Eſpagne perdirent la majeure partie de leurs Colonies : .... peut-être que les guinées de l'Angleterre (ſuivant l'opinion publique) ont autant fait la guerre à ces deux Couronnes, que le fer de ſes ennemis ; .... je ne garantis pas cette vérité : — ſeulement je dirai avec franchiſe, que la Grande-Bretagne a été très-heureuſe de pouvoir faire ſuccéder une guerre glórieuſe à une guerre in-

juſte, commencée ſur des principes révoltants, odieux; & qu'elle eſt parvenue, en ſix ans de temps, d'écraſer la marine royale de la France & de l'Eſpagne, ayant enlevé, en dix mois de rupture à cette derniere, la Havane, l'Iſle de Manille, 12 vaiſſeaux de guerre, 20 vaiſſeaux marchands, riches à plus de 30 millions de piaſtres, & de lui en avoir cauſé pour plus de 80 millions de dégâts dans ſes chantiers, magaſins, arſenaux & fortifications de l'Amérique. — A tous ces ſuccès d'une rapidité ſans exemple, la Grande-Bretagne joignoit encore la gloire d'avoir conquis ſur la France, en ſix ans de temps, toutes ſes Colonies ſeptentrionales du Canada & Iſles adjacentes;... la Martinique, les Guadaloupes, Grenades & Grenadilles, dans l'Amérique occidentale;... Gorée & le Senegal en Afrique;.... Pondichery, & tous ſes comptoirs du Bengale en Aſie; 6 à 700 vaiſſeaux marchands, riches à plus de 6 à 700 millions, dans les mers de l'Océan & de la Méditerranée. — Dans le comble de tous ces avantages, ... du ſein d'une proſpérité auſſi heureuſe & auſſi éclatante; .... qui le croiroit, que la Cour Britanique auroit été aſſez mal aviſée que de donner la paix à ſes ennemis, & de leur reſtituer toutes leurs Colonies les plus fertiles, pour ne garder par-devers elle, par droit de conquêtes, que celles qui étoient les plus arriérées! — Cette erreur groſſiere juſtifie ce que j'ai déja avancé : que la Grande-Bretagne avoit commencé la derniere guerre en pirate, & qu'elle l'avoit finie en inſenſé, en mauvais politique.

Mylord Spiteal.

Que vouliez-vous que fît la Grande-Bretagne? .... ſurchargée d'impoſitions & de det-

tes, écrasée par ses dépenses extraordinaires, elle avoit autant besoin de la paix que ses ennemis; — elle n'étoit plus en état de fournir à ses armements.

LE COSMOPOLITE.

Chanson! — il falloit abandonner les dépenses inutiles, pour ne s'attacher qu'aux lucratives. — Puisque ce n'étoit que les intérêts de commerce qui vous avoient fait entreprendre cette guerre, il ne falloit attaquer que les objets de commerce.... Qu'importoit Hanovre à l'Angleterre?... Rien. — Il étoit donc dans l'ordre des choses de l'abandonner, & de se dédier plus que jamais à la guerre utile.

MYLORD SPITEAL.

Je conviens avec vous que cela auroit été plus avantageux à la nation Angloise. — Mais, de bonne foi, pouvoit-elle abandonner au fer de ses ennemis, les domaines appartenants à la famille de son Roi?

LE COSMOPOLITE.

Que lui importoient ces domaines!...... ç'auroit été un très-grand bien pour vous qu'ils n'eussent jamais été connus de la nation Angloise.

MYLORD SPITEAL.

S'ils nous ont été à charge en certains temps, ils nous ont été utiles dans bien d'autres..... Voyez comme ils nous ont servi dans la derniere guerre.

LE COSMOPOLITE.

Joliment!.... En quoi vous ont-ils servi? pour vous ruiner: vous avez réussi; je n'y vois pas d'autre avantage pour vous. — Pour vous en convaincre,.... additionnez im-

partialement ce qu'Hanovre vous a coûté dans cette derniere guerre, & vous verrez que si la Grande-Bretagne avoit tourné toutes ses dépenses sur l'Amérique, la nation Angloise seroit maîtresse aujourd'hui de tout le vaste commerce de ce continent. — Hanovre a coûté certainement plus de 30 millions de livres sterlings de dépenses à l'Angleterre dans cette seule guerre.

MYLORD SPITEAL.

Vous avez raison. — Mais voilà à quoi l'on s'expose, quand les guerres sont trop longues, & trop distantes d'une métropole : — dans ces malheureuses situations, rarement peut-on user d'économie ; & persister dans une plus grande étendue de conquêtes en Amérique, ç'auroit été vouloir se ruiner infailliblement. — D'ailleurs, l'Espagne achevoit de nous déclarer la guerre ; & ses forces maritimes, unies à celles qui restoient encore à la France, pouvoient fort bien renverser tous nos succès.....

LE COSMOPOLITE.

Bêtise !.... Cette nouvelle guerre vous les assuroit plus que jamais ; — vous n'en faisiez pas plus de dépenses pour l'une que pour l'autre, & vous étiez déja assez forts sur les Colonies de cette derniere, pour les attaquer avec avantage ;.... témoin la prise de la Havane. — Si, après la prise de ce seul boulevard des Colonies Espagnoles en terre-ferme, vous aviez su profiter de votre position,.... la France & l'Espagne étoient ruinées sans ressources, & la Grande-Bretagne se rendoit seule maîtresse de l'immense commerce de toute l'Amérique.

MYLORD SPITEAL.

Comment cela ?

LE COSMOPOLITE.

En faiſant tout ce que vous n'avez pas fait ; . . . . en continuant la guerre, & en faiſant ſoulever le Mexique.

MYLORD SPITEAL.

Faire ſoulever le Mexique ! . . . . .

LE COSMOPOLITE.

Oui, faire ſoulever le Mexique.

MYLORD SPITEAL.

Enviſagez, notre ami, les forces prodigieuſes qu'il auroit fallu raſſembler pour une telle expédition, & la dépenſe horrible qu'elle auroit exigée.

LE COSMOPOLITE.

Beaucoup moins que vous ne penſez.

MYLORD SPITEAL.

Je ne vous conçois pas. — D'ailleurs, les pourparlers de paix étoient ſi avancés avant l'expédition de la Havane, qu'il auroit été difficile de pouvoir recommencer.

LE COSMOPOLITE.

Chanſon encore une fois ! — Je vous ai déja dit qu'en matiere d'Etat, quand on ſe met au-deſſus des formalités ordinaires, . . . que l'on commence des ruptures (pour ainſi dire) par des crimes envers la ſociété, (tels que ceux qu'à commis la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France,) il faut ſavoir ſe juſtifier par de plus grands crimes ; . . . . prouver aux nations qui vous obſervent & qui vous jugent, ... que la raiſon d'Etat ſeule a preſcrit à un Gouvernement la dure néceſſité de ſe porter aux extrêmités où s'eſt portée la Grande-Bretagne en 1754, afin d'arrêter les progrès d'un voiſin trop puiſſant qui dévoroit ſa proſpérité. —

En conféquence, la Grande-Bretagne, pour foutenir le fyftême violent qu'elle s'étoit forgée, devoit y attacher des dehors de probabilités, & agir en tout & par-tout comme les Romains :—*pafcere humiles debellare fuperbos :* .... & n'abandonner fes ennemis qu'après les avoir mis hors d'état de lui nuire.

St. Albin.

Cet argument, mon cher Cofmopolite, ... dans un fiecle auffi éclairé que celui où nous vivons, eft un peu téméraire.

Le Cosmopolite.

Il eft pourtant dans la raifon d'Etat, qui force un Gouvernement inférieur de fortir vis-à-vis d'un trop fupérieur .... de ces bornes indifpenfables dans l'égalité, dès que celles-ci favorifent plus le puiffant que le foible. — Tels ont été les motifs de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France, dans la gradation fuivie de fes hoftilités avant la guerre de 1756. — Telle devoit être fa conduite pendant tout le cours du refte de cette guerre.

St. Albin.

Avec de tels principes, il n'y a plus de fûreté parmi les nations.

Le Cosmopolite.

Hé, y en a-t-il en politique! cette hydre, pire que celle de l'herne, n'eft-elle pas toujours aux aguets pour dévorer ceux qui fe laiffent furprendre! — pourquoi s'endormir mal-à-propos? .... pourquoi vouloir être moins prudent en temps de paix qu'en temps de guerre? la politique eft-elle jamais en défaut? — C'eft aux nations les plus favorifées à fe tenir conftamment fur leurs gardes, à obferver rigoureufement leurs voifins, à expliquer fans

ceſſe leurs mouvements & leurs opérations ; — rien n'eſt à négliger en politique...... tout a un intérêt particulier en ſyſtême d'Etat. — Agéſilas, ce Roi ſi ſage, ne vous a-t-il pas dit que l'injuſtice particuliere ceſſoit d'être injuſtice dès qu'elle tournoit à l'avantage d'une nation ? — Grotius & Puffendorf, ne vous le donnent-ils pas également à entendre ?.... Machiavel ne le dit-il pas très-préciſément ?

ST. ALBIN.

Vous approuvez donc la conduite de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France, avant la guerre de 1756 ?

LE COSMOPOLITE.

Oui, juſques à un certain point, autant que je blâme la France. — Le maſſacre de Mr. de Jumonville ſera toujours une tache pour la Grande-Bretagne :.... la priſe de ſes vaiſſeaux de guerre en pleine paix, ſera toujours une tache pour la France. — A quoi ſert-il en temps de paix, de compter 90 vaiſſeaux du premier rang dans ſes ports & 40 frégates, ſi l'on ne ſait point s'en ſervir pour prévenir une guerre honteuſe ? — Pourquoi ſolder conſtamment 300,000 hommes de troupes réglées, comme les avoit la France en 1754, ſi on ſe laiſſe ſurprendre par un rival inférieur qui cherche à ſe procurer par la ruſe, ce qu'il ne peut pas s'approprier par la force ? — Peut-on faire un crime à la Grande-Bretagne, dans des objets d'intérêts qui favoriſent tous ſes peuples, d'avoir uſé de vîteſſe vis-à-vis de ſes compétiteurs ?.... non : dès qu'elle a ſu conſtamment conſerver ſes avantages, elle a eu raiſon. — Mais toute l'Europe en fait un très-grave à la France, de s'être laiſſé ſurprendre

par une nation auſſi inférieure à elle, que celle de la Grande-Bretagne.

ST. ALBIN.

Suivant votre ſyſtême, il faudroit que les nations ne vécuſſent jamais entr'elles que la mêche à la main.

LE COSMOPOLITE.

Qui eſt-ce qui en doute? C'eſt la bonne contenance qui en impoſe; il n'y a que des ſots qui puiſſent dire le contraire: .... mais les hommes un tant ſoit peu éclairés, ſentent parfaitement bien que les gouvernements des nations doivent ſe conduire par des principes tous différents de ceux des particuliers. — Si un particulier, en rentrant chez lui pour ſe coucher, ferme ſur lui ſa porte à double tour, ... pourquoi un gouvernement, qui a de plus vaſtes obligations à remplir, n'uſeroit-il pas d'une plus grande prudence vis-à-vis de ſes voiſins?

MYLORD SPITEAL.

Notre ami a raiſon.... En ſyſtême d'Etat, tous les gouvernements doivent être conſtamment ſur la défenſe: .... je blâme ceux qui ne ſont aviſés qu'en temps de guerre, & qui ſe laiſſent donner des nazardes en temps de paix, comme les a eſſuyées la France en 1754. — Mais à propos de nazardes & de guerre, vous ne nous avez pas fini votre diſſertation. — Nous en étions au ſoulevement du Mexique.

LE COSMOPOLITE.

Oui, je l'ai dit, & je le répete, en ſyſtême d'Etat, rien n'eſt crime, dès que l'on peut ſe juſtifier par l'utilité publique (j'entends de nation à nation); & quand l'on fait autant que d'armer une guerre pour ce ſeul motif, ...

telle que celle que la Grande-Bretagne a allumée en Europe en 1756, ... il faut ſavoir la finir par ce même motif, afin de prouver conſtamment, par des ſuccès éclatants, que c'eſt la raiſon d'Etat ſeule, & les avantages perſonnels d'une nation, qui a forcé ſon Miniſtere de l'entreprendre. — Carthage obſcurciſſoit Rome : ..... Rome a attaqué Carthage. — Les Romains ont-ils laiſſé Carthage tranquille après la premiere guerre punique! .... non. — Tel devoit être le thême de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France & vis-à-vis de l'Eſpagne en 1762.

MYLORD SPITEAL.

Si vous aviez été à la place de Mr. Pitt, qu'auriez-vous donc fait de plus ?

LE COSMOPOLITE.

J'aurois achevé glorieuſement ce qu'il avoit auſſi heureuſement commencé. — Après la priſe de la Havane, au-lieu de ne m'occuper que de la paix, je ne me ferois mis en devoir que de mieux faire la guerre.

MYLORD SPITEAL.

Comment vouliez-vous que la Grande-Bretagne la continuât avec 150 millons de livres ſterlings de dettes, qui dévoroient (par leurs conſtitutions) les deux cinquiemes de ſes revenus ?

LE COSMOPOLITE.

Avec ces mêmes deux cinquiemes, que j'aurois réaliſés au profit de l'Etat, parce qu'ils étoient en pure perte pour la nation.

MYLORD SPITEAL.

En quoi étoient-ils en pure perte pour la nation ? — eſt-ce qu'ils ne reſtoient pas toujours dans l'Etat ?

LE COSMOPOLITE.

Non :... en ce que les trois quarts de votre dette nationale appartenoient alors à des étrangers ; le bas prix de vos effets publics, & le ſuccès de vos diverſes expéditions ayant aveuglé les François, les Hollandois, les Suiſſes, les Italiens, les Allemands, les Hambourgeois, les Dantzikois, &c. — Toutes ces nations y avoient ſpéculé comme des foux : & ſi votre Mr. Pitt avoit poſſédé cette ſagacité mâle qui met tout à profit, qui prépare dans les temps préſents, le ſuccès des temps futurs, ... d'un ſeul coup de billet, Mr. Pitt, faiſoit ſolder à la Grande-Bretagne tous ſes comptes avec ſes voiſins.

MYLORD SPITEAL.

Quoi ! vous auriez voulu que la Grande-Bretagne eût fait banqueroute ?

LE COSMOPOLITE.

Sans doute. — Ne voyons-nous pas tous les jours un homme jetter par terre une charge qui eſt trop forte ?

VAN MAGDEBOURG.

Quelle diable d'idée !

LE COSMOPOLITE.

Il n'y a point de diable d'idée...... Après la priſe de la Havane, ſi Mr. Pitt avoit conſervé cette tête qui avoit ſi bien lié le plan & les opérations du commencement de cette guerre,.... s'il avoit conſtamment eu ſous les yeux le phyſique de ſes moyens par la ſolidité de ſes reſſources..... s'il avoit balancé conſtamment, en homme d'Etat, la poſition de la Grande-Bretagne contre celle de ſes ennemis,.... s'il avoit uſé de la même adreſſe & des mêmes ruſes pour continuer cette

guerre, qu'il en uſa pour la faire déclarer, — la France & l'Eſpagne étoient éreintées pour plus de deux ſiecles.

MYLORD SPITEAL.

Vous donniez un furieux os à ronger à la Grande-Bretagne.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout..... N'eſt-il pas vrai, dès que la nouvelle de la priſe de la Havane fut arrivée en Europe, que la France & l'Eſpagne ſignerent tout de ſuite les préliminaires de la paix de 1763?

MYLORD SPITEAL.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Que la navigation devoit être libre trois mois après?

MYLORD SPITEAL.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Que la reſtitution de Gorée, de la Martinique, des Guadaloupes & de la Havane, devoient ſe faire dans le même temps?

MYLORD SPITEAL.

Après.

LE COSMOPOLITE.

Si votre Mr. Pitt avoit été un génie, un grand homme d'Etat, un vrai politique;.... qu'il eût ſu balancer les intérêts de la Grande-Bretagne avec ceux de ſes rivaux; les avantages de ſa poſition avec celle de ſes ennemis; les débouchés du commerce de la nation avec les beſoins des peuples; l'occupation des ſujets avec les ſalaires de l'induſtrie :.... dans cet examen, il auroit connu que l'Angleterre, moins favoriſée que la France & que l'Eſpagne, du

côté des domaines, de la population & des denrées premieres, avoit befoin de plus de liens de fréquentation que ces deux nations: .... que le commerce utile de fes fujets, étoit moins à la convenance des nations confommatrices que celui de ceux de la France ; & que les reffources de la Grande-Bretagne étoient toutes fondées fur la propriété paffive de fes commerces politiques. — Or, fi le commerce politique eft la feule reffource de la nation Angloife, & que cette reffource foit plus aujourd'hui à la bienféance & à la difpofition de fes ennemis qu'aux fiens perfonnels;.... en entreprenant une guerre telle que celle de 1756, pour l'accroiffement de cette feule & unique reffource, ... la Grande-Bretagne ne devoit la finir, fans être rendue la plus forte dans cette carriere. — Le plan de l'Angleterre dans la derniere guerre, étoit de fe procurer le plus de commerce politique qui lui feroit poffible, afin de fe remplir du vuide qu'avoit caufé dans fa circulation le traité de 1748. — Dès que c'étoit-là fon plan, & que dans fon exécution elle y avoit joui de tout le fuccès poffible,... pourquoi abandonner les rameaux fertiles de fes conquêtes ? & pourquoi ne pas foutenir fes avantages par de plus grands avantages ? — Maîtreffe des mers & des meilleurs ports de l'Amérique, que craignoit la Grande-Bretagne après la prife de la Havane ?..... rien; — la France & l'Efpagne étant éreintées dans leurs forces maritimes par la perte de leurs efcadres à Louifbourg, à la Havane, fur les côtes de l'Andaloufie, & de Bretagne. — Donc, la France ni l'Efpagne ne pouvoient défendre efficacement le refte de ces Colonies occidentales, ni empê-

cher ſes ennemis de les y faire révolter :.... en conſéquence, il étoit de l'intérêt de la Grande-Bretagne, de feindre de deſirer la paix que l'on lui propoſoit en 1762;.... de la négocier avec la même chaleur que ſi elle avoit dû réellement ſe conclure, afin de profiter de ce moment de calme pour réparer ſes armements maritimes, & les diſpoſer de façon que les ports de la France & de l'Eſpagne puſſent être bloqués au moment de la ſéparation du congrès; tandis que d'un autre côté, par le ſecours des Colonies de la nouvelle-Angleterre, on auroit raſſemblé en ſilence dans le port de la Havane 25 à 30,000 hommes de troupes réglées; & avec la même eſcadre qui avoit pris cette place, on auroit été inveſtir la Vera-Crux.

VAN MAGDEBOURG.

Mais ce procédé auroit révolté toute l'Europe?

LE COSMOPOLITE.

Mon ami, en ſyſtême d'Etat on ne révolte que ceux à qui on n'en impoſe pas, & qui ſont en état de nous réſiſter; — mais quand on eſt bien armé, & que l'on eſt le plus fort, on a toujours raiſon. — D'ailleurs, toutes les regles de bienſéance auroient été gardées juſques à la définition du congrès ou des négociations, qui auroient été rompues décemment ſous quelque prétexte plauſible; & ce même prétexte coloroit aux yeux de l'Europe entiere, la banqueroute de ſpéculation qu'il convenoit alors de faire faire à la Grande-Bretagne. — Par les économies (en conſtitution) de cette banqueroute, & par l'abandon de la guerre d'Hanovre, votre Miniſtere auroit réa-

liſé au moins 7 à 8 millions de livres ſterlings dans ces recettes, qui auroient fourni très-abondamment à tous les extraordinaires de cette nouvelle guerre.

MYLORD SPITEAL.

Et ſi par malheur nous avions échoué au Mexique, que devenoient la Grande-Bretagne avec tous ſes ſuccès?

LE COSMOPOLITE.

La Grande-Bretagne ne pouvoit échouer en s'y prenant comme je vais le dire. — Il auroit été abſurde à l'Angleterre de vouloir entreprendre la conquête du Mexique, & ç'auroit été tout gâter que de s'y expoſer. — Les ſeuls intérêts du commerce ayant armé la Grande-Bretagne contre ſes voiſins, celle-ci devoit mettre toute ſa gloire ou ſon ambition à parvenir de ſe procurer la majeure partie de celui du Mexique, ſans être tenue des ſoins de ſa conſervation. — A cet effet, elle devoit ſe porter en force ſur la Vera-Crux, ... ſans faire ſon débarquement à ſon voiſinage, ſans commettre aucune hoſtilité,.... envoyer un Ambaſſadeur au Vice-Roi & à l'Audience du Mexique, ... pour leur ſignifier que l'intention de la Grande-Bretagne n'étoit point de faire la guerre à la nation Mexicaine, ni de dévaſter aucune de leurs propriétés; au contraire, — loin de chercher de les conquérir ni de les gouverner, que l'Angleterre n'étoit venue en force dans leurs Etats, que pour les rendre libres, & les délivrer de l'oppreſſion dans laquelle l'Eſpagne les tenoit en captivité; .... qu'il étoit en leurs mains d'aſpirer à vivre comme des hommes nés pour illuſtrer le monde, ou de continuer de ſe voir gouver-

nés comme des esclaves ; . . . que s'ils vouloient être des hommes, la Grande-Bretagne offroit à la nation Mexicaine son alliance, son amitié & l'usage de toutes ses forces maritimes, ne demandant de sa part que les liaisons réciproques de commerce ;... que s'ils préféroient de vivre en esclaves & de gémir continuellement sous le gouvernement despotique des Espagnols, la Grande-Bretane étant en guerre avec cette Monarchie, ils devoient s'attendre de se voir attaqués par des forces très-supérieures, de se voir traités dans toute la rigueur des loix de la guerre : ce que ne pouvant convenir à la nation Mexicaine, la nation Angloise l'exhortoit & l'engageoit même de lui éviter une telle nécessité, la priant instamment de se choisir un Roi parmi les siens, qu'elle reconnoîtroit, qu'elle protégeroit, qu'elle défendroit avec toutes ses forces; & avec lequel elle étoit prête de contracter une alliance offensive & défensive, avec obligation réciproque de ne quitter les armes, que quand toutes les Puissances de l'Europe auroient reconnu pour Etat libre & souverain le nouvel Empire du Mexique.

ST. ALBIN.

Hé ! pensez-vous que cet arrangement eût été si facile ?

LE COSMOPOLITE.

Plus que facile. . . . Les peuples de l'Amérique soupirant après cette heureuse révolution, étant tous révoltés intérieurement contre le gouvernement Espagnol. — D'ailleurs, comme chacun cherche ses avantages, qu'il auroit été de l'intérêt de la Grande-Bretagne que cette révolution se fît ; — s'il avoit dû

en coûter quelques hoſtilités graves pour la déterminer, la Grande-Bretagne étoit aſſez en force dans l'Amérique pour les entre prendre avec ſuccès. — Mais elle n'auroit pas été contrariée dans ſon projet; elle n'y auroit pas même trouvé la moindre réſiſtance : .... les habitants créols de tous ces pays-là, quoique d'origine Eſpagnole, étant tous ulcérés de ſe voir conſtamment dépréciés par les propres Eſpagnols d'Europe, de ne pouvoir parvenir à aucune des charges du gouvernement, ... à aucune de ſes dignités, ... à aucuns de ſes emplois civils ou militaires; enfin, de n'être comptés pour rien dans l'aſſociation politique de l'adminiſtration; — cette tyrannie affreuſe révoltant depuis long-temps les hommes éclairés : ... les peuples du Mexique auroient été les premiers à accélérer cette révolution; & ſoutenus par les troupes & les armées navales de la Grande-Bretagne, ils auroient forcé leur Vice-Roi de devenir leur ſouverain, de gouverner ſeul ſans le ſecours de l'Europe; d'être lui & les ſiens, les ſeuls & uniques héritiers de cette nouvelle Monarchie. Enfin, l'ambition, l'intérêt, l'amour de la patrie, dans les grands comme dans les petits, dans les riches comme dans les pauvres, ſe joignant à cette douce ſatisfaction d'exiſter pour ſoi, ... de ſignifier quelque choſe dans la ſociété, ... de pouvoir parvenir par ſon mérite à toutes les dignités d'un gouvernement; — tous ces avantages ſoutenus par des titres d'honneur donnés à propos par le nouveau Roi, par des marques de décorations perſonnelles ou par des emplois militaires; toutes ces choſes, dis-je, auroient achevé de déterminer la na-

tion Mexicaine de se soustraire de la domination de l'Europe. — Ce changement se seroit certainement fait sans coup férir ; & l'abondance des besoins des choses utiles, cette liberté de commerce qui féconde tout, qui encourage tout, qui réproduit tout ; ... l'intérêt, la raison, les jouissances utiles, ce droit de l'homme sur le bonheur ;... cette voie de la nature qui nous dit de le chercher sans cesse ; ... cette aisance domestique jusques-là inconnue aux peuples du Mexique, tout cela consommoit la révolution. — L'Espagne perdoit sans retour l'Empire du Mexique, & la Grande-Bretagne s'enrichissoit seule de sa dépouille, sans être tenue de son administration.

MYLORD SPITEAL.

Notre ami, vous partagez mon ame & vous me rendez chagrin, en me persuadant presque que la Grande-Bretagne a eu réellement tort de s'être arrêtée en si beau chemin.—Que d'or, que d'argent lui auroit procuré une telle révolution !... quel changement favorable cela n'auroit pas opéré dans ses affaires !

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, la Grande-Bretagne auroit été trop puissante: — c'est un très-grand bien que Mr. Pitt ait manqué de tête.

ST. ALBIN.

Ou que la France la lui ait faire tourner, en l'éblouissant par ses sacrifices, & l'effrayant par ses ressources ; — car c'est elle en s'exécutant qui a donné la paix à l'Europe....

MYLORD SPITEAL.

Pour le malheur de la nation Angloise.

LE COSMOPOLITE.

Il est constant que la Grande-Bretagne s'est

arrêtée dans le plus beau de ſon chemin; — qu'elle s'étoit formée un très-bon ſyſtême (dans ſon plan de la guerre de 1756,) & qu'elle l'a mal ſoutenu; — qu'elle a fait une guerre des plus heureuſes, des plus lucratives, & qu'elle n'a pas ſu en profiter; — qu'elle pouvoit ruiner ſes ennemis, en héritant de ſes dépouilles..... D'où il faut conclure que la Grande-Bretagne a plutôt commencé la guerre derniere, pour ſe donner la réputation des pirates, que celle d'un gouvernement politique, & qu'elle l'a finie par faire une paix en nation inſenſée, plutôt qu'en nation conquérante.

St. Albin.

Que vouliez-vous qu'elle gagnât de plus? — elle a réuni dans ſes domaines la nouvelle-France, une partie du Miſſiſſipi & la Floride, Louisbourg, Grenade, Grenadille & pluſieurs Iſles neutres, le Sénégal, &c... que diable vouliez-vous qu'elle envahît encore!

Le Cosmopolite.

Tout ce qu'elle a cédé,... parce qu'elle auroit trouvé dix fois plus de commerce dans ces nouveaux pays, que dans tous les vaſtes domaines de l'Amérique ſeptentrionale qu'elle s'eſt réſervée. — La France fait cinquante fois plus de commerce à la Martinique & aux Guadaloupes, qu'elle n'en faiſoit dans tout le Canada, le Miſſiſſipi, le Sénégal, &c.

Mylord Spiteal.

Notre Coſmopolite a raiſon: — mais pour nous en conſoler, ſavez-vous ce qu'il faut dire à cela?

Le Cosmopolite.

Quoi!

MYLORD SPITEAL.

Que les hommes font des fautes, & qu'il eſt de l'homme de ſavoir les réparer; — ce que la Grande-Bretagne n'a pas fait en 1762, elle le fera dans une autre guerre.

LE COSMOPOLITE.

De la même façon que les hommes s'éclairent par leurs fautes, la France & l'Eſpagne ſe ſont éclairées par celles de l'Angleterre: — elles ont connu ce qu'elles ont riſqué, par le mal que l'on pouvoit leur faire ; ce qui en eſt réſulté, par ce qu'il en pouvoit arriver. — En conſéquence, ce que la Grande-Bretagne n'a pas fait en 1762, elle ne le fera jamais, c'eſt moi qui vous en aſſure. — Une Monarchie telle que celle de la France, eſſuye une leçon,... mais n'en reçoit jamais deux. — Annibal perdit tous ſes avantages ſur les Romains après la bataille de Cannes, pour s'être amuſé à dépouiller des morts, plutôt que de marcher bruſquement droit à Rome. Tout de même, la Grande-Bretagne a perdu tous les ſiens, en reſtituant à ſes ennemis tous les objets de propriété qui pouvoient les remettre de leur épuiſement. — C'eſt à l'Angleterre à trembler à ſon tour; & la fiere Albion, qui a eu l'audace d'inſulter deux nations puiſſantes;.... qui a eu la noble ambition d'aſpirer à l'empire des mers;... qui a voulu mettre dans la ſervitude toutes les nations commerçantes, pourroit bien redevenir une autre fois une terre déſerte. — Oui, la France & l'Eſpagne tireront raiſon un jour des inſultes cruelles que leur a faites la Grande-Bretagne en 1754, & de celles qu'elle pouvoit leur faire encore en 1762: — c'eſt moi qui ſuis malheureuſement votre prophete.

MYLORD SPITEAL.

J'efpere que vous ne ferez qu'un mauvais prophete : — fi toutefois les chofes s'y difpofoient, nous avons des vaiffeaux qui nous ont bien fervi, & qui nous ferviront encore pour battre nos ennemis.

LE COSMOPOLITE.

Vous avez tort, Mylord, de dire pour battre nos ennemis : — dites plutôt pour furprendre ou pour écrafer vos ennemis, … car à force égale, vous n'avez jamais battu fur mer les François & les Hollandois. — Tous vos avantages fur eux, ont toujours été le fruit du plus grand nombre.

MYLORD SPITEAL.

Comment ! n'avons-nous pas battu nos ennemis à Louisbourg, à Quebec, à la Martinique, à la Havane, à Hanovre, &c. ?

LE COSMOPOLITE.

Non, ils vous ont facilité vos victoires par leur petit nombre & par les mauvaifes difpofitions de leurs Commandants. — Voyez la faute que commirent les François à Louisbourg, en quittant leurs retranchements du Cormoran, pour aller à votre rencontre quand vous faifiez votre débarquement. — Etoient - ils affez en nombre pour vous réfifter ? non, …. mais ils étoient affez forts, retranchés comme ils l'étoient, pour vous écrafer par leurs batteries mafquées. — La même faute leur eft arrivée à la Martinique, à la Guadaloupe, à Grenade, &c… eft-ce là dire battre fes ennemis ? … non. — Quand on eft dix contre un, on ne gagne que des avantages. — Egalement, fi les Efpagnols avoient tenu ferme dans le pofte imprenable de Las-Cavainas à la Havane, qu'auriez-vous fait dans cette Ifle ?

qu'auriez-vous fait au fort du Morro, ſi la ſentinelle ne s'étoit point endormie ſur la tranchée ; & ſi Mr. de Prado, au-lieu de ſe baſtinguer dans la ville de la Havane, avoit battu la campagne pour vous couper les eaux & les vivres?.... rien. — Par-tout la Grande-Bretagne auroit échoué ; & au-lieu de conquêtes utiles, elle n'auroit eſſuyé que des pertes réelles. — Mais le haſard qui préſide toujours aux grandes entrepriſes dans les climats lointains:.... ce je ne ſais quoi qui fait réuſſir les uns plutôt que les autres:.... le choc des événements & des circonſtances qui expliquent toujours celui des ſuccès, toutes ces viciſſitudes ont favoriſé la Grande-Bretagne. — Mais je n'appelle pas cela vaincre ſes ennemis;... c'eſt ſeulement hériter de leurs défaites.

MYLORD SPITEAL.

A vous entendre, on diroit que les Anglois ne ſavent pas ſe battre.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi, mais jamais à force égale, ils n'auront d'avantage avec de certains ennemis; — leur opiniâtreté ne pouvant réſiſter à la promptitude, à l'activité & à l'adreſſe des François;... leſtes, pétulants, diſpos, agiles de tous leurs membres, ils ont plutôt franchi une haye, ſauté un foſſé, donné un aſſaut, que leurs ennemis n'ont fait un demi-tour à droite ou demi-tour à gauche. — Dans la partie même de la navigation, où vous êtes plus pertinents & plus praticiens qu'eux, êtes-vous en état de citer un ſeul combat d'un vaiſſeau Anglois contre deux ou trois François ? non, ... vous n'en avez aucun:.... pouvez-vous vous vanter auſſi d'avoir jamais pris un vaiſſeau Fran-

çois à l'abordage ? .... non plus. — Cependant toutes les hiſtoires des nations de l'Europe font mention de plus de cent vaiſſeaux Anglois enlevés à l'abordage par du Guay - Trouin, par du Queſne, par Jean Barth, par Caſſard, par de l'Aigle, par Revenu, par la Bourdonnaie, par Fabre, &c. & l'on lit dans votre propre hiſtoire les combats de cent autres de ſes Capitaines, qui ſe ſont fait quitter conſtamment par trois & quatre vaiſſeaux ennemis. — Ce n'eſt que depuis la guerre de 1744, que vous avez gagné quelques avantages ſur la marine de la France ; & ce n'a jamais été que par le grand nombre de vos vaiſſeaux que vous avez triomphé.

MYLORD SPITEAL.

Qui eſt-ce qui a détruit leur marine dans la guerre de 1756 ?

LE COSMOPOLITE.

C'eſt vous autres, & vous avez bien fait ; — mais c'eſt toujours en vous mettant quatre contre un .... Je ne vous blâme pas de cela, tant s'en faut : ... il eſt toujours très-avantageux de détruire ſes ennemis quand on en a les moyens. — Seulement je prétends dire que ce n'eſt que de cette façon que vous avez ruiné les eſcadres de Mrs. de la Clue & de Conflans, que vous avez pris le Diadême, l'Achille, le Modeſte, l'Oriflame, &c. ; ce qui ne prouveroit pas que vous ayez jamais battu vos ennemis, ni que vous ſoyez en état de leur en impoſer.

MYLORD SPITEAL.

Hé ! que faut-il donc faire pour leur en impoſer ?

LE COSMOPOLITE.

Citer des combats comme celui de Mr. de Tourville ſur les ſorlingues d'Angleterre, où

avec des forces inférieures, il difperfa l'efcadre Angloife, & embrafa le Devonshire, vaiffeau commandant des ennemis; le combat de Mr. de Touloufe devant Malaga, où inférieur aux efcadres combinées d'Angleterre & d'Hollande, il les battit l'une & l'autre, & leur laiffa dans le cœur la crainte d'une feconde attaque, qui les auroit entiérement détruites. — Ceux de du Quefne dans les mers de Naples contre le fameux Amiral Ruitter, où ce brave homme perdit la vie; — celui de Caffard devant la Goulette de Tunis contre quatre de vos vaiffeaux; — tous ceux des Fourbins, des du Guay-Trouin & des Jean Barth dans l'Océan & dans la Méditerranée, où l'on voit des ennemis abordés, ou battus auffi-tôt qu'apperçus. — Voilà ce qui s'appelle des combats : voilà ce qui s'appelle vaincre. — Mais fi quand on eft dix contre un, vous appellez cela battre fes ennemis, ... je n'y vois aucune gloire : — c'eft feulement les écrafer.

MYLORD SPITEAL.

Hé ! d'où nous viennent les trente vaiffeaux de ligne François ou Efpagnols que nous avons dans nos ports depuis la derniere guerre ?

LE COSMOPOLITE.

Belle queftion! ils vous viennent de vos conquêtes, de vos avantages; mais pouvez-vous faire parade d'un nombre de vaiffeaux trouvés, pour ainfi dire, tous défarmés dans les ports de deux villes affiégées.

ST. ALBIN.

Si les Commandants des efcadres de Louifbourg & de la Havane s'étoient conduits en gens de tête, vous ne les auriez pas pris ces vaiffeaux.

MYLORD SPITEAL.

Hé ! que vouliez-vous qu'ils fiffent vis-à-vis des forces auffi fupérieures, que celles que leur oppofoit la Grande-Bretagne ?

ST. ALBIN.

Se brûler dans les ports, ou fortir pour périr fur le ventre de leurs ennemis.

MYLORD SPITEAL.

Ç'auroit été fe facrifier mal-à-propos.

ST. ALBIN.

Non, c'étoit faire fon devoir... Un Capitaine qui ne peut fauver fon vaiffeau, doit le brûler, plutôt que de le livrer aux ennemis de la patrie. — S'il eft poffible qu'il puiffe le fauver, il doit le faire, dût-il lui en coûter la vie... Dans l'un ou l'autre cas, tous ceux qui étoient à Louisbourg, à la Havane, ont manqué à leur devoir, aucun n'ayant brûlé fon vaiffeau, & aucun n'ayant tenté de le fauver. — Mr. de Letenduaire, commandant le vaiffeau le Tonnant dans la guerre de 1744, s'eft bien battu toute une journée contre douze vaiffeaux Anglois ; & tout démâté, cette efcadre n'a pu le prendre. — Pourquoi tous ceux de Louisbourg & de la Havane, qui étoient à-peu-près de cette force, n'ont-ils pas eu le même courage ?

MYLORD SPITEAL.

Parce qu'ils ne le pouvoient pas. — Nous avions 23 vaiffeaux de ligne à Louisbourg & 18 frégates : que vouliez-vous que fiffent vos 10 ou 12 vaiffeaux ?

ST. ALBIN.

Sortir pour périr. — En périffant au moins, ils auroient ruiné votre expédition, & vous n'auriez plus été en état d'attaquer Louisbourg.

MYLORD SPITEAL.

Quel conte !

ST. ALBIN.

Ce n'eſt point un conte.

LE COSMOPOLITE.

Je ſuis du ſentiment de St. Albin. — Si les 12 vaiſſeaux François de Louisbourg étoient ſortis du port, comme les 14 de la Havane, (y compris les 3 gros vaiſſeaux marchands que l'on pouvoit armer en guerre), ... vos expéditions étoient ruinées ſans reſſource.

MYLORD SPITEAL.

Quel entêtement! ..... à la Havane, nous avions 26 vaiſſeaux de ligne & quinze frégates.

LE COSMOPOLITE.

Tout ce qui vous plaira. — Je ſuis du ſentiment de St. Albin.

MYLORD SPITEAL.

Je voudrois un peu que vous m'expliquaſſiez ſur quoi vous fondez votre ſentiment ?

LE COSMOPOLITE.

Sur le fait inconteſtable, que qui ſait ſe battre, en recevant des coups, donne des coups. Par conſéquent, ſi les François & les Eſpagnols étoient ſortis de leurs ports, au-lieu d'y reſter, & qu'ils ſe fuſſent battus en braves gens comme les Sabrans, les Fabre, &c. ils auroient criblé vos expéditions, & vous n'auriez plus été en état de rien entreprendre à Louisbourg, ni à la Havane.

MYLORD SPITEAL.

Mais le pouvoient-ils en conſcience ?

ST ALBIN.

Sûrement qu'ils le pouvoient; hé! pour preuve qu'ils le pouvoient, il n'y a qu'à expliquer la force des vaiſſeaux de guerre François & Eſpagnols

pagnols vis-à-vis des vaiſſeaux de guerre Anglois. — Dans les 10 ou 12 vaiſſeaux de guerre François pris à Louisbourg, le plus grand nombre étoit des vaiſſeaux du premier rang, & l'artillerie de ces vaiſſeaux eſt généralement du 36 & du 24, — ou du 18 & du 24: — celle des vaiſſeaux du ſecond rang, conſtamment du 18 & du 12. — Chez les Anglois, leurs vaiſſeaux de guerre du premier rang, même à 3 batteries, ne portent que du 32, 18 & 8; à demi-ſervice, 24, 12 & 8: — ceux à deux batteries, quand ils ſont neufs, du 24 & du 12;... à demi-ſervice, 18 & 12: — tous ceux du ſecond rang, très-peu ont du 18, & aſſez généralement & conſtamment du 12 & du 8. — Du côté des équipages, — les François & les Eſpagnols, y compris l'Etat major,... pour les vaiſſeaux du premier rang, ils les évaluent à 10 hommes par canon: — pour les vaiſſeaux du ſecond rang, à 9 hommes. — Les Anglois ne les proportionnent qu'à 8, à 7 & à 6;... ce qui fait un cinquieme & un ſixieme de moins en équipage des vaiſſeaux Anglois aux vaiſſeaux François.... d'où il faut conclure, que ſi les vaiſſeaux de guerre François & Eſpagnols ſont plus forts en artillerie & en équipage que les vaiſſeaux de guerre Anglois, ils doivent être plus forts auſſi dans leurs échantillons. — En conſéquence, dans un combat opiniâtre, ils doivent réſiſter davantage, témoin le Tonnant, témoin le Royal Philippe; & à la longue, ils doivent remporter l'avantage ſur leurs ennemis quelque nombreux qu'ils ſoient. — Avec cette évidence de moralité certaine, il eſt preſque prouvé que ſi les douze vaiſſeaux François qui ſe ſont laiſſé enfermer dans Louisbourg, étoient ſortis à l'approche de l'eſcadre Angloi-

ſe; qu'ils l'euſſent attendue en pleine mer, au-lieu de l'attendre dans le port; qu'ils ſe fuſſent bien battus, au-lieu de demeurer les bras croiſés, (quoique celle-ci fût composée de 23 vaiſſeaux de ligne & de 18 frégates) il eſt plus que certain que les douze vaiſſeaux François, en ſe diſperſant bien, & en s'abandonnant en déſeſpérés, au milieu de toutes cette nombreuſe eſcadre; qu'ils y auroient porté le déſordre & l'effroi; & que par la ſupériorité & l'activité de leurs batteries, ils l'auroient tellement chauffée & déſemparée, que la majeure partie de vos frégates n'en ſeroit plus revenue; & que la plupart de vos 23 vaiſſeaux de guerre n'auroient plus été en état de tenir la mer.

MYLORD SPITEAL.

Et les vaiſſeaux François ſeroient ſans doute ſortis de ce rude combat, victorieux & ſans dommage?

ST. ALBIN.

Ils en ſeroient ſortis, comme doivent en ſortir de braves gens, bleſſés, criblés de coups, ne cherchant que la terre pour s'échouer.

LE COSMOPOLITE.

Il en ſeroit arrivé ce qu'il en ſeroit arrivé;... ils y auroient tous péri, ſi vous voulez : ils ne ſont vaiſſeaux de guerre que pour cela. — Mais la victoire auroit toujours été pour eux; & les braves Officiers qui y auroient péri, auroient couvert leur nom d'une gloire immortelle dans l'hiſtoire, en ruinant par leur petit nombre un armement formidable, prêt à tomber ſur le ſeul boulevard de toutes les Colonies ſeptentrionales de la France.

MYLORD SPITEAL.

Votre raiſonnement eſt d'un homme qui voit

les choſes de ſens froid, & qui juge des combats ſur mer, comme de ceux en terre ferme: — il y a cependant bien de la différence.

LE COSMOPOLITE.

Je le ſais, & je n'ignore pas combien l'inconſtance de cet élément prête de haſards aux ſuccès des combats maritimes. Je n'ignore pas non plus, combien une bonne ou une mauvaiſe manœuvre décide du ſort d'une affaire. — Je dirai plus:... il eſt certain de ce côté-là, que vous avez l'avantage ſur les François & les Eſpagnols, vos Officiers étant plus exercés que ceux de ces deux nations. — Mais cet avantage ne détruit pas que les vaiſſeaux de guerre François ou Eſpagnols, étant plus forts en échantillons, en artillerie & en équipages que les vaiſſeaux Anglois; dans un combat opiniâtre, ceux-ci doivent réſiſter davantage; & le feu de leurs batteries étant plus vigoureux & plus réitéré que celui de leurs ennemis, le déſordre doit être plus grand chez ceux-ci, & le déſavantage plus terrible. — En conſéquence, des vaiſſeaux de cette eſpece, commandés par des Officiers déterminés, (comme les Sabrans) qui s'abandonneroient ſans eſpoir de retour dans une eſcadre ennemie, auſſi nombreuſe que celle qui fut à Louisbourg, doivent y mettre la terreur & la confuſion, tout coup portant pour eux, ſurtout ſur des frégates & ſur des vaiſſeaux d'un ſecond rang, aucun de ceux-ci ne pouvant réſiſter au travers de leurs batteries. — La preuve de ce que j'avance, ſe vérifie par le combat du Tonnant de 84 canons, commandé par Mr. de Létenduaire dans la guerre de 1744. — Ce vaiſſeau étoit le commandant d'une eſcadre qui convoyoit une flotte marchande pour les Iſles

de l'Amérique. — A une certaine diſtance dans l'Océan, ils rencontrerent une eſcadre Angloiſe qui les attendoit, du double plus forte en vaiſſeaux que celle de la France. — Nonobſtant cette inégalité, Mr. de Létenduaire fit ſignal de ſauve qui peut, à tous ſes bâtiments marchands; & raſſemblant ſon eſcadre, il fut à la rencontre de celle des ennemis. — Ceux-ci, plus forts du double que les François, les inveſtirent dès qu'ils le purent; & le Tonnant lui ſeul eut à combattre contre huit vaiſſeaux ennemis qui ne le quitterent pas, & qui furent ſoutenus par quatre autres dans la chaleur du combat. — Dans cette terrible poſition, ce vaiſſeau ſéparé du reſte de ſon eſcadre, ſe battit en déſeſpéré toute une journée; & ſans la nuit, ou peut-être ſans le déſordre qui régnoit chez les ennemis, il auroit duré plus long-temps. — Finalement, ce vaiſſeau démâté de tous ſes mâts, ſans agrès, ſans manœuvre, faiſant eau par-tout, les trois quarts de ſon monde morts ou hors de ſervice,... il fut abandonné par les ennemis qui le garderent à vue toute la nuit, ſans qu'aucun de ceux-ci fût en état de recommencer. — Au jour naiſſant, ayant été apperçu avec ſon pavillon par un vaiſſeau de ſon eſcadre de 74 canons, ce vaiſſeau fit force de voile ſur lui; & traverſant l'eſcadre ennemie ſans tirer ni recevoir un ſeul coup de canon, il jetta un cap de remoux au Tonnant, le retira du milieu de l'eſcadre Angloiſe, & le ramena à Breſt. - Si les François de Louisbourg avoient fait la même manœuvre dans les mers du Canada, & qu'ils ſe fuſſent ſacrifiés comme ils devoient le faire, où en auroit été votre expédition?... où en auroit été celle de la Havane, ſi les Eſpagnols avoient

fait la même chose ? — vous en auriez été pour votre courte honte ; & votre Miniſtere auroit eſſuyé, pour les deux expéditions, les mêmes huées du peuple de Londres, que l'Amiral Vernon eſſuya à ſon retour de celle de Carthagene dans la guerre de 1738.

MYLORD SPITEAL.

Nous aurions toujours eu la gloire d'avoir enfanté de grands projets.

LE COSMOPOLITE.

Oui ; .... mais quand ces grands projets ne réuſſiſſent pas, ils vous éreintent pour tout le reſte d'une guerre.... Car qu'auroit été cette même guerre pour la Grande-Bretagne, ſans la priſe de Louisbourg, de la Martinique & de la Havane ?... un tiſſu d'horreur & d'humiliation !... voilà ce qu'en auroit retiré l'Angleterre, — au-lieu que le ſuccès de ces trois expéditions, (graces aux fautes de vos ennemis) vous ont aſſuré la conquête certaine de Quebec, de Montréal & de tout le Canada, des Iſles des Guadaloupes, de Grenade & Grenadille, à l'appui deſquelles vous êtes parvenus de faire une paix plus honorable que vous ne deviez l'eſpérer.

MYLORD SPITEAL.

Pourquoi de devions-nous pas l'eſpérer ? — n'étions-nous pas également vainqueurs à Hanovre, en Afrique & dans l'Inde ?

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai ; ... mais ces objets ne cauſoient point dans le Miniſtere François la ſenſation qu'y cauſoient les premiers : d'ailleurs, vos hoſtilités, avant cette derniere guerre, ont été d'une nature à n'être jamais oubliées. — Si des malheurs trop réitérés ne forçoient

les Rois, comme le reste des hommes, d'étouffer dans leurs cœurs de justes ressentiments, jamais la France & l'Espagne n'auroient consenti de vous donner la paix.

MYLORD SPITEAL.

Tant mieux pour nous ! ... que pouvoient-elles nous faire.

LE COSMOPOLITE.

Ce qu'elles feront tôt au tard, — de vous rendre injure pour injure, atrocité pour atrocité ; & si ces deux Puissances savent s'entendre, elles peuvent réduire la Grande-Bretagne à un tel degré d'indigence & d'épuisement, qu'elle ne signifiera pas plus dans le monde politique, que l'Isle d'Otahity dans les terres Australes : ... je vous ai déja fait cette prédiction.

MYLORD SPITEAL.

Je vous ai répondu aussi que vous seriez un mauvais prophete ; mais je serois charmé que vous me fissiez connoître de quelle façon pourra s'opérer une si étrange révolution ?

VAN MAGDEBOURG.

Parbleu, mon cher ami, il faut que vous nous satisfassiez, & que vous me mettiez un peu au fait d'une opération qui pourroit venger les Hollandois des injures qu'ils ont reçues en 1660, en 1744 & 1756 de la part de la Grande-Bretagne, & qui pourroit tourner au profit de notre commerce.

LE COSMOPOLITE.

En rien, mon cher ami ! ... les beaux jours de la République de Hollande sont passés : ... ils ne reviendront plus. Toute nation qui n'a qu'un commerce de tolérance doit périr, à moins qu'elle ne transporte sa résidence dans les cli-

mats lointains, & qu'elle ne s'y occupe d'y fonder le vaſte Empire que vos poſſeſſions d'outre-mer ſemblent vous le donner à deſirer.

VAN MAGDEBOURG.

Vous m'en vendez bien d'une autre; mais allons-nous en dîner; ce ſoir, au retour de la Bourſe, nous reprendrons nos entretiens, & vous nous direz impartialement tout ce qui peut intéreſſer le Mylord ſur ſa chere patrie, & à moi tout ce qui m'intéreſſe auſſi pour la mienne : .... car vous m'avez porté un argument...

LE COSMOPOLITE.

Vous ſerez ſatisfait; & ſuivant mes obſervations ſur la puiſſance des diverſes nations de l'Europe, ...je vous ferai connoître ce qu'eſt la Grande-Bretagne & le peu qu'elle peut; ... les avantages & les déſavantages de l'Eſpagne ſur toutes les nations, ce qu'elle eſt & ce qu'elle pourroit être avec un tout autre gouvernement ; — ce qu'eſt la France dans ce moment, & ce qu'elle ſera dans les temps futurs, ſi l'on donne une baſe ſolide à ſes ſyſtêmes des finances; — vous apprécierez par vous-mêmes combien ſont innumérables ſes reſſources; combien elle peut faire ſervir ſon état d'épuiſement actuel à ſa conſervation, en préjudiciant très-gravement tous ſes rivaux.

VAN MAGDEBOURG.

Parbleu, mon cher ami, vous avancez de furieux problêmes?

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai : ... mais vous conviendrez que j'ai raiſon, quand vous les aurez entendus.

St. Albin.

En attendant, allons-nous-en dîner. — Je me ſaiſis de notre brave Coſmopolite.

Van Magdebourg.

Et moi, j'accroche le Mylord.



DIALOGUE TROISIEME.

St. ALBIN, MYLORD SPITEAL, VAN MAGDEBOURG, LE COSMOPOLITE.

LE COSMOPOLITE.

QUE vous ai-je dit, mon cher Van Magdebourg ?... la tête tourne à tous vos Hollandois : — avez-vous vu le tumulte, la confuſion, le déſordre qui regnent dans votre Bourſe ?... on n'entendoit pas le ciel tonner. — N'eſt-ce pas une extravagance inſenſée, ſur une ſimple préſomption, d'avoir fait augmenter toutes les marchandiſes aux prix extravagants où elles ſont actuellement.

VAN MAGDEBOURG.

Ils ont bien fait pis encore : .... ils ont fait hauſſer les primes d'aſſurance à des prix foux. — On demande 12 & 15 pour 100 pour toutes celles de ſortie de la Hollande, pour les ports d'Italie, de la France, de l'Eſpagne & du Portugal ; — de 20 ou de 30 pour 100 d'entrée aux Iſles de l'Amérique ; de 40 & de 50 pour 100 de retour de toutes ces Iſles, pour les ports de l'Europe dans l'Océan. — En vérité, ils ont perdu le jugement.

MYLORD SPITEAL.

Ils en feront punis. — Par mes lettres d'aujourd'hui, l'on me mande de Londres que tous nos différends avec l'Eſpagne ſont à la veille d'être arrangés, & que la France s'oppoſe for-

mellement que cette Puiſſance nous déclare la guerre.

VAN MAGDEBOURG.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Mylord, que vous ne l'auriez pas de ſitôt? — L'Eſpagne, ainſi que la France, n'ont cherché qu'à éluder le payement des ſommes qu'elles ont reſté devoir à la Grande-Bretagne par le traité de 1763.

MYLORD SPITEAL.

Je vous fais part de ce que l'on m'écrit: — l'on m'ajoute, (mais j'ai peine à le croire) que très-certainement Mrs. les Ducs de Choiſeul ſeront diſgraciés avant la fin de l'an.

LE COSMOPOLITE.

Pour celle-ci, je ne la crois pas. — M. le Duc de Choiſeul eſt trop utile à la France, & trop grand Miniſtre, pour que Louis XV puiſſe jamais ſe paſſer de lui. (*à St. Albin.*) Hé! vous ſeriez perdu, ſi ce malheur vous arrivoit!

ST. ALBIN.

Je ſuis de votre ſentiment; — cependant ce malheur n'eſt déja que trop arrivé. — Mr. le Duc de Choiſeul eſt exilé dans ſa terre de Chantelou depuis la veille de Noël: — notre Ambaſſadeur à la Haye en a reçu ce matin la nouvelle, & le Conſul de France acheve de me le répéter.

LE COSMOPOLITE.

Comment!.... Mr. le Duc de Choiſeul eſt exilé!.... lui qui étoit l'arcboutant & l'aigle de la France; — qui la faiſoit reſpecter de ſes voiſins, malgré ſes malheurs & ſon épuiſement;.... qui ſemoit la terreur & la crainte dans les Cours étrangeres;... qui faiſoit reſſortir de la France vaincue, la France triom-

phante; — contenant des rivaux ambitieux, ſans vaiſſeaux, ſans argent, ſans forces maritimes!..hé! Mr. le Duc de Choiſeul eſt exilé!...

St. Albin.

Hélas oui!.. la choſe n'en eſt que trop certaine : j'en ai le cœur ſerré.

Le Cosmopolite.

Vous avez lieu de l'avoir, mon ami. — Dans ce moment, dans votre ſituation, je regarde que c'eſt la plus grande perte qu'ait jamais pu faire la France; hé! je ne ſerois point ſurpris que cet événement vous expoſât de nouveau à une guerre plus malheureuſe que celle de 1756, ou à des humiliations, cent fois!... mille fois pires que la guerre!... car ſûrement tous vos voiſins vont ſe jouer de vous.

St. Albin.

Il eſt conſtant que cet événement nous fera quelque tort. — Mais du reſte, Mr. de Choiſeul n'étoit qu'un des membres du Conſeil, dont l'opinion pouvoit influer dans les affaires, mais qui ne les déterminoit pas; — le ſyſtême reſtera toujours le même. En France, c'eſt le Roi qui décide tout, & les Miniſtres ne ſont que les prépoſés du Prince.

Le Cosmopolite.

J'en ſuis d'accord. — Mais que ſauroient les Rois ſi les Miniſtres ne les mettoient point au fait de tout ce qui ſe paſſe dans le monde politique!.., ſi d'un œil avide & curieux, ſans ſortir de Verſailles, ceux-ci n'étoient ſans ceſſe à fureter dans les Cours étrangeres, pour éclairer leurs maîtres ſur les diſpoſitions particulieres de leurs ſyſtêmes; ſi par des ſouterreins hardis & impénétrables, ils ne s'introduiſoient dans les cabinets des nations, afin

d'y arrêter par la méfiance ou la crainte les dispositions les plus contraires à leurs intérêts. — Avez-vous jamais eu en France, (après Mazarin), aucun Ministre qui ait autant travaillé sur cette matiere que Mr. le Duc de Choiseul? qui y ait autant présenté la France, toujours à craindre & toujours à redouter? — Jamais Ministre vous a-t-il autant fait respecter dans vos malheurs que vous l'avez été sous son ministere? — Jamais Ministre a-t-il possédé mieux que lui l'esprit des nations, la connoissance de leurs intérêts, cet art, cette science qui seme les inconvénients & les obstacles sans se compromettre; cette activité & cette vigilance qui prévient les ruses des cabinets, qui seme par-tout les désavantages, qui perce les verroux & les grilles pour arrêter les dispositions les mieux réfléchies? — N'est-ce pas lui qui vous a fait reprendre dans l'Europe le crédit & la considération que vous aviez perdue à la paix de 1763? — N'est-ce pas lui qui vous a conservé les foibles restes de vos possessions d'outre-mer, par les chocs & les divisions intestines qu'il a su faire naître chez la nation la plus rivale de la France? — N'est-ce pas lui qui a balancé toutes les Puissances du Nord, & qui a arrêté l'ambition démesurée du Roi de Prusse, en mettant aux prises dans son voisinage deux nations puissantes, & en le tenant constamment environné par des alliés toujours prêts à l'attaquer? — Quel est le Ministre (après Mazarin) qui a rendu d'aussi grands services à la France?

MYLORD SPITEAL.

Belle question!....... M. le Cardinal de Fleury.

LE COSMOPOLITE.

Le Cardinal de Fleury a été certainement un très-grand Miniſtre; mais il ne peut en aucune façon être comparé à Mr. le Duc de Choiſeul.

MYLORD SPITEAL.

Vous mettez de la partialité dans ce que vous dites. — Conſiderez ce qu'étoit la France ſous M. le Duc, & ce qu'elle devint après ſon miniſtere.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai : — je ſoutiens cependant ce que j'avance.

MYLORD SPITEAL.

Faites attention que la France ſortoit d'une guerre très-longue & très-malheureuſe ; — qu'elle achevoit d'être ruinée par les traitants, par les papiers du ſyſtême, par les opérations de la Chambre Royale ; & que c'eſt de cet état de combuſtion & de déſordre, que Mr. de Fleury a liquidé la France, qu'il a remis l'ordre & l'abondance dans les recettes, qu'il a fait proſpérer le commerce & l'induſtrie, qu'il a réuni à la Monarchie, (ſans débours & ſans coup férir) les Duchés de Lorraine & de Bar; enfin qu'il vous a fait jouir d'une très-longue paix : — hé vous ne comptez cela pour rien!

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi, cela eſt très-conſidérable ; & je dirai plus :... c'eſt que la France n'a jamais réaliſé autant de richeſſes que ſous ſon miniſtere.

MYLORD SPITEAL.

Hé bien !

LE COSMOPOLITE.

Malgré cela, Mr. de Fleury eſt de cent pi-

ques au-deſſous de Mr. le Duc de Choiſeul.

MYLORD SPITEAL.

Je ne vois pas cela. — Mr. de Choiſeul étoit certainement un très-grand Miniſtre ; .... mais Mr. de Fleury le valoit bien.

LE COSMOPOLITE.

Pour ſortir de votre prévention, conſidérez impartialement la poſition dans laquelle ſe trouvoient toutes les diverſes Puiſſances de l'Europe ſous Mr. de Fleury & ſous Mr. de Choiſeul ; & balancez l'une & l'autre de ces deux poſitions, par celles où elles ſe ſont trouvées ſous ce dernier Miniſtre : c'eſt dans cette ſolution qu'il faut trouver le plus grand Miniſtre.— Sous Mr. de Fleury, vous verrez que toutes les Puiſſances maritimes, après la guerre de la ſucceſſion juſqu'en 1750, avoient toujours conſervé pour la France cette déférence, cette ſorte de reſpect qui tient autant au devoir qu'à la crainte ; & que de nos jours, elles en avoient franchi toutes les bornes ; ... que les Puiſſances de terre n'avoient encore oſé enfreindre aucun des traités, ni inſulter aucune nation dans le goût que le fut la France par l'Angleterre en 1754 ;... la Saxe & l'Autriche par le Roi de Pruſſe en 1755. — Les choſes en étoient encore dans cet état d'ordre ſous Mr. de Fleury : ... ce que n'a pas trouvé Mr. le Duc de Choiſeul. — A tous ces déſavantages ſe ſont joint en faveur du premier, les reſſources qu'offroient au commerce les vaſtes domaines cédés à l'Angleterre en 1763 ; ... les profits que l'on a réaliſés dans les Colonies occidentales par des défrichements ſans nombre qui ne ſont plus à faire ; enfin, ceux d'un plus grand débit de ſes articles d'induſtrie chez les nations con-

ſommatrices. — Toutes ces richeſſes s'additionnant à celles que procuroit journellement à la France le commerce politique de ſes ſujets, mirent Mr. le Cardinal de Fleury dans l'heureuſe ſituation de pouvoir liquider l'Etat, ſans nouvelles impoſitions, de faire proſpérer ſes finances, d'encourager le commerce de la pêche, de la navigation, celui en long cours. — Tels ont été les avantages qu'a pu réaliſer Mr. de Fleury; & tels ſont ceux qui ont manqué par-tout à M. le Duc de Choiſeul. — L'Angleterre, ſous ce premier Miniſtre, n'avoit point encore acquit dans l'empire des mers cet eſſor, cette puiſſance qui offuſque aujourd'hui celle de la France. — Le Roi de Pruſſe n'avoit point encore déployé ce ſyſtême d'ambition & de gloire qu'il a manifeſté depuis la derniere guerre; tout exiſtoit encore dans le monde politique, dans cet ordre ſacré de reſpect & de bienſéance, où un chacun, maître de ſes propriétés, jouiſſoit de ſes avantages, ſans empiéter ſur celles de ſes voiſins : depuis la paix de 1748, tout a changé de marche. — L'ambition, la convenance, les uſurpations, ont anéanti tout reſpect public; la propriété légitime n'a plus été le droit inconteſtable de l'homme, celle des nations : la politique eſt devenue un bois en 1754; & l'ambition déployant de toute part l'étendard du deſpotiſme, a dévaſté, la terre & l'onde. — La France, victime d'une ſécurité mal-entendue, peuplée de ſoldats & de matelots, s'eſt trouvé attaquée, en pleine paix, ſur terre & ſur mer, par une nation rivale; & entraînée malgré elle en 1756 dans une guerre malheureuſe, qui lui a enlevé à la paix de 1763 les plus ri-

ches branches de ſes commerces politiques, la majeure partie de ſes fréquentations, de ſes Colonies, de ſes forces maritimes; & qui a fini de lui endoſſer une dette nationale des plus exorbitantes, avec des indemnités à remplir des plus onéreuſes. — C'eſt dans cette poſition douloureuſe, que Mr. le Duc de Choiſeul eſt entré dans ce Miniſtere:.., qu'eut fait à ſa place M. le Cardinal de Fleury!... ce Miniſtre poſſédoit-il cette adreſſe, cette connoiſſance de l'Europe qui arrête le voiſin par le voiſin, & qui oppoſe, ſans ſe compromettre, l'obſtacle & l'inconvénient à la puiſſance la plus déterminée: — Qu'étoit la France, quand Mr. de Choiſeul fut nommé Miniſtre? un Etat humilié, dégradé par ſes ennemis, déchu de conſidération chez tous ſes alliés, dévoré par ſes propres beſoins, forcé par une Puiſſance rivale à accepter une paix honteuſe, ou à continuer une guerre deſtructive: — telle étoit la ſituation de la France en 1760 & à la paix de 1763. — C'eſt de cette ſituation malheureuſe que Mr. le Duc de Choiſeul a fait reprendre à vos affaires (*à St. Albin*) ce ton de reſpect & de conſidération dont vous jouiſſez actuellement dans les Cours étrangeres; qu'il a remis la confiance dans le cœur de vos alliés; qu'il a ſemé la déſunion & l'intrigue chez les nations rivales, afin de leur donner de l'occupation dans leurs propres foyers; enfin, c'eſt lui qui a arrêté l'ambition démeſurée de l'Angleterre, en reſſerrant inſenſiblement tous les intérêts de ſes commerces politiques avec l'Eſpagne, le Portugal, les Etats de Naples & du St. Siege, de l'Italie, de Turquie & Régences d'Afrique; & en la mettant hors d'état de vous

vous fuſciter aucune nouvelle guerre par les tracaſſeries inteſtines qui diviſent les Colonies de la métropole. Voilà l'homme que vous aviez, & que la France vient de perdre. — Je regarde la choſe comme le plus grand malheur pour elle.

ST. ALBIN.

Les bons ſerviteurs de la patrie le connoiſſent aſſez : — auſſi n'y a-t-il ſorte de démonſtration de douleur & de vénération, que l'on ne ſe ſoit empreſſé de lui rendre. — Tous les grands, tous les notables, toutes les perſonnes honnêtes de Verſailles & de Paris ont accouru en foule à ſon hôtel. — La preſſe du monde & des carroſſes étoit ſi conſidérable dans la rue de Richelieu, que l'on craignoit toujours qu'il n'y arrivât quelque malheur. — Plus de dix mille perſonnes ſe ſont faites inſcrire chez lui, ſans plus de deux mille qu'il a été obligé de recevoir. Quand il eſt parti pour ſon exil, le peuple en foule ſuivoit ſon carroſſe, le conſolant par ſes pleurs & par ſes bénédiction. — Jamais diſgrace n'a été plus flatteuſe & plus attendriſſante, s'il peut en être, pour un citoyen qui ne poſſede plus la confiance de ſon Souverain. — Ce qui humilie les uns a ſervi de triomphe pour Mr. le Duc de Choiſeul.

VAN MAGDEBOURG.

St. Albin, vos Pariſiens témoigneront-ils à votre grand, ſec & coriace d'Abbé les mêmes ſentiments de douleur & d'eſtime, quand ſa diſgrace ſera une fois bien publique ?

ST. ALBIN.

Non aſſurément! — la nation eſt juſte dans ſes expreſſions ; & elle connoit très-bien, que ſi les malheurs de la derniere guerre ont forcé

la main des adminiſtrateurs, que ce n'eſt que leur ambition, depuis 1763, qui a perpétué les calamités publiques ; . . . également que ce n'eſt que de cette ſource d'iniquité, d'ordure & de crime, que s'eſt accrue, depuis la paix derniere, la dette de l'Etat, la miſere des peuples, la rigueur des impoſitions ; & que tous les engorgements, les chocs, les froiſſements arrivés au corps politique depuis 1770, ne ſont point les fruits du malheur & de l'infortune, mais bien celui de l'entêtement féroce des adminiſtrateurs. Jamais Controleur-Général n'a fait, (auſſi mal-à-propos) autant de mal que ce diable d'Abbé : . . . jamais Miniſtre des finances n'a déshonoré auſſi gratuitement la confiance de ſon maître : . . . jamais adminiſtrateur n'a forcé auſſi infructueuſement tous les reſſorts d'un Gouvernement ; ... auſſi, ... jamais mortel n'a-t-il joui d'une réputation plus parfaite.

VAN MAGDEBOURG.

C'eſt-à-dire, que tous vos citoyens ſont d'accord, & diſent unanimement que votre long, ſec & coriace d'Abbé eſt un homme abominable : j'en tombe d'accord avec vous ; il eſt à naître de trouver un mortel plus ingrat & plus outrageant que celui-là.

LE COSMOPOLITE.

Je ſuis charmé de la juſtice (à St. Albin) que vos Pariſiens ont rendue à Mr. le Duc de Choiſeul. — Ces témoignages publics de douleur, de joie ne bleſſent jamais le reſpect que des ſujets doivent toujours avoir pour toutes les diſpoſitions de leurs Souverains ; . . . au contraire, ils éclairent ſa Religion ; & les intrigants, les prothées de Cour, ces ſerviteurs

d'un vrai mérite, ſont dans le cas de ſe mieux obſerver : ces ſcenes publiques généralement deſſillent les yeux d'un Monarque qui aime ſon peuple, & qui met toute ſon ambition à faire ſon bonheur. Je ſuis perſuadé dans ce moment, que Louis XV eſt plus pénétré d'eſtime & de conſidération pour Mr. le Duc de Choiſeul, que par le paſſé. *Vox populi, vox Dei:* — on n'excite pas l'admiration de ſes citoyens, quand on ſert mal ſon Prince & ſa patrie. — Mr. le Duc de Choiſeul étoit l'aigle de la France : .... quel jugement ! quel coup d'œil ! quelle tranquillité !... tout étoit ame chez lui. Les nations les plus rivales de la France le ſuivoient avec crainte : ... je dirai plus, elles le redoutoient.

MYLORD SPITEAL.

Certainement elles le craignoient ! & elles avoient lieu de le craindre. — Voyez de quelle façon, avec cet intrigant de Wilkes, il a ſemé l'eſprit de parti & de cabale dans Londres : — avec quelle adreſſe il a ſoufflé l'eſprit de ſédition dans nos Colonies ! — qui ſait, ... ſi pour ſe venger de notre prétendu incendiaire de Breſt, notre embraſement des arſenaux de Plymouth, ne ſeroit point encore une de ſes adreſſes ? .... cela en approche bien.

LE COSMOPOLITE.

Hé morbleu ! l'en blâmeriez-vous ?

MYLORD SPITEAL.

Non certainement. — Mais je ſerois en droit de blâmer la Grande-Bretagne d'avoir été plus mal-adroite que ſes voiſins.

LE COSMOPOLITE.

Avouez que ſi la France & l'Eſpagne, après ce déſaſtre, vous avoient déclaré bruſquement

la guerre, vous auriez été fort embarraffés.

MYLORD SPITEAL.

Plus qu'embarraffés, cet incendie nous ayant confumé les agrêts, les apparaux, les cables & les manœuvres de plus de 50 vaiffeaux de ligne & de prefque tout autant de frégates.

ST. ALBIN.

C'eft ce qui doit vous prouver que la France ne participoit en rien dans ce malheur.

VAN MAGDEBOURG.

Mais l'Efpagne ?

ST. ALBIN.

Ni l'Efpagne non plus : — elle auroit déclaré la guerre à la Grande-Bretagne tout auffi-tôt qu'il auroit été connu.

MYLORD SPITEAL.

Je ne fuis pas tout-à-fait de votre avis; & ce qui me perfuade que c'eft une vengeance de la folie que l'on attribue au Mylord.... décapité à Breft,... c'eft les grands préparatifs que faifoit l'Efpagne avant cet événement, & la guerre de la Porte avec la Ruffie déclarée depuis un an.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien! vous voilà libre d'inquiétude.—La difgrace de Mr. le Duc de Choifeul va faire changer le fyftême des affaires; & peut-être, que cela (à St. Albin) vous procurera quelques économies :... car l'on dit par-tout que c'étoit un bourreau d'argent.

ST. ALBIN. (1)

Difcours vulgaires, verfés dans le public

(1) Voyez la note qui eft à la fin de cet Ouvrage.

par tous nos adminiſtrateurs, pour ſauver leur réputation de la vindicte de la nation. — Dans le vrai, M. le Duc de Choiſeul n'étoit pas plus cher que ſes prédéceſſeurs : . . . ſeulement il a été forcé à plus de dépenſes que par le paſſé, pour pouvoir nous rapatrier avec nos alliés : nos malheurs dans la derniere guerre nous ayant fait perdre nombre de ſes avantages que l'on ne conſerve que par la conſidération, & qu'il a fallu rattraper par le ſecours de la finance. — Mais du reſte, on ne peut rien lui reprocher ; & c'eſt à tort qu'on lui attribue le déſordre qui regne dans toute notre adminiſtration. — Il n'étoit ni le gérent ni le palpant de celle de la finance : . . . en quoi en étoit-il reſponſable ?

Van Magdebourg.

Il faut avouer, mon cher ami, que les adminiſtrateurs de la France, depuis long-temps, ſont de grandes cruches ; & qu'un Royaume qui eſt reconnu dans la ſpéculation politique, pouvoir ſe remettre en ſept ans de paix de la guerre la plus onéreuſe ; & qui ne l'a pas fait en dix, doit être un Royaume adminiſtré par des ânes : . . . oui ! . . . par des ânes. — (*à St. Albin*) La poſtérité ne pourra jamais croire qu'il ait pu exiſter une nation éclairée qui a ſu compter, . . . qui ait ſupporté de plus fortes impoſitions en temps de paix qu'en temps de guerre ; & que la France, (cette aurore de tous les Gouvernements par ſes reſſources), avec moins de circulation, moins de commerce, moins d'induſtrie en 1770 qu'en 1754, ſupporte à cette époque 50 millions de plus en recettes, que dans la malheureuſe guerre de 1756.

St. Albin.

Ajoutez que notre énorme dette de plus de trois milliards, ... s'eſt accrue depuis 10 ans de paix de plus de 500 millions.

Van Magdebourg.

La choſe eſt auſſi abominable que déshonorante pour la France.

St. Albin.

Il faut eſpérer que le Miniſtre s'éclairera un jour, & que la nation, une fois pour toutes, ſe verra délivrée de cette foule d'intrigants devenus pied d'hommes à bonne fortune, qui déshonorent le Prince & la patrie.

Le Cosmopolite.

Ma foi, mon ami, vous en avez un très-grand beſoin, ſur-tout dans ce moment. — Si vous tardez trop de rentrer en vous-même, l'Angleterre va vous gagner de vîteſſe, & vous ne pourrez plus vous montrer nulle part ſur les mers.

Mylord Spiteal.

Vous convenez donc que la Grande-Bretagne peut balancer la puiſſance de la France.

Le Cosmopolite.

Non, s'il vous plaît, je n'en conviens pas : ... ſeulement je conſens de dire, ſi la France continue de ſe mal conduire, que cela pourroit bien lui arriver.

Mylord Spiteal.

Mais en ſe conduiſant bien, qu'en penſez-vous ?

Le Cosmopolite.

Ce que je vous ai déja dit, que la fiere Albion, après avoir oſé inſulter les nations les plus puiſſantes de l'Europe, ne ſignifieroit pas plus dans ce continent, que l'Iſle d'Otahity dans les Terres auſtrales.

MYLORD SPITEAL.

C'eſt un peu fort. — Pour votre peine, vous êtes condamné de nous faire part de quelle façon une ſi étrange révolution pourra s'opérer.

LE COSMOPOLITE.

Très-volontiers.... Je vous l'ai promis, je dois tenir ma parole.

VAN MAGDEBOURG.

Fort bien, mon ami, fort bien!... nous ſommes intéreſſés tous les deux (*à St. Albin*) à cet heureux changement; — car la Grande-Bretagne nous inſulte autant qu'elle nous dévore.

LE COSMOPOLITE.

Pour vous rendre plus ſenſibles mes comparaiſons, & pour produire avec plus de démonſtrations tous les avantages & les déſavantages de la Grande-Bretagne, (*au Mylord*) permettez-moi de vous demander ſi vous avez jamais calculé à quoi pouvoient ſe monter les revenus fonciels, & les dépenſes générales du corps politique de la nation Angloiſe?

MYLORD SPITEAL.

Non vraiment, je n'ai jamais fait ce calcul, & je crois même qu'il ſeroit très-difficile de pouvoir le faire.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout: il eſt auſſi aiſé de l'établir que néceſſaire de le démontrer, afin de faire connoître que ſans le commerce politique de ſes ſujets, la Grande-Bretagne ne ſeroit qu'un pays ſauvage. — Pour prouver cette vérité,... prenons pour notre guide dans cette combinaiſon le relevé de Mr. de Peliiſſery ſur la ſituation de la France.

St. Albin.

Connoîtriez-vous par hafard ce Mr. de Pelliffery ?

Le Cosmopolite.

Si je le connois ! . . . certainement. — J'ai été très-lié avec lui en France, en Efpagne & en Turquie : — Je l'ai même laiffé il y a trois mois à Paris.

St. Albin.

J'ai entendu parler affez avantageufement de lui par un quelqu'un qui ne l'aimoit pas.

Le Cosmopolite.

Gage que c'eft par votre chien d'Abbé !

St. Albin.

Vous l'avez dit. — Son fyftême des billets d'Etat l'a fait donner à tous les diables. — Tous les créanciers de nos finances lui en demandoient fans ceffe ; & lui pour un diable, n'a jamais voulu en entendre parler.

Van Magdebourg.

Que rifquoit-il de l'effayer ? — ils ne pouvoient pas faire plus du mal qu'en ont fait fes opérations. — Comment étoit l'ordre de fes billets ?

Le Cosmopolite.

Un ordre fimple, d'une circulation & d'une décompofition imperceptible, avantageux au Roi, à l'Etat, aux citoyens; . . , tenant un jufte milieu entre le créancier & le débiteur; ne chargeant pas plus l'un que l'autre, & liquidant l'état fans impofition. Je vous en entretiendrai plus pertinemment, après que nous ferons fortis de notre examen fur les avantages de la Grande-Bretagne, afin de guérir le Mylord de fon enthoufiafme pour fa patrie, & de fes préventions contre la France & l'Ef-

pagne. Sauriez-vous par hafard, Mylord, le nombre de lieues quarrées que peut avoir de furface l'Angleterre dans les trois Royaumes?

Mylord Spiteal.

Non affurément! & je ne crois pas même qu'ame qui vive fe foit jamais amufé de faire ce calcul.

Le Cosmopolite.

Vous verrez bien pourtant qu'il eft effentiel : — vous faurez bien cependant à quoi peut fe monter votre population, fans celle des Colonies?

Mylord Spiteal.

Oui. On l'évalue de 8 à 9 millions d'ames.

Le Cosmopolite.

Mais fi vous ignorez le nombre de lieues quarrées que peut avoir de furface la Grande-Bretagne dans fes trois Royaumes, peut-être aurez-vous entendu dire à quelle grandeur l'on pouvoit la comparer.

Mylord Spiteal.

J'ai toujours ouï dire, que les trois Royaumes réunis enfemble, pouvoient équivaloir à un gros tiers de la France.

Le Cosmopolite.

Bien : ... tenons-nous-en à ces deux principes, que le Royaume d'Angleterre dans fa métropole, eft un tiers de la France, & qu'il posféde 9 millions d'ames de population. — Pour faire une combinaifon toute à l'avantage de la Grande-Bretagne, donnons-lui en propriété locale la moitié de la France, & augmentons de 10 pour 100 le nombre de fa population.

Mylord Spiteal.

Soit.

LE COSMOPOLITE.

Pour bien travailler notre opération,.... il faut approfondir à quoi peuvent se monter les revenus fonciels des trois Royaumes de la Grande-Bretagne, & balancer leurs produits avec le montant des dépenses générales du Gouvernement & de ses 9 millions d'ames de population. — Par cet état nous saurons par sol & denier ce qu'il faut de revenus annuels à la nation Angloise, ce qu'elle retire de ses domaines, & ce qu'elle doit trouver dans la circulation de ses commerces.

ST. ALBIN.

Vous allez vous jetter dans une furieuse combinaison.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout. — Mr. de Pellissery l'a si bien déduite & si fort simplifiée au sujet de la France,... que son travail devient aujourd'hui le guide de tous les calculateurs.

VAN MAGDEBOURG.

Je devine à-peu-près l'idée de notre ami. — Par la combinaison des revenus fonciels, avec les dépenses générales, il veut apprécier par sol & denier le montant du produit, de celle que doit fournir le commerce politique de la nation.

LE COSMOPOLITE.

Juste,... Van Magdebourg a deviné. — Cette base premiere doit être le point d'appui de toute combinaison d'une économie politique. Mr. de Pellissery qui en est le restaurateur, l'a toujours mise en-avant avec succès : tous ses calculs de finance se ressentant de ces idées mâles qui font le bien en évitant le mal ; qui discutent par tout les intérêts extérieurs, par la conser-

vation des intérieurs ; ... qui temperent les besoins de l'Etat par les besoins des peuples ; .... qui expliquent les besoins de la société par ceux de la sûreté publique. — Tels sont les principes dont s'est servi M. de Pellissery dans toutes ses combinaisons économiques ; & telles sont celles aussi que nous devons suivre. — Par le relevé de la dixme royale de Mr. de Vauban, la France se trouve avoir de surface 30, 000 lieues quarrées sans les Duchés de Lorraine & de Bar : ... ce qui établiroit pour la Grande-Bretagne 15,000 lieues quarrées de surface.

MYLORD SPITEAL.

La quantité me paroît un peu forte ; — d'ailleurs, les trois Royaumes sont bien hachés, bien hérissés de montagnes stériles & de côtes arides.

LE COSMOPOLITE.

Nous arrangerons tout cela. — Nous donnons donc 15,000 lieues quarrées de surface à l'Angleterre. — Déduisons-en un dixieme pour les terres arides, brûlées par les hâles & les sels de la mer, il nous restera de productif 13,500 lieues quarrées. — A combien évaluez-vous le revenu de la lieue quarrée en toute sorte de produits & de propriétés ?

MYLORD SPITEAL.

A combien ! ... ma foi vous m'embarrassez : ... à combien l'évalue Mr. de Vauban ?

LE COSMOPOLITE.

En 1699, Mr. de Vauban l'évaluoit à 36124 liv. libres des fraix de charrue : en 1772, Mr. de Pellissery l'a évaluée à 60,000 liv.

MYLORD SPITEAL.

Ces deux évaluations me paroissent trop fortes pour la Grande-Bretagne, ses denrées étant pauvres & limitées. — Nous ne recueillons ni vin,

ni huile, ni soie, ni fruits secs comme la France : tout se réduit chez nous à du bled, des houblons, des navets, des prairies, & à quelques légumes que l'on peut sécher. — Toutes ces denrées sont bien pauvres.

LE COSMOPOLITE.

N'importe : quelle valeur leur donnez-vous ?

MYLORD SPITEAL.

Ma foi à vue de pays, y compris les produits de nos troupeaux, je ne crois pas que la lieue quarrée puisse produire en Angleterre au-delà de 1000 à 1200 liv. sterl. de revenus libres : ce qui pourroit faire 22, 24 ou 26 mille livres tournois de France.

LE COSMOPOLITE.

Comme nous ne calculons point pour faire des acquisitions ; que ce n'est que pour nous instruire, — pour ne pas nous tromper, disons que la lieue quarrée produise en Angleterre communément 35,000 livres tournois : — sur 13,500 lieues quarrées, nous trouverons un revenu annuel de . . . . L. 472,500,000

Comme les revenus des maisons doivent faire masse avec les revenus des terres, à combien évaluez-vous le nombre de vos maisons des villes, villages, bourgs & campagnes ?

MYLORD SPITEAL.

A combien M. de Vauban en évalue-t-il le nombre pour la France ?

LE COSMOPOLITE.

Mr. de Vauban lui en donne 200,000, & Mr. de Pellissery 500,000. — Le premier en estime le revenu les unes dans les autres

Transport 472,500,000
à 80 liv. libres des réparations, & Mr. de Pelliſſery à 200 liv.

MYLORD SPITEAL.

Proportion gardée dans cette évaluation, — je crois que l'on peut tabler ſur 200,000 maiſons dans les trois Royaumes de la Grande-Bretagne, & en eſtimer le revenu à 3 liv. ſterl.

LE COSMOPOLITE.

Mettons-en 250,000, & établiſſons-en les revenus libres les unes dans les autres à 100 liv. de France: — les 250,000 nous donneront 25,000,000

Voilà en total à quoi ſe montent les revenus annuels de la Grande-Bretagne. 497,500,000

Voyons actuellement celui des dépenſes générales du corps politique. — Nous avons donné à la Grande-Bretagne 9,000,000 d'ames de population: ajoutons-y, comme M. de Pelliſſery l'a ajouté à celle de la France, 5 pour 100 de commerce maritime, 5 pour 100 d'approviſionnement pour les Colonies occidentales. En tout 10 pour cent . . . . . . —900,000

En tout 9,900,000 ames à nourrir tous les jours. — A combien évaluez-vous la dépenſe journaliere d'un Anglois?

MYLORD SPITEAL.

On l'évalue aſſez généralement à 8 deniers ſterl. par jour, & à 12 liv. ſterl. de dépenſes annuelles.

LE COSMOPOLITE.

M. de Pelliſſery l'évalue à 6 ſ. par jour, & à 175 liv. 16 ſ. pour toute l'année,

MYLORD SPITEAL.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Anglois. — L'Anglois eſt carnaſſier, ſe nourrit bien, s'habille bien : . . . tout cela coûte.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien ! établiſſons pour un chacun 200 liv. de dépenſes annuelles.

MYLORD SPITEAL.

C'eſt trop peu.

LE COSMOPOLITE.

N'importe, ſur 9,900,000 ames, ce ſera une dépenſe de . . . . . L. 1,980,000,000.

Revenus de l'Etat qui entrent dans la dépenſe publique, à 11 millions de liv. ſterl., & à 22 liv. de France	— 242,000,000.
Revenus des communautés & aſſiſes des villes, évalués à 10 pour 100 ſur 497,500,000 des revenus fonciels	49,750,000.
Ce qui nous donne en dépenſe L.	2,271,750,000,

contre 497,500,000 de revenus fixes.

VAN MAGDEBOURG.

Mon ami, (*au Mylord*) ſavez-vous que vous êtres bien pauvre ? — comment diable 2,271,750,000 de dépenſes, contre 497, 500,000 liv. de ſeuls revenus fixes ! . . . . hé ! comment liez-vous les deux bouts ?

St. Albin.

La chofe ne paroît pas poffible : — je croyois l'Angleterre beaucoup plus riche.

Le Cosmopolite.

Voilà la loi & les prophetes. — Ce calcul eft plutôt à l'avantage qu'au défavantage de l'Angleterre, attendu que tous les objets de productions y font calculés fur la plus haute quantité, & que les dépenfes y font prifes dans la plus baffe proportion : — de forte que fi la Grande-Bretagne a moins de revenus fonciels, contre de plus fortes dépenfes, elle eft encore plus pauvre que ma combinaifon. — De ce calcul il en réfulte, ... que déduifant 497, 500, 000 liv. des 2, 271, 750, 000, il refte un déficit de 1, 774, 250, 000 liv. dans les dépenfes publiques, qui ne peut être rempli que par les bénéfices du commerce utile & politique des fujets.

Van Magdebourg.

Venez ici, mon ami, que je vous embraffe. — Depuis que je raifonne, que je chiffre & que je vois chiffrer, ... je n'ai point encore entendu une perfonne éclairer les autres par des principes économiques de cette fageffe & de cette évidence. — Quelles racines vous découvrez à notre fotte crédulité ! quel cahos d'intérêts & de rapports expliquez-vous à notre confiance ! — Moi, je croyois la Grande-Bretagne trois fois plus riche ! .... Je la croyois toute d'or, & fon or n'eft que de la pouffiere ! — Quoi ! toutes fes richeffes font dans les doigts de fes fujets ; & fi on leur lie les mains, il faut qu'elle meure de faim !

Mylord Spiteal.

Je fuis auffi ftupéfait que vous de tout ce

que vient nous démontrer notre ami.—Sa combinaifon eft fi fimple, fi claire & fi conféquente, que j'en demeure tout étourdi. – Comment tant de dépenfes contre fi peu de revenus!... Hé! que feroit la Grande-Bretagne fans le commerce de fes fujets!

VAN MAGDEBOURG.

Hé! que feroient toutes les nations, mon cher Mylord, fans cet Etre bienfaifant! — c'eft lui qui nourrit les hommes, qui coopere à leur bonheur, à leur félicité. – Que feroient les arts & les fciences fans le commerce!

LE COSMOPOLITE.

Nous en fommes au point où j'en voulois venir.—Vous convenez, Mylord, que ma combinaifon n'eft point hors de vérité?

MYLORD SPITEAL.

Tant s'en faut.

LE COSMOPOLITE.

Puifque vous en convenez, vous voyez auffi bien que moi, qu'il faut aujourd'hui que la Grande-Bretagne fe procure par le commerce de fes fujets, le montant du déficit de fes dépenfes générales qui eft toutes les années de L. 1,774,250,000.

Pour que le commerce utile de fes fujets puiffe être le premier agent de cette réalifation, il faut que le commerce politique de l'Etat vienne au fecours du Gouvernement: & que par fes fréquentations, il exporte en pays étranger les fuperflus de votre commerce utile. En conféquence, pour connoître le numéraire de la portion indifpenfable

Transport. . . . . . L.	1,774,250,000.
pensabie que le commerce politique doit faire valoir, défalquons de la somme en déficit ci-dessus, celle qui se remplit par la consommation personnelle de vos 9,900,000 ames de population; & disons que si chacune de vos 9,900,000 ames, procure un recomblement de 30 liv. par tête, pour les dépenses annuelles en habillement, hardes, meubles, &c. . . . . la Grande-Bretagne s'assistera dans son déficit de L. 297,000,000 Revenus de l'Etat qui tombent au profit de la nation. . . . 242,000,000 Revenus des communautés. . . 49,000,000	- 588,000,000.
Reste en obligation. . . . L.	1,186,250,000.

à la charge du commerce politique.

ST. ALBIN.

Voudriez-vous bien m'expliquer ce que vous entendez par commerce politique?

LE COSMOPOLITE.

On appelle commerce politique celui qui est fait en pays étranger sous la protection de l'Etat, ou qui est procuré, comme celui de la pêche, par l'adresse des sujets, & garanti par toutes les forces d'une nation. — Le travail de la navigation forme encore une des branches premieres de ce commerce, parce que, sans son secours, les nations d'Europe n'auroient jamais pu se

transporter dans les Amériques; & les Anglois même ne seroient jamais sortis de leur continent. — Pour vous donner une idée plus brieve de ce que l'on appelle commerce utile & commerce politique, il faut vous dire que le mot de commerce utile ne se donne par l'administration d'un Gouvernement, qu'aux opérations intérieures des sujets, qui sont dépendantes de l'agriculture, des mécaniques, de l'industrie & du progrès des fabriques; & que celui de commerce politique n'embrasse jamais que les intérêts extérieurs des sujets, toutes les constitutions arbitraires de leur commerce & le libre arbitre de leurs fréquentations en pays étrangers. — En conséquence, tout ce qui est exportation, importation & crédit public, appartient de droit aux dispositions particulieres du Gouvernement qui en restreint, ou détermine les opérations des sujets, suivant les avantages qu'il peut en résulter pour toute une nation; & tout ce qui est agriculture, circulation intérieure & mécanique, reste au libre arbitre des citoyens, sous la seule & paisible protection des loix. — Avec cette distinction, on ne peut guere s'égarer.

ST. ALBIN.

Je vous comprends très-bien. — Il en résulteroit par votre explication, que les sujets doivent être libres dans leurs occupations; & que le Gouvernement seulement ne doit que leur faciliter les débouchés de leurs superflus par les opérations du commerce politique.

MYLORD SPITEAL.

Certainement... d'où il s'établit que le commerce politique d'une nation s'alimente toujours de tous les superflus du commerce utile

des sujets ; & que sans superflu, il ne peut exister de commerce politique.

LE COSMOPOLITE.

Vous parlez comme un ange, mon cher Mylord.—Revenons à nos moutons. – Nous avons dit qu'il restoit en déficit à la Grande-Bretagne ci . . . . L. 1,186,250,000. qui ne peuvent être procurés que par les bénéfices de son commerce politique. — Le commerce politique de la Grande-Bretagne, se répartit chez toutes les nations de l'Europe, & entretient de très-fortes liaisons avec l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. — La combinaison de ce commerce immense, pour la répartition de chaque fréquentation, ne peut être calculée dans ses détails par aucun particulier, du moins que très-difficilement. — Seulement on pourroit dire en gros, par une supputation connue, ... que si le commerce que fait la Grande-Bretagne avec l'Europe, se monte par exemple à 20 millions de liv. sterl. par une navigation directe de la métropole de 1500 vaisseaux, ... la nation en occupant plus de 6000 toutes les années dans ses commerces, il en résulteroit que l'Asie, l'Afrique & l'Amérique doivent faire valoir pour 700 millions de commerce, & y occuper 4500 vaisseaux : — mais cette combinaison nous meneroit trop loin.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raison de dire qu'elle nous meneroit trop loin, y ayant des bâtiments qui partent très-riches de l'Angleterre, & d'autres très-pauvres par des articles minucieux & de peu de valeur. — Comment pouvoir calculer tout cela !

LE COSMOPOLITE.

Si on le vouloit bien, on en viendroit à bout,... mais la chofe nous eft indifférente. — Contentons-nous d'approfondir la partie la plus effentielle des commerces politiques de la Grande-Bretagne, qui eft celle de l'Europe.

MYLORD SPITEAL.

Comment! vous croyez que la partie de l'Europe eft la partie la plus effentielle de nos commerces politiques? — mais cela ne fe peut pas.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi, cela fe peut; & la chofe eft ainfi, très-certainement.

MYLORD SPITEAL.

Confidérez la quantité immenfe de vaiffeaux que nous occupons dans nos feules liaifons avec l'Amérique. — Savez-vous qu'ils fe montent à plus de 3000?

LE COSMOPOLITE.

Je fais cela.

MYLORD SPITEAL.

Hé bien!

LE COSMOPOLITE.

Hé bien! que feroit l'Amérique fans les débouchés de l'Europe! — Donc fi les diverfes nations de l'Europe confomment les fuperflus de votre métropole & la majeure partie de toutes les denrées de vos colonies,... votre commerce dans ce continent eft le plus effentiel. — En convenez-vous?

MYLORD SPITEAL.

Je me rends.

LE COSMOPOLITE.

Avez-vous jamais calculé à quoi pouvoit fe monter cette feule partie par la répartition locale de vos fréquentations dans la Baltique,

les ports de l'Océan & de la Méditerranée?

MYLORD SPITEAL.

Non.—Je n'ai même jamais porté mes obſervations dans des régions auſſi reculées que celles où vous me tranſportez.

LE COSMOPOLITE.

La choſe eſt cependant aſſez intéreſſante.—Pour moi, j'ai obſervé dans mes divers voyages, & j'en ſuis tombé d'accord avec pluſieurs de vos compatriotes, gens inſtruits & éclairés,... que le commerce politique de la Grande-Bretagne entrepris directement des ports de la métropole avec chacune des nations ci-après, ſe montoit

avec la Ruſſie . . . . . à	2,500,000	Liv. St. par une navigation de plus de		250 Vx.
avec la Suede	800,000	dites . .	idem .	100 dits.
avec le Danemarck . . .	800,000	dites . .	idem .	100 dits.
avec Dantzick . } avec Hambourg . } . . .	1,500,000	dites . .	idem .	150 dits.
avec la France.	800,000	dites . .	idem .	100 dits.
avec l'Eſpagne	3,000,000	dites . .	idem .	150 dits.
avec le Portugal.	4,000,000	dites . .	idem .	250 dits.
avec la Savoye & l'Iſle de Sardaigne	500,000	dites . .	idem .	40 dits.
avec Genes	1,500,000	dites . .	idem .	100 dits.
avec la Toſcane	1,500,000	dites . .	idem .	120 dits.
avec Naples & Sicile . .	1,000,000	dites . .	idem .	130 dits.
avec les Etats du S. Siege	400,000	dites . .	idem .	30 dits.
avec l'Iſle de Malthe . .	100,000	dites . .	idem .	10 dits.
avec Veniſe	800,000	dites . .	idem .	60 dits.
Livres Sterlings	19,700,000	en tout par une navig. directe de		1590 Vx.

ſans les bâtiments & commerces des cabotages des ports étrangers, & ſans ceux d'une navigation directe des Colonies dans tous les ports de ces diverſes nations, qui ne laiſſent pas de faire encore un objet.—En conſéquence, le commerce direct de la Grande-Bretagne avec la partie extérieure de l'Europe, doit être conſidéré oc-

caper lui ſeul 1590 vaiſſeaux marchands, par les débouchés des ſuperflus de la métropole de plus de 19 mil. de liv. ſterl. à 22 liv. tourn. nous aurons liv. 433,400,000. Par cet état, il eſt viſible que la Grande-Bretagne réaliſe dans cette ſeule portion de ſes commerces politiques 400,000,000 millions au moins de revenus, qui recomblent à la majeure partie du déficit de ſes 1186 millions.

VAN MAGDEBOURG.

Ho! ho! ho! que vous extravaguez notre ami! — Quoi! vous voulez faire produire à 433,400,000 liv. d'exportation un bénéfice de plus de 400 millions? mais vous n'y penſez pas! — Songez que rien n'eſt ſi mince & ſi caſuel que les profits du commerce en temps de paix; & que quand nous trouvons 2 & 3 pour 100 en ſus de l'intérêt de notre argent, nous regardons cela comme une très-bonne affaire: .... hé vous parlez de 100 pour 100!

LE COSMOPOLITE.

Vous Van Magdebourg, vous raiſonnez en négociant, & moi je raiſonne en calculateur politique. Si vous me fâchez, je vous prouverai qu'ils doivent en produire plus de mille: ... n'eſt-il pas vrai que ce que vous dépenſez, tombe au profit d'un autre?

VAN MAGDEBOURG.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Que cet autre le dépenſe en faveur de pluſieurs autres?

VAN MAGDEBOURG.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien, ſuivez cette caſcade & vous ver-

rez qu'en politique, le travail des ſujets eſt le ſeul & unique profit; qu'en ſe perpétuant de main en main, il eſt de dix & de vingt fois plus conſidérable que je ne le ſuppoſe. — Mais en me bornant à la ſimple & premiere opération d'un commerce politique, il exiſte que dans cette ſeule opération, la Grande-Bretage réaliſe ſur les nations étrangeres 400,000,000 de liv. tourn. — *preuve*, les 433,400,000 d'exportation ſont au 11 douzieme près, tous remplis par les ſuperflus de vos articles d'induſtrie en draps, camelots, calemandes, ſempiternes, burates, bayettes, bas, bonnets, chapeaux, &c. — Il eſt connu que tous ces divers articles de fabrications, (par les diverſes claſſes d'opérations qu'exigent les matieres premieres avant d'être employées,) laiſſent de pur & ſimple mécanique chez les fabricants, la valeur de 75 à 80 p. 100 de bénéfice. — En conſéquence, ſur 433,400,000 de l'exportation de la Grande-Bretagne dans tous ces articles, il eſt prouvé que la nation Angloiſe a réaliſé à leur ſortie de la métropole au moins . . . . L. 300,000,000.

Le travail des bâtiments qui doivent exporter les 433,400,000 liv. ci-deſſus, entre également dans la ſpéculation politique. — De cette ſeconde opération, il doit reſter au profit de l'Etat les journées de conſtruction, carene, armement & déſarmement deſdits bâtiments, ſalaire de matelots, nourriture, fret, &c. — Pour donner une valeur raiſonnée à tous ces produits, diſons

I iv

Transport. . . . . . . L. 300,000,000.

que chacun de nos 1590 bâtiments dépense dans toute l'année pour ses armemeuts & carene 150 liv. sterl. à 22 liv, de France pour une liv. sterl. nous aurons . . . . . . L. 3,300—

pour les désarmements 50 liv. sterl. idem . L. 1,100—

Ce sera par vaisseau L. 4,400—

Et pour les 1590 L. 6,996,000

Déduisons de cette somme 1 quatrieme pour les valeurs premieres des fournitures . . . . 1,749,000.

Reste libre en bénéfice. . . . . L. 4,247,000.

Reconstruction des vieux bâtiments, ou de ceux naufragés à 6 pour 100 sur les 1590 : 95 vaisseaux toutes les années à 550 liv. sterl. les uns dans les autres de bénéfice. . . . . . . 1,220,000.

L. 5,467,000.

Salaires, nourriture & fret.

Que les uns dans les autres, chacun des 1590 vaisseaux salarie, officiers ou ma-

Transport. . . .	5,467,000.	300,000,000
telots 15 personnes par bâtiment, nous aurons 23,850 personnes (1) à 30 l. par mois les uns dans les autres, ce sera 360 l. par tête l'année & pour les 23,850. . .	8,586,000	
Nourriture à 3 rations par jour, & à 7 s. par ration, (attendu qu'il se gâte des provisions) 21 s. par jour.	9,015,300	
Bénéfice libre du fret à 300 liv. sterl. par vaiss. pour toute l'année sur les 1590 liv. sterl. 477,000 &	10,494,000	
L.	33,562,000	
Bénéfices du Négociant.		
Intérêts des 433,400,000, à 3 pour 100 seulement. . .	13,002,000	91,944,300
Bénéfice en sus des intérêts à 6 pour 100 (2). . , . .	26,004,000	
Bénéfice sur les retours à 4 pour 100 sur 459,402,000. . .	19,375,000	
En tout		L. 391,944,300

(1) Les Anglois naviguent avec moins de monde que les François, & leurs salaires sont plus chers.

(2) Dans l'éloge politique de Colbert, ils sont évalués

laissant en-dehors mille autres revenants-bons, pour les pertes que peuvent essuyer les négociants. — Vous voyez, Van Magdebourg, que toutes ces parties calculées très-cavaliérement, me rapprochent bien des 440 millions de profits que j'ai supposé être réalisés par la Grande-Bretagne dans les 433,400,000 de commerce avec l'Europe.

VAN MAGDEBOURG.

Je me rends. — Certainement on ne peut être plus modéré dans ses combinaisons, y en ayant mille autres que l'on seroit en droit de les y additionner. — J'avoue à ma honte que je n'en serois pas autant; — mais laissons les minucieux détails, pour ne nous point distraire des objets essentiels.

LE COSMOPOLITE.

Par cet état des intérêts mercantils, en combinaison politique, vous conviendrez avec moi, Mylord, que votre commerce avec l'Europe, est une des plus grandes ressources de la Grande-Bretagne.

MYLORD SPITEAL.

Certainement! — je le sens mieux que jamais à présent.

LE COSMOPOLITE.

Puisque vous en convenez, ... avouez encore que si les trois Couronnes des Bourbons vouloient s'entendre, & qu'elle fissent un plan d'arrangement entr'elles pour séquestrer un beau matin tout ce riche commerce, ... que la Grande-Bretagne seroit bien embarrassée.

à 20 pour 100, parce que le commerce de la Compagnie des Indes (dont les bénéfices sont toujours de 100 pour 100) est confondu dans la masse générale de la moins value de celui de la France depuis 1771.

MYLORD SPITEAL

Plus qu'embarraſſée, ſi cela ſe pouvoit.

LE COSMOPOLITE.

Malheureuſement oui, cela ſe peut; & de deux façons bien ſenſibles : la premiere par des procédés honnêtes, en ſuivant rigoureuſement les us & coutumes de la politique moderne : — la ſeconde, en ſe ſervant des mêmes droits que ſe ſont arrogés la Grande-Bretagne & la Pruſſe, d'attaquer toutes les nations ſans déclaration de guerre. — Par le premier arrangement, les Cours de Verſailles & de Madrid avec 25 ou 30 millions de dépenſes chacune, mineroient la nation Angloiſe à la faire tomber en lambeaux en quatre ou cinq ans de temps. — Par la ſeconde, elles l'écraſeroient pour toujours, en tombant, ſans dire gare, (dans une même quinzieme) ſur toute votre marine marchande, ſur votre métropole, ſur Port-Mahon, ſur Gibraltar, ſur Terre-Neuve; & en finiſſant par faire ſoulever, & en rendant indépendantes de l'Europe toutes vos Colonies ſeptentrionales.

VAN MAGDEBOURG.

Tou! tou! tou! mon ami, quelle gambade! — ne voudriez-vous pas encore enjamber l'Angleterre pour y piſſer deſſus comme Gulliverd ſur la ville de l'Illiput?

MYLORD SPITEAL.

Le Coſmopolite nous prend ſans doute pour les enfants des enthouſiaſtes du Comte du Tonneau. — Quelle idée extravagante, mon cher ami, vous a-t-il paſſé dans la tête! — tout votre bon ſens, tout votre jugement, toutes vos connoiſſances politiques échouent avec ce projet. — Comment eſpérer de pouvoir concilier

tant d'opérations, tant d'intérêts divers ſans être apperçu ! — comment, dis-je, pouvoir ſe flatter de mettre en mouvement tant de combinaiſons différentes, tant de reſſorts, tant d'intrigues en pratique, ſans ſe trouver arrêté par quelque obſtacle invincible! — allons, mon cher ami, vous déraiſonnez.

LE COSMOPOLITE

Je ſuis bien dans mon bon ſens : je ne demande que deux ans de préparatifs, & avec 50 millions de dépenſes extraordinaires, je fais opérer à la France & à l'Eſpagne la premiere révolution. — Pour la ſeconde, je dedemande 120 à 130 millions ; & dans moins de quatre mois, (après mes deux ans de préparatifs) j'éreinte la Grande-Bretagne, de façon qu'il ne ſera pas plus queſtion d'elle dans l'Europe, que l'Iſle d'Otahity dans les Terres auſtrales.

MYLORD SPITEAL.

Quoi ! ſi peu de temps pour une ſi rude beſogne !

LE COSMOPOLITE.

Pas davantage. (*au Mylord*) Quoi, vous riez !

MYLORD SPITEAL.

Pourquoi pas : — tenez, voyez St. Albin & Van Magdebourg, ils en rient auſſi.

LE COSMOPOLITE.

Sully eut bien le courage d'en faire autant vis-à-vis du divin Henri IV, quand ce grand Prince lui fit part de ſon projet pour établir une paix durable parmi les nations Chrétiennes. — Ce célebre Miniſtre en ſavoit plus que vous & que moi ; & il revint de ſa prévention, quand il eut entendu l'ordre & le plan du ſyſtême de ſon Souverain. — Ne pourriez-

vous pas à votre tour faire la même choſe à mon égard ?

MYLORD SPITEAL.

Non, je ne le crois pas.

VAN MAGDEBOURG.

Ni moi non plus : — (*au Mylord*) Cependant voyons de quelle façon il s'y prendra.

LE COSMOPOLITE.

Laquelle des deux opérations voulez-vous ?

VAN MAGDEBOURG.

Toutes les deux : — commencez par la premiere qui ſera peut-être favorable à notre commerce ; — car ces Diables d'Anglois nous traverſent par-tout.

MYLORD SPITEAL.

Chacun cherche à gagner ſa vie.

LE COSMOPOLITE.

Rien de plus naturel. — Pour ſatisfaire la curioſité de Van Magdebourg il faut ſe rappeller que nous ſommes tombés d'accord, il n'y a qu'un moment, que le commerce direct de la Grande-Bretagne avec les nations ci-après, ſe montoit.

à	2,500,000	liv. ſt.	avec la Ruſſie,	ou à 22 liv. pour une l. ſt.	L. 55,000,000
à	800,000	dits	avec la Suede	idem - - - -	17,600,000
à	800,000	dits	avec le Danemarck . . .	idem - - - -	17,600,000
à	1,500,000	dits	avec Dantzick, Hambourg & Lubeck	idem - - - -	33,000,000
à	800,000	dits	avec la France.	idem - - - -	17,600,000
à	3,000,000	dits	avec l'Eſpagne. . . .	idem - - - -	66,000,000
à	4,500,000	dits	avec le Portugal . . .	idem - - - -	99,000,000
à	1,500,000	dits	avec Genes.	idem - - - -	33,000,000
à	1,500,000	dits	avec la Toſcane . . .	idem - - - -	33,000,000
à	1,000,000	dits	avec les Etats de Naples.	idem - - - -	22,000,000
à	400,000	dits	avec les Etats du Pape .	idem - - - -	8,800,000
à	100,000	dits	avec l'Iſle de Malthe. .	idem - - - -	2,200,000
à	800,000	dits	avec les Etats de Veniſe .	idem - - - -	17,600,000
à	500,000	dits	avec les Etats de S. M. Sarde.	idem - - - -	11,000,000
à	19,700,000	liv. ſterl.	ou livres tournois de France (1)	- -	L. 433,400,000

(1) L'on obſervera ce qui a été dit, que ceci ne re-

MYLORD SPITEAL.

Oui, nous en ſommes convenus.

LE COSMOPOLITE.

Puiſque nous en ſommes convenus, croyez-vous qu'il fût difficile aux trois Couronnes des trois branches régnantes des Bourbons, de s'arranger avec le Portugal & avec toutes les nations d'Italie, pour faire proſcrire dans leurs ports reſpectifs l'entrée de tous vos vaiſſeaux & de toutes vos marchandiſes?

MYLORD SPITEAL.

Très-difficile, & je regarde même la choſe impoſſible.

LE COSMOPOLITE.

En quoi?

MYLORD SPITEAL.

Par pluſieurs raiſons: — la premiere, comment pouvoir ſe flatter d'exiger de toutes ces diverſes nations, que pour complaire à la France & à l'Eſpagne elles voudront bien ſe priver des avantages que leur procure le commerce de ſes ſujets en liaiſon avec ceux de la Grande-Bretagne, & s'arriérer dans les produits de leurs douanes qui forment la plus riche portion de leurs finances! c'eſt une folie de le penſer. — La ſeconde, c'eſt que quand la choſe ſe pourroit, croyez-vous que les forces maritimes de la Grande-Bretagne ſoyent ſi peu à redouter?

LE COSMOPOLITE.

Toutes les forces maritimes de la Grande-Bretagne ne pourront rien contre cette guerre

garde que le commerce direct des ports d'Europe de la Grande-Bretagne; les Colonies faiſant bande à part, de même que le commerce de cabotage des ports étrangers, qui peut être fait par d'autres pavillons.

de cabinet : — elles échoueroient dans la Méditerranée, une fois qu'elles ne pourroient s'approvisionner nulle part, sinon en Afrique ou dans la Turquie ;... dans quel cas, l'Afrique n'offre que de très-foibles ressources pour des escadres un peu considérables, ne leur offrant que des rades désertes ou des ports hors d'état de pouvoir s'y radouber : la Turquie offre plus d'avantages ; mais elles sont si distantes des côtes des nations Chrétiennes, qu'il paroît presque impossible qu'aucune escadre puisse jamais bloquer long-temps les ports de tant de nations différentes, sans s'exposer elle-même à y périr ; — de sorte que du côté de la force, la Grande-Bretagne ne pourroit rien. — Il ne lui resteroit que la porte de l'intérêt ; & c'est justement celle que les deux Couronnes de France & d'Espagne vont attaquer plus avantageusement que ne pourroit le faire l'Angleterre.

ST. ALBIN.

Ce ne seroit guere dans ce moment,... car nos finances sont bien épuisées & bien mal administrées.

VAN MAGDEBOURG.

Voyons quelle sera cette débacle ; — (*au Mylord*) on vous prépare, mon cher ami, un furieux dégel.

MYLORD SPITEAL.

Il faut croire qu'il ne sera pas bien dangereux.

LE COSMOPOLITE.

Le commerce de la Grande-Bretagne avec les nations ci-après, est reconnu payer aux douanes respectives, soit les droits d'entrée, comme pour ceux de sortie de 8 à 10 pour 100 en tout. — Avec la connoissance de ce produit & celle de la somme particuliere à

laquelle il ſe monte pour chaque nation, la France, l'Eſpagne & les Etats de Naples feront faire par leurs Ambaſſadeurs reſpectifs de très-expreſſes alternatives au Portugal, au Roi de Sardaigne, à la République de Gênes, au Grand-Duc de Toſcane, au St. Pere, à l'Ordre de Malthe, à la République de Veniſe, ou d'accepter une alliance offenſive & défenſive avec les trois Couronnes des Maiſons de Bourbons contre la Grande-Bretagne, ou une guerre ouverte avec chacune d'elles. — Comme les ports de Toulon & de Carthagene ſont aux portes des villes maritimes de toutes ces diverſes nations; que le Portugal eſt enclavé dans l'Eſpagne, il eſt à croire qu'aucune d'elles ne voudra accepter d'une guerre qui les écraſeroit ſans reſſources, malgré qu'elle s'expoſaſſent à en avoir une certaine avec l'Angleterre : .... mais c'eſt à la France & à l'Eſpagne à les protéger, dans quel cas toutes les nations ci-deſſus acceptant l'alliance propoſée, la France & l'Eſpagne s'obligeront de leur payer annuellement, tant que durera cette guerre de cabinet, 12 pour 100 de la valeur du commerce que faiſoient les Anglois avec chacune d'elles. — En conſéquence, le commerce de la Grande-Bretagne ſe montoit toutes les années avec le Portugal.

à	99,000,000	de liv. tourn.	il lui ſeroit payé	à 12 p. 100		L.	11,880,000
à	11,000,000	- idem -	le Roi de Sardaigne	- idem -			1,320,000
à	33,000,000	- idem -	la Républ. de Genes	- idem -			3,960,000
à	33,000,000	- idem -	Duché de Toſcane	- idem -			3,960,000
à	22,000,000	- idem -	Etats de Naples	- idem -			2,640,000
à	8,800,000	- idem -	Etats du St. Siege	- idem -			1,080,000
à	17,600,000	- idem -	la Républ. de Veniſe	- idem -			2,112,000
à	2,200,000	- idem -	l'Ordre de Malthe	- idem -			264,000
à	226,600,000	l. t. à 12 p. 100	moitié pour la France moitié pour l'Eſpagne.		.	L.	27,216,000

MYLORD

MYLORD SPITEAL.

Hé ! croyez-vous que toutes ces diverſes nations vouluſſent s'accommoder d'un arrangement auſſi déſavantageux à leurs beſoins, à leurs aiſances domeſtiques, au commerce de leurs citoyens.

LE COSMOPOLITE.

Certainement, & par pluſieurs raiſons.... Je dis plus, leurs divers Gouvernements en ſeroient enchantés : 1°. plus d'avantages dans les revenus publics ; 2° plus d'encouragement dans leur induſtrie ; celle de l'Angleterre par ſon bon marche étouffant tous les germes naiſſants de leurs fabriques : 3°. leur propre ſûreté, la France & l'Eſpagne étant à leurs portes, & pouvant les écraſer à tous les inſtants avec leurs eſcadres de Toulon & de Carthagene.

VAN MAGDEBOURG.

Je commencerois preſque à croire, Mylord, qu'il pourroit avoir raiſon : — Par-tout où l'on eſt le plus fort, on donne la loi. — La France & l'Eſpagne ſont les plus fortes dans la Méditerranée ; & je craindrois bien pour vous, qu'elles ne réuſſiſſent dans ce projet : mais elles n'auroient pas la même facilité avec les diverſes nations de la Baltique.

LE COSMOPOLITE.

Plus de facilité encore qu'avec celles de la Méditerranée ; la France & l'Eſpagne n'ayant beſoin que de l'alliance du Danemarck :... toutes les autres ſont inutiles.

VAN MAGDEBOURG.

Comment ! la Suede, la Ruſſie, la Pruſſe, Dantzick, Hambourg, Lubeck n'entrent point dans votre conſidération ?

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi ; ... mais point pour des subsides : — comme elles sont pour ainsi dire asservies au Danemarck, ne pouvant ni entrer ni sortir de la Baltique sans lui payer tribut; en ayant le Danemarck pour elle, la France & l'Espagne ont toutes les autres nations de ce continent.

MYLORD SPITEAL.

Hé! comment vous arrangeriez-vous avec le Danemarck ?

LE COSMOPOLITE.

En lui payant un subside d'un million de liv. par mois, tout le temps que durera cette guerre. — De sorte qu'avec 12 millions payés au Danemarck, & avec 27, 216, 000 liv. répartis aux diverses Puissances de la Méditerranée 39,216,000 en tout, ou 40 millions, la France & l'Espagne interceptent tout le commerce direct de la Grande-Bretagne avec la terre ferme de ce continent.

MYLORD SPITEAL.

Il lui restera celui de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde qu'elle pourra toujours faire, & qu'elle sera avec plus d'avantage.

LE COSMOPOLITE.

Hé, comment le ferez-vous, si vous n'avez plus de débouchés ? — vos Colonies pourront-elles consommer toutes leurs denrées ? — pourrez-vous manger tout seuls toute votre pêche du hareng & de la morue ? — pourrez-vous mettre en usage tous vos divers articles d'industrie ? . . . . non. — Quand tout cela ne pourra plus se faire, où prendrez-vous vos revenus ? — comment vous remplirez-vous du vuide de plus de 400 millons occasionnés dans vos dé-

penſes générales? — Conſidérez la caſcade immenſe qu'entraîne ce défaut de débouché, combien elle laiſſe de citoyens oiſifs, & combien elle arriere les recettes publiques? — Dans la ſpéculation politique, tout étant lié depuis le Souverain juſqu'au moindre des ſujets, dès que l'on affoiblit les intérêts particuliers, on détruit les intérêts d'un Gouvernement; & la décadence devient parfaite par l'oiſiveté & la miſere des peuples. — Jugez-en par l'Eſpagne après Philippe II juſqu'à Philippe V! — Que la France & l'Eſpagne faſſent durer ſeulement quatre ans cette guerre de cabinet! . . . où en ſera la Grande-Bretagne! . . . elle ſera anéantie pour plus d'un ſiecle.

MYLORD SPITEAL.

Hé! la France & l'Eſpagne feront-elles mieux? leurs ſubſides ne les dévoreront-elles pas? — leur commerce ne ſouffrira-t-il pas des déchets?

LE COSMOPOLITE.

Certainement elles feront beaucoup mieux. Conſidérez que leur plus forte dépenſe pour chacune ſera de 20 millions: mettez-en 20 de plus pour tous les autres extraordinaires de cette guerre, ce ſera 40 millions: . . . dans 4 ans elles auront dépenſé 160 millions chacune en extraordinaire, tandis que vous compterez 1600 millions au moins de vuide dans votre balance politique: — d'ailleurs, de vos reſſources à celles de la France il y a très-loin. — La France peut toujours faire par terre ſon commerce avec les nations du Nord & du Midi de l'Europe, ce que ne pourra jamais la Grande-Bretagne. . . . Le ſort de ſes Colonies l'intéreſſe très-peu aujourd'hui, quoiqu'avec quelques prévoyances, elle puiſſe très-bien les rendre im-

prenables. — Celles de l'Efpagne font à l'abri d'infulte par leur fituation & par les troupes réglées en cavalerie qu'elle y entretient. —Sa navigation eft très-peu de chofe en Europe & en Amérique ; de forte que toutes ces pofitions doivent faire frémir la Grande-Bretagne.

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, mon cher Mylord, je commercerois à croire que notre Cofmopolite raifonne jufte; & que fi la France & l'Efpagne vous attaquoient de la façon qu'il le dit, ... il y auroit furieufement à craindre pour vous.

MYLORD SPITEAL.

Si la chofe étoit praticable, je le craindrois auffi : — mais j'y entrevois tant d'enchaînements, tant d'inconvénients, tant de difficultés, que je regarde comme impoffible l'exécution d'un femblable projet.

VAN MAGDEBOURG,

Pas fi impoffible, mon cher Mylord : — dans les commencements, j'en riois comme vous.

MYLORD SPITEAL.

Très-impoffible, vous dis-je. — Comment fe flatter de pouvoir forcer le Portugal, la Savoie, le Danemarck, Gênes, Venife, &c. d'adhérer à cette confédération ?

VAN MAGDEBOURG.

Ce précieux métal, cette fatale pluie qui vainquit Danaé, peut vaincre l'Univers.

LE COSMOPOLITE.

Que la France donne de l'ame à la vérité de Van Magdebourg ! qu'elle place 50 mille hommes fur les frontieres de la Savoie avec 20 vaiffeaux de guerre & quelques frégates bien armées à Toulon; & que l'Efpagne en faffe autant vis-à-vis du Portugal & dans le port

de Carthagene ! . . . quelle eſt la nation maritime de l'Italie qui voudra expoſer ſes ports à la fureur de deux eſcadres auſſi formidables ! — aucune, mon ami, aucune.

Van Magdebourg.

La choſe eſt plus que certaine, mon cher Mylord, la France & l'Eſpagne, (pour ainſi dire) pouvant de leurs lits bombarder l'Italie, au-lieu que l'Angleterre ne peut y arriver que par une navigation de plus de 800 lieues, remplie de détours & de haſards ſans nombre. — D'ailleurs, ou de la part de la France ou de la part de l'Eſpagne, voilà 20 vaiſſeaux de ligne & 20 frégates au moins qu'il faudroit détruire, avant que de toucher à l'Italie.

Le Cosmopolite.

Du côté des Puiſſances du Nord, que la France tienne également deux armées de 50,000 hommes, l'une en Alſace & l'autre en Flandre, 30 vaiſſeaux de ligne toujours armés à Breſt ; ... que l'Eſpagne en faſſe autant au Ferreol & le Danemarck, une quinzaine ſeulement à l'entrée de la Baltique, qui eſt-ce qui oſera épouſer la querelle de la Grande-Bretagne ? — aucune Puiſſance, mon cher Mylord, pas même la Hollande.

Van Magdebourg.

Non aſſurément, pas même la Hollande, la nation Angloiſe nous dévorant dans tous nos commerces du Nord & du Midi, & nous inſultant dans toutes ſes guerres ; — d'ailleurs, quelle eſt la Puiſſance qui voudroit traverſer une ſi terrible confédération !

Le Cosmopolite.

L'on craint toujours plus l'ennemi qui loge

à notre porte, quelque foible qu'il soit, qu'un plus fort qui nous menace de 800 lieues. — Que pourroit toute l'Italie ensemble pour la Grande-Bretagne quand elle se déclareroit pour elle ? ... rien ; .... que des secours stériles & ruineux, n'ayant ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, ... elle exposeroit immanquablement toutes ses villes maritimes à être écrasées par les bombes de la France & de l'Espagne, ou à être dévorées d'épuisement & de misere par les secours continuels qu'elles seroient obligées de fournir aux escadres de la Grande-Bretagne. — Cette alternative cruelle doit vous prouver que les intérêts de l'Italie, dans cette confédération, sont les mêmes que ceux de la France & de l'Espagne ; & qu'elle doit se soumettre en tout & par-tout à leurs volontés ; — qu'il est de la prudence d'accepter aveuglément toutes les propositions de ces deux Puissances ; & l'Angleterre doit se convaincre, qu'il est très-possible à la France & à l'Espagne avec 25 ou 30 millions de dépenses extraordinaires chacune, de lui susciter une guerre la plus sanglante & la plus malheureuse.

VAN MAGDEBOURG.

Vous me paroissez un peu étonné, Mylord !

MYLORD SPITEAL.

Je le suis en effet : .... je n'aurois jamais cru qu'une telle combinaison fût possible ; & je vois actuellement par la marche de ces intérêts, qu'il seroit très-facile de pouvoir la réaliser. — Ce diable d'homme m'a tellement renfoncé la parole dans le cœur, que je n'ose plus lui demander, quel pourroit être son second moyen pour abattre la puissance de la Grande-Breta-

gne :—je crains qu'il ne me découvre un ſecond enfer prêt à nous dévorer.

LE COSMOPOLITE.

Il ne faut pas s'attriſter pour cela, mon cher Mylord : — ce que nous diſons ici ne fait de mal à perſonne. — Nous nous amuſons :... nous politiquons, & nous ne faiſons périr perſonne. — Quand on ne renverſe les Empires que par des paroles, on ne fait jamais de malheureux.

MYLORD SPITEAL.

Oui, ... mais tout ce que vous venez de dire a un fond de poſſibilité ; & de tout ce qui eſt poſſible en politique, il faut s'en méfier : — car à votre avis, il ſemble que la France & l'Eſpagne n'ont qu'à vouloir.

LE COSMOPOLITE.

Oui, elles n'ont qu'à vouloir ; & la Grande-Bretagne peut être priſe dans des filets comme le lion d'Eſope.

VAN MAGDEBOURG.

L'on ne fait pas toujours tout ce que l'on deſire.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi :.... dans le fait dont nous parlons, la France & l'Eſpagne peuvent très-aiſément arrêter la confédération dont je viens de vous entretenir ; & avec un peu de prudence & d'adreſſe, elles peuvent la rendre plus terrible pour la Grande-Bretagne, que celle des Grecs ne le fut pour la malheureuſe ville de Troye.

VAN MAGDEBOURG.

Coſmopolite, vous aſſommez le pauvre Mylord.

LE COSMOPOLITE.

Oui, la Grande-Bretagne peut être écraſée

ſans reſſource avec 120 à 130 millions de dépenſes extraordinaires de la part de la France & de la part de l'Eſpagne.

MYLORD SPITEAL.

Il faut ſortir de perplexité. — Comment cela, s'il vous plaît ?

LE COSMOPOLITE.

En m'accordant ce que je vais vous demander.

MYLORD SPITEAL.

De quoi s'agit-il ?

LE COSMOPOLITE.

Qu'il puiſſe être libre à la France de faire un troc avec le Portugal de la Guiane en Amérique avec les Iſles Maderes de l'Océan.

MYLORD SPITEAL.

Sûrement elle le peut ; & la Grande-Bretagne le voudroit bien. — La Guiane peut former un jour une Colonie très-riche & très-puiſſante à la France, au-lieu que les Maderes ne feront jamais que des os à ronger.

LE COSMOPOLITE.

Os à ronger ou non ; ... dès que vous me l'accordez, votre ruine eſt complete.

ST. ALBIN.

J'ai bien peur, mon cher ami, que vous ne gâtiez un plan bien concerté ; & qu'en voulant lui donner trop d'intérêts, vous ne renverſiez votre beſogne : — car votre confédération avec l'Italie & le Dannemark eſt très-bien raiſonnée.

LE COSMOPOLITE.

Ce que j'ai à y ajouter, ne gâtera rien : ce ſont des glaces après le repas. — Suppoſons le troc de la Guiane conſommé, & la France en poſſeſſion de toutes les Iſles Maderes.

VAN MAGDEBOURG.

Bien, nous n'y repliquons rien.

LE COSMOPOLITE.

Vous ſavez tous que l'Eſpagne poſſede les Iſles Canaries; & que ces iſles courent à-peu-près Nord & Sud avec les Maderes à 100 lieues de diſtance les unes des autres.

VAN MAGDEBOURG.

Oui, nous ſavons cela.

LE COSMOPOLITE,

Hé bien, c'eſt de ces Iſles Canaries & des Maderes, que je veux faire ſortir tous les armements qui doivent tomber à l'improviſte ſur l'Angleterre. — De la Havane ſortiront ceux qui iront ſaccager toutes vos pêcheries de Terre-Neuve, du golfe St. Laurent, &c.—De Toulon, ceux qui attaqueront Minorque ou Port-Mahon; & de Cadix & de Carthagene, ceux qui bloqueront Gibraltar, quand l'Eſpagne en fera le ſiege par terre.—Toutes ces opérations doivent s'exécuter à jour marqué, au plus tard dans une même quinzaine.

VAN MAGDEBOURG.

Savez-vous, notre très-cher Coſmopolite, que la tête vous tourne; & que vous êtes très-heureux d'avoir affaire à des gens qui vous connoiſſent d'auſſi longue main que nous? — S'il y avoit ici quelqu'étranger qui vous entendît diſcourir de la ſorte, il vous prendroit pour un empirique, qui ſe perd en raiſonnements ſuperflus, pour expliquer la poſſibilité de la pierre philoſophale. Quoi! vous prétendez dans une même quinzaine faire attaquer l'Angleterre, Gibraltar, Port-Mahon & Terre-Neuve? vous êtes fou, mon ami, vous êtes fou!

LE COSMOPOLITE.

Oui, toutes ces poſſeſſions dans la même quinzaine,... ſans être fou & ſans que la Gran-

de-Bretagne ni aucune Puissance d'Europe puisse s'en douter.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez donc le secret de Cadmus, qui faisoit sortir les hommes de la terre, ou celui de Pierra, qui les recréoit en jettant des pierres derriere sa tête.

LE COSMOPOLITE.

Non, je n'ai pas ce secret, & personne ne s'en doutera.

VAN MAGDEBOURG.

Vous êtes admirable.

ST. ALBIN.

Je crains bien que notre Cosmopolite ne nous fasse voir le second tome de l'accouchement de la montagne.

LE COSMOPOLITE.

Je vous entends, St. Albin.... La montagne enfanta une souris, & moi j'enfanterai des prodiges.

ST. ALBIN.

Je le souhaite.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez de grands secrets, mon cher ami, & de plus grands moyens encore.

LE COSMOPOLITE.

Des moyens sûrs, autant que la prudence humaine peut s'en promettre. — Ne vous ai-je pas dit qu'il ne me falloit que deux ans de silence & de préparatif ?

MYLORD SPITEAL.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien, dans ces deux ans de silence & de préparatif, je veux réunir aux Canaries & aux Maderes 12 à 13 mille hommes de troupes ré-

glées de chaque côté ; deux escadres de 15 à 20 vaisseaux de ligne tous armés, tous les équipages & trains d'artillerie nécessaires dans les campements & dans les sieges ; . . . . & à jour marqué, je veux faire prendre le large à tous ces préparatifs, pour venir faire une descente en Angleterre : la France du côté de Portsmouth, & l'Espagne au nord de Bristol.

VAN MAGDEBOURG.

Allons, allons, mon cher ami, finis tes extravagances : . . . à t'entendre, l'on diroit que tu n'as voyagé sur mer qu'avec Robinson Crusoé ; quoi ! vouloir attaquer l'Angleterre de si loin & avec aussi peu de monde !

MYLORD SPITEAL.

Quand même cela se pourroit, . . . que feriez-vous avec vos 24 à 26 mille hommes partagés en deux armées ? — croyez-vous l'Angleterre si dépourvue de troupes, qu'elle ne fût en état de détruire ces deux foibles armées ?

LE COSMOPOLITE.

L'ennemi que l'on surprend est à moitié vaincu. — L'Angleterre, en temps de paix, n'a que très-peu de troupes en pied, & elles sont généralement dispersées dans ses trois Royaumes, à Port-Mahon, à Gibraltar, à Jersey & à Quernesey ; de sorte que les deux armées de France & d'Espagne en surprenant la Grande-Bretagne, sont plus que suffisantes pour faire leur débarquement sans obstacle ; . . . se bien retrancher & se maintenir à terre sans beaucoup d'inconvénients, en attendant les renforts qui leur seront envoyés, (au premier avis), des ports de Bretagne, de Normandie & de Picardie, de Galice & de Biscaye.

VAN MAGDEBOURG.

Ces renforts feront-ils bien confidérables ? car quand on eft éloigné de fon pays, il faut fe défendre par fes feules forces.

LE COSMOPOLITE.

Oui, ... 40,000 hommes de la part de la France & 30,000 de celle de l'Efpagne.

MYLORD SPITEAL.

Il vous feroit plus aifé de faire paffer des renforts à vos armées débarquées en Angleterre, qu'il ne vous feroit facile de faire tous vos préparatifs fans éclat. D'ailleurs, comment pouvoir faire fubfifter dans des Ifles auffi bornées & auffi ftériles que les Canaries & les Maderes, 40,000 ames de plus ? à quoi pourroit fe monter tout le monde de ces deux expéditions ?

LE COSMOPOLITE.

Qui en a fato la lege, a fato l'engano, diche l'Italiano. — Par la réflexion on vient à bout de tout. — La France ayant la propriété des Ifles Maderes, dans les commencements de leur poffeffion, elle ne pourroit guere fe difpenfer d'y tenir conftamment en garnifon cinq à fix mille hommes de troupes réglées, & deux ou trois vaiffeaux de guerre conftamment en ftation, afin de pouvoir accoutumer (fans violence) cette nouvelle population aux ufages & coutumes de fon Gouvernement. — Cette néceffité abfolue jette un voile fur toutes les allées & venues que peut faire la France dans fes Ifles, pour y parfaire fon armement, qui en étant préparé de loin & par des voies détournées, devient imperceptible, je dirai même incroyable. — Pour bien appercevoir l'adreffe & la diffimulation qu'il faut pratiquer dans tous ces préparatifs, — il faut penfer que la France aura à réu-

nir aux Maderes 12 à 13,000 hommes de troupes réglées, 20 vaiſſeaux de guerre, une quarantaine de vaiſſeaux de tranſport, ... les tentes & les bagages des troupes, la poudre, les canons, les mortiers, les boulets, les bombes, & tous les autres embarras militaires, ſans les approviſionnements journaliers des troupes & des eſcadres, depuis le moment de leur arrivée aux Maderes juſqu'à celui de leur débarquement en Angleterre.

ST. ALBIN.

Comment pourrez-vous arranger tout ce vaſte charroi, ſans que des voiſins jaloux puiſſent s'en douter ?

LE COSMOPOLITE.

En s'y prenant comme je vais le dire. — Premiérement, il faut que la France ne tranſporte preſque rièn de ſes ports. — Secondement, tous les plus grands beſoins de cette expédition doivent être retirés de chez ſes voiſins & par les propres vaiſſeaux de ces mêmes voiſins.

MYLORD SPITEAL.

En voici bien d'une autre ! ... il voudra peut-être ſe ſervir de nos propres vaiſſeaux pour armer notre ruine ?

LE COSMOPOLITE.

C'eſt la pure vérité.—Commençons par l'Angleterre.—L'Angleterre peut fournir à la France, pour ſon expédition, du bled, du bœuf ſalé, du poiſſon ſalé, des légumes ſecs, du riz de la Caroline, des duelles pour les futailles, de la bré, du goudron, du plomb pour les balles de fuſil, &c. — Par une perſonne de confiance, en forme d'opération mercantille, il faut qu'elle faſſe acheter tous ces divers objets en Angleterre même, & qu'ils ſoient tranſportés en droi-

ture de ces ports dans ceux des Maderes, par les propres vaiſſeaux de cette nation. — Elle fera la même choſe vis-à-vis de la Hollande, de la Suede & de la Ruſſie, où elle peut trouver tous les approviſionnements néceſſaires de bouche & de guerre pour ſon expédition. — Ceux qui ſont perſonnels à la France, comme les vins, les huiles, les eaux-de-vie, &c. elle les fera paſſer des ports de France, par des expéditions ſuppoſées pour l'Amérique.

VAN MAGDEBOURG.

Mais dites-nous un peu comment tiendrez-vous cachés tous vos préparatifs, ſi vous vous ſervez des vaiſſeaux marchands de tant de diverſes nations ? & comment ferez-vous paſſer vos 12,000 hommes de troupes, ſi vous ne vous ſervez pas ouvertement des vaiſſeaux François ?

LE COSMOPOLITE.

Et quant au ſecret, il eſt tout ſimple. J'ai demandé deux ans de temps ; & dans ces deux ans de préparatif, je n'aurai beſoin au plus que de 5 à 6 mois du ſecret rigoureux. — Juſqu'à cette époque, tous les vaiſſeaux qui arriveront aux Maderes ſeront libres, parce que les approviſionnements dont ils ſeront chargés, ne ſe préſenteront que comme des ſpéculations de commerce. — Mais du jour que commenceront les ſix mois en queſtion, tous les vaiſſeaux qui arriveront aux Canaries ou aux Maderes, ſeront arrêtés : on leur ôtera voile & gouvernail juſqu'à plus de 30 jours après le départ des expéditions. — Tous les vaiſſeaux qui ſeront Anglois ſeront confiſqués, & on les diſpoſera de façon à pouvoir tranſporter des troupes, ou à être échoués pour faciliter les débarquements. — Ceux qui ſeront des nations amies, ſi

l'on en a befoin, feront incorporés dans l'expédition; & on leur payera un bon fret à tant par mois jufqu'à leur renvoi. — Vous voyez qu'avec de l'adreffe, on peut venir à bout de tout, & conferver cet extérieur de diffimulation & de réferve qui décide toujours du fuccès d'une très-grande affaire. — Il faut en tout de la prudence, du myftere, de l'activité & du flegme en même temps; ne point précipiter ce que l'on a intérêt de faire réuffir; ... ne point dévorer le temps par l'impatience, il faut attendre fon bénéfice de fon bénéfice; ne point brufquer ce que la prudence nous ordonne de temporifer; ... ne point ruiner fes efpérances par des difpofitions hafardées. — Tout en politique doit être toifé & retoifé par la réflexion.

MYLORD SPITEAL.

Il paroît que vous excellez dans cette carriere, & que vous nous y arrangez affez bien : — fe fervir de nos denrées, de nos vaiffeaux pour les tourner contre notre ruine, les confifquer fans déclaration de guerre!

LE COSMOPOLITE.

Mais, Mylord, la loi doit être égale : .... la Grande-Bretagne ne l'a-t-elle pas fait en 1755? ... pourquoi la France l'Efpagne ne le feroient-elles pas à leur tour?

VAN MAGDEBOURG.

Voilà ce que c'eft, mon cher Mylord, que de donner de mauvais exemples : tôt ou tard on en eft puni. — La Grande-Bretagne a infulté fans difcontinuer les trois Couronnes des Maifons de Bourbon, celles-ci le lui rendent à leur tour.

LE COSMOPOLITE.

De nation à nation, il ne fut jamais de pe-

tites injures ni de pardon à en efpérer. — C'eft par la force que l'on domine & que l'on en impofe. — Malheur aux Gouvernements qui s'oublient trop témérairement vis-à-vis d'un voifin puiffant. — Les infultes de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la France en 1755, & vis-à-vis du Roi de Naples en 1746, font gravées trop profondément dans les cœurs de ces deux Monarques, pour que ces deux Puiffances puiffent jamais les oublier. — En conféquence, elle doit s'attendre tôt ou tard à la vengeance éclatante dont nous nous entretenons. — Pendant les quinze premiers mois des préparatifs pour les deux années dont nous avons parlé, la France, par une perfonne de confiance, fera acheter à Riga une ou deux cargaifons de bois de charpente, pieux, folives & planches qu'elle fera tranfporter en droiture de ce port aux Maderes par des vaiffeaux Hollandois, afin de s'en fervir pour arranger fes bâtiments de tranfport, & pour conftruire les barraques qui feront néceffaires aux approvifionnements lors de la réunion des troupes auxdites Maderes. — Egalement un chargement de la bré, du fuif & du goudron à Archangel, pour l'ufage de l'expédition. — Un de fer en barres rondes & plates pour les cercles des futailles & les chevaux de frife pour les campements, que l'on forgera à Madere. — Un de duelles grandes & petites, en Angleterre, pour radouber les barrils & les futailles pour l'eau; & en augmenter le nombre, s'il le faut. — Un de cordes blanches de toute groffeur, en Hollande, pour les charrois de l'armée, les lacs ou les tirants des tentes, des bagages & autres néceffités. — Un de groffe toile

toile à voile du Brabant, en Hollande, pour faire les tentes pour les campements, tant à Madere qu'en Angleterre. — Toutes ces parties ne craignant point de se gâter, comme les approvisionnements de bouche, la France les fera commettre de très-bonne heure, afin qu'elles soient rendues à leur destination dans la premiere année des préparatifs. — Tout ce qui sera commestible ou approvisionnements militaires, marchera comme je vais le dire. — Les expéditions sur l'Angleterre ne devant partir que du 1 au 15 de Juin des Canaries & des Maderes, la France, 7 ou 8 mois auparavant, prétextera lui avoir été demandé par son Gouverneur de l'Isle de Bourbon 5 à 6 mille hommes de troupes réglées, pour mettre à la raison les peuples de l'Isle de Madagascar qui leur refusent constamment des vivres, ce qui sera accordé. — En conséquence, la Cour de Versailles ordonnera l'armement en flûte de 3 vaisseaux de guerre de 74 canons, (qui auront leur grosse artillerie en cale,) avec deux ou trois frégates, qui, avec six des plus gros vaisseaux de son ancienne compagnie des Indes, (prêtés en apparence à des négociants pour ce commerce,) embarqueront les 6000 hommes de troupes de France, dans les premiers jours de Janvier, comme pour les Isles de Bourbon. — A une certaine hauteur, il sera remis au Commandant de cette escadre un plit de la Cour, qui lui ordonnera de se rendre en toute diligence, avec tout son convoi, aux Maderes. — A cette époque, le Commandant de l'armée de terre de cette expédition paroîtra avoir été nommé Commandant des Isles du vent, & son adjoint Commandant de St.

Domingue. — En conséquence, ces deux Généraux s'embarqueront séparément dans le courant de Mars sur deux vaisseaux de guerre : on joindra à chaque vaisseau de guerre une frégate ; & dans l'une & l'autre division, on y embarquera 7 à 800 hommes en apparence pour les Colonies de l'Amérique : mais par un ordre cacheté comme ci-devant, ces deux vaisseaux & leurs frégates auront également ordre de se rendre auxdites Isles Maderes. — La Cour de Versailles, (du moment qu'elle aura arrêté son projet), aura attention de tenir constamment en station un vaisseau de guerre & une frégate à la Martinique, & tout autant à St. Domingue ; & il sera ordonné aux uns & aux autres (l'année de l'expédition), d'être rendus aux Maderes par tout Avril. — Egalement vers la fin d'Avril, la Cour de Versailles ordonnera le renouvellement de la garnison de Madere. — En conséquence, elle fera travailler à l'armement en flûte de 3 vaisseaux de ligne (qui auront en cale leur grosse artillerie), & 3 frégates avec quelques vaisseaux marchands, dans lesquels on embarquera les 5000 hommes de troupes nécessaires, pour être rendues au plus tard auxdites Maderes par tout Mai. — Il sera accordé à plusieurs négociants six permissions particulieres pour l'Inde, (sans les six jointes aux 3 vaisseaux de guerre dont il a déja été parlé), auxquels on prêtera six des plus gros vaisseaux de l'ancienne compagnie ; & ces vaisseaux qui partiront au plus tard par tout Février, par des plits cachetés (pour les Capitaines), remis à des personnes de confiance qui s'y embarqueront, ordonneront auxdits Capitaines de se rendre auxdites Maderes. — Tous les vaisseaux de guerre armés en flûte,

arrivés auxdites Maderes, acheveront de s'armer en guerre; & les 12 vaisseaux de l'ancienne compagnie accordés en apparence au commerce, seront percés en vaisseaux de guerre. — De sorte que sans éclat & par des dispositions toutes dispersées, la France parviendra de rassembler, (pour son expédition sur l'Angleterre), aux Isles Maderes.

De station à Madere.		2 Vx. de lig.		
Expédit. comme pour l'Inde.	6000 hom.	3 . dits	2 frég.	6 de la Ce.
De retour de la Martinique & St. Domingue.		2 . dits	2 dites	——
Expéditions des Commandants comme pour les Isles.	800 dits	2 . dits	2 dites	——
Comme pour le commerce de l'Inde		——	——	6 dits
Renouvellement de la garnison en Mai	5000 dits	3 . dits	3 dites	6 Vx. md.
Que l'on tirera de l'ancienne garnison	3800 dits	——	——	——
	15,600 hom.	12 Vx. de lig.	9 frég.	12 de la Ce.

Dans les douze vaisseaux de la compagnie, dans les six marchands affretés, de même que dans les vaisseaux de guerre, la Cour de Versailles y fera embarquer en caisses bien fermées, les selles, brides, sabres & pistolets pour 3000 hommes de cavalerie; & tous les canons & boulets nécessaires pour armer en guerre les vaisseaux de la Compagnie. — Tous les vaisseaux de guerre auront à bord double provision de poudre, pour en céder aux vaisseaux de la compagnie & à l'armée de terre débarquée en Angleterre.

MYLORD SPITEAL.

Cet arrangement me paroît assez bien imaginé : .. seulement je n'y trouve qu'un très-petit inconvénient.

LE COSMOPOLITE.

Quel est-il?

MYLORD SPITEAL.

C'eſt celui de faire ſubſiſter tant de troupes & tant de matelots dans une pays auſſi court que les Maderes ; — car à vue de pays, voilà bien près de 30,000 d'extraordinaire que vous jettez dans ces Iſles.

LE COSMOPOLITE.

Doucement, & vous verrez que tout ira avec préciſion.

VAN MAGDEBOURG.

Je commencerai preſque de gager que ce diable-là ſe ſauvera encore de notre perſifflage; & que c'eſt nous qui aurons eu tort de nous être moqué de lui.

LE COSMOPOLITE.

Je l'eſpere. — Comme je m'apperçois que le Mylord eſt impatient de ſavoir de quelle façon je ferois ſubſiſter mes 30,000 hommes, il faut le tirer de peine, & finir des diſpoſitions qui ne tiennent plus qu'à très-peu de choſe.

VAN MAGDEBOURG.

Comme il y va, très-peu de choſe ! les beſoins journaliers de 30,000 hommes dans un pays borné, iſolé, ſtérile, où tout doit arriver de loin : — il appelle cela peu de choſe.

LE COSMOPOLITE.

Oui, mon cher Van Magdebourg, c'eſt peu de choſe, & vous allez en juger : faiſons compte que notre expédition raſſemble aux Maderes 30,000 ames, tant Officiers, ſoldats, matelots que bouches inutiles ; & qu'il faille 6 mois pour la compléter ; .... mettons en ſept, ſi vous voulez : ... pendant ces ſept mois, la Cour de Verſailles ne ſera pas dans le cas d'y nourrir tout ce monde, beaucoup ne s'y rendant que par troupes détachées en Mars,

Avril ou Mai ; & tous les équipages de vaiſſeaux ayant leurs rations dans leur bord. — Mais comme il y aura à compter la nourriture de tout ce monde pendant le trajet de l'expédition des Maderes ſur l'Angleterre, & celle de trois mois au moins de l'armée débarquée en Angleterre, ... ſuppoſons que tous ces 30,000 hommes ſoient rendus à Madere le 1er. Janvier, & qu'ils n'en ſortent que le 30 de Juillet, ... nous aurons 7 mois ou 211 jours à pourvoir. — En conſéquence, ſuppoſons que chacune de ces 30,000 ames conſomme par jour.

Conſommation journaliere.	*Total de la conſommation d'un jour.*	*Conſommation pour un mois.*	*Conſommation des 7 mois, pour 30,000 hommes.*
2 livres de pain . . .	60,000 livr.	1,800,000 livr.	12,600,000 livr.
4 onces viande ſalée .	7,500 livr.	225,000 livr.	1,575,000 livr.
3 dits riz, ou légumes ſecs	5,625 livr.	168,750 livr.	1,181,250 livr.
1 pinte de vin	30,000 pint.	900,000 pint.	6,300,000 pint.
1 poiſſon de vinaigre . .	3,750 pint.	112,500 pint	787,500 pint.
1 poiſſon d'eau-de-vie . .	3,750 pint.	112,500 pint.	787,500 pint.
2 onces d'huile (1) . . .	3,750 livr.	112,500 livr.	787,500 livr.

Les 12,600,000 liv. de pain, — à 220 liv. de pure farine pour un ſeptier, & à 14 onc. de farine pour une liv. de pain, demandant 59,500 ſeptiers; on en paſſe pour ce qui peut ſe gâter. . . 70,000 ſeptiers.
Les 1,575,000 dits viandes ſalées, ou 15,750 quint. id. 18,000 quintaux.
Les 1,181,250 dits riz, ou légum. ſecs, 11,813 dits id. 12,000 quintaux.
Les 6,300,000 pintes de vin, — à 60 pint. p. une millerole meſure de Provence, 10,500 id. 12,000 miller.
Les 787,500 dites vinaïgre . idem . per idem 1,313 id. 1,500 idem.
Les 787,500 dites eau-de-vie id. . per idem 1,313 id. 1,500 idem.
Les 787,500 dites liv. huile . . 7,875 quintaux idem id. 8,500 quintaux.
Les 70,000 ſeptiers de bled à 3000 ſept. par cargaiſon, exigent 24 ou 25 cargaiſons, que l'on y fera paſſer de Dantzick, d'Hambourg, d'Angleterre, d'Hollande, & de Turquie s'il le falloit.
Les 18,000 quintaux de viande ſalée, à 4000 quintaux, forment également cinq ou ſix cargaiſons, que l'on tirera d'Irlande, d'Hollande & de Hambourg.

(1) Les rations ſont hors de la coutume, pour obvier à ce qui peut ſe gâter.

Les 12,000 milleroles de vin, compos. 4000 bariq. du commerce des Isles
Les 1,500 dits du vinaigre } idem 1000 dits . . idem . . . .
Les 1,590 dits eau-de-vie }
Les 8,500 quintaux huile, environ 2,500 dits . . idem . . . . .

Ces quatre parties, on les tirera de Provence & du Languedoc; & l'on en composera 8 à 10 cargaisons, que l'on fera passer à Madere, comme expédiés pour l'Amérique;... ce qui vous compose en totalité 44 ou 45 cargaisons, dont 10 seulement sortent des ports de France, sans que l'on puisse soupçonner leurs destinations.

MYLORD SPITEAL.

Mais ne soupçonneroit-on pas celles faites dans l'étranger?... car voilà bien des denrées pour un petit pays.

LE COSMOPOLITE.

Non certainement, on ne pourra jamais les soupçonner, parce qu'elles seront tellement divisées & commises par des gens si distants du Ministere, qu'elles paroîtront des purs objets de spéculation mercantile. — D'ailleurs, on sait que les Isles Maderes sont peu fertiles, peu pourvues, privées de mille objets nécessaires à la vie; & tous ces approvisionnements paroîtront des objets de commerce pour la consommation des habitants & de la garnison.

VAN MAGDEBOURG.

(*à St. Albin*) Voilà, mon cher ami, ce que l'on appelle savoir lier son paquet: — il en est parbleu sorti!... je ne l'aurois jamais cru. — Quels tours & détours dans la marche de ses opérations!... Reste à savoir si l'Espagne aura l'adresse de savoir en faire autant.

LE COSMOPOLITE.

Certainement, & plus facilement encore que la France, l'Espagne ayant des Colonies immenses à pourvoir, des vaisseaux marchands dans son commerce qui sont presque tous des vaisseaux de guerre. — De façon qu'en liant sa Bisque pour les approvisionnements des Canaries dans le même ordre que je viens de le

décliner pour la France, dès le mois de Janvier de l'année de l'expédition ſur l'Angleterre, elle diſpoſera ſes opérations militaires. — En conſéquence à cette époque, elle fera partir de Cadix pour la mer du Sud 2 vaiſſeaux de guerre, 2 frégates & 3 vaiſſeaux marchands, ſur leſquels elle embarquera 2500 hommes de troupes réglées; & le Commandant de cette eſcadre aura ordre de relâcher aux Canaries, où celui de l'Iſle lui remettra un plit de la Cour qui lui enjoindra de s'y détenir avec tout ſon convoi juſqu'à nouvel ordre. — Egalement dans le mois de Février, ſur un vaiſſeau de guerre & ſur un vaiſſeau marchand, elle fera embarquer dans la même baie de Cadix 600 hommes de troupes comme pour Buenos-Aires, qui ſe rendront avec la même précaution aux Canaries. — Il ſera embarqué en Mars au Ferreol ſur 2 vaiſſeaux de guerre, 2 frégates & 6 vaiſſeaux marchands, 1800 hommes, en apparence 600 hommes pour Puerto-Ricco, 600 pour St. Domingue, & 600 pour la nouvelle-Orléans; & cette troiſieme diviſion ſe rendra auxdites Canaries ſous la même apparence que les premieres. — En Avril, on fera ſortir de Cadix, comme pour la Havane & le Mexique, 3000 hommes de troupes qui ſeront embarquées ſur dix ou douze vaiſſeaux étrangers, eſcortés par deux vaiſſeaux de guerre & deux frégates, & qui auront les mêmes ordres que deſſus. — Egalement il ſera embarqué ſur deux vaiſſeaux de guerre & ſur ſix des plus gros vaiſſeaux du commerce Eſpagnol 2500 hom. comme pour Puerto-Bello & Carthagene; & cette cinquieme diviſion ſe rendra avec la même précaution à la deſ-

tination des précédentes. — Dans le temps que toutes ces choſes ſe diſpoſeront en Europe, le Vice-Roi du Mexique & le Gouverneur de la Havane auront un ordre de faire repaſſer en Europe 3000 hommes des troupes de leurs garniſons. — En conſéquence, ces troupes réunies à la Havane s'embarqueront dans ce port pour l'Europe, (au plus tard par tout Mars,) ſur 3 vaiſſeaux de guerre & 4 ou 5 vaiſſeaux marchands des plus grands que l'on y trouvera ; & par un plit cacheté, pour n'être ouvert qu'après le débouquement du détroit de Bahama, il ſera enjoint au Commandant de ſe rendre avec toute ſa diviſion aux Iſles Canaries. — A la fin d'Avril, le Commandant de l'expédition, (qui ſera nommé depuis plus d'un an Vice-Roi du Mexique & ſon adjoint Vice-Roi de Santa-Fé,) s'embarqueront l'un & l'autre au Ferreol ſur deux vaiſſeaux de guerre & deux frégates, avec ordre de relâcher aux Canaries, où ils trouveront leurs inſtructions. — Par cet arrangement qui eſt preſque annuel en Eſpagne, la Cour de Madrid raſſemble aux Canaries pour ſon expédition contre l'Angleterre,

comme pour la mer du Sud	2,500 hom.	2 Vx. de g.	2 freg.	3 Vx. md. Eſp.
comme pour Buenos-Aires	600 dits	1 . dit . .	— . . .	1 dit . idem.
comme pour Puertorico, S. Domingue, &c.	1,800 dits	2 . dits . .	2 . . .	— 6 étrangers.
comme pr. le Mexique & la Havane . . .	3,000 dits	2 . dits . .	2 . . .	— 10 dits . . .
comme pour Puerto-Bello, &c. . . .	2,500 dits	2 . dits . .	— . . .	6 — Eſpagnols
du retour de l'Amériq.	3,000 dits	3 . dits . .	— . . .	6 — . dits . .
ſur leſquels s'embarqueront les Commandants.		2 . dits . .	2 . . .	— — . ——
En tout pr. l'expédition	13,400 hom.	14 Vx. de g.	8 freg.	16 Vx. Md. eng.

Dès le 1 Janvier de l'année de l'expédition, les Cours de Verſailles & de l'Eſpagne feront croiſer autour des Iſles Maderes & des Canaries un vaiſſeau de guerre & une frégate de chaque côté. — Ces deux vaiſſeaux & deux frégates auront ordre d'arrêter tous les bâtiments indiſtinctement, (même les propres vaiſſeaux de la nation,) qui s'approcheront trop près deſdites Iſles; & tous ceux qui y relâcheront, ſeront également arrêtés, pour n'être relâchés les uns & les autres que 40 jours après le départ des expéditions ſur l'Angleterre. — Telles ſont les diſpoſitions que doivent mettre en uſage la France & l'Eſpagne, pour ſe venger de toutes les inſultes que leur a faites la Grande-Bretagne:... tel eſt le ſilence qu'il convient d'y apporter. Avec toutes ces précautions & tous ces détours, croyez-vous, Mylord, que la Cour Britannique, (malgré tous ſes eſpions,) puiſſe jamais ſe douter que l'on conſpire auſſi vigoureuſement contre ſa puiſſance?...non:... rien ne lui préſentant aucune de ces diſpoſitions militaires, relatives à aucun grand projet; tout paroiſſant ſe borner à des préparatifs de prudence pour ſes Colonies reculées, trop diſtantes d'une métropole.

MYLORD SPITEAL.

Cela eſt vrai. - -Mais croyez-vous auſſi qu'elle vit tranquillement tous ces grands préparatifs vers l'Amérique? — Ceux-ci ne préſentent-ils point des arrangements particuliers, contre leſquels toute Puiſſance un peu aviſée & qui a à perdre, doit ſe précautionner?

LE COSMOPOLITE.

Cela peut être; & la choſe même devroit être ainſi. — Cependant comme tous ces remues-ménage ſont très-diſperſés & pour des climats

lointains, il eſt à croire que la Grande-Bretagne n'en prendra aucun ombrage pour ſa capitale, qui eſt l'objet deſiré.... Et quant à ſes Amériques, il ſeroit de l'avantage des deux Puiſſances alliées, que leurs démarches engageaſſent celle-ci d'y faire paſſer des forces d'une certaine conſidération, parce que ces forces, tant ſur terre que ſur mer, ſeroient de moins en Europe lors du moment de l'attaque : de ſorte que tout favoriſeroit la conſidération.

VAN MAGDEBOURG.

Avouez, mon cher ami, que l'on vous taille de la bien mauvaiſe beſogne.

MYLORD SPITEAL.

Des plus mauvaiſes, ſi toutefois la Grande-Brétagne étoit aſſez mal-adroite que de ſe laiſſer ſurprendre. — Mais vous la connoiſſez aſſez, pour croire que nous nous amuſons en pure perte.

VAN MAGDEBOURG.

L'on en a vu de plus habiles que vous, y être pris en dupes. — Tenez, méfiez-vous toujours de l'eau qui dort. — Plus un voiſin puiſſant nous paroît tranquille plus l'on doit être ſur ſes gardes : — ſûrement il médite quelque mauvais coup.

LE COSMOPOLITE.

Dans le même-temps que les préparatifs ſur l'Angleterre ſeront en mouvement, les Cours reſpectives de Verſailles & de Madrid, diſpoſeront leurs armements contre Port-Mahon & Gibraltar. — A cet effet, la France engagera ſon Ambaſſadeur à la Porte Ottomane, de ſolliciter adroitement de cette Puiſſance, qu'elle lui envoye un Ambaſſadeur extraordinaire, afin que le retour de celui-ci à Conſtantinople ſerve de prétexte à l'armement de quelques

vaiſſeaux de guerre. — Cet Ambaſſadeur doit être rendu en France, aſſez à temps, pour que ſa miſſion puiſſe être finie dans le mois d'Août qui précédera l'époque de l'expédition, à quel effet, la Cour de Verſailles, pour honorer ce dit Ambaſſadeur, & pour reſſerrer toujours plus l'étroite amitié qui a toujours ſubſiſté entre elle & la Sublime Porte, elle fera armer à Toulon trois de ſes plus gros vaiſſeaux de guerre & une frégate, pour tranſporter à Conſtantinople S. Exc. avec tout ſon monde & tous ſes équipages. — Ces vaiſſeaux partiront dudit Toulon à la fin d'Octobre, paſſeront tout l'hyver audit Conſtantinople, & en feront voile le 1 de Mars pour ſe rendre à Smyrne; ... de Smyrne, à Malthe juſques au 10 de Mai; ... de Malthe à Tunis & à Alger ſans communiquer, pour ne pas perdre leur quarantaine: & par un plit cacheté remis à Malthe au Commandant de cette eſcadre, pour n'être ouvert qu'à Alger, ces trois vaiſſeaux & leur frégate auront ordre de meſurer leur navigation, pour être rendus à Majorque du 25 au 30 de Juin. — Dès le mois de Janvier de l'année des préparatifs, la France nommera le Commandant de ſon expédition ſur Minorque, Ambaſſadeur à la Porte; & celui-ci s'embarquera à Toulon pour ſa deſtination, vers la fin du mois de Mai ſur deux vaiſſeaux de 74: — ces deux vaiſſeaux feront route pour Malthe, où ils relâcheront; ils en partiront deux ou trois jours après, en dirigeant leurs routes à l'eſt: après 20 lieues de navigation, le Commandant aura ordre d'ouvrir un plit cacheté de la Cour, où il lui ſera enjoint d'arriver avec ſes deux vaiſſeaux ſur la Barbarie, & toujours, à la vue de terre, de revirer ſur

le Cap Bon ; — du Cap Bon, de naviguer vers l'Eſpagne, ſans toucher nulle part ; & de ménager ſa route de façon à ne pouvoir arriver à Majorque que du 25 au 30 de Juin. — A la fin d'Avril, la Cour de Verſailles ordonnera le renouvellement de la garniſon de Corſe : en conſequence, l'on armera à Toulon un vaiſſeau de guerre & trois frégates, & l'on affrétera pour un mois à Marſeille 15 à 20 vaiſſeaux marchands, pour y embarquer audit Toulon 6000 hommes de troupes, ſous l'eſcorte dudit vaiſſeau de guerre & de ces trois frégates ; — ce convoi fera voile du 10 au 15 de Juin au plus tard ; & par un plit cacheté, au-lieu d'aller en Corſe, il fera route pour Majorque. — Depuis la guerre des Ruſſes avec les Turcs, la France tenant toujours dans les mers du Levant deux ou trois frégates pour y protéger la navigation de ſes ſujets, la Cour de Verſailles aura la précaution d'y en faire hyverner trois, lors de celui où ſe diſpoſeront les préparatifs ſur l'Angleterre. — Vers le mois d'Avril de l'année de cette expédition, les trois frégates en queſtion auront ordre de ſe rendre à Malthe, où elles feront leur quarantaine, & n'en partir pour Toulon que le 10 de Juin. — A la hauteur du Cap Bon, chaque Capitaine de ces trois frégates, (par un plit cacheté de la Cour, qu'il ouvrira,) aura ordre de faire route ſur les côtes d'Eſpagne, & de meſurer ſa navigation pour n'arriver à Majorque que du 25 au 30 de Juin. — Dans le même moment que l'on affrétera à Marſeille 15 ou 20 vaiſſeaux marchands pour l'Iſle de Corſe, on affrétera à Agde, Cette & Narbonne (pour le même objet) une trentaine des plus groſſes tartanes & pinques

qui s'y trouveront, dans lesquelles on embarquera en barils bien fermés, tous les vivres nécessaires pour 10,000 hommes pendant deux mois ; également on y mettra dessus 4000 hommes de troupes réglées ; ce convoi escorté par deux chébecs, qui s'y seront rendus de Toulon, partira de Cette le 20 de Juin, & par un plit cacheté au Commandant à la sortie du port, aura ordre de faire route en droiture pour Majorque. — Toutes les munitions de guerre, comme tentes, canons, mortiers, bombes & boulets, seront embarquées à Marseille, dans le même temps que celles du Languedoc, comme pour être transportées à Toulon ; & au sortir du port, les deux vaisseaux qui les porteront auront ordre, par un plit cacheté, de faire route en toute diligence pour Majorque. — La poudre à canon sera embarquée à Toulon sur les vaisseaux du convoi pour Corse : — il sera aussi expédié de Marseille ou du Languedoc 10 à 12,000 sarments sur deux ou trois tartanes, pour tenir lieu (à l'armée de Minorque) de fascines. — Par tous les préparatifs dispersés de cet armement, il se trouve, sans tambour & sans trompette, que la France rassemble, pour ainsi dire à jour marqué, à la porte de Minorque, une escadre de six vaisseaux de ligne, sept frégates & deux chébecs ; dix mille hommes de troupes réglées, & tous les approvisionnements de bouche & de guerre, nécessaires pour la conquête de cette Isle. — Récapitulation

3 Vx. de g., 1 frég., expédition d'Octobre pr. Constantinople.
— . . . 3 dites de retour du Levant.
2 dits . . — — expéditions de Mai pour Constantinople.
1 dit . . 3 dites 6000 hommes, comme pour Corse.
— — . . — 2 che. 4000 . idem . per idem.

---

6 Vx. de g., 7 fr. 2 c. 10000 hommes de troupes réglées.

Lequel armement tombera ſans délai ſur Minorque, la déclaration de guerre à la poche; comme les Anglois ne ſont point en force dans la Méditerranée, l'eſcadre de la France eſt plus que ſuffiſante pour bloquer Port-Mahon. — Du moment du départ du convoi pour Corſe, on travaillera en toute diligence à Toulon, à l'armement de trois ou quatre vaiſſeaux de ligne, que l'on fera partir à fur & meſure qu'ils ſeront prêts pour renforcer l'eſcadre dudit Port-Mahon. — Par des bâtiments détachés de Marſeille, du Languedoc & de Catalogne, on alimentera journellement les approviſionnements de bouche & de guerre de l'armée.

VAN MAGDEBOURG.

Vous êtes un madré compere, notre cher Coſmopolite; — où diable en avez-vous tant appris?

LE COSMOPOLITE.

En me mettant à la place des autres, & en rendant mon pour mon à ceux qui m'auroient inquiété.

VAN MAGDEBOURG.

L'arrangement de votre expédition eſt d'un homme de tête. — Reſte à ſavoir, ſi de la combinaiſon à la pratique, il ne s'y rencontreroit pas quelque obſtacle invincible; & ſi la Grande-Bretagne, voyant tous vos armements pour la Turquie, ne pénétreroit pas vos diſpoſitions; — car vous ſavez que cette Cour eſt la méfiance perſonnifiée.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai:... mais dans cet objet-ci, ſa vigilance ſeroit en défaut; — la diſtance & l'objet des armements écarteroit chez elle toute idée de ſoupçons.

VAN MAGDEBOURG.

Et l'Espagne, comment s'arrangera-t-elle pour le siege de Gibraltar ?

LE COSMOPOLITE.

Le plus heureusement du monde : ... cette Puissance, sans sortir de son lit, pouvant, pour ainsi dire, faire la conquête de cette place.

ST. ALBIN.

Gibraltar est un rude morceau !

LE COSMOPOLITE.

Cela est vrai.... L'art & la nature semblent avoir rendu Gibraltar imprenable, & il l'est en effet pour quelqu'un qui voudroit s'en rendre maître pour le conserver;... mais l'Espagne n'en a pas besoin : — en conséquence, cette place ne demande point d'être assiégée de sa part dans la méthode (pour ainsi dire) de toutes les autres villes de guerre ; — il faut ne l'assiéger que pour la détruire de fond en comble. — A quel effet, petit à petit l'Espagne doit faire fabriquer dans ses mines de Ronda, (qui sont à quatre pas de son camp de St. Roch) 50,000 bombes du plus fort calibre, & les accumuler audit camp de St. Roch avec 60 ou 80 mortiers, & la poudre nécessaire à ce train d'artillerie. — Quand tous ces aprovisionnements seront prêts & sous la main : ... la Cour de Madrid fera armer à Carthagene 3 vaisseaux de guerre, comme pour relever les garnisons d'Oran, de Melille, &c., joindra auxdits vaisseaux les 4 chébecs du Commandant Marcello, qui croisent toujours contre les Maures : les 4 demi-galeres qui sont audit Carthagene, & les uns & les autres séparément, en forme de croisiere, & de relâche; elle les fera arriver à Malaga vers la St. Jean au plus tard; — pendant le temps

de tous ces préparatifs, — l'Eſpagne tiendra toujours en croiſiere dans l'Océan 2 vaiſſeaux de guerre comme pour protéger ſa navigation marchande contre les infideles; - ces vaiſſeaux ſeront armés au Ferreol, & dans le mois de Mai avant l'expédition, elle en fera ſortir un troiſieme, en apparence pour relever un des deux en ſtation; — également dans l'arſenal de Cadix, il ſera armé 2 vaiſſeaux de guerre comme pour l'Amérique, & ces vaiſſeaux ſeront prêts à faire voile vers le quinzieme de Juin; — les deux en croiſiere, & le troiſieme qui les aura joint, par un plit cacheté, auront ordre de ſe rendre à Cadix en forme de relâche du 20 au vingt-cinquieme de Juin; — l'eſcadre des 4 chébecs, de la frégate, & du ſanbequin, du Capitaine Vercello, (conſtamment armée contre les Maures, aura eu également ordre de ſe rendre dans le même temps audit Cadix; — tous ces armements étant ainſi raſſemblés, l'attaque de Gibraltar devant ſe faire le premier de Juillet, la Cour de Madrid aura diſpoſé la marche de 12 à 15,000 hommes de troupes réglées, pour qu'elles arrivent, le jour marqué, au camp de St. Roch, ſoit de Cadix, de Grenade, de Seville, de Malaga, &c., de même que les faſcines néceſſaires qu'elle aura faites faire dans les montagnes de Ronda; — les choſes étant ainſi diſpoſées; trois ou quatre jours, avant le premier de Juillet, l'Eſpagne fera ſortir ſes eſcadres de Cadix & de Malaga, pour .... les quatre demi-galeres, deux aller mouiller à Ceuta, & deux à Tariffe, pour s'y tenir conſtamment à la voile tout le temps du ſiege de Gibraltar, afin de courir ſur tous les petits bâtiments, qui pourroient apporter des vivres & des ſecours à cette

cette place; — l'escadre de Cadix de 5 vaisseaux de guerre, une frégate, un sanbequin, & 4 chébecs, croiser pour le même effet devant les détroits dans l'Océan; — celle de Malaga de 3 vaisseaux de guerre, & 4 chébecs, croiser à la Bouque des détroits dans la Méditerranée, & dès le vingt-cinquieme de Juin, tant à Carthagene qu'au Ferreol, la Cour d'Espagne fera armer nuit & jour 5 à 6 vaisseaux de ligne, pour à sur & mesure qu'il y en aura un de prêt, le faire partir pour renforcer l'escadre de l'Océan, toutefois sans vraisemblance de nécessité:... les descentes qui seront faites alors, ou à la veille d'être exécutées, en Angleterre, ôtant tout moyen au Ministere Britannique, de penser à la défense de ses places de la Méditerranée; — Gibraltar ainsi investi, l'Espagne ne doit l'attaquer qu'avec des bombes, & l'échauffer nuit & jour si vigoureusement, avec une trentaine de mortiers, constamment en exercice, que dans trente jours au plus tard, cette place soit réduite en cendre.—Alors le sol, qui ne peut être détruit restant à l'Espagne, cette Monarchie n'aura plus à y tenir qu'un petit corps de troupes bien retranchées; en attendant que des débris des anciennes fortifications, elle ait fait bâtir à la hauteur des signaux, un petit fort quarré, & en face des détroits une bonne citadelle; — c'est tout ce que doit ambitionner l'Espagne en ruinant Gibraltar.

MYLORD SPITEAL.

Il me paroît que vous raisonnez assez bien vos projets, & que vous entendez assez bien la guerre de cabinet; — mais de la combinaison à l'exécution, combien de hasards ne se rencontrent-ils pas?

LE COSMOPOLITE.

Laiſſez-moi vous finir toutes mes diſpoſitions, & après nous raiſonnerons ſur les haſards.

VAN MAGDEBOURG.

Eſt-ce que tout n'eſt pas fini;.... ne voilà-t-il pas toutes les Puiſſances de l'Italie unies en confédérations contre la Grande-Bretagne;... l'Eſpagne tenir en reſpect le Portugal; .... le Danemarck toute la Baltique;.... la France, la Savoye & l'Allemagne;... les armées combinées de France & d'Eſpagne débarquées en Angleterre;... Mahon & Gibraltar aſſiégés:... que voulez-vous de plus?

LE COSMOPOLITE.

Ruiner toutes les pêcheries du golfe St. Laurent & de Terre-Neuve;... rendre indépendantes de la Grande-Bretagne toutes les Colonies Angloiſes du Canada; — & démembrer l'Irlande de la puiſſance de l'Angleterre, en faveur du Prétendant.

VAN MAGDEBOURG.

Allons, allons, vous devenez un viſionnaire;... en voulant donner trop d'éclat & trop de généralités à vos combinaiſons politiques, vous vous expoſez à tout gâter.

MYLORD SPITEAL.

Je crains bien, mon cher Coſmopolite, que votre plan contre la Grande-Bretagne, à force de vouloir ſaper tous ſes intérêts, ne ſape auſſi tous vos principes. — Car quel eſt votre but de ruiner l'Angleterre? .... votre confédération contre ſon commerce d'Europe eſt des mieux raiſonnée; .... mais ſi vous voulez d'un ſeul coup, attaquer tous les enſembles de ſa puiſſan-

ce, vous vous expofez par l'irréuſſite de l'un de ruiner le ſuccès des autres.

LE COSMOPOLITE.

Je ne m'expoſe à rien, & non-ſeulement mon plan eſt de ruiner l'Angleterre, mais encore d'anéantir ſa puiſſance;.... du moins ce n'eſt pas moi qui le ferai;... mais c'eſt ce que feront la France & l'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

Que leur en reviendra-t-il?

LE COSMOPOLITE.

Belle queſtion!... un concurrent de moins dans la carriere du commerce;... un rival de moins, renverſé à leurs portes,.... un voiſin abattu dans la carriere des honneurs & de la gloire;.... eſt-ce là peu de choſe? — mais laiſſez-moi finir mon plan d'opérations, & après vous y ferez toutes les obſervations que vous jugerez à propos.

VAN MAGDEBOURG.

C'eſt très-bien dit. — Vous en étiez ſur les intérêts du commerce de la pêche de la Grande-Bretagne dans le golfe de St. Laurent, & ſur les côtes de Terre-Neuve.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai; — dans le même temps que les préparatifs, contre l'Angleterre, contre Mahon & contre Gibraltar ſe feront en Europe, la Cour d'Eſpagne fera préparer à la Havane les armements néceſſaires pour l'expédition de Terre-Neuve; — en conſéquence, il ſera armé à la Havane, (en guerre) trois des plus gros vaiſſeaux du commerce d'Europe, que le Miniſtere aura eu l'adreſſe d'y faire arriver avant la fin de Mai; — il ſera joint à ces trois vaiſſeaux, deux vaiſſeaux de guerre de 70 canons, & l'on

embarquera ſur les uns & ſur les autres 5 ou 600 hommes de troupes réglées; — tout étant prêt,... ces armements devront faire voile du port de la Havane vers le quinzieme de Juillet comme pour l'Europe; & par un plit cacheté pour le Commandant, pour n'être ouvert qu'après le débouquement du détroit de Bahama, il ſera enjoint à cette eſcadre de faire route à dix lieues au large, le long des côtes des Colonies ſeptentrionales de la Grande-Bretagne juſqu'à l'iſle de Terre-Neuve;.... de couler bas tous les bâtiments marchands de cette nation, qui ſe rencontreront dans ces eaux, ſans en ſauver aucun, & de la haute mer deſcendre dans le golfe de St. Laurent, pour y côtoyer toutes ſes iſles en commençant par celle de Terre-Neuve; y brûler & y ſaccager par-tout de fond en comble tous les échafauds, navires, barques, bateaux & logements qui ſe trouveront à l'uſage de la pêche, ou autre ſervice quelconque, ſans conſerver le moindre petit navire: juſqu'à ce que cette eſcadre ait fait le même dégât dans tout le tour du golfe St. Laurent, en commençant par l'iſle de Terre-Neuve, juſqu'à celles de l'Oueſt, terre ferme des côtes de la nouvelle-France, & de la nouvelle-Ecoſſe.

VAN MAGDEBOURG.

Savez-vous, mon cher ami, que ſi la France & l'Eſpagne réuſſiſſoient dans ce projet, qu'elles cauſeroient pour plus de trois millions de préjudice à la Grande-Bretagne!

ST. ALBIN.

Mr. de Ternaie l'a bien fait avec ſuccès dans la derniere guerre,... pourquoi la choſe feroit-elle moins poſſible aujourd'hui?

LE COSMOPOLITE.

Cette miſſion étant finie, l'eſcadre qui l'aura remplie aura ordre de ſe rendre en Europe en faiſant route vers la Baltique, où elle donnera la chaſſe à tous les vaiſſeaux Anglois qu'elle pourra rencontrer ; — elle croiſera pour le même objet juſqu'à la fin d'Octobre dans les mers d'Hambourg & de l'Elbe, & dirigera après ſa route pour le Ferreol, en naviguant, tout le long des côtes de la Hollande, de la Flandre, de France, & d'Eſpagne. — Tel doit être le plan des diverſes diſpoſitions que doivent arrêter la France & l'Eſpagne pour ſurprendre la Grande-Bretagne ; ... telle doit être la méthode que l'on doit ſuivre, pour lui rendre chou pour chou, injure pour injure, atrocité pour atrocité ; .... ſi l'on ne s'y prend pas de cette façon avec cette Puiſſance ; ... ſi l'on ne l'attaque pas par les mêmes ſyſtêmes dont elle attaque les autres nations ; ... ſi l'on ne ruine pas ſes projets par quelque coup déciſif, ... les couronnes des deux branches des Bourbons ſeront toujours la dupe d'une rivale auſſi jalouſe qu'elle, auſſi ambitieuſe, & qui ne peut être terraſſée que par les mêmes axiômes de ſa politique.

MYLORD SPITEAL.

Vous vous êtes encore ſauvé notre ami de nos petits perſifflages ; — vos diſpoſitions ſont ingénieuſes, & poſſibles : ... je dirai plus, ... elles réuſſiroient vis-à-vis d'une Puiſſance moins alerte, moins active, & moins prévoyante que la Grande-Bretagne. — Mais avec tous ces beaux raiſonnements, avec tous ces grands étalages de force, de ruſe, de diſpoſitions militaires, ... nous n'avons pas encore entendu

tirer un coup de canon; .... que ſont devenues vos expéditions des Canaries & des Maderes ?

LE COSMOPOLITE.

Toutes les diſpoſitions militaires dont je viens de vous donner le plan étant à devoir : .... les inſtructions des Cours reſpectives, remiſes ès mains des divers Commandants, avec toute la fermeté, la préciſion & la conformité poſſible : — les expéditions de Madere & des Canaries mettront à la voile du 10 au 15 Juin au plus tard; dirigeant en toute diligence leur route ſur l'Angleterre, pour y faire leur débarquement :... l'eſcadre Eſpagnole au Nord de Briſtol, & l'eſcadre Françoiſe à l'Oueſt de Portſmouth, où les deux armées ſe retrancheront le plus avantageuſement qu'il leur ſera poſſible, pour y attendre les renforts de troupes & de cavalerie que l'on leur fera paſſer en toute diligence; ... elles mettront toutefois, (ſans ſe trop expoſer) les pays voiſins de leurs campements à contribution, & y enleveront dans les campagnes, toutes les charrettes, chevaux, bœufs, cochons, troupeaux, grains, légumes, foin, paille, avoine, biere, cidre, &c.; — Dès le moment que chaque eſcadre aura commencé de faire route, chaque Commandant expédiera une tartane d'avis avec une perſonne de confiance, pour les premiers ports de France & d'Eſpagne, qui fera partir dès ſon arrivée les plits dont elle ſera chargée pour chaque Cour reſpective; — la même choſe ſe pratiquera au premier pied-à-terre en Angleterre. — Dès le commencement de Juin, la France & l'Eſpagne auront eu ſoin de raſſembler, dans les divers ports de la Picardie, de la Normandie, de la Bretagne, de la

Biſcaye, & de la Galice, le plus de vaiſſeaux de tranſport qui leur aura été poſſible, & les bureaux d'Amirauté, par des ordres ſecrets, auront ordre de ne donner des permiſſions de ſorties, qu'aux vaiſſeaux dont les chargements pourroient ſouffrir quelques préjudices. — Aux premiers avis des débarquements en Angleterre, la France & l'Eſpagne feront partir de tous ces ports pour leurs armées reſpectives; la France 30,000 hommes d'infanterie, & 6000 de cavalerie: & l'Eſpagne 25,000 hommes d'infanterie, & 6000 de cavalerie, que l'on embarquera bruſquement ſur tous les vaiſſeaux indiſtinctement qui s'y trouveront, & leſdits vaiſſeaux, ſans s'attendre, feront voile à ſur & meſure qu'ils ſeront prêts pour les armées reſpectives.

VAN MAGDEBOURG.

Comment, vous expoſerez ces vaiſſeaux de tranſport ainſi chargés de troupes ſans les faire eſcorter?

LE COSMOPOLITE.

Certainement, qu'auront-ils à craindre?... l'Angleterre ſurpriſe, n'aura aucun vaiſſeau en croiſiere aux environs de Portſmouth; & l'eſcadre de France qui couvrira l'armée de terre, tiendra en ſûreté toutes les côtes de cette Iſle le long de la Manche; de ſorte que tous les vaiſſeaux de tranſport de Dunkerque, de Calais, de St. Valeri, d'Olone, du Havre, &c. en partant ſéparément, ſe rendront en toute ſûreté à leur deſtination & avec plus de diligence, étant ſeuls, que ſi on les réuniſſoit en convoi. — Vous n'ignorez pas que les convois font perdre beaucoup de temps, & que le temps eſt précieux dans ces ſortes d'opérations.

MYLORD SPITEAL.

Il me ſemble que vous envoyez furieuſement de monde dans un pays ouvert, qui n'a que très-peu de villes fortifiées, & que vos approviſionnements vous coûteront furieuſement.

LE COSMOPOLITE.

Beaucoup moins que vous ne penſez : l'Angleterre étant un pays bien pourvu de beſtiaux & de toute ſorte de grains. — D'ailleurs, dans le temps où les armées reſpectives y ſeront en campagne, toutes les récoltes ſont encore ſur terre, & elles pourront s'en remédier — Vous devez ſentir auſſi qu'il eſt de l'intérêt des Cours de Verſailles & d'Eſpagne de bruſquer cette conquête, & de ne pas s'amuſer à des lenteurs qui pourroient retarder toutes leurs opérations : à quel effet, pour arrêter tous les inconvénients, il faut que chaque armée ſéparément ſoit en état de ſe ſoutenir par elle-même, de faire ſeule toutes ſes opérations de ſiege, de capitulation, &c. afin de mettre le Miniſtere Anglois dans l'impuiſſance de ne pouvoir traverſer utilement ni l'une ni l'autre armée. — A cet effet, ces deux armées commenceront leur plan d'attaque le long des côtes maritimes, & elles auront en partage, l'armée d'Eſpagne, celle de Briſtol en tirant vers Portſmouth juſqu'à Plimouth; & celle de France, de Plimouth juſqu'à Londres & de Londres juſqu'à Edimbourg, dans quelles marches elles aſſiégeront toutes les villes en état de défenſe; feront ſauter en l'air toutes les fortifications quelconques; .... brûleront de fond en comble tous les arſenaux, tous les approviſionnements militaires : ... démoliront tous les quais de villes de guerre ou marchandes; ... mettront le

feu indiſtinctement à tous les vaiſſeaux grands ou petits qui ſe trouveront dans les ports; feront couler bas le reſte des carcaſſes bien chargées de groſſes pierres & des décombres, afin que leur envaſement ſerve d'obſtacle à la reconſtruction de tous ces ports. — Enfin, elles exigeront des contributions très-rigoureuſes dans toutes les villes & pays par où elles paſſeront; .... dévaſteront ſans miſéricorde les bois, les champs, toutes les maiſons de campagne; & l'armée d'Eſpagne étant arrivée aux environs du lieu où l'armée Françoiſe aura commencé ſes opérations, elle s'internera dans le pays en-dedans qu'elle mettra impitoyablement à contribution; ... ſaccagera ſans ménagement tout ce qui ſera fabrique, métiers battants, moulins à foulons, &c. & dirigera ſa route pour être aux épaules de Londres quand l'armée Françoiſe en viendra faire le ſiege.

MYLORD SPITEAL.

Il paroît que notre Coſmopolite ne connoît de l'art de faire la guerre que la méthode des Huns, des Goths, des Viſigoths, des Oſtrogots; — qu'il ignore que le fier Attila a terni ſa gloire par ſes ravages, & que les vrais conquérants ne foudroyent jamais que les villes de guerre, tendant toujours la main aux hommes ſans renverſer leurs foyers.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi, je connois auſſi cette ſage méthode, & j'y applaudis : ... mais je connois auſſi celle des Romains : ... *parſere humiles, debellare ſuperbos.* — Comme cette derniere méthode eſt celle que la Grande-Bretagne a toujours mis en pratique, & qu'elle a toujours erré, ... il ne faut pas que la France

& l'Eſpagne errent à leur tour. — Des ſottiſes d'autrui, nous vivons au palais, dit la fable de l'huître. — Puiſque c'eſt la Grande-Bretagne, depuis près d'un ſiecle, qui cherche de faire revivre cet ancien ſyſtême des Romains, & qu'elle l'a déployé avec toute la férocité poſſible, en faiſant aſſaſſiner Mr. de Jumonville en Canada, & en attaquant à l'imprévue la France en 1755, comme ceux-ci attaquerent Carthage dans ſes guerres puniques, il faut qu'elle périſſe par le même ſyſtême, & qu'elle ſubiſſe la loi du Talium. — A quel effet, il eſt autant de l'intérêt que de la gloire des Cours de Verſailles & de Madrid, de tirer une vengeance éclatante des injures de la Grande-Bretagne. A cet effet, il faut qu'elles l'éreintent de façon à ne plus entendre parler d'elle, comme il ne fut plus queſtion de Carthage après qu'elle eut été détruite. — Dans ce deſſein, puiſque c'eſt le commerce, ſes richeſſes, ſes intérêts qui rendent l'Angleterre, ſi puiſſante, ſi active, ſi téméraire,... il faut ruiner tous les objets d'induſtrie qui peuvent réhabiliter ſes commerces. En conſéquence, il faut ſaccager chez elle tout ce qui peut avoir idée de fabriques, de métiers battants, de germe d'induſtrie autre que l'agriculture; tout ce qui peut être arſenaux, ville de guerre, ville maritime, établiſſements mercantils &c. doit être ruiné. — L'extrêmité eſt douloureuſe, je l'avoue : mais il le faut; & elle devient néceſſité dans un pays conquis par vengeance, par raiſon d'Etat, & que l'on ne veut pas garder.

VAN MAGDEBOURG.

Votre opinion paroît des plus juſtes, quoi-

que dure & inhumaine. — Cependant on pourroit vous répondre, quel mal ont commis tant d'infortunés que vous livrez aussi impitoyablement à la désolation & aux fureurs de la guerre ?

LE COSMOPOLITE.

Quel mal avoit commis Mr. de Jumonville pour être assassiné, quand il représentoit le Roi son maître vis-à-vis de l'armée Angloise ? — De quoi étoient coupables les armateurs de 500 vaisseaux marchands que la Grande-Bretagne prit à la France en pleine paix en 1755? — En plaignant le sort des uns, il faut envisager l'insulte faite aux autres ; & ce sont de ces insultes que toute nation avisée doit arrêter.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raison, pour cet objet nous pourrions presque faire cause avec la France contre la Grande-Bretagne : mais laissons cela pour reprendre le fil de votre guerre de cabinet.... Nous avons vu jusqu'à présent la marche & les opérations qui doivent être faites par l'armée Espagnole : mettez-nous un peu au fait de celles qui doivent être pratiquées par l'armée de France.

LE COSMOPOLITE.

L'armée de France débarquée aux environs de Plymouth, ayant reçu tous ses renforts, fera le siege de cette place qu'elle traitera avec la même rigueur que toutes celles que prendra l'armée Espagnole. — Les campagnes, toutes les villes, bourgs ou villages qui seront sur sa route le long des côtes jusqu'à Londres, auront le même sort. — Arrivée aux portes de Londres, elle investira cette ville, exigera

des contributions très-rigoureuses, & finira par la brûler : la destruction de cette ville coupant le col de l'Angleterre, & une population qui ne respecte aucune tête couronnée, aucune nation, aucun mortel qui n'est pas de sa communion, doit être dispersée comme la poussiere des souliers du Prophete.

MYLORD SPITEAL.

Je n'approuve pas votre politique, notre Cosmopolite. — Quelque raison que l'on ait de se plaindre d'une nation, d'un voisin, d'un ennemi, on ne doit jamais déshonorer sa victoire par des férocités & des barbaries qui révoltent le cœur des hommes.

LE COSMOPOLITE.

Pensez-vous bien, Mylord, à ce que vous venez de dire ?

MYLORD SPITEAL.

Certainement je le pense ; & je serois au désespoir que vous puissiez croire que je n'en suis pas réellement pénétré. Oui, je le répete, la victoire seroit le déshonneur d'un conquérant, ... s'il en étoient qui pussent se porter aux extrêmités que vous venez de supposer.

LE COSMOPOLITE.

Si vous désapprouvez ces extrêmités, pourquoi ne tancez-vous pas gravement la Grande-Bretagne ? Qu'ont fait vos armées dans Pondichery, après qu'elles l'eurent pris dans la derniere guerre ? est-il resté pierre sur pierre de cette malheureuse ville ? . . . n'a-t-elle pas été livrée aux flammes & au pillage ? hé ! vous ne voulez pas que Londres, qui a eu l'insolence d'insulter de tous les temps toutes les nations, toutes les têtes couronnées, tous les humains qui ne sont point Anglois ; ... qui a fait périr plusieurs de ses

Souverains dans les fers, ſur des échafauds; & vous ne voulez pas dis-je, que Londres périſſe? tombe le feu du Ciel ſur une telle population! elle déshonore l'humanité comme les peuples de Gomorre. — Pardonnez-moi, il faut qu'elle périſſe & de la même ruine que Pondichery. — Sa ruine eſt d'autant plus néceſſaire, qu'elle mettra fin à des guerres déshonorantes, à des haines & à des jalouſies qui perpétuent dans le cercle politique de l'Europe, la déſunion & la diſcorde chez toutes les nations.

MYLORD SPITEAL.

Hé! croyez-vous que ſi vous veniez à bout d'anéantir la puiſſance de la Grande-Bretagne, que la France ne chercheroit pas à dominer ſur l'empire des mers, comme elle domine actuellement ſur celui de la terre?

LE COSMOPOLITE.

Cela pourroit être : ..... cependant il eſt à trouver que la France ait jamais fait uſage d'aucune des indécences que la Grande-Bretagne a commiſes vis-à-vis de la Hollande en 1760, vis-à-vis du Roi de Naples en 1746, vis-à-vis de la France en 1755, & vis-à-vis de l'Eſpagne, de la Suede & de la Hollande juſqu'en 1762.

MYLORD SPITEAL.

Hé! la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV en 1674, eſt-elle plus décente que nos hoſtilités de 1755? — la priſe de Strasbourg par la France en 1681, préſente-elle plus de délicateſſe que la ſommation à la minute que ſes armées ſur le Var nous forcerent de faire au Roi de Naples en 1746? — ſes guerres contre la Hollande de 1684 & de 1747 ont-elles mis plus d'honnêteté dans les droits des gens, que

nous ne pouvons en avoir mis dans nos démêlés du Canada? — Par-tout, de nation à nation, ne rencontre-t-on pas les mêmes néceſſités, les mêmes moyens, la même politique? quel eſt le Gouvernement qui en eſt exempt? — Pourquoi rendre plus fautive la Grande-Bretagne que la France? pourquoi dénigrer plus l'une que l'autre, dès que toutes les deux ſont répréhenſibles des mêmes excès, des mêmes abus, des mêmes défauts.

VAN MAGDEBOURG.

Notre Coſmoplite, malgré qu'il veuille n'être d'aucune nation, on voit qu'il a le cœur François.

LE COSMOPOLITE.

Non, je ſuis toujours neutre, & toujours l'ami des hommes vertueux : toutefois j'avoue ingénuement que la nation Françoiſe, par ſa douceur, ſon affabilité, me plaît plus qu'aucune de celles que je puis avoir encore fréquenté; je vous ai entretenu pluſieurs fois de ſes avantages, & vous en êtes convenu. — Mais dans notre converſation actuelle, elle n'y entre pour rien. — Ce ſont les intérêts de nation à nation que nous diſputons, que nous attaquons, que nous défendons : je ſuis neutre en tout. — Je ne fais que me mettre à la place de ceux que l'on attaque, & qui ont droit de ſe défendre.

ST. ALBIN.

S'il m'en ſouvient bien, nous en étions à la ruine de Londres.

LE COSMOPOLITE.

Londres détruit, l'armée Eſpagnole continuera ſa marche dans le pays en-dedans, dans le même ordre & pour les mêmes opérations

que ci-devant, jusqu'aux épaules d'Edimbourg, où elle se repliera sur sa gauche jusqu'aux côtes de l'ouest, en face de l'Irlande, pour mettre tout ce pays à contribution. — L'armée Françoise continuera sa marche le long des côtes de la Manche jusqu'à Edimbourg; & après la prise de cette ville, elle se repliera sur sa gauche, abandonnant le nord de l'Ecosse, pour se rendre sur les côtes de l'ouest de l'Angleterre, où elle achevera de détruire tous les ports & villes maritimes en face de l'Irlande.

VAN MAGDEBOURG.

Si les choses étoient autant à la réussite des hommes que vous les rendez possibles, le monde ne seroit continuellement agité que par des meurtres & des carnages.

LE COSMOPOLITE.

Hé! l'est-il moins pour cela?... Le lion fait la guerre aux tigres, le tigre aux loups, le loup aux agneaux; — l'aigle détruit le vautour,... le vautour l'épervier,... l'épervier la tourterelle,... les requins les souffleurs: les brochets se nourrissent des tons, des aloses, des éperlans; ... & l'homme, plus barbare que tous ces animaux, déchire sans cesse son semblable & tous les animaux. — L'on diroit presque que l'astre brillant qui nous éclaire, ne parcourt journellement le cercle du monde, que pour jouir avec fureur du tableau de sang, de meurtre & de carnage que lui offre par-tout la terre. — Soit de jour, soit de nuit, toujours quelque être sensible y est déchiré.... Quel enchaînement de création, de propagation & de ruine! est-ce un Dieu qui l'a ainsi ordonné?

VAN MAGDEBOURG.

Mon ami, toutes ces erreurs & leur enchaînement de conſervation & de ruine, ont commencé avec le monde, & ne peuvent finir qu'avec le monde. — En conſéquence, tant qu'il exiſtera des hommes, on les trouvera chez les hommes. — L'ambition eſt la ſource de toutes les erreurs & de tous les crimes .... Voyez comme notre brave Coſmopolite fait conſpirer par d'autres hommes la ruine de l'Angleterre.

LE COSMOPOLITE.

Je ne conſpire rien, je n'arme aucune querelle. — Je dis ſeulement que la Grande-Bretagne a inſulté gravement la France, & que la France en tirera un jour une réparation telle que celle dont nous parlons.

MYLORD SPITEAL.

Hé bien ! après que vous aurez détruit toutes nos villes maritimes en face de l'Irlande, que deviendront vos armées reſpectives de France & d'Eſpagne ?

LE COSMOPOLITE.

L'armée de France & l'armée d'Eſpagne détacheront chacune une partie de leurs troupes qui ſeront embarquées ſur les deux eſcadres, pour la conquête de l'Irlande qui ſera confiée au Prétendant, & où les deux Puiſſances l'établiront Souverain : — démembrant pour toujours cette Iſle des domaines de la Grande-Bretagne en faveur de ce Prince. — Du moment que toutes ces choſes ſe paſſeront en Europe, les Cours reſpectives de France & d'Eſpagne enverront une députation aux Colonies ſeptentrionales de la Grande-Bretagne, pour les engager à l'avenir de ſe gouverner par elles-mêmes ; — de faire bande à part avec l'Angleterre ; ...

gleterre; ... d'établir leur genre de ſouveraineté en corps de nation, telles qu'elles le jugeront convenable à leurs intérêts : la France & l'Eſpagne étant prêtes de le reconnoître & de ſigner avec elles un traité d'alliance offenſive & défenſive avec tout l'enchaînement d'intérêt & de commerce qui ſera le plus favorable à cette nouvelle nation. — L'Angleterre ou l'Iſle de l'Angleterre, ainſi dévaſtée & ainſi iſolée de ſes Colonies & de l'Iſle d'Irlande, on la rendra à ſon Souverain, excepté le port de Douvre & trois milles à la ronde dans les terres que la France gardera en toute ſouveraineté.

Mylord Spiteal.

Si les inconvénients & tous les haſards des temps & de la guerre, n'étoient point dans votre plan à l'avantage de la Grande-Bretagne, je frémirois de rage & de douleur au récit d'une confédération, des préparatifs & des opérations d'une guerre auſſi féroce, auſſi barbare & auſſi ſauvage que celle que vous voulez que l'on nous faſſe. — Mais tout n'étant que propos, & d'une exécution auſſi impoſſible que périlleuſe, ... je puis dormir tranquillement ſur le ſort de ma chere patrie. — Seulement il me ſera permis de dire avec plus de raiſon que le Coſmopolite, que la France ne pourra jamais ſur l'Angleterre, ce que l'Angleterre pourra ſur la France. — La mer commande à la terre, mon cher ami ! & la Grande-Bretagne n'eſt qu'une Puiſſance maritime.

Le Cosmopolite.

Oui, mais cette Puiſſance qui ſurprend les autres, peut être ſurpriſe à ſon tour.

Mylord Spiteal.

Cela eſt vrai.

LE COSMOPOLITE.

Ainſi l'ennemi ſurpris eſt à moitié vaincu. — Si la France & l'Eſpagne reglent bien leurs démarches, qu'elles y mettent rigoureuſement ce ſecret & ce myſtere qui fait toujours le ſuccès des grands projets, où en ſera la Grande-Bretagne ? . . . ſaura-t-elle où donner de la tête quand elle ſe verra attaquée de quatre ou cinq côtés différents, ſans matelots, ſans troupes & ſans vaiſſeaux armés ?

VAN MAGDEBOURG.

Certainement la ſituation ſeroit des plus embarraſſantes.—Mais dites-moi un peu, pourquoi faites-vous attaquer généralement la Grande-Bretagne en Juin ou Juillet, plutôt qu'en Octobre ou Novembre ? Je crois que les longues nuits ſeroient plus favorables à ce projet que les plus grands jours de l'année.

LE COSMOPOLITE.

Pourquoi! par pluſieurs raiſons toutes plus eſſentielles les unes que les autres. — La premiere, c'eſt que je ſais par expérience, que dès que l'on prend la St. Jean, en avançant vers le mois d'Août & de Septembre, qu'il regne beaucoup de vents d'Eſt dans les détroits & ſur les côtes Européennes de l'Océan; leſquels vents ſont contraires à la navigation de l'Angleterre vers la Méditerranée, & favoriſent celles des côtes de France & d'Eſpagne ſur celles d'Angleterre. — La ſeconde, c'eſt que dans cette ſaiſon, la Grande-Bretagne a le plus de vaiſſeaux marchands occupés à la pêche, au commerce des Colonies & de la Baltique; par conſéquent moins de matelots dans ſes ports. — La troiſieme, c'eſt que la récolte des grains (dans cette ſaiſon) eſt en-

core toute dans les champs ; & que les armées respectives pourront s'en assister tout le temps qu'elles y séjourneront. — La quatrieme, c'est que cette saison étant celle des plus fortes marées, les vaisseaux de transport s'approcheront plus hardiment des terres; & par leurs échouements à la marée descendante, les débarquements seront plus prompts & plus faciles : ... avantages si déterminés, qu'ils précisent d'eux-mêmes l'époque des hostilités.

VAN MAGDEBOURG.

Il paroît que notre Cosmopolite n'ignore de rien, & qu'il sait mettre tout à profit.... Les vents, les saisons, le mystere, rien n'y est négligé : . . . il n'y manque que le succès. — Reste à savoir si la France & l'Espagne seront assez avisées pour se conduire avec le secret & l'intelligence que vous leur supposez !

MYLORD SPITEAL.

Ce qui me paroît très-impossible.... Trop de haine sépare Andromaque & Pyrrhus. — Depuis que ces deux nations sont ensemble, elles n'ont jamais pu s'entendre pour balancer seulement la prospérité de la Grande-Bretagne :... comment voulez-vous qu'elles puissent se mettre d'accord dans un objet de cette importance, où chacune d'elles voudra y dominer? — D'ailleurs, vous savez aussi-bien que moi que le Ministere de la Grande-Bretagne a le secret de lire chez les autres tout ce qui s'y passe, sans jamais se laisser pénétrer, & de prévenir ses voisins avant d'en être attaquée. Ainsi, mon cher ami, tout le succès d'un plan aussi ingénieux, ne sera jamais le partage de la France ni de l'Espagne, du moins de très-long-temps.

LE COSMOPOLITE.

Hé ! fur quoi vous fondez-vous, s'il vous plaît ?

MYLORD SPITEAL.

Sur quoi ! fur ce qu'il faut beaucoup d'argent & beaucoup de tête pour un tel projet ; & que la France & l'Efpagne manquent depuis long-temps de l'un & de l'autre.

LE COSMOPOLITE.

Je ne vois pas trop cela.

MYLORD SPITEAL.

J'en fuis fâché, vous êtes donc aveugle. — Pourrez-vous me nier que la France eft plus pauvre, plus endettée, plus furchargée d'impofitions actuellement, (après douze ans de paix), qu'avant la malheureufe guerre de 1756 ?

LE COSMOPOLITE.

Vous dites vrai. — Mais qu'en influez-vous ?

MYLORD SPITEAL.

Que la France n'a point de tête : — fi elle en avoit, avant d'imaginer un projet de confédération de la force de celui que vous venez de lui fuppofer, elle auroit commencé par donner un ordre avantageux à fes affaires, afin de trouver dans fes économies les fecours néceffaires pour de telles expéditions.

LE COSMOPOLITE.

Mais je vous ai démontré qu'il n'en falloit pas tant ; & dans un cas de befoin, l'Efpagne en auroit affez pour toutes les deux.

MYLORD SPITEAL.

Belle reffource que l'Efpagne ! — Comment voulez-vous que l'Efpagne en ait affez pour toutes les deux, fi elle ne peut achever de payer le capital & les intérêts des dettes de Philippe V ; & qu'elle a été forcée, (faute de

moyens), de discontinuer la réparation de ses routes publiques entreprises par le Marquis d'Asquilasce.

LE COSMOPOLITE.

Je vois que la prévention vous aveugle, & que vous ne connoissez pas les ressources de l'Espagne & de la France. — Sachez que ces deux Puissances, en redressant seulement leurs régies & leurs systêmes d'administration, peuvent réaliser des sommes immenses sans nouvelles impositions; ce que ne pourra jamais faire la Grande-Bretagne.

MYLORD SPITEAL.

Peut-être. — D'ailleurs, il n'est pas aisé, en systême d'Etat, de faire des redressements d'une certaine considération, sans causer des secousses violentes à toute une administration; & ces secousses sont toujours désavantageuses à des corps politiques aussi fort épuisés que le sont la France & l'Espagne.

LE COSMOPOLITE.

En quoi trouvez-vous que ces deux Monarchies sont épuisées, parce qu'elles ont des dettes?... la Grande-Bretagne en a aussi, la Hollande en a aussi: pour cela sont-elles épuisées?

MYLORD SPITEAL.

Vous avez raison..... Mais la Grande-Bretagne ne traîne pas le payement de ce qu'elle doit, comme la France & l'Espagne traînent celui de la solde qu'elles doivent à l'Angleterre, pour la capitulation de Manille & les dettes du Canada.

LE COSMOPOLITE.

Je vois qu'il faut que je vous désabuse, & que je vous fasse connoître impartialement ce qu'est l'Espagne, & ce qu'elle pourroit être

avec quelques redreſſements dans ſes ſyſtêmes d'Etat ; — quelles ſont ſes reſſources, & juſqu'à quel point elle peut s'en établir ; — ce que ſont ſes commerces, & ce qu'ils peuvent devenir. — C'eſt par tous les détails de tous ces avantages (que vous ne concevez point,) que vous appercevrez que l'Eſpagne n'eſt point tant à mépriſer ; & que ſi elle differe le payement de ce qu'elle peut vous devoir, ce n'eſt pas manque de moyen.

MYLORD SPITEAL.

Il vous ſera très-difficile de donner de l'ame à cette nation, & de pouvoir en faire quelque choſe.

LE COSMOPOLITE.

Pas autant que vous le croyez.

VAN MAGDEBOURG.

Avant que vous entriez dans une auſſi vaſte carriere, il faut que vous me faſſiez raiſon, mon cher ami, de l'ironie piquante que vous avez lancée ſur ma chere patrie, en me diſant tantôt, „ que ſes beaux jours étoient paſſés, „ qu'ils ne reviendroient plus, à moins que „ le Gouvernement ne fît uſage des heureuſes „ ſituations où ſe trouvent placées certaines „ de ſes Colonies, &c. " — Cela m'interloque : expliquez-moi un peu tout cela, car j'aime à m'inſtruire.

LE COSMOPOLITE.

Nous voyons dans toutes les hiſtoires, que le déſeſpoir de quelques hommes a cauſé de grandes révolutions, & que les duretés de quelques Gouvernements ont démembré les plus grands Empires. — De ce nombre ſont toutes les nations qui ſe ſont établies ſur les ruines de Ninive, de Babylone, de Memphis, de l'Em-

pire des Perses & des Assyriens, dont les Tyriens, les Macédoniens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Lombards, les Saxons, les Vénitiens & les Hollandois sont pour ainsi dire des tiges. C'est le désespoir, c'est l'ambition, c'est la nécessité où se sont trouvées certaines portions d'hommes, qui a fondé toutes ces diverses nations; qui les a domiciliées dans des lieux aussi détestables que ceux de la fiere Venise, de l'altiere Carthage & de la superbe Amsterdam; qui a rendu ces tristes situations inaccessibles & redoutables à tous leurs voisins. — Telle est l'origine de nombre de Gouvernements, & telle est celui de la Hollande.

VAN MAGDEBOURG.

Vous pérorez à merveille, notre ami; continuez.

LE COSMOPOLITE.

Dans le temps où cette heureuse révolution se fit, à peine les peuples du Nord & du Midi de l'Europe commençoient-ils à connoître les bienfaits du travail & des occupations utiles. — La guerre jusqu'alors avoit été la seule ambition des hommes; & dans les Gouvernements les plus civilisés, il s'y élevoit encore des guerres intestines, telles que celles qui ont déchiré la France pendant tout le quinzieme Siecle. C'est pendant les erreurs de toutes ces guerres, attisées & protégées par Philippe II, que cinq Provinces de la Flandre, poussées à bout par les duretés du Gouvernement de l'Espagne, arborerent l'étendard de l'indépendance, & fonderent la République de Hollande, si célebre aujourd'hui par ses richesses & par la multiplicité de ses commerces, qui lui ont fait jouer au com-

mencement de ce ſiecle, le perſonnage intéreſſant qu'elle a repréſenté dans la guerre de la ſucceſſion.

VAN MAGDEBOURG.

Et qu'elle repréſente bien encore!.... ſans vanité, notre ami, nous en valons bien un autre. — Quelle eſt la nation auſſi moderne que nous, qui ait fait autant de progrès en auſſi peu de temps, qui ait réaliſé autant de richeſſes, & qui ait auſſi-bien connu l'importance de la navigation & de ſes découvertes?

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai, Van Magdebourg, — l'Europe entiere, après les Portugais, vous doit la reconnoiſſance de l'avoir éclairée ſur la marche des vrais intérêts du commerce; — il eſt fâcheux pour vous qu'elle s'acquitte de ce bienfait par la plus cruelle des ingratitudes:... car ce ſont tous ces bienfaits qui feront la ruine de votre patrie, ſi votre Gouvernement ne ſe précautionne pas d'avance contre les progrès de toutes les nations maritimes.

VAN MAGDEBOURG.

Jamais les nations maritimes ne pourront nous ſupplanter dans cette carriere; — nous avons des parties excluſives, & ſur-tout celle du bon marché.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt encore vrai; — mais tout s'uſe avec le temps; & quand la néceſſité augmente les dépenſes, il n'eſt plus de bon marché. — Dans les premiers temps de votre République, le commerce étoit encore un être imaginaire en Europe, & vos peres vivoient dans une telle ſobriété, que les profits du commerce doubloient & triploient toutes leurs dépenſes; — depuis que

les nations se sont éclairées dans leurs intérêts, que par les accumulations de vos richesses, elles ont connu celles qu'elles pouvoient acquérir;.... toutes les nations maritimes sont entrées en concurrence avec vous, & cette concurrence a miné tous vos avantages. — De-là sont sorties toutes les loix municipales de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, du Danemarc, de la Suede, du Portugal, de Naples, de Venise, de Gênes, qui sont la base fondamentale de tous les commerces politiques de leurs sujets, & qui sont les écueils où tous les commerces passifs de la Hollande vont s'échouer.

VAN MAGDEBOURG.

Il passera encore bien de l'eau dans le Rhin, avant que notre commerce (tout passif que vous l'appellez) soit englouti par nos voisins.

LE COSMOPOLITE.

Pas autant que vous vous le persuadez; — écoutez ce passage du mémoire de Mr. de Pellissery, pour l'établissement d'une caisse nationale, où il dit en parlant des intérêts du commerce: „ la base fondamentale aujourd'hui de „ la puissance des Monarchies, étant toute établie sur les intérêts du commerce, la politi- „ que moderne, pour ne point errer dans ses com- „ binaisons, a divisé en deux classes les appré- „ ciations de ceux personnels à chaque nation.— „ Dans la premiere, elle a calculé le total de „ chaque population, le revenu fonciel de cha- „ que Gouvernement, & les dépenses généra- „ les de chaque Monarchie; — dans la seconde, „ les occupations des sujets, les ressources de „ chaque Gouvernement, & la nature des inté- „ rêts politiques de chaque nation. — Par la „ balance générale de ces intérêts, on s'éclaire

„ ſur le degré de force & de puiſſance de chaque Monarchie; on calcule ſéparément leurs „ revenus, leurs dépenſes, leurs reſſources, „ & leurs commerces; & l'on s'aſſure ſi ce dernier eſt actif, ou paſſif, utile ou politique.

„ Les intérêts actifs dans le commerce ſont „ plus riches que les paſſifs; les utiles ſont ſoumis aux politiques; — heureux ſont les Gouvernements qui, comme l'Eſpagne, peuvent „ tourner en actif, & réunir en elle ſeule tous „ les vaſtes intérêts du commerce: ... recueillant beaucoup plus de denrées premieres qu'elle ne peut en conſommer, & ayant dans ſon „ ſein toutes les matieres premieres qui ſont „ les aliments de toute induſtrie. — Triſtes ſont „ ceux qui, comme la Hollande, ſans agriculture & ſans induſtrie, ne campent que ſur „ la tolérance des nations, qui en paſſant paroles entr'elles, feroient rentrer cette République dans les marais d'où elle a ſu ſe tirer. „ — Terribles ſont ceux qui, comme la France „ & l'Angleterre, poſſedent dans leur ſein les „ intérêts utiles & politiques du commerce, „ & qui ſecondés d'une nombreuſe population, „ & d'une grande abondance d'induſtrie, foulent ſans ceſſe celle de leurs voiſins; & rivaux „ dans les lieux de conſommation, arment des „ guerres auſſi terribles que celles de 1701, „ 1738, 1744 & 1756. — N'oubliez jamais, Van Magdebourg, cette vérité, „ triſtes ſont ceux „ qui, comme la Hollande, ſans agriculture „ & ſans induſtrie, ne campent que ſur la tolérance des nations, qui en paſſant paroles entr'elles, feroient rentrer cette République dans „ les marais d'où elle a ſu ſe tirer. — En effet, quels ſont vos commerces?... c'eſt de charrier

dans le Nord les denrées des peuples du Midi, & de verſer au Midi celles du Nord ; — vous n'avez pardevers vous ni productions locales, ni ſuperflus, ni articles d'aucune induſtrie à donner; .... il faut pour tous vos commerces que vous vous alimentiez des articles de vos voiſins : peut-on appeller cela avoir du commerce ? non aſſurément.

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! notre commerce des Indes Orientales, le comptez-vous pour rien ? — celui de la pêche du hareng, de la morue, de la baleine, de l'Amérique, de la Turquie, de l'Aſie & de l'Afrique, n'eſt-ce pas un commerce, & un commerce très-actif ?

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi ; — mais ils perdent tous leurs avantages, parce que vous êtes obligés d'avoir recours à vos voiſins, pour vous procurer tous les articles d'entrées qui forment vos échanges ; de ſorte que ce commerce qui ſe préſente actif par la vente excluſive de vos épiceries, devient paſſif par votre défaut d'induſtrie premiere.

VAN MAGDEBOURG.

Je ne vois pas qu'il ſoit ſi ruineux, puiſque depuis 200 ans, nous n'en avons pas fait d'autre, & que nous y avons acquis de très-grandes richeſſes.

LE COSMOPOLITE.

Y faites-vous aujourd'hui les mêmes profits que vous y faiſiez il y a 200 ans ?

VAN MAGDEBOURG.

Hé le moyen !... tant de monde s'en mêle aujourd'hui, que la concurrence gâte tout.

LE COSMOPOLITE.

Par conféquent, plus de concurrence moins de commerce pour un chacun. — Or, votre nation, en 1500, comme elle étoit, pour ainfi dire, feule dans la carriere du commerce, elle étoit la plus forte nation maritime; — mais aujourd'hui que tout le monde s'en mêle, (comme vous dites très-bien) elle n'eft plus qu'une nation du fecond ordre.

VAN MAGDEBOURG.

Nous ne nous regardons pas de même, & il n'y a qu'à voir quel eft le pavillon qui abonde le plus dans toutes les villes maritimes du commerce.

LE COSMOPOLITE.

Pouvez-vous effacer l'Angleterre ?

VAN MAGDEBOURG.

Non.

LE COSMOPOLITE.

Pouvez-vous effacer la France ?

VAN MAGDEBOURG.

Non.

LE COSMOPOLITE.

Par conféquent, vous n'êtes qu'une nation du fecond ordre dans ce moment, de premiere que vous étiez en 1500.

VAN MAGDEBOURG.

Je ne crois pas cela; — je fuis même perfuadé, fi nous différons de la France & de l'Angleterre du côté des fabriques, que nous avons plus de vaiffeaux marchands qu'aucune d'elle.

LE COSMOPOLITE.

Je veux encore vous accorder cela; — quel étoit le commerce maritime de la France & de l'Angleterre avant 1600 ?

Van Magdebourg.

Très-peu de chofe.

Le Cosmopolite.

Donc s'il étoit très-peu de chofe alors, & s'il eft devenu affez confidérable dans moins d'un fiecle chez ces deux Puiffances pour qu'elles foient parvenues à s'établir vos rivales à égale concurrence, elles ont acquis fur vous. — En gagnant fur vous, elles ont affoibli votre portion; par conféquent, vous avez perdu de vos avantages. — Joignez à cette décadence les progrès qu'ont faits dans cette carriere, l'Efpagne, le Portugal, la Suede, le Danemarck, la Ruffie, Hambourg, Dantzick, Lubeck, Venife, & l'Italie; & vous verrez fi toutes ces diverfes nations fe dédient aujourd'hui à exporter elles-mêmes leurs fuperflus, (comme elles s'y dédient actuellement,) ce que deviendra la Hollande.

Van Magdebourg.

Ce diable-là, il vous en trouve par tous les enfers;... hé bien! elle deviendra ce que Dieu voudra.

Le Cosmopolite.

Il ne faut pas fe fâcher, Van Magdebourg: nous raifonnons en peres de famille; — vous voyez fenfiblement que les progrès des nations maritimes, préparent imperceptiblement la ruine des commerces de la Hollande;... Et, une fois la Hollande fans commerce, adieu fa puiffance!

Van Magdebourg.

Comment pouvoir éviter ce que la néceffité toute feule opere d'elle-même?

Le Cosmopolite.

Pardonnez-moi, l'on peut l'éviter, en prévenant les chofes de loin; — en portant dans l'a-

venir ce coup d'œil qui arrête la ruine des Empires, & qui raffermit leurs puissances. — A cet effet, la Hollande est la plus favorisée de toutes les nations de l'Europe, ayant en propriété une Colonie unique dans sa situation, capable elle seule de fonder l'Empire le plus puissant, & le plus redoutable qui ait jamais existé.

VAN MAGDEBOURG.

Vîte, mon cher ami, tirez-moi de peine; où trouvez-vous cette heureuse situation ?

LE COSMOPOLITE.

Dans la position unique du Cap de Bonne-Espérance.

VAN MAGDEBOURG.

Où diable va-t-il nous exiler !... à trois mille lieues d'Europe, dans un pays sauvage, désert, sans produit.

MYLORD SPITEAL.

Il est certain que la position du Cap de Bonne-Espérance est des plus heureuses pour une nation qui ne vit que du commerce, & qui aspire au commerce universel.

LE COSMOPOLITE.

D'autant plus heureuse que le pays y est très-fertile en bleds, en vins, en fruits, sans voisins turbulents, inquiets & jaloux; qui ne demande pour produire que des bras sages, économes, laborieux; que l'industrie, les arts & les sciences peuvent s'y établir avec avantage; que l'intérêt, que l'ambition, que la soif des richesses, semble y appeller les hommes; enfin, que tout semble dire à la Hollande: Nation commerçante, venez-vous établir ici, quittez votre commerce passif de l'Europe, pour venir en exercer un dans ces cantons, constamment actif, avec

l'Afrique, l'Europe, l'Afie & l'Amérique; quittez vos Provinces toujours prêtes à être enfévelies fous les eaux, pour venir habiter des plaines fertiles, dans lefquelles vous établirez toutes les fabriques de l'Europe & de l'Inde;... quittez vos brouillards conftants du Nord, du Couchant, pour venir jouir des jours fereins du Midi, que vous embellirez par les progrès des arts & des fciences; · voilà ce que dit toujours à la Hollande fa Colonie du Cap de Bonne-Efpérance.

VAN MAGDEBOURG.

Mon cher ami, votre raifonnement eft très-fenfé & très-judicieux; — je fens très-bien que fi la nation Hollandoife vouloit fe réfigner d'abandonner fes domaines d'Europe, pour fe tranfporter avec toutes fes richeffes au Cap de Bonne-Efpérance, qu'elle pourroit y devenir un jour une des nations du monde les plus floriffantes; mais comment pouvoir déterminer tant de citoyens à cela? comment les engager d'abandonner leurs maifons, leurs campagnes, leurs terres:... leurs habitudes mêmes! — C'eft la chofe impoffible.

LE COSMOPOLITE.

Un Gouvernement fage prévoit ces chofes-là, & les fait réuffir; c'eft par l'examen profond de ce que l'on eft d'un côté, & de ce que l'on pourroit être fi l'on étoit établi dans un autre, que la Hollande devoit lire dans l'avenir fon fort & fa deftinée; tout ayant dû lui dire que les nations d'Europe s'éclaireroient par fon exemple; & que plus favorifées qu'elle par leurs domaines, par leurs productions, & par leurs populations, elles interdiroient un jour fa profpérité, & la richeffe de tous fes com-

merces.— La preuve de ce que j'avance, n'eſt pas difficile à trouver.—Dans les commencements du ſeizieme ſiecle, le commerce de la France n'étoit rien; aujourd'hui il balance celui de la Hollande. — Celui de l'Angleterre étoit peu de choſe; aujourd'hui il obſcurcit celui des Hollandois. Joignez aux progrès de ces deux Puiſſances, celui des autres nations de l'Europe, & vous verrez que toutes tendent à intercepter le travail, les occupations, les reſſources de vos citoyens, ſans que toute la vigilance de votre Gouvernement puiſſe les en empêcher;—de-là la ruine certaine de votre puiſſance. — Choſe qui ne feroit point arrivée, ſi depuis un ſiecle ſeulement, votre Gouvernement ne s'étoit regardé en Europe, que comme dans un pied-à-terre; qu'il eût fait paſſer ſucceſſivement au Cap de Bonne-Eſpérance, tous ceux de ſes ſujets & de ſes voiſins qui auroient voulu s'y aller établir; — au-lieu de dépenſer follement douze ou quinze cents millions de florins, comme il les a dépenſés dans la guerre de la ſucceſſion;... au-lieu de ſacrifier 4 ou 500 mille hommes, comme il les a ſacrifiés dans cette ſeule guerre;... au-lieu de faire périr ſes vaiſſeaux de guerre ſur les dunes d'Angleterre, ſur les ſorlingues, devant Malaga, & dans les mers de Naples : s'il eût fait paſſer tout cet argent, tout ce monde, tous ces vaiſſeaux, dans cette future métropole;... aujourd'hui ce pays feroit preſque auſſi peuplé que les Etats d'Europe; & la Hollande feroit dans le cas d'y aller établir la réſidence de ſon Gouvernement. —De ce défaut de prévoyance ſe prépare la ruine de ſa puiſſance; & j'oſerai preſque parier que dans moins d'un ſiecle, la République de Hollande

Hollande ne signifiera pas plus dans les Etats du Nord de l'Europe, que la République de Gênes ne peut signifier aujourd'hui dans les Etats du Midi;... sur-tout si la France veut tirer parti de ses avantages,... si elle veut se conduire avec ces idées mâles que doivent lui inspirer sa position, ses forces & ses moyens; si elle veut pratiquer ses systêmes sûrs, qui ont toujours réussi aux Romains, quand ils se sont conduits en hommes sages : à Charles V,... à l'Angleterre même; — enfin, si elle veut admettre dans son administration cette économie, cette émulation, ce courage qui ont illustré la Grece, Rome & Carthage, & qui avoient si heureusement réussi en France sous Henri IV, sous Louis XIV, & sous Louis XV jusqu'en 1756.

MYLORD SPITEAL.

Pourrois-je vous demander en quoi la Grece, Rome & Carthage se sont plus illustrées que la Grande-Bretagne, que la Hollande, que l'Empire ? &c.

LE COSMOPOLITE.

L'histoire ne vous laisse rien à desirer là-dessus; — c'est l'éducation de leurs citoyens qui y a contribué;... c'est les arts & les sciences que ces peuples ont cultivés avec avantage; ... c'est les conquêtes & les connoissances utiles qui ont produit chez elles tant de grands hommes dans tous les genres possibles; & de chez elles en France sous Louis XIV; .... ce regne lui seul ayant produit en moins de cinquante ans ce que la Grece, Rome & Carthage n'ont pu produire en plusieurs siecles; — Louis XIV!... Louis XIV! votre regne sera toujours cité dans l'histoire, comme un regne de

gloire, de grandeur, & de merveilles pour une nation !

MYLORD SPITEÀL.

On doit dire en faveur de la vérité, que le regne de Louis XIV a été le plus beau regne de l'Europe depuis Octave-Auguste, n'y en ayant aucun qui lui soit comparable chez aucune nation; — mais aussi ....

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! Messieurs, il auroit été bien plus beau, bien plus grand, bien plus utile aux hommes, si Louis XIV avoit connu sa gloire & son bonheur à la paix de Riswick; — si en Prince sage,... content des lauriers dont il s'étoit couronné dans moins de trente années, (& que l'on recueille à peine dans deux siecles,) il eût abandonné la folle ambition de faire un Roi d'Espagne ! — quelle différence pour sa réputation !

ST. ALBIN.

Van Magdebourg, la critique est facile, & l'exécution est toujours difficile. — Ce que Louis XIV a fait, vous l'auriez fait également. — On n'abandonne jamais les héritages que la nature nous donne, & sur-tout ceux d'une couronne. — D'ailleurs, Louis XIV n'en étoit pas le maître ; la succession de l'Espagne appartenoit de droit à un de ses petits fils; pouvoit-il le priver de son bien de famille ? — Le grand mal de tout ce qui est arrivé, & la source de toutes les suites fâcheuses que cet héritage eut pour la France & pour l'Europe entiere;... c'est que Louis XIV fit mal son compte à la paix de Riswick, & qu'il n'a pas été le maître de s'arrêter dans ses prospérités, quand il l'auroit desiré : l'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, la

Savoie, le Portugal même, ayant constamment conspiré contre sa puissance.

VAN MAGDEBOURG.

Pourquoi cherchoit-il de vouloir donner un Roi de son sang à l'Espagne ? — qu'avoit-il besoin de chercher à multiplier sa race chez les autres ? — n'étoit-il pas assez grand lui tout seul en France, sans ambitionner une seconde couronne dans sa famille ? — Tenez, à mon avis, il fit une sottise, je vous l'ai dit tantôt ; ... allons-nous-en, car il est tard.

ST. ALBIN.

Vous savez, mes amis, que vous êtes des miens ?

MYLORD SPITEAL.

On n'oublie jamais les choses qui sont aussi agréables que celle-là ; mais y serons-nous en sûreté avec ce diable de Cosmopolite ? — avez-vous entendu avec quelle rigueur il a dévasté la Grande-Bretagne ?

VAN MAGDEBOURG.

Il en a bien fait à-peu-près autant de la Hollande.

MYLORD SPITEAL.

Il faut être juste, il vous a mieux traité que les Anglois.

LE COSMOPOLITE.

De part & d'autre cependant je n'ai injurié, ni blessé personne ; j'ai cherché seulement à vous prouver que ce qui peut être regardé comme un acte de prudence chez un particulier, devient foiblesse chez une nation ; & qu'un Gouvernement qui craint de se venger mérite qu'on l'insulte ; — en conséquence, je vous ai fait part de mes idées de spéculations politiques, en me mettant à la place de la nation Françoi-

ſe, de l'Eſpagnole, de l'Angloiſe & de la Hollandoiſe, & j'ai parlé comme j'aurois agi, dans les cas où elles ſe ſont trouvées, ſi j'avois été leurs légiſlateurs; — ſi je me ſuis trompé, ſuppoſez, mes amis, que je n'en ai rien dit; ... je n'en dinerai ni plus ni moins, avec appétit, je vous en aſſure.

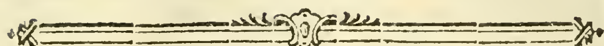
VAN MAGDEBOURG.

Il a raiſon, l'homme franc doit dire ce qu'il penſe; tant pis pour ceux qui craignent la vérité; (*à St. Albin*) voilà ce qui a toujours gâté vos affaires. Donnez-moi la main, l'ami de tous les hommes; hé bien! Mylord, St. Albin, partons-nous?

ST. ALBIN.

Oui, nous vous ſuivons.





ESPAGNE.

DIALOGUE QUATRIEME.

St. ALBIN, MYLORD SPITEAL, VAN MAGDEBOURG, LE COSMOPOLITE.

VAN MAGDEBOURG.

Mylord, St. Albin, conſidérez un peu le tas de papier, de cahiers & de livres qu'apporte avec lui le Coſmopolite : — l'on diroit qu'il va faire une ſeconde fois ſa Logique ou ſa Phyſique.

LE COSMOPOLITE.

Je vous entends, Van Magdebourg : ... je voudrois que vous diſſiez vrai. — Je mettrois à profit, (mieux que je ne l'ai fait,) deux avantages bien conſidérables, que l'on regrette toujours & que l'on ne rattrape jamais.

MYLORD SPITEAL.

Sans vous donner de l'humeur, pourroit-on vous demander quels ſont les avantages qui vous tiennent ſi fort à cœur ?

LE COSMOPOLITE.

Hélas ! ils doivent être chers à tous les hommes, en leur inſpirant les mêmes objets qu'à moi ! ... la jeuneſſe & l'étude des ſciences exactes. — C'eſt avec le ſecours de ces deux avantages, que l'homme honnête peut

eſpérer de travailler à ſe faire une réputation :..., à jouir de lui-même. . . .

St. Albin.

Pour la jeuneſſe, elle eſt irréparable; . . . & quant aux ſciences exactes, nous voyons aſſez que ce n'eſt que dans un âge un peu avancé, que l'homme éclairé qui a des principes, les pratiques avec le plus d'utilité; & certainement vous n'avez rien perdu de ce côté-là.

Le Cosmopolite.

Vous êtes bien obligeant : . . . ſi la repartie pouvoit n'être point priſe pour un compliment, je répondrois à notre ami St. Albin, que je me regarderois comme l'homme le plus favoriſé du monde, ſi je pouvois joindre à votre modeſtie, à votre honnêteté, tout votre eſprit & toutes vos connoiſſances; . . . ayant très-peu rencontré de mortels qui ſoient pourvus d'autant d'avantages que vous, & qui s'en faſſe ſi peu à croire.

Mylord Spiteal.

Je vois avec plaiſir, mon cher St. Albin, que vous êtes connu de tout le monde; . . . & que tout le monde vous rend juſtice.

Van Magdebourg.

Mais avec tous vos compliments, vous ne nous dites pas ce que vous prétendez faire avec ce tas de paperaſſes, de chiffons & de livres que vous traînez après vous. . .,

Le Cosmopolite.

Doucement, ces chiffons & ces livres ſont pour déſabuſer le Mylord & vous auſſi de vos préventions contre l'Eſpagne & contre la France. — Ce ſont des notes, des réflexions politiques, des ſyſtêmes de finance à l'avantage de ces deux Monarchies,... dreſſés par un hom-

me qui a vu de ſes yeux: . . . car avec vous, Meſſieurs, il faut toujours raiſonner avec les preuves en main.

VAN MAGDEBOURG.

Mon ami, c'eſt que St. Thomas a fait beaucoup de proſélytes, & que je ſuis un tant ſoit peu de ſes enfants.

MYLORD SPITEAL.

Tout homme ſage doit l'être, en fait d'intérêt politique.

LE COSMOPOLITE.

Mais tout homme ſage auſſi doit ſe rendre à l'évidence.

VAN MAGDEBOURG.

Certainement il faut être impartial dans ſes opinions; & ſi l'on ſe trompe, le laiſſer entrevoir de bonne foi. — Par exemple, moi, je dis de bonne foi, que je crois que la mort du Roi de France cauſera immanquablement quelque changement dans le ſyſtême politique de l'Europe.

ST. ALBIN.

Je ne le crois pas. — Son ſucceſſeur étant majeur, cet événement ne changera rien, & les affaires politiques ſe ſuivront, ſuivant le plan qui en étoit arrêté.

VAN MAGDEBOURG.

Tant pis, mon ami, tant pis! . . . il n'eſt pas de notre intérêt, ni du vôtre, que la France laiſſe envahir Dantzick au Roi de Pruſſe; . . . . ni que cette Puiſſance puiſſe devenir un jour une Puiſſance maritime. — Votre Miniſtere doit empêcher cela.

LE COSMOPOLITE.

Je crois bien que la choſe ne vous eſt pas indifférente ni à l'Angleterre auſſi; mais je crois

qu'elle l'eſt beaucoup pour la France. — Je dirois plus : .... elle ne peut que lui être avantageuſe.

VAN MAGDEBOURG.

Je ne ſuis pas de votre ſentiment. — La Pruſſe ne peut devenir Puiſſance maritime, qu'aux dépens des Puiſſances maritimes.

LE COSMOPOLITE.

D'accord : mais aux dépens de quelles Puiſſances ?

VAN MAGDEBOURG.

Aux dépens de toutes.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout ; — ſi vous me diſiez aux dépens de l'Angleterre & de la Hollande, ... *concedo ;* — mais ce préjudice fait le bien de la France & de l'Eſpagne auſſi ?

VAN MAGDEBOURG.

Toujours la France & toujours ſon Eſpagne, & jamais les autres nations ! Eſt-ce que la Ruſſie, la Suede, le Danemarck, Hambourg, Dantzick & Lubeck, n'y perdroient pas également ? ...

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi : — mais tout cela feroit encore le bien de la France & de l'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

De ſorte que pour faire le bien de la France & de l'Eſpagne, il faut que l'Angleterre & la Hollande ſe ruinent ; & que la Ruſſie, la Suede, le Danemarck, Hambourg, Dantzick & Lubeck, laiſſent dévorer leurs intérêts maritimes par la puiſſance naiſſante du Roi de Pruſſe ?

LE COSMOPOLITE.

Que chacun défende ſes intérêts rien, de plus

permis ?... mais que la France & l'Espagne s'opposent au démembrement de la puissance maritime de l'Angleterre & de la Hollande,... (qui rivalisent mortellement leurs fréquentations)... ce seroit une bêtise de leur part. — Au contraire, ces deux Puissances doivent bien plutôt la provoquer.

VAN MAGDEBOURG.

Est-ce que la France & l'Espagne ne sont pas liées d'intérêt & de commerce, comme l'Angleterre & la Hollande, avec toutes les Puissances de la mer Baltique?

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien!....

LE COSMOPOLITE.

Hé bien! leurs intérêts sont différents des vôtres: — combien toutes les années envoyent-elles de vaisseaux marchands dans ces mers?... dix,... douze, c'est tout au plus....

VAN MAGDEBOURG.

Ce n'est pas ce que l'on demande.

LE COSMOPOLITE.

Au-lieu que l'Angleterre & la Hollande,... en droiture ou en cabotage, y en envoyent près de deux mille chacune:... vous voyez que la parité n'est pas égale. — Ainsi, si le Roi de Prusse s'empare de cette navigation,... ce sera deux mille vaisseaux de moins, qui ne navigueront plus à votre profit, & qui tourneront à l'avantage de la France.

VAN MAGDEBOURG.

Bel avantage!... que lui en reviendra-t-il, dès que ce ne sera pas son pavillon marchand qui sera ce commerce.

LE COSMOPOLITE.

Rien : — mais elle y gagnera en ce que le commerce de l'Angleterre & de la Hollande avec la Baltique, ne ſalariera plus 18 à 20,000 matelots de chaque côté, & que l'Etat ne réaliſera plus les profits annuels de plus de 2000 vaiſſeaux : — à 10,000 liv. par vaiſſeau ſeulement,... cela feroit bien près de 20 millions de perte toutes les années, ſans celle des ſalaires de vos 20,000 matelots, (*au Mylord*) & de la main-d'œuvre de plus de 100 millions de livres tournois d'exportation de moins en articles de votre induſtrie. — Car s'il vous en ſouvient bien, je vous ai fait connoître que le commerce direct de l'Angleterre avec la Ruſſie, la Suede, le Danemarck, Hambourg, Dantzick &c. ſe montoit toutes les années à plus de cinq millions de liv. ſterl. par une navigation en droiture de 7 à 800 vaiſſeaux marchands. — Celui de la Hollande eſt à-peu-près dans une égale proportion, à la différence que la Hollande ne donne pas le 5 pour 100 de cette ſomme en articles de ſon induſtrie : — au-lieu que l'Angleterre la tire toute de ſes entrailles.

VAN MAGDEBOURG.

A vous entendre, l'on diroit que la Hollande eſt dépourvue de fabriques.

LE COSMOPOLITE.

Non, je ne dis pas cela : — mais le peu que vous en avez, ne peut lutter dans les pays de conſommation, avec celles de la France & de l'Angleterre.

VAN MAGDEBOURG.

Ecoutez-le parler!... le peu que nous en avons!... hé morbleu! vous ne ſavez donc

pas que toute la Hollande, toute la Ooftfrife, les Etats de Liege, de Heffe-Caffel, de Weftphalie, &c. ne s'habillent que de nos lainanages?... que la Turquie ne reçoit pas de plus beaux draps que ceux de la Hollande?... que l'Efpagne, le Portugal & toute l'Italie ne confomment pas de plus beaux camelots, de plus belles ratines que les nôtres?

LE COSMOPOLITE.

Tout cela eft très-vrai, mon cher ami: — mais tout cela eft borné, parce que la grande beauté de vos draps, de vos ratines, de vos camelots, ne peut être abordée que par des perfonnes riches, opulentes; & que ce ne font pas celles-là qui font valoir le commerce. — Vos articles d'induftrie font trop chers; & pour la confommation il faut du bon marché.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien! allez-vous-en en France?... vous y trouverez de tout prefque pour rien: — mais ce rien devient très-cher, parce que les chofes n'y font pas d'ufage; & que quand il faut toujours renouveller, toujours rapieffer fes hardes ou fes habits, on achete trois fois ce que l'on n'auroit payé qu'une, fi on avoit voulu y mettre quelque chofe de plus dès la premiere fois. — Tout devient cher, mon cher ami, par les léfines de ces fortes d'économies.

LE COSMOPOLITE.

Vous parlez comme un ange, mon cher ami,... comme un pere de famille prudent & économe: — mais allez faire entendre à un artifan, à un journalier, à un laboureur à 20 fols par jour, qui n'a que 6 liv. à mettre à une culotte de peau, qu'il faut qu'il en dépenfe 9 liv. pour pouvoir en avoir une

de plus d'usage ? ... où prendra-t-il les 3 liv. de plus, ... si avec toute l'économie possible, il a de la peine de pouvoir en réaliser 6 pour remplir ce besoin ?

VAN MAGDEBOURG.

Ce n'est pas pour ces gens-là que nous parlons....

LE COSMOPOLITE

Ce sont pourtant ces gens-là, mon cher ami, qui font valoir le commerce. — Voyez la quantité immense que l'on en compte dans une Monarchie. — Sur 20 millions de population que l'on suppose à la France, il y en a au moins douze millions dans cette seule profession. Combien le nombre doit en être plus grand dans un pays moins pourvu de secours, moins favorisé, moins riche que la France !

MYLORD SPITEAL.

Quoique vous en disiez, il n'est pas de l'intérêt de la France, que la Prusse devienne trop puissante, ni qu'elle s'établisse puissance maritime. — Son élévation ne peut se faire qu'aux dépens des alliés de la Cour de Versailles dans le Nord de l'Europe. — Pour lors, la France n'ayant plus aucune influence dans ce continent, le Roi de Prusse s'établira le maître de toute la Baltique, & tournera après ses forces navales vers l'Allemagne, vers l'Amérique & sur les côtes de la France même.

LE COSMOPOLITE.

Cette derniere tentative seroit un peu plus difficile.

MYLORD SPITEAL.

Pas si difficile que vous l'imaginez. — Le Roi de Prusse n'a-t-il pas déja la haute Silésie,

le Comté de Glatz ? — n'a-t-il pas résisté tout seul en 1756 à la Maison d'Autriche alliée à la France & à la Russie ?... Que ne fera-t-il pas si vous lui laissez s'approprier Dantzick, toute la Prusse Polonoise, & peut-être une partie de la Poméranie ? — le voilà déja aussi puissant que la Maison d'Autriche.

LE COSMOPOLITE.

C'est-à-dire, qu'il aura beaucoup de pays, mais peu de sujets.

MYLORD SPITEAL.

Qu'il saura bien s'en procurer ! — Si la France le laisse faire, je ne lui donne pas dix ans, pour qu'il ne s'empare de la Saxe, de la Bohême de la Basse-Silésie.

LE COSMOPOLITE.

Dans dix ans, mon cher ami, loin de conquérir la Saxe, la Bohême & la Basse-Silésie, il pourroit bien ne plus posséder la Haute-Silésie, les Comtés de Glatz & de Nuremberg, les Duchés de Cleves & de Juliers. — Ce n'est pas de ce côté-là que la France veut que le Roi de Prusse s'agrandisse, — c'est du côté du Nord ; ... c'est au dépens de la Pologne & de la Russie qu'elle le desire. — Voilà pourquoi la France a dissimulé sa juste indignation du gâteau des Rois.

MYLORD SPITEAL.

Le Cosmopolite est unique, il veut que la France mette du dessein en tout : — que les variations, que les révolutons politiques de l'Europe, où elle n'est ni appellée, ni consultée, & où elle y est même vilipendée, soient toujours prévenues par le cabinet de Versailles, — tandis que tous ses alliés dans le Nord se plaignent qu'elle ne prévoit rien, qu'elle ne

ſe précautionne en rien, ni qu'elle ne les aſſiſte en rien.

LE COSMOPOLITE.

Les affaires les mieux concertées ſont celles qui ſont toujours les plus ſecretes & les plus ignorées. Parce que ſous le feu Roi Louis XV, le ſecret du cabinet de la France, (pendant un certain temps,) n'avoit pas été auſſi rigoureuſement obſervé, qu'il l'avoit été ſous Louis XIV, & qu'il l'eſt actuellement; . . . que les Miniſtres s'étoient permis bien des libertés, bien des imprudences qu'ils ne pratiquent plus avec Louis XVI. — Vous vous perſuadez qu'une fois que la France ne ſe laiſſe plus pénétrer comme par le paſſé, qu'elle ne peut point avoir eu deſſein de tenir la conduite diſſimulée que je lui ſuppoſe? — mais vous avez tort; le bon ſens, la raiſon, la politique même, tout vous dit que telle a dû être l'idée & la volonté de la France.

MYLORD SPITEAL.

Je ne vois perſonne autre que vous qui puiſſe être perſuadé de cette vérité. — Nous ſommes trois ici auſſi incrédules ſur cet objet que les trois chaiſes ſur leſqu'elles nous ſommes aſſis.

ST. ALBIN.

Pardonnez-moi : . . . il eſt très-poſſible que la France ait vraiment eu connoiſſance du complot des Puiſſances du Nord ſur la Pologne, & qu'elle ait bien voulu y jouer le perſonnage que lui ſuppoſe le Coſmopolite. — Il eſt réellement de ſon intérêt, comme de celui de toutes les Puiſſances du Midi de l'Europe, qu'il y ait une Puiſſance dans le Nord en état de pouvoir réſiſter à la Ruſſie, ſi elle vouloit trop

influer dans les affaires de ce continent, ... comme depuis trente ans, elle ſemble s'en occuper.

Mylord Spiteal.

Ce ſeroit plus à l'Empire & à la Maiſon d'Autriche, d'uſer de cette précaution qu'à la France...

St. Albin.

Non pas, s'il vous plaît, ... en ce que la Pruſſe, ſans la France, pourroit ſe trouver entre les deux feux de l'Autriche & de la Ruſſie, au-lieu que dans la poſition où ſe trouve la France, & dans celle où il eſt de ſon intérêt que parvienne le Roi de Pruſſe, ... c'eſt la Maiſon d'Autriche qui pourroit s'y trouver. —Alors dans une guerre générale entre toutes ces Puiſſances, — la Pruſſe, alliée avec la France, pourroit faire tête toute ſeule à la Ruſſie, tandis que la France occuperoit de ſon côté la Maiſon d'Autriche.

Van Magdebourg.

Hé! vous ne comptez pour rien vos bons amis les Anglois! — croyez-vous qu'ils ne prendroient pas un peu de parti contre vous?

St. Albin.

Pardonnez-moi, nous les comptons pour de très-braves gens, dignes de notre colere. — S'ils ſe déclaroient contre nous, nous nous unirions à l'Eſpagne pour leur réſiſter.

Van Magdebourg.

Et nous! ...

St. Albin.

Et à vous auſſi! — Mr. de Tourville n'a-t-il pas battu vos eſcadres ſur les dunes d'Angleterre, ſur les ſarlingues? ... Du Queſne n'a-t-il pas eu par deux fois le même avan-

tage (dans les mers de Naples,) ſur votre fameux Amiral Ruitter ? . . . hé bien ! mon cher ami, nous vous battrions encore.

VAN MAGDEBOURG.

Vos Tourvilles ſont morts, mon cher de St. Albin, & n'ont point laiſſé d'héritiers dans votre marine ! — vos du Queſnes ſont expirés auſſi. — Vous n'avez plus ni Barth, ni Fourbin, ni du Guay-Trouin, ni Caſſard, ni la Bourdonnaie : . . . ainſi ſi vous ne nous oppoſez pas de meilleurs Généraux, de meilleurs Capitaines que ceux que vous avez employé contre les Anglois dans votre derniere guerre, nous ne vous craignons pas. — Les Anglois ne vous ont pris que vingt vaiſſeaux de ligne, nous vous en prendrons trente.

ST. ALBIN.

Vous auriez raiſon de l'eſpérer, ſi nous nous conduiſions toujours auſſi mal que par le paſſé, ou ſi l'eſprit de jalouſie & de diviſion, (qui a fait tout le malheur de nos affaires dans la derniere guerre,) régnoit toujours dans toutes nos entrepriſes : — mais les temps ſont changés. — Ce n'eſt plus une maîtreſſe ignorante qui gouverne le cœur du Roi, qui s'eſt emparé du ſyſtême du cabinet ; . . . qui eſt devenue l'idole inſenſée des Miniſtres : — c'eſt une Reine vertueuſe & juſte, . . . qui ne cherche ſon bonheur que dans celui de ſon époux, & qui ne veut trouver ſa réputation & ſa gloire que dans la proſpérité de ſes ſujets. . .

VAN MAGDEBOURG.

Louis XVI, mon cher ami, eſt bien jeune encore, pour régner ſur une Monarchie auſſi fort arriérée que l'eſt aujourd'hui la France ; . . . auſſi fort deſſervie par les Grands, par les Miniſtres ;

niſtres ; . . . & auſſi déſaccréditée de ſes alliés.

ST. ALBIN.

Elle l'étoit bien plus à la minorité de Louis XV.

VAN MAGDEBOURG.

Auſſi, voyez le ſort qu'eurent vos affaires juſqu'en 1730 ?

LE COSMOPOLITE.

Il ne faut jamais confondre les temps de minorité avec ceux de la ſucceſſion au trône d'un Prince majeur. — Louis XVI a 20 ans aujourd'hui : — il s'eſt toujours montré, étant Dauphin, économe, prudent, éclairé... L'homme perd rarement ſes qualités. — Il a ſuivi en ſilence toutes les opérations du regne de Louis XV depuis la paix de 1763 ; il a vu les dégâts affreux qu'ont faits tous les adminiſtrateurs ; . . . . le peu d'union qui a toujours régné parmi tous les Miniſtres ; le peu de ſoumiſſion & d'obéiſſance de nombre de ſubordonnés ; — il ſaura donner un ordre avantageux à tous ces relâchements : — il ne fait que de commencer : — laiſſez-le un peu ſe mettre au fait, prendre connoiſſance de la ſituation de ſon Royaume, de celle de ſes finances, de ſes troupes, & ſoyez perſuadé que tout ira bien. — Voyez quel a été pour la France le regne de Louis XIV après la mort du Cardinal Mazarin. — Y a-t-il jamais eu un Monarque qui ſoit monté ſur un trône plus épuiſé & plus jonché d'ennemis ? . . . hé bien, Louis XVI ſe préſente la même choſe ! . . . François, réjouiſſez-vous. (*à St. Albin.*)

MYLORD SPITEAL.

Il aura furieuſement à travailler & à ſe méfier, s'il veut faire reprendre à la France cette proſpérité, cette conſidération dont elle a joui

ſous Mr. de Colbert, & plus particuliérement ſous Mr. de Fleury.

LE COSMOPOLITE.

Mon ami, ... les engorgements, ... les temps d'engourdiſſement & d'erreur, font les mêmes ravages dans un corps politique, que les maladies en occaſionnent dans le corps humain. — Le ſalut d'un corps ſouffrant, quel qu'il ſoit, conſiſte à pouvoir bien connoître les cauſes de ſon mal, la nature de ſes infirmités. — Donnez le temps à Louis XVI d'avoir bien réfléchi ſur la nature des infirmités du corps politique de la France, & vous verrez après, ſi, en habile médécin, il n'en expulſe pas ſolidement toutes les humeurs peccantes.

MYLORD SPITEAL.

Il faudra qu'il faſſe avaler à ſon corps politique une furieuſe potion d'émétique.

ST. ALBIN.

Mais n'en voilà déja pas mal: — tous les Dubarry, hommes & femmes, ... tous les concuſſionnaires des bleds, — trois premiers Commis du Contrôle général, deux de la Guerre, un de la Marine, un des Affaires Etrangeres; — pluſieurs Grands, pluſieurs Miniſtres exilés ou renvoyés: ... ce n'eſt déja pas mal. — C'eſt une aſſez belle purgation pour un jour de fête.

MYLORD SPITEAL.

Ma foi, il en reſte encore autant qu'il en a chaſſé.

LE COSMOPOLITE.

Cela ſe peut: ... mais il faut laiſſer au temps le ſoin d'émouvoir le reſte. — Trop de nouveauté, trop de révolution, trop de changements bruſques peuvent entraîner de plus

grands déſordres. — L'homme prudent doit toujours les prévenir. — Louis XVI eſt très-bien conſeillé.

MYLORD SPITEAL.

Il peut l'être du côté de l'intention. — Mais dans cette carriere, quand à 75 ans on veut reprendre l'eſprit des ſyſtêmes abandonnés depuis près de trente ans, ... ma foi, on eſt expoſé à tomber dans les plus cruelles erreurs, ou d'y faire des écoles de la derniere conſéquence.

ST. ALBIN.

Cela pourroit être, ſi le ſage Neſtor que Louis XVI a appellé auprès de lui, tenoit abſolument à lui ſeul les rênes du Gouvernement : — mais dès que ce n'eſt que pour en prendre les avis; que le Roi demeure toujours le maître des affaires, ... le grand âge de ce Neſtor ni ſes 30 ans d'oiſiveté ne font rien, n'expoſent à rien : un chef de Conſeil n'ayant que ſon opinion.

VAN MAGDEBOURG.

D'accord : ... mais quand cette opinion eſt accréditée par la confiance du maître, & que les membres du Conſeil, pour complaire à ce maître, & ne point ſe mettre à dos un favori, ne la contrediſent point : — ſi elle eſt fauſſe, qui eſt-ce qui en pâtit? — tout ne retombe-t-il pas aux dépens du corps politique?

MYLORD SPITEAL.

Dans cette partie, les grands changements ne valent rien, & le ſentiment des perſonnes éloignées des affaires depuis long-temps, uſées par l'âge & l'oiſiveté, eſt un ſentiment toujours imparfait; — je dirai plus, il eſt dangereux.... étant dans la foibleſſe de l'hom-

me, (ſur-tout dans un âge avancé), de ne rien trouver de bien fait que ce que l'on faiſoit dans ſon temps, du temps qu'il étoit encore en vigueur, ou en exercice.

St. Albin.

On rencontre quelquefois des hommes occupés de ces petiteſſes; ... comme il s'en rencontre auſſi, qui voyent bien, qui agiſſent bien, quoique dans un âge très-avancé:

Mylord Spiteal.

Déſabuſez-vous, mon cher de St. Albin; — les affaires d'un Gouvernement ne veulent point être confiée à des têtes, ni trop jeunes, ni trop rouillées par l'oiſiveté.

Van Magdebourg.

La raiſon en eſt ſenſible; — avons-nous à 20 ans l'expérience d'un homme de 40 ans:... non? — avons-nous autant de feu, d'activité, de jugement à 75 ou 80 ans, que l'on peut en avoir à 50 ans,... non encore; — il en eſt de même dans l'opinion des intérêts politiques.

Le Cosmopolite.

Van Magdebourg a raiſon; — en fait d'adminiſtration, ou de ſyſtêmes politiques, il faut ne jamais avoir perdu de vue ſon objet; y avoir conſtamment dormi, & veillé deſſus; ne jamais prendre pour opinion ce qui s'eſt fait il y a 50 ans, parce que dans 50 ans tous les intérêts changent de nature, & en politique encore plus; — une nation ayant à ſe gouverner ſans ceſſe ſuivant ſon accroiſſement ou ſa décadence, & ſuivant celle de ſes rivaux; — ainſi dans 50 ans ou dans 30 ans même, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſoit ſurvenu des variations dans un Gouvernement, qui puiſſent être analogues à des idées qui avoient cré-

dit il y a 30 ans ; — la chose est de toute impossibilité.

VAN MAGDEBOURG.

(*A St. Albin.*) Toute l'Europe est en attente de voir la tournure que prendront vos affaires ; — finance, ... commerce, ... administration, ... justice, ... & politique ; .... tous ces départements ont furieusement besoin d'être restaurés ; — il y a furieusement des humeurs peccantes à expulser, dans toutes ces portions de votre Ministere.

ST. ALBIN.

Cela est vrai ; .... mais avec la patience, on en viendra à bout ; — voilà quatre personnes sages, bien intentionnées, qui sont entrées dans les principaux départements du Ministere ; .... c'est déja beaucoup ; — donnons-leur le temps de se mettre au fait de leurs parties, & certainement tout ira bien.

VAN MAGDEBOURG.

Pourvu que l'Angleterre vous laisse tranquilles, & que les différends de la Pologne ne sonnent pas le tocsin, pour une guerre aussi générale que celle de la succession ; ..... je n'en jurerois pas ; — l'Autriche & la Prusse sont furieusement en présence.

ST. ALBIN.

Quand cela seroit, qu'aurions-nous à y voir ?

VAN MAGDEBOURG.

Ce que vous y avez vu dans la derniere guerre : — une guerre sur les bras, & point d'argent pour la faire.

ST. ALBIN.

Hé bien ! l'Espagne en a, elle nous en fournira.

MYLORD SPITEAL.

St. Albin eſt fort, quant il peut s'étayer de l'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! à mon avis, c'eſt l'eſpoir d'un noyé, qui cherche ſon ſalut dans une planche pourrie.

MYLORD SPITEAL.

Je ſuis bien de votre ſentiment ; — ne connoiſſant point de Monarchie dans le monde plus mal montée & plus mal adminiſtrée.

ST. ALBIN.

Je ne ſais ſi elle eſt mal montée & mal adminiſtrée ; — mais je vois qu'elle ſe ſoutient depuis très-long-temps, & qu'elle ſe releve toujours avec avantage de toutes ſes décadences.

MYLORD SPITEAL.

Plaiſante façon de ſe relever, quand vos voiſins vous en facilitent les moyens.

LE COSMOPOLITE.

Je vois bien, mon cher de St. Albin, que je ſuis forcé de venir à votre ſecours, & de faire parler ces paperaſſes, ces cahiers & ces livres, pour faire ſortir le Mylord & Van Magdebourg de leurs préventions ſur l'Eſpagne. — Aidez-moi de vos conſeils, je vous en prie, je vous ferai part de mes lumieres puiſées chez un de vos citoyens, qui a peſé impartialement l'Eſpagne, ... auſſi judicieuſement qu'il l'a fait de la France & de l'Angleterre, & qui connoît autant que qui que ce ſoit, les avantages & les déſavantages de ces trois nations ; .... la façon de les arrêter, ou de les contredire, de même que celle de ſe les rendre utiles ou néceſſaires. — La confédération contre l'Angleterre, comment l'avez-vous trouveé, Mylord ?

MYLORD SPITEAL.

Hé ! la, la; .... plus téméraire que ſolide.

LE COSMOPOLITE.

Eſt-elle praticable, ou non ?

MYLORD SPITEAL.

Tout eſt praticable, quand on a de l'argent & des hommes.

LE COSMOPOLITE.

De ſorte qu'elle feroit poſſible, ſi la France & l'Eſpagne avoient de l'argent.

MYLORD SPITEAL.

Oui, — je le croirois.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien ! la perſonne qui a machiné cette confédération, va en faire trouver à ces deux Puiſſances, en vous prouvant que l'Eſpagne ne s'eſt arriérée que par ſa mauvaiſe adminiſtration, — & que la France ne s'eſt écraſée que par ſes propres fautes.

VAN MAGDEBOURG.

Ce n'eſt pas le tout que de dire cela ; — il faut combattre les déſavantages par les avantages.

LE COSMOPOLITE.

C'eſt ce qu'a toujours fait Mr. de Pelliſſery.

MYLORD SPITEAL.

Eſt-ce que c'eſt ce Monſieur-là qui a imaginé la confédération contre l'Angleterre ?

LE COSMOPOLITE.

Oui, Mylord, c'eſt lui-même ; & c'eſt ce même homme qui va vous faire connoître ce qu'eſt aujourd'hui réellement l'Eſpagne, & ce qu'elle pourroit devenir ; .... quels ſont les abus, les erreurs & les déſavantages de l'adminiſtration politique, dans l'une & dans l'autre Monarchie, — les moyens de les ar-

rêter ; — quels ſont les maux qui dévorent la France & l'Eſpagne, & les moyens de les guérir.

VAN MAGDEBOURG.

Votre Mr. de Pelliſſery aura furieuſement du mal à paſſer, s'il veut donner de l'activité à deux Monarchies, dont l'une eſt ſubjuguée par le préjugé & la pareſſe des peuples, & l'autre oppreſſée par l'épuiſement & le déſordre.

LE COSMOPOLITE.

Tout ce qu'il vous plaira; . . . . rira bien qui rira le dernier ; — vous ne me refuſerez pas que l'Eſpagne eſt plus étendue en Europe, & auſſi arrondie que la France.

VAN MAGDEBOURG.

Oui, . . . à part un petit coin du falbala de ſa robe, que lui enleve le Portugal.

LE COSMOPOLITE.

Soit; — qu'elle eſt aſſiſe ſous le plus beau ciel de l'Europe; ..... auſſi fertile & mieux pourvue de denrées premieres que la France?

VAN MAGDEBOURG.

Je dirai même plus fertile.

LE COSMOPOLITE.

Soit encore; — qu'elle poſſede elle ſeule les plus belles ſoies, — les plus belles laines, — les plus riches teintures, — une quantité prodigieuſe de très-beau bois, — le meilleur fer, — les plus riches mines, & toutes les matieres premieres de l'induſtrie?

MYLORD SPITEAL.

Oui, certainement, on vous doit cette vérité.

LE COSMOPOLITE.

Vous m'accorderez bien encore qu'il n'y a aucune nation en Europe qui ait des Colo-

nies aussi riches, aussi étendues, & aussi-bien situées qu'elle?

VAN MAGDEBOURG.

Assurément!

LE COSMOPOLITE.

Vous ne me nierez pas non plus, qu'il y a peu de nations en Europe, qui soit plus favorisée qu'elle pour tout ce qui est commerce maritime, sa métropole étant presque toute jonchée par l'Océan & la Méditerranée?

MYLORD SPITEAL.

Cela est encore vrai.

LE COSMOPOLITE.

Que ses Colonies de l'Amérique lui présentent 5 à 6000 lieues de côtes maritimes à fréquenter?

VAN MAGDEBOURG.

Tout au moins, sans y comprendre les Philippines.

LE COSMOPOLITE.

Que sa métropole est peuplée de 11,500,000 ames.

MYLORD SPITEAL.

Pas tout-à-fait;... mettez-en neuf;... c'est beaucoup encore.

LE COSMOPOLITE.

Il ne faut point aller contre les faits; — le cadastre de 1762 a trouvé en Espagne 11,500,000 ames, & ce cadastre est plutôt désavantageux qu'avantageux aux recherches du Gouvernement;... les peuples s'étant persuadés que l'on ne s'occupoit de faire le dénombrement de la nation, que pour les soumettre à la capitation comme en France; — quoi qu'il en soit de cette population, vous ne mettrez pas le même doute sur celle de l'Amérique.

VAN MAGDEBOURG.

Qui eſt-ce qui peut la ſavoir, celle de l'Amérique ?

LE COSMOPOLITE.

Le Gouvernement, autant qu'il eſt poſſible de ſuivre cette partie dans un pays auſſi vaſte.

VAN MAGDEBOURG.

Et à combien ſe monte-t-elle ?

LE COSMOPOLITE.

Par le cadaſtre ordonné dans le même temps que celui que l'on fit en Europe, ... le Gouvernement a trouvé, dans les trois Vice-Royautés de l'Amérique, le Gouvernement de la Havane, de St. Domingue, & de Porto-Ricco, — 10,899,000 ames.

MYLORD SPITEAL.

Sans doute, en y comprenant tous les Indiens affiliés au Gouvernement.

LE COSMOPOLITE.

Certainement, ... tous faiſant corps de nation avec les Eſpagnols, qui ſe ſont domiciliés en Amérique.

VAN MAGDEBOURG.

Je croirois plutôt celui-là que celui de la population de l'Europe; — l'expérience ayant prouvé qu'en 25 ans, la population doubloit en Amérique.

LE COSMOPOLITE.

Quoi qu'il en ſoit de l'une ou de l'autre, nous voyons l'Eſpagne poſſéder en Europe des domaines auſſi conſidérables que ceux de la France; — peuplée de 11,500,000; — jonchée de 7 à 800 lieues de côtes maritimes; — pourvue abondamment de toutes les denrées de premiere néceſſité, & maîtreſſe de toutes les matieres premieres les plus abſolues à l'induſtrie; —

ayant en outre en propriété des colonies puiſſantes en Amérique, avec 5 à 6000 lieues de côtes maritimes à ſa libre fréquention, — 10, 900,000 ames à y pourvoir, à y entretenir, à les alimenter conſtamment, des articles de récolte & d'induſtrie de la métropole....

MYLORD SPITEAL.

Arrêtez-vous, arrêtez-vous, Coſmopolite;... & avec quoi, s'il vous plaît, les alimenter? — dites-moi un peu, ſi l'Eſpagne n'avoit pas la reſſource des articles de l'induſtrie de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de la Flandre, de la Siléſie, de la Suiſſe, de toute l'Italie, & de toute l'Allemagne, ſi elle le pourroit jamais? — ces colonies ne recevroient preſque rien du crû de la métropole, ſans le ſecours de toutes ces diverſes nations....

VAN MAGDEBOURG.

Certainement.... Et encore! — conſidérez, malgré le ſecours de toutes les nations que vous venez de citer, que l'Eſpagne à peine expédie-t-elle toutes les années de 75 à 80 vaiſſeaux marchands dans ſes colonies, tandis qu'à proportion égale, de celles-ci avec celles de la France & de l'Angleterre, elle devroit y en occuper au-delà de 20,000.

LE COSMOPOLITE.

Vous voyez donc par ce que vous venez de dire, que ce n'eſt point par le défaut de moyens que s'eſt arriérée l'Eſpagne, mais bien par ſon peu de prévoyance & ſes mauvaiſes diſpoſitions.

VAN MAGDEBOURG.

Cela ſe peut; — mais l'un n'annulle pas l'autre; — que pourra un Gouvernement, ſi les ſujets ne le ſecondent pas?

LE COSMOPOLITE.

Hé ! que peuvent les ſujets, ſi un Gouvernement leur lie les mains ?

MYLORD SPITEAL.

Quoi que vous puiſſiez en dire, mon cher ami, vos Eſpagnols ſont & ſeront toujours de vilaines gens :.... c'eſt une vilaine nation ; — on voit généralement chez elle que l'Eſpagnol (par caractere) eſt impératif, taciturne, ignorant, rempli d'orgueil & de morgue vis-à-vis de toutes les nations ;... mépriſant tous les humains, qui ne ſont pas deſcendus, à leur dire, du fameux Pelage ; — voulant tout ſavoir ſans avoir rien appris ;.... raiſonnant de tout, & ne s'entendant à rien ; ſe levant gueux, ſe couchant pauvre par fierté, — hypocrite, ſuperſtitieux, indolent de ſa nature ; — traître par jalouſie ; méchant par vengeance ; généreux par oſtentation ; — rempant dans le beſoin :... humble dans l'adverſité :... inſolent dans l'opulence ; — luxurieux, craſſeux & crapuleux juſqu'à la vilainie ; — aimant les femmes, & ne les eſtimant point ; — encenſant les autels, quant ils profanent les temples ; — ſe frappant la poitrine d'avoir mangé gras un jour maigre, & ne rougiſſant jamais d'avoir commis un aſſaſſinat, un parjure ; — ſouillant ſans reſpect l'aſyle ſacré des Egliſes, pour ſe ſouſtraire aux châtiments de la juſtice, après avoir commis un viol, un meurtre, un parricide ; — regardant au-deſſous de lui l'étude, l'occupation, le travail ; — plus eſclave d'un bout de papier, d'un préjugé, d'une bulle de Rome, que des devoirs les plus abſolus d'un vrai citoyen ; — aſſez bon pere, médiocre parent, ami fort ordinaire ; — mauvais mari, mauvais voiſin, ſujet médiocre ; — naiſ-

ſant avec de l'eſprit, & ne le tournant qu'à la débauche;... voilà quels ſont vos Eſpagnols.

Le Cosmopolite.

Mylord, vous mettez trop de paſſion dans votre ſentiment! — il ne faut jamais outrer notre opinion, ni induire en erreur l'eſtime publique. — Il y a bien quelque choſe à dire ſur les Eſpagnols;... mais il ne faut pas tant perſonnifier leurs déſavantages; — aſſez généralement qui trop prouve, ne prouve rien; — je conviens avec vous que les Eſpagnols ont une partie des défauts que vous venez ſi charitablement de leur reprocher;.... mais en publiant avec chaleur leurs imperfections, rendez au moins juſtice à leurs bonnes qualités; — l'Eſpagnol eſt généralement brave, généreux, propre à tout; — ayant de l'eſprit ſans être ingénieux;... réuſſiſſant facilement pour peu qu'il s'applique; — il eſt fidele ſujet, ſoumis & reſpectueux avec tous ſes ſupérieurs; — préférant ſon pays à tous les autres; — ne bornant point ſes charités à un liard donné publiquement; mais à des aumônes ſecretes, à des fondations utiles; — élevant ſa famille en pere tendre; prenant ſoin de ſes parents s'ils tombent dans la miſere; — ne parlant jamais d'un bienfait; — content de l'avoir rendu, il ſe refuſe à toute ſorte de reconnoiſſance; Pilade & Oreſte pour l'amitié; — docile à toutes les volontés ſpirituelles; — obéiſſant aveuglément à tous ſes préceptes; — laiſſant à la Divinité le ſoin d'éclairer les Rois, les Paſteurs, ſans jamais entreprendre, comme tant d'autres nations, d'être ſon interprete; — ne murmurant jamais contre l'autorité, ni contre l'adminiſtration; — ſe conformant ſans inquiétude à tout ce qu'ordonnent leurs Souverains, ou les

préposés du Ministere; — toujours actifs, toujours unis, toujours prêts à se sacrifier pour la défense de la patrie. — Balancez tous ces faits, Mylord, avec l'opinion que vous avez des Espagnols, & vous verrez si la plus grande partie des vices que vous avez apperçus dans cette nation, ne prennent pas toutes leurs causes dans ceux qui regnent dans toutes les portions du Gouvernement, plutôt que dans le cœur & dans les penchants des sujets.

MYLORD SPITEAL.

Que pourra le Gouvernement vis-à-vis d'un sujet qui ne voudra rien faire?

LE COSMOPOLITE.

Ce que pourra un pere sur son enfant; — l'arraisonner, l'incliner au travail par des caresses, & l'y encourager par des récompenses.

VAN MAGDEBOURG.

Comment voulez-vous qu'un Souverain, que des Ministres, puissent entrer dans de semblables détails?

LE COSMOPOLITE.

Comment je le veux! .... mais vous badinez; — est-ce que vous ignorez que les devoirs les plus absolus d'un administrateur, sont ceux de l'éducation d'une nation? — hé, que seroient les hommes sans l'éducation!

MYLORD SPITEAL.

Où diable va-t-il chercher l'éducation, pour accoutumer des hommes au travail?

ST. ALBIN.

Mais il a raison! — l'éducation est l'ame de tous les principes; — c'est elle qui accompagne l'enfance de l'homme, ... qui lui élargit le cœur, qui lui éleve l'esprit, qui lui développe toutes les idées de son imagination; — qui lui

ſait entrevoir toutes les erreurs de la vie;.... les maux qui réſultent de l'oiſiveté, de la pareſſe, & tous les avantages que procurent le travail ou l'occupation.

LE COSMOPOLITE.

St. Albin a raiſon. — L'éducation, en s'emparant de la jeuneſſe de l'homme, lui facilite tous les moyens de s'appliquer, de ſe rendre utile; — la même choſe ſeroit arrivée en Eſpagne, ſi le Gouvernement, après Ferdinand & Iſabelle, au-lieu de porter conſtamment ſes attentions dans le dehors de ſes Etats, les avoit attachées plus particuliérement dans le dedans de ces mêmes Etats; — pour lors, il n'auroit point négligé l'éducation de ſes peuples; & en les accoutumant de bonne heure au travail, il ſe les ſeroit rendus utiles. — Mais toute l'ambition de Charles V n'ayant jamais été tournée qu'à la recherche des moyens qui le feroient parvenir à la monarchie univerſelle, il négligea conſtamment la portion la plus chérie de la vraie puiſſance;... la population, le commerce, & l'induſtrie d'une nation. — Philippe II, auſſi ambitieux que ſon pere,... plus ruſé, mais moins ſavant politique, ayant ſur le cœur les démembrements des Etats d'Allemagne (faits à ſa ſucceſſion) en faveur de ſon oncle, voulut s'en dédommager ſur la France, ſur l'Angleterre & ſur le Portugal; — plus intriguant que guerrier, plus entêté que ſage,... il ne mit aucun péril à ces diſpoſitions; & rencontrant partout plus d'écueils, plus de réſiſtance, & plus d'obſtacles qu'il n'avoit cru y en éprouver, — il épuiſa ſes Etats d'hommes & d'argent (a)

(1) J'ai lu dans un manuſcrit à l'Eſcurial, que Philippe II

pour perpétuer des guerres inutiles. — Philippe III n'hérita ni des talents, ni des vertus, ni des vices de Philippe II; — plus hypocrite que législateur, plus fainéant qu'ambitieux, aussi indolent que Monarque, il fut aussi peu propre à regner après Philippe II, qu'à réparer les maux de la Monarchie. — Philippe IV fut digne fils de Philippe III, négligeant tout ce que son pere avoit négligé, pour ne s'occuper que des questions de controverse. — Charles II donna d'abord quelques espérances; mais plus enclin à la dissipation qu'à l'étude, il négligea toutes les affaires; & dégoûté du travail & de la Royauté, par l'épuisement affreux où se trouvoit l'Espagne, il mourut accablé d'ennui, laissant avec douleur sa succession à un petit-fils de France, dans un état plus malheureux & plus obéré qu'il ne l'avoit reçue; — C'est à la suite de ces quatre regnes, plus malheureux les uns que les autres, que l'Espagne est tombée successivement dans cet état d'épuisement & de misere où l'a trouvée la guerre de la Succession.

MYLORD SPITEAL.

La vérité de votre raisonnement historique ne détruit pas, que si le Gouvernement en Espagne a méconnu ses vrais intérêts, les sujets ne devoient jamais méconnoître leurs avantages; — quel est l'avantage des sujets?... c'est l'aisance,... c'est la prospérité,... c'est le commerce.

LE

avoit fait périr dans toutes ses guerres, 900,000 hommes, & qu'il avoit dépensé trois milliards de plus que les revenus de la Monarchie ;- ce qui feroit à notre façon de compter, quinze milliards au moins de dépenses extraordinaires.

LE COSMOPOLITE.

Vous avez raiſon ; — mais quand cette aiſance, cette proſpérité, ce commerce, un Gouvernement ſe l'approprie en entier, ... que voulez-vous que faſſent les ſujets ? l'oiſiveté les gagne avec le découragement ; & la pareſſe s'aſſocie avec la miſère ; — voilà tout ce qu'a gagné l'Eſpagne, ſous ſes cinq Rois de la Maiſon d'Autriche.

MYLORD SPITEAL.

Toutes les négligences des Rois Autrichiens en Eſpagne, ne me perſuaderont jamais que ſi les ſujets Eſpagnols avoient été des hommes aimant le travail, qu'ils n'euſſent toujours pu travailler : qu'ils n'euſſent préféré eux-mêmes, de mettre en œuvre leurs belles laines de Caſtille, & leurs ſoies de Valence, ... plutôt que de les racheter toutes œuvrées, des nations à qui ils les avoient vendues ; cette indolence, cette vérité connue, ... parle au cœur de tous les humains qui raiſonnent un peu ....

LE COSMOPOLITE.

Je raiſonne, graces à Dieu ! & elle ne parle pas au mien qui ai ſuivi pendant dix ans cette nation, ſon gouvernement & ſes ſyſtêmes. — Trois vices capitaux ont dévoré l'Eſpagne ſous la Maiſon d'Autriche :... l'ambition, l'intérêt, les mauvais principes ; — trois vices plus deſtructeurs la déchirent encore dans ce moment ;... l'avarice, le préjugé, l'ignorance. — Tant que l'Eſpagne ne purgera pas ſon adminiſtration de ces trois tyrans, jamais elle ne rétablira ſa puiſſance, & jamais elle ne l'élevera à ce haut période de proſpérité & de gloire, où ſa ſituation, ſes propriétés & ſes richeſſes semblent lui permettre d'aſpirer. — Plus étendue &

plus fertile que la France, elle compte moins de ſujets & moins de production qu'elle; — maîtreſſe des plus riches mines d'Amérique, c'eſt celle de toutes les nations de l'Europe qui a le moins de repréſentants, le moins d'argent monnoyé; — avec 7 à 800 lieues de côtes maritimes en Europe, & 5 à 6000 dans ſes Colonies, elle occupe à peine 2 ou 300 vaiſſeaux marchands dans tous ſes commerces; — toutes ces erreurs ne viennent pas des ſujets; .... ce ſont les fautes du Gouvernement, qui, ne connoiſſant point les vrais intérêts de l'économie politique, laiſſe infructueux tous ces avantages.

VAN MAGDEBOURG.

Mais en quoi le Gouvernement a-t-il tant de tort?

LE COSMOPOLITE.

En ce qu'il a mis conſtamment des entraves par-tout. — qu'il a voulu ſe mêler de tout, — & qu'il a voulu s'approprier tout. — Dans un Etat bien adminiſtré, le Souverain n'empiete jamais ſur les droits des ſujets: — témoin ce Roi de Hongrie, qui en faiſant brûler un vaiſſeau marchand, richement chargé pour le compte de la Reine ſon épouſe, diſoit: *que feront les ſujets, ſi les Rois font le commerce?* — en Eſpagne, c'eſt tout le contraire, ... le Gouvernement ne ſe ſert des ſujets que pour s'en approprier tout le travail. — Pour bien vous faire ſentir cette vérité; reprenons les choſes depuis les premieres erreurs du Gouvernement ſous Charles V, & deſcendons inſenſiblement dans toutes celles qui les ont ſuivies, & qui ſe continuent encore, même ſous le regne préſent; — je vous ai déja dit que trois vices capitaux avoient dévoré ancien-

nement l'Efpagne:... l'ambition,... l'intérêt,... & les mauvais principes; — que trois vices plus deftructeurs la déchiroient encore dans ce moment, l'avarice, l'ignorance, le préjugé; — par la connoiffance de tous ces défavantages, vous conviendrez avec moi que toute la décadence de l'Efpagne n'a été opérée que par les erreurs du Miniftere, & non par l'inapplication des peuples.

VAN MAGDEBOURG.

Voyons, notre ami, comment vous vous tirerez de cette queftion: — car vous avez affaire ici à forte partie. — Le Mylord n'eft pas Efpagnol,... je ne le fuis certainement pas auffi,... & je crains bien que St. Albin ne foit un peu des nôtres....

ST. ALBIN.

Je ne hais pas les Efpagnols; le peu que j'en connus, m'ayant paru des gens honnêtes, affez intéreffants.

VAN MAGDEBOURG.

Il feroit difficile que vous en euffiez connu beaucoup: — ces gens-là ne voyagent point; & par orgueil, ils méprifent toutes les nations civilifées.

MYLORD SPITEAL.

Ils ont bien tort,... ne connoiffant rien de fi mal élevé, de fi ignorant & d'auffi gauche qu'un Efpagnol.

VAN MAGDEBOURG.

Ces gens-là ne fréquentent point, n'étudient point, ne cherchent point à s'inftruire; que voulez-vous qu'ils foient? — Je parierois prefque, (fi on vouloit s'amufer de faire chez toutes les nations de l'Europe, le dénombrement de tous les Efpagnols qui voyagent chez elles,)

que la quantité ne se monteroit peut-être pas à 200....

MYLORD SPITEAL.

A deux cents !... vous êtes fou ! — parbleu, pas à la moitié !... à moins que vous n'y compreniez tous les Ambassadeurs, les Envoyés, les Résidents, les Consuls, Secretaires & Marmitons de l'ambassade; car sans tout ce monde, je parierai bien dix contre un, que vous ne trouverez pas vos deux cents.

LE COSMOPOLITE.

Quoi qu'il en soit, deux cents ou deux mille, ce n'est pas de quoi il s'agit. — Nous en étions sur les vices destructeurs de leur gouvernement sous la Maison d'Autriche ; l'ambition, l'intérêt, les mauvais principes. — L'ambition qui devoit faire le bonheur de l'Espagne sous Charles V... qui devoit publier sa prospérité & sa gloire dans tous les siecles, qui devoit la rendre la premiere nation de l'Europe,... n'a servi qu'à forger pour elle une chaîne d'humiliation, de décadence & de misere. — Les nouveaux pays de l'Amérique, loin de n'être envisagés par l'héritier de Ferdinand & d'Isabelle, que comme des pays relatifs, qui ne devoient être encouragés qu'en tant qu'ils favoriseroient tous les débouchés de l'agriculture & de l'industrie de la métropole, furent considérés par cet ambitieux Monarque, comme un vrai mobile de toutes les grandeurs, de toutes les richesses, de toutes les propriétés. — En conséquence, Charles V dédaigna l'économie politique ; & tournant sans cesse ses regards & tous ses desirs sur l'Amérique,... sur son or,... sur la monarchie universelle, — il perdit de vue le seul système qui pouvoit faciliter à ses successeurs un espoir aussi in-

ſenſé. — L'Eſpagne, qui fleuriſſoit ſous Ferdinand & Iſabelle; qui poſſédoit vingt millions d'ames de population; ... qui tiroit vanité des 60,000 métiers battants que l'on comptoit dans ſa ſeule ville de Seville, éprouva bientôt par cet égarement, une décadence conſidérable dans ſa population, ... dans ſon agriculture, ... dans ſon induſtrie: — Charles V ne l'imaginoit pas. — L'or, ... l'argent, ... la fortune rapide de quelques aventuriers échappés à l'intempérie de l'Amérique, éblouiſſoient autant le Monarque Eſpagnol, que les Miniſtres, que tous les habitants des villes maritimes. — Tous n'avoient des yeux que pour l'Amérique, & tous ne reſpiroient que pour l'Amérique. — Le Gouvernement, loin d'arrêter une telle fureur, ... loin de contenir les émigrations trop conſidérables de ſes ſujets, ... les toléra, ſe figurant que cette tranſplantation d'une portion de ſes citoyens, dans un pays auſſi fourni d'or & d'argent, doubleroit le numéraire de toutes ſes richeſſes. — Le temps, qui explique les erreurs des hommes, fit bientôt voir à l'Eſpagne combien elle s'étoit trompée; & l'ambition qui auroit dû coopérer à ſa plus grande gloire, confondant ſes erreurs avec l'abus que l'on avoit fait de ſes vrais intérêts, ne montra plus au ſucceſſeur de l'ambitieux Empereur, qu'une Monarchie ébranlée dans tous ſes fondements, qui avoit abandonné des richeſſes réelles, pour ne courir qu'après des idéales.

MYLORD SPITEAL.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les nations civiliſées ne connoiſſoient point auſſi préciſément qu'aujourd'hui l'eſprit de conſervation & de ſyſtême. Ce ſont les

grands tréfors de l'Amérique qui ont éclairé cette partie : — ainfi il n'eft pas étonnant que Charles V & Philippe II fe foient laiffés éblouir par l'or & l'argent du nouveau monde, & qu'ils ayent négligé les vraies richeffes de la métropole.

LE COSMOPOLITE.

Cela eft vrai : . . . mais furabondance de bien ne doit jamais nous faire oublier en fyftême d'adminiftration, que la vraie richeffe eft celle du travail; & que fans travail, point de richeffe. — En conféquence, l'or & l'argent de l'Amérique ne devoient être confidérés par le cabinet de l'Efpagne, que comme les repréfentants des fuperflus, de l'agriculture & de l'induftrie de la métropole. L'opinion contraire a été caufe que la population, l'agriculture, l'induftrie de l'Europe s'eft perdue infenfiblement; & que l'Amérique, par une avidité mal raifonnée, a dévoré la profpérité de la capitale, au-lieu de l'enrichir. De-là la perte du travail & de toutes les richeffes premieres, qui uniffant tous les défavantages à ceux des mauvais principes de l'adminiftration, a écarté tous les encouragements & tous les concours des nations érangeres, qui auroient pu conferver à l'Efpagne fa population, fon agriculture & fon induftrie.

VAN MAGDEBOURG.

Il auroit été difficile, mon cher ami, que les nations étrangeres euffent voulu fe prêter à favorifer l'Efpagne dans fes découvertes : elles étoient toutes poffédées du même vertige. . .

LE COSMOPOLITE.

Ce n'eft pas ce que je prétends dire.

VAN MAGDEBOURG.

Voyons.

LE COSMOPOLITE.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, tous les habitants de l'Europe, éblouis par son or & son argent, ambitionnerent de participer à toutes ses richesses. — Charles V joignoit à ses riches possessions, l'Espagne, la Flandre, les Etats d'Autriche & de Hongrie, la Bohême, le Milanois, les Etats de Naples & de Sicile, &c. — Si cet Empereur avoit été un vrai Législateur, de même que Philippe II; — si l'un & l'autre avoient mieux connu l'esprit de conservation & de systême que celui de l'intrigue; — s'ils avoient su associer l'esprit de spéculation avec celui de l'économie politique,... ils auroient apperçu que la découverte de l'Amérique avoit déja englouti la majeure partie de la portion la plus utile de leurs sujets; — que l'industrie, que l'agriculture se ressentoit de cette émigration; — que les villes, que les campagnes devenoient désertes. — En conséquence, pour ne plus affoiblir la population de la métropole, & pour réparer celle qu'elle avoit déja perdue, il auroit été de l'adresse du cabinet d'Espagne, de faire un parti avantageux à tous les étrangers qui auroient voulu s'établir dans ses Etats d'Europe, en ne leur laissant de libre que le commerce de l'Amérique: & au-lieu de les effaroucher, de les rebuter par des servitudes, telles que celles des billets de confession, &c. les flatter, les caresser, leur accorder des marques d'honneur & d'estime, & faire jouir tous leurs enfants des droits des citoyens.

ST. ALBIN.

Il eſt certain que ſi dans ces premiers temps, le Miniſtere de l'Eſpagne avoit eu l'adreſſe de pratiquer ce que vous venez de dire, qu'il y auroit eu des millions & des millions de François, d'Italiens & d'Allemands qui auroient été s'établir en Eſpagne, & qu'ils y auroient conſervé la population & tous les arts utiles.

LE COSMOPOLITE.

Il en auroit réſulté trois grands avantages pour elle. — Le premier, c'eſt qu'elle auroit réparé ſa dépopulation, ſans affoiblir l'accroiſſement de celle de ſes Colonies. — Le ſecond, c'eſt que loin de penſionner l'induſtrie étrangere, (comme elle a été forcée de le faire,) elle auroit fécondé la ſienne, en arrêtant les progrès de celle de ſes voiſins. — La troiſieme, c'eſt que toutes les richeſſes de l'Amérique ſeroient demeurées conſtamment dans ſa métropole, & qu'elles n'auroient point ſervi à ſolder uniquement l'Eſpagne avec le commerce étranger. — De ce défaut de prévoyance, ſe ſont établies de regne en regne les erreurs de Charles V & de Philippe II; & c'eſt de la perſévérance de toutes ces erreurs que ſe ſont perpétués juſqu'à nos jours, les vices deſtructeurs d'avarice, d'ignorance, de préjugé, qui interceptent encore la proſpérité de l'Eſpagne.

ST. ALBIN.

Notre cher Coſmopolite, je ne vois pas que vous ſoyez fondé à taxer aujourd'hui l'Eſpagne d'être ignorante.

LE COSMOPOLITE.

Elle le ſera moins, ſi vous voulez, que ſous Philippe IV & Charles II; — mais elle l'eſt toujours autant aujourd'hui, proportion gar-

dée, qu'elle l'étoit alors, vis-à-vis des autres nations : — car ſans paſſion, quels ſont les progrès de l'Eſpagne ? —

St. Albin.

Ma foi, des progrès très-conſidérables, depuis la guerre de la Succeſſion.

Le Cosmopolite.

Bien : — comparez ſes progrès avec ceux de la France, de l'Angleterre, de la Pruſſe, de la Suede, du Danemarck & de la Ruſſie ; & vous verrez ſi l'Eſpagne, avec plus de moyens, plus de propriétés, plus de reſſources, s'eſt autant avancée que la moindre de toutes ces nations ?

St. Albin.

Non, elle ne peut pas même être comparée à la plus petite ; la plus arriérée de toutes ces nations, avec un trentieme au plus des avantages que poſſede l'Eſpagne, exerçant un commerce maritime vingt fois plus répandu que celui de cette Monarchie.

Le Cosmopolite.

Vous voyez donc que l'ignorance, l'avarice & le préjugé tyranniſent toujours cette nation.

Mylord Spiteal.

Hé ! pourquoi ne pas y ajouter auſſi l'orgueil, la fainéantiſe & la pareſſe ?

Le Cosmopolite.

Parce que les derniers ſont indépendants des premiers, & qu'il ne faut jamais confondre, en queſtion de politique, les vices d'un mauvais Gouvernement avec ceux d'un penchant arbitraire.

Van Magdebourg.

Vous avez beau prêcher, mon cher Coſmopolite, vous ne façonnerez jamais vos Eſpa-

gnols ; & les torts que vous trouvez à leur Gouvernement, ne dénaturent point leur nonchalance, leur ſans-ſouci, leur mal-propreté : ces vices ſont dans le ſang de la nation.

LE COSMOPOLITE.

Les ſujets ſont ce que les Rois veulent qu'ils ſoient. — Sous Charles V & Philippe II, l'Eſpagnol a été guerrier & conquérant. — Sous Philippe III, il a été Hiſtorien & Poëte. — Sous Philippe IV, Théologien & Juriſconſulte. — Sous Charles II, fainéant, hypocrite & pareſſeux. — Depuis les regnes des Bourbons, ils ſe ſont un peu ranimés ; mais le Miniſtere s'en occupe ſi foiblement, qu'il exiſte encore un fond d'ignorance & d'irréſolution chez les ſujets, qui ſemble demander à la légiſlation de réſoudre le plan de vie qu'un chacun doit embraſſer.

ST. ALBIN.

Ma foi, le plan de vie eſt favorable aujourd'hui. — L'Eſpagne, ſous Charles II, n'avoit que 40,000 hommes de troupes réglées ; elle en compte actuellement 150,000. — Elle n'avoit que 5 à 6 mauvais vaiſſeaux de guerre; on lui en connoît plus de 70 du premier rang dans ſes ports. Elle ne poſſédoit que 40 millions de livres de revenus ; elle jouit de 150 millions au moins dans ce moment : — ce n'eſt pas une petite révolution en 75 ans.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai. — Mais comparez-la avec celle de la Pruſſe, de la Suede, du Danemarck, de la Ruſſie & de l'Angleterre même ? — Balancez les opérations de l'économie politique de toutes ces Puiſſances, avec celle de l'Eſpagne ; & vous verrez ſi cette Monarchie, (ex-

cepté depuis 10 ans,) a fait le moindre progrès dans le commerce, l'induſtrie, les arts, les ſciences, la navigation & les découvertes utiles ?

VAN MAGDEBOURG.

Du côté du commerce, nous pouvons dire que non : — ſa navigation pour ſes Colonies, n'étant pas plus conſidérable aujourd'hui qu'à la mort de Charles II.

LE COSMOPOLITE.

Hé ! celle de l'Europe, la trouvez-vous bien augmentée ?

ST. ALBIN.

Egalement.....

LE COSMOPOLITE.

Donc, c'eſt la faute du Gouvernement, ſi la nation Eſpagnole, depuis 1700, n'a pas fait les mêmes progrès que la France & l'Angleterre dans cette carriere ; parlant ſans paſſion, je vous demande un peu ſi en ſyſtême d'adminiſtration, (dans l'économie politique,) il eſt une ignorance plus deſtructive, que celle qui oſe entreprendre de vouloir régler la portée des ſpéculations d'un commerce maritime, celle du départ & du retour des vaiſſeaux marchands de ſes négociants ?

VAN MAGDEBOURG.

Non, ... rien de plus abſurde que toutes ces gênes-là. — C'eſt au négociant à faire ſon compte, à régler ſes expéditions ; — à prendre la circonſtance qui lui paroît la plus avantageuſe à ſon entrepriſe. Si on ôte cette liberté au négociant, le commerce ne ſera plus une ſcience.

LE COSMOPOLITE.

C'eſt cependant ce que fait encore l'Eſpa-

gne. — Eſt-il également une avarice plus mal entendue, plus mal raiſonnée de la part d'un Miniſtere, que celle qui force le commerce d'une nation à ſe ſervir des vaiſſeaux du Gouvernement, pour importer les retours de leurs entrepriſes, afin de ſoumettre ce même commerce à lui payer un fret exorbitant ſur des retraits qui ne ſont que les produits d'une opération mercantile, entrepriſe d'entrée en Amérique ſur les propres vaiſſeaux de ces mêmes négociants, qui ſont forcés (par cette tyrannie) de faire leurs retours en Europe aux trois quarts vuides?

MYLORD SPITEAL.

C'eſt pourtant ce que fait encore l'Eſpagne. — Cette méthode eſt auſſi injuſte que tyrannique. — Il y a de la cruauté à forcer un négociant qui a ſon vaiſſeau, de charger ſes effets ſur un autre vaiſſeau, pour faire naviguer le ſien à vuide. — Auſſi, à combien d'accidents ces malheureuſes maximes n'expoſent-elles pas le commerce d'une place? — Voyez le ſort de la flotte qui périt au détroit de Bahama : — celle que nous détruiſîmes à Aiguémonte : — les galions brûlés à Vigo : — la priſe de la frégate l'Hermione, & des deux galions des Philippines. —Voilà bien 60 millions de piaſtres fortes au moins de perte ſeche pour le commerce de l'Eſpagne, en moins d'un ſiecle, & ſur peut-être 18 à 20 vaiſſeaux : — quelles imprudences! . . .

LE COSMOPOLITE.

N'eſt-ce pas auſſi un préjugé deſtructeur de refuſer à un homme domicilié dans vos Etats, qui contribue à toutes vos impoſitions; qui ne conſomme que de vos denrées; qui fait va-

loir votre agriculture, votre induſtrie & votre commerce ; qui ſalarie vos artiſans, vos journaliers, vos matelots : d'y travailler ; & cela parce qu'il n'eſt pas né Eſpagnol ? . . . comme ſi le lieu du domicile n'étoit pas la vraie patrie de l'homme.

VAN MAGDEBOURG.

Entreprenez un peu, vous qui raiſonnez ſi bien, de vouloir perſuader à un Eſpagnol, que ſon Miniſtere a tort de gêner le commerce de l'Amérique, de s'emparer de la propriété d'en importer les retours, . . . d'empêcher un étranger d'y faire des entrepriſes ? — il vous répondra très-gravement que c'eſt très-bien fait, que ſon Miniſtere a raiſon, parce que, ſans cet arrangement, ſes Colonies ſe perdroient. . . . . Hé ! ames bornées & puſillanimes ! — bientôt vous ne connoîtrez plus que l'habitude comme les brutes !

LE COSMOPOLITE.

Les erreurs vulgaires ne doivent jamais être accréditées par les opérations légiſlatives. — Le commerce eſt-il un être créateur ?

VAN MAGDEBOURG.

Sans doute.

LE COSMOPOLITE.

Eſt-il utile à la ſociété ?

VAN MAGDEBOURG.

Certainement : — c'eſt lui qui réaliſe les ſuperflus, & qui procure tous ceux qui manquent à une nation.

LE COSMOPOLITE.

Donc le commerce veut être encouragé & non vexé : — protégé & non tyranniſé, comme il l'eſt en Eſpagne.

MYLORD SPITEAL.

Si la France, l'Angleterre & la Hollande avoient confidéré le commerce dans le point d'erreur & d'ignorance que l'a toujours envifagé l'Efpagne, . . . jamais ces trois nations ne fe feroient élevées au degré de profpérité & de puiffance où elles font généralement parvenues. — Le commerce eft la fource des richeffes : il veut être libre, & c'eft dans cette liberté que des millions de citoyens y trouvent leurs exiftences : — mais allez chercher cela en Efpagne ?

LE COSMOPOLITE.

En conféquence, il ne faut pas tant invectiver ou méprifer l'infortuné fujet Efpagnol : — il ne faut pas lui faire un fi grand crime de fa pareffe ; dès que le Gouvernement lui ferme toutes les portes du travail, que voulez-vous qu'il devienne ? —

MYLORD SPITEAL.

Vous avez beau vous battre les flancs, vous ne me convertirez pas. — La pareffe eft le péché originel de cette nation : . . . pour vous en convaincre, jettez un coup d'œil fur toutes fes campagnes, vous n'y trouverez ni fruits ni arbres : à peine y voit-on croître des bleds. — Le Gouvernement, par des raifons particulieres, peut avoir été fondé autrefois d'empêcher les trop grandes fréquentations de fes fujets avec l'Amérique, — mais il n'a jamais mis aucune entrave à l'agriculture, — Pourquoi refter oifif, quand la terre vous offre de l'occupation ? — Pourquoi préférer de vous habiller des étoffes étrangeres, quand vous pouvez les fabriquer vous-mêmes ? Pourquoi vendre une matiere premiere que vous pouvez fa-

çonner? — Toutes ces fautes ne viennent pas du Gouvernement : ... c'eſt le vice de la nation.

LE COSMOPOLITE.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher Mylord; & le procès que vous faites aux ſujets Eſpagnols, eſt la fable du loup & de l'agneau. — 1°. L'agriculture ne languit en Eſpagne que par le défaut de conſommation & de débouché; le Gouvernement n'ayant pas aſſez ouvert ſes fréquentations avec ſes Colonies, qui étoient les ſeules propriétés qui pouvoient donner de l'activité à cette richeſſe locale ; & les mêmes denrées qui croiſſent en Eſpagne ſe recueillant en France, en Portugal, en Italie, à Naples, en Sicile, dans le golfe de Veniſe, la Grece, la Turquie & l'Afrique, ſont contrariées par celles de tous ces divers Royaumes, où les nations conſommatrices s'en pourvoyent en retour de leurs commerces avec ces peuples. — En conſéquence, n'y ayant que la conſommation des Colonies qui pouvoit favoriſer l'exportation des denrées de la métropole, le Gouvernement a méconnu ſes vrais intérêts, en bridant toutes les diſpoſitions de ſes ſujets dans cette conſommation; & c'eſt de la gêne de ces diſpoſitions (très-ſalutaires à un corps politique,) que les ſujets Eſpagnols dédiés à cette partie, ne ſe ſont pas adonnés à de plus grands défrichements. — 2°. S'il ne fabrique pas lui-même ſes vêtements, ... c'eſt encore la faute du Gouvernement: ... la nature des impoſitions de l'Etat en portant preſque toutes ſur les comeſtibles, ſur les beſoins de premiere néceſſité, ſur toutes les aiſances de la vie, renchérit ſi exceſſivement la main-d'œuvre de toute eſ-

pece, qu'il convient mieux au sujet Espagnol de s'habiller des étoffes étrangeres, que de celles qu'il pourroit fabriquer lui-même. 3°. — C'est la nécessité qui force celui-ci à vendre une matiere premiere qu'il pourroit façonner, parce que le Gouvernement, en favorisant l'introduction dans ses Etats de l'industrie étrangere, lui rend cette même matiere premiere inutile; & il est forcé de s'en défaire pour payer son habillement. Pour bien sentir toute la conséquence de mon raisonnement, . . . jettons un coup d'œil sur l'esprit du systême de l'administration de l'Espagne, & balançons-en les désavantages par les avantages qu'elle auroit pu retirer de sa position, si elle avoit adopté les mêmes principes qui ont été les guides de toutes les nations maritimes de l'Europe. — Pour bien approfondir cette vérité, il faut expliquer impartialement le systême de l'administration de l'Espagne, sur les trois chefs d'intérêts qui forment l'ame d'une administration politique: . . . le commerce, l'industrie, l'agriculture. — Par l'assiette de ces trois intérêts, par la façon dont ils sont protégés & administrés en Espagne, on connoîtra moralement que le défaut de paresse que l'on inculpe tant à cette nation, n'est le fruit ou la contagion que de celle d'un Gouvernement précaire : . . . les Ministres en Espagne (par un entêtement barbare,) ayant préféré de perpétuer des systêmes destructeurs, au-lieu de prendre pour modele le succès des opérations des nations étrangeres. — C'est la prévention, c'est l'orgueil, c'est une vanité mal entendue qui leur a fait rejetter toutes ces lumieres, & qui les a portés de s'endurcir sur des systê-

mes

mes entiérement contraires aux progrès du commerce, de l'induſtrie & de l'agriculture. — Si le commerce, ſi l'induſtrie, ſi l'agriculture ſont la richeſſe premiere d'une adminiſtration politique, ... ces trois ſortes de richeſſes ne prennent leur activité, leur conſervation & leur accroiſſement, que dans la nature & la marche des impoſitions d'un Gouvernement. — Si les impoſitions ſont bien raiſonnées, bien réparties, perçues ſeulement ſur des objets indifférents ou neutres, ... elles ſont l'avantage du commerce de l'induſtrie & de l'agriculture. — Si elles portent bruſquement, peſamment, groſſiérement ſur les objets de premiere néceſſité, ſur les beſoins des peuples, ſur les matieres premieres de l'induſtrie, ... elles ſont un mal certain, parce qu'elles renchériſſent tous les ſalaires de la main-d'œuvre quelconque : ... pour lors le commerce perd de ſon activité, & l'induſtrie & l'agriculture périſſent par les impuiſſances du commerce.

Van Magdebourg.

Si dans les premiers temps de cette République, le Gouvernement Hollandois avoit monté ſon ſyſtême de commerce & de navigation dans la ſervitude & la partialité de celui de l'Eſpagne, où en ſeroit aujourd'hui la Hollande?

Mylord Spiteal.

Hé! où en ſeroient la France & l'Angleterre?

Le Cosmopolite.

Le commerce n'a jamais été conſidéré en Eſpagne comme un être créateur, animant & fécondant tous les rameaux d'une adminiſtration politique. — Il a toujours été enviſagé

comme une profeffion de convenance au feul avantage de celui qui l'exerçoit. — En conféquence, le Gouvernement a conftamment tenu en inquifition toutes les opérations de fes fujets, & a refufé au commerce cette liberté, cette protection, ces encouragements qui ont enrichi la France, l'Angleterre & la Hollande. — Un négociant en Efpagne ne peut point avoir de vaiffeau dans le commerce des colonies, fans une permiffion du Gouvernement: — il ne peut point faire d'expéditions dans ces dites colonies, fans une autre permiffion: — il ne peut point choifir la grandeur du cafque ou du port du vaiffeau de fa fpéculation, fans permiffion. — Toutes les opérations du commerce direct de l'Europe avec l'Amérique fe follicitent du Miniftere, avec injonction de la baye de Cadix, à tel port des colonies inclufivement, fans échelle & fans cabotage dans aucun autre port; & pour toutes ces permiffione, il faut payer d'avance des fommes très-confidérables. — Le Roi, l'Amiral, l'Eglife ont des droits très-confidérables fur toutes ces permiffions.

VAN MAGDEBOURG.

Eft-il rien de plus tyrannique dans le commerce, que les droits que font obligés de payer d'avance les armateurs des vaiffeaux pour les colonies Efpagnoles ? . . . il eft toujours queftion de 10, 30 ou 40,000 piaftres par permiffion; & fi le vaiffeau périt, le Gouvernement ne rembourfe jamais rien: — c'eft un furcroît de débours pour les malheureux négociants, fans utilité pour le commerce.

LE COSMOPOLITE.

A cet abandon des vrais principes, (de toute

légiſlation politique) il faut aſſocier une ſeconde tyrannie de la part du Gouvernement, plus deſtructive encore (pour le commerce) que toutes celles que vous venez de citer, parce qu'elle arrête un nombre infini d'exportations de la métropole qui occuperoient des millions de citoyens. — Ce ſont les horribles frets que ſont obligés de payer tous les effets que l'on embarque à Cadix pour l'Amérique, y en ayant qui ſupportent 2, 3 & 4 fois plus que leurs valeurs premieres en fret ſeulement, ſans les avaries qui ſont toujours d'un tiers ſur le montant du fret, & que l'on paye conſtamment par avance. Ces déteſtables maximes ſuſpendent un nombre prodigieux d'exportations, qui ſeroient d'un très-grand prix pour l'agriculture, & que l'Eſpagne ne peut mettre en crédit, par les prix exorbitants auxquels il faudroit les vendre, ſi on les embarquoit pour l'Amérique, ſur le pied des tarifs actuels de ſa navigation : — tels ſont tous ſes fruits ſecs, légumes, vins, huiles, &c. La main-d'œuvre & l'induſtrie n'eſt pas plus favoriſée par le Miniſtere, que les exportations de l'agriculture. — Si le Gouvernement tyranniſe le commerce par des gênes, par des taxes cruelles, il ruine la main-d'œuvre de l'induſtrie par la nature de ſes impoſitions, par la rigueur des droits de fret dans les exportations aux Colonies, & par l'introduction dans la métropole de tous les articles des fabriques étrangeres : . . . de ſorte que les droits de douane, de fret, d'avaries, d'impoſitions & d'abus, dévorant tous les profits du travail, dégoûtent le citoyen appliqué, & livrent à l'abandon & au pillage toutes les richeſſes de la métropole. — L'agriculture s'arriere par les mêmes cauſes,

& ſe trouve encore dégradée dans ſon occupation par les inégalités ou les exemptions particulieres dans les taxes publiques ; . . . tous les biens-fonds des gens de main-morte, ou appartenant à des gens attachés à l'Egliſe, ne contribuant preſque en rien dans les impoſitions générales. — De toutes ces entraves, de cette immenſité de rigueur, de diſproportion & d'inégalité, ſe perpétue le découragement des peuples ; & le cabinet de l'Eſpagne, loin de redreſſer les erreurs de ſes ſyſtêmes, les groſſit tous les jours davantage par ſes entêtements, & par le mépris conſtant des vrais principes du commerce que l'on ne ceſſe de lui expoſer. — Il a été démontré au Miniſtere de Caſtille que les rentes provinciales étoient la ruine de ſes peuples, & que ſon ſyſtême de commerce maritime étoit la ruine de ſon agriculture & de ſon induſtrie ; . . . qu'il falloit redreſſer l'un & l'autre. — L'adminiſtration à qui on en parloit, répondit pour toute réſolution, „ que les rentes provinciales étoient de toute ancienneté en Eſpagne, & que cette Monarchie n'avoit pas beſoin des ſecours du commerce, pour être riche ".

MYLORD SPITEAL.

J'ai toujours entendu parler des rentes provinciales, comme d'une impoſition très-onéreuſe pour les peuples ; & perſonne n'a encore pu me les expliquer.

LE COSMOPOLITE.

Je vais vous ſatisfaire. — Les revenus de l'Eſpagne ſont conſidérés en ſyſtême de finance, par rentes générales & par rentes provinciales ; . . . coutumes d'Arragon, de Biſcaye & cadaſtre de Catalogne. — Dans les rentes géné-

rales, on comprend les douanes, les gabelles, le tabac, le papier marqué, les octrois, les indultes, les aſſagues, les mines, &c. Dans les provinciales, les millons, les quatre droits additionnels, les alcavales (1), &c. qui ne ſont que des impoſitions ſur le pain, le vin, l'huile, le charbon, les légumes ſecs, les viandes fraîches & ſalées, le gibier, le poiſſon ſalé, les liqueurs, les eaux-de-vie, &c. — Toutes ces diverſes rentes en 1767 ſe montoient, pour les rentes générales, à 280,000,000 de réaux de veillon : — pour les rentes provinciales, à 128,000,000 de réaux de veillon : coutumes d'Arragon, de Biſcaye, cadaſtre de Catalogne, lances & épées, titres de Caſtille, fourrages, étapes, &c. environ deux cents millions de réaux de veillon : — en tout 608 à 610 millions de réaux de veillon, ou 152 à 153 millions de liv. de France.

Van Magdebourg.

Autant que cela ! — Je n'aurois jamais cru l'Eſpagne auſſi riche dans ſes finances.

Le Cosmopolite.

Elle le ſeroit du double, ſi elle étoit mieux ſecondée par ſes ſyſtêmes d'adminiſtration & de commerce. — Ecoutez Mr. de Pelliſſery ſur l'Eſpagne? „ il dit que cette Monarchie eſt comparable à un jeune taureau, qui ne connoît ni ſa force ni ſes défenſes ”.

Mylord Spiteal.

N'en déplaiſe à Mr. de Pelliſſery, je croirois bien plutôt que le taureau de l'Eſpagne n'a ni corne ni ſabot, ... qu'il eſt eſtropié.

---

(1) Toutes les mutations de biens-fonds payent auſſi les alcavales, qui eſt une eſpece de contrôle.

LE COSMOPOLITE.

Pas ſi eſtropié qu'il ne tape très-bien quand il veut s'y mettre. —Voyez la ſuite de la guerre de la Succeſſion juſqu'en 1719 : — celle de 1738 juſqu'en 1748 : — voyez les progrès de cette Monarchie depuis Philippe V.

ST. ALBIN.

Aſſurément, ... cette Monarchie s'eſt très-bien relevée un peu de temps. — Je conviens, (avec ſes reſſources) qu'elle n'eſt pas ce qu'elle auroit pu devenir, & qu'elle eſt encore très-éloignée de ce qu'elle pourroit être.

LE COSMOPOLITE.

Si l'Eſpagne s'étoit dépouillée des préjugés qui la dévorent ; .... qu'elle ſe fût conduite par les mêmes ſyſtêmes de la France & de l'Angleterre ; — qu'elle eût tiré plus de parti de ſes liaiſons avec ſes Colonies, ... vous la verriez aujourd'hui dans un luſtre bien différent. — Mais l'eſprit de parti & d'opinion qui a ruiné l'Eſpagne ſous les Rois Autrichiens, dure encore dans ce moment ſous le regne des Bourbons : les Miniſtres ayant eu l'entêtement féroce de faire établir comme conſtitution de l'Etat, qu'il falloit s'en tenir rigoureuſement à la pratique des ſyſtêmes de 200 ans, ſans conſulter les progrès des nations rivales. — Cette opiniâtreté d'antipathie favoriſe les intérêts mercantiles de toutes les Puiſſances maritimes, & ſur-tout ceux de l'Angleterre, plus à portée que toutes les autres, par ſes ports de la Jamaïque & par ſes fréquentations à Campêche, de continuer ſon commerce clandeſtin avec toutes les Colonies Eſpagnoles.

MYLORD SPITEAL.

Par un état dreſſé en 1739 du commerce di-

rect de l'Angleterre avec la Jamaïque, on a trouvé que le commerce de la métropole avec cette Colonie, s'étoit monté en 19 ans à 23, 985,332 liv. ſterl. par une navigation de 5959 vaiſſeaux; — & que les retours de cette exportation, réaliſés dans la métropole, avoient produit 63,519,985 liv. ſterl. dont 29,320,134 en fruits & denrées de l'Amérique, & le reſte en or ou en argent monnoyé au coin de l'Eſpagne, dont une grande moitié étoit pour le compte du commerce direct des propres Eſpagnols.

LE COSMOPOLITE.

Jugez par-là combien les ſyſtêmes de l'Eſpagne ſont faux en fait d'adminiſtration & de commerce. — Mr. de Pelliſſery, qui a aſſez ſuivi cette Monarchie dans ſes avantages & ſes déſavantages, dit dans ſon mémoire en faveur de la banque Royale de Caſtille, (qu'il vouloit établir avec la maiſon des Mrs. Uſtariz neveux) ,, que les rentes provinciales ſont auſſi ,, nuiſibles à l'adminiſtration des finances, que ,, les entraves du Gouvernement le ſont au ,, commerce de la nation. " En conſéquence, il a propoſé au Miniſtere de l'Eſpagne de les ſupprimer, & de retrouver le produit de ſes impoſitions ſur des acquiſitions particulieres, que l'adminiſtration auroit réuni dans ſes fermes générales.

VAN MAGDEBOURG.

J'ai entendu parler dans le temps de cette banque de Caſtille, ... on la diſoit aſſez bien entendue.

LE COSMOPOLITE.

Très-bien entendue! — vous la verrez, elle eſt dans ſes bucoliques; ... ſuivons nos moutons; — les rentes provinciales étant la ruine

des peuples, par les abus, les vexations, & les renchérissements qu'elles occasionnent sans cesse dans tous les comestibles; & leurs produits étant d'une nécessité absolue au Gouvernement; — Mr. de Pellissery avoit proposé à l'Espagne, de les éteindre entiérement, en lui faisant retrouver cette rente avec plus d'avantage, sur l'acquisition de certaines propriétés, abandonnées à une poignée de particuliers.

VAN MAGDEBOURG.

Je ne vois pas qu'il soit à la disposition de l'Espagne, de pouvoir acquérir aucune propriété qui la remplisse des 128,000,000 de réaux de veillon, sans que cette acquisition puisse n'être pas onéreuse à ses peuples.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi; — des propriétés simples, & d'absolues nécessités, — dont jouissent nombre de Seigneurs de terre, dans bien des Monarchies, & que tous les Gouvernements du monde devroient s'approprier, en économie pour ses peuples; — ce sont les moulins de toute espece, les fours publics, & les pressoirs.

ST. ALBIN.

Quelle diable d'idée! .... vouloir approprier à un Gouvernement des objets de détails de premiere nécessité: mais votre Mr. de Pellissery ruineroit la majeure partie des Seigneurs de terres.

LE COSMOPOLITE.

Il ne s'agissoit point de ruiner personne, ... mais il s'agissoit du bien public; — pour ne ruiner personne, l'Etat devoit racheter des particuliers, tous les moulins à eau, à vent, ou à dos de mulet, sur l'estime qui en auroit été faite, avec 25 pour 100 d'augmentation sur

le prix de l'eſtime; — cette ſeule propriété rempliſſoit l'Eſpagne du produit de ſes rentes provinciales.

Van Magdebourg.

Détaillez-nous un peu cela, notre ami.... ne voyant pas qu'il y ait autant de déſavantages pour les particuliers qu'en enviſage St. Albin; — il faut qu'il ſoit Seigneur de terre.

St. Albin.

Non, je ne le ſuis pas; — mais j'en connois à qui ces objets ſont la majeure partie des produits de leurs terres.

Le Cosmopolite.

Vous donnez encore plus de crédit à l'obſervation de Mr. de Peilliſſery; — ſi pour faire le bien d'un Seigneur de terre, on oblige tous les habitants d'une communauté à ne moudre les bleds de leur conſommation que dans les moulins du Seigneur; — combien de pareils privileges doivent plus excluſivement exiſter en faveur d'un Gouvernement! La ſcience d'une légiſlation économique ne conſiſte qu'à obſerver ſcrupuleuſement, de n'établir les impoſitions d'un Gouvernement que ſur des objets neutres, qui ne tyranniſent en rien, ni le travail, ni l'agriculture, ni le commerce; — il n'eſt pas d'objets plus neutres que ceux d'une dépenſe abſolue pour les conſommateurs; & dès que ces objets ou que cette dépenſe laiſſent un bénéfice en pure perte pour celui qui l'a fait, ... il eſt de la ſageſſe d'un Gouvernement, de la faire tomber à ſon ſoulagement, plutôt que de la laiſſer ſe verſer conſtamment dans la bourſe d'une poignée de particuliers.

St. Albin.

Cette queſtion dans ſon abord, heurte la confiance particuliere ; .... conſidérée comme vous venez de le faire, elle explique ſes avantages.

Le Cosmopolite.

Je m'en rapporte aſſez là-deſſus aux lumieres de Mr. de Pelliſſery, & il paroît que toutes ſes obſervations ſur l'Eſpagne ont été faites ſur les lieux, & le compas à la main. Les rentes provinciales ſont la ruine des peuples, dit ledit Sr. de Pelliſſery ; elles ſont abſolues pour les dépenſes du Miniſtere, ... il faut éteindre les rentes provinciales, & il faut retrouver leurs produits, pour remplir le Miniſtere, ſans onéroſité pour les peuples ; — rien de plus aiſé d'éteindre les rentes provinciales, que de les ſupprimer ; — rien de plus aiſé pour retrouver leurs produits, que de racheter au profit de l'Etat, tous les moulins à moudre ; — la dépenſe du moudre eſt d'une abſolue néceſſité pour les citoyens ; — il eſt prouvé que plus de 40 pour 100 de cette dépenſe, tombent au profit des propriétaires des moulins ; — verſons, dit Mr. de Pelliſſery, les profits de cette dépenſe à la ſuppreſſion & au recomblement des rentes provinciales.

Van Magdebourg.

Pour bien aſſeoir cette combinaiſon, ſavez-vous qu'il faut entrer dans de furieux détails?

Le Cosmopolite.

Certainement! — vous allez le voir ; 1°. il faut connoître le nombre de citoyens que l'on a à nourrir journellement ; — 2°. la conſommation journaliere de chaque citoyen ; — 3°.

ce que peut produire de pure farine une mesure de bled, — 4°. la quantité de pierres à moudre qui doivent travailler constamment dans tous ces détails.

St. Albin.

Il faut qu'il ait eu une furieuse patience.

Le Cosmopolite.

Il le faut dans ces sortes d'observations; — par le cadastre de 1762, le Ministere de l'Espagne a trouvé que la population de ses Etats d'Europe, se montoit à 11,500,000 ames; — Mr. de Pellissery, établissant son opération sur cette population, a cherché de connoître le nombre de feux qu'elle pouvoit composer;... à quoi pourroit se monter la consommation journaliere de chaque feu, & le nombre de moulins qui pourroient être nécessaires à cette consommation; — en conséquence, il a trouvé que les 11,5000,000 ames de l'Espagne, à 6 têtes par feu, (suivant Dom J^{mo}. Ustariz), composoient 1,916,666 feux; — qu'à une livre de pure farine de consommation par tête, & à 70 livres de pure farine pour une fanegue,.... il falloit à la consommation journaliere de l'Espagne, 364,300 fanegues de bled par jour,... d'où il établissoit qu'une pierre à moudre à dos de mulet, (comme le font généralement tous les moulins de l'Espagne) mettant quatre heures pour moudre une fanegue, & ne travaillant par jour que quatre fanegues,.... il falloit qu'il y eût constamment en service dans toute l'étendue de la Monarchie, 95,834 pierres à moudre, & que chaque pierre pouvoit suffire à la consommation journaliere de 40 feux, ou de 240 personnes.

MYLORD SPITEAL.

Mr. de Pellissery a très-bien assis ses principes; — reste à savoir si le total de la population est bien juste, & si l'Espagnol ne consomme pas davantage d'une livre de pure farine par jour; — car vous n'ignorez pas que dans les pays chauds, l'homme consomme plus que dans les pays tempérés, gras ou humides.

LE COSMOPOLITE.

Cela est vrai; — mais vous allez voir par le propre relevé qu'en a fait Mr. de Pellissery, que la consommation générale d'une population quelconque, calculée sur celle d'une livre de pure farine par tête, excede la quantité supputée en pain; — Mr. de Pellissery, pour bien asseoir sa combinaison, a divisé en deux classes la population des 11,500,000 ames de l'Espagne,... l'une en hommes, & l'autre en femmes; — dans celle en hommes, il a fait entrer $\frac{7}{12}$ desdites 11,500,000 ames;... ce qui lui a donné 6,708,333 hommes, & dans celle des femmes $\frac{5}{12}$ ou 4,791,667 femmes; en tout 11,500,000.

Après de très-réfléchies & de très-recherchées informations, ledit Sr. de Pellissery a établi trois classes de consommation; — dans celle des hommes, il a trouvé que la moitié, gens d'un gros travail, journaliers & laboureurs, pouvoient consommer une livre & demie de pain par jour; — que le quart, gens d'un état honnête, comme la noblesse, les négociants, les bourgeois, les personnes d'un commerce tranquille, qui se nourrissent de plusieurs viandes, &c. n'en consommoient peut-être pas une livre; & que le quart restant, où il fait entrer les vieillards, les hommes au-dessus de soixante ans, les infirmes, malades, & les en-

fants au-dessous de 10 ans, n'en consommoient pas $\frac{3}{4}$ de livre; — en conséquence, en établissant que 3,354,167 personnes consomment 1 liv. $\frac{1}{2}$ de pain par jour chacune, il faudroit journellement. . . . . liv. 5,032,250.
que 1,677,084. idem 1 liv. idem 1,677,084.
que 1,677,084. idem $\frac{3}{4}$ de liv. idem 1,257,813.

liv. 7,967,147.

Dans celle des femmes, que le quart consommoit au plus une livre & demie de pain par jour; la moitié, une très-petite liv.; & l'autre quart, ses trois quarts de liv.

Appréciant ces trois classes, le $\frac{1}{4}$ ou les 1,197,918 personnes à 1 liv. $\frac{1}{2}$, demandoient. . . . . 1,796,877.
La $\frac{1}{2}$ ou 2,395,836 idem à 1 liv. idem. . . . . 2,395,836.
Le $\frac{1}{4}$ ou 1,197,618 idem à 3 $\frac{1}{4}$ de liv. idem . . . . 898,439.

Consommation journaliere en pain des 11,500,000 ames, liv. . 13,058,299.

Comme dans une livre de pain, à peine y en entre-t-il 14 onces de pure farine, les 11,500,000 livres de la supputation de Mr. de Pellissery doivent donner en pain travaillé liv. . . . . 13,142,009.

Ce qui vous donne de plus, liv. . 83,710.

Sans la partialité d'un douzieme de plus dans la classe des hommes que dans celle des

femmes, (1) & fans la différence de 13 à 14 onces de pure farine pour une livre de pain.

St. Albin.

Eft-ce qu'il n'entre pas davantage de 14 onces de farine dans une livre de pain?

Le Cosmopolite.

Pas davantage; ... & fi la farine eft de bonne qualité, il n'en faudra que 13 onces à 13 onces & demie; — par les détails de tous ces relevés, il s'établit que la confommation annuelle des 11,500,000 ames de l'Efpagne, à 1 liv. de pure farine par tête, feroit de 366 liv. l'année, & qu'à 70 liv. de pure farine pour une fanegue, il faut à chaque citoyen 5 fanegues, & 16 liv., & avec le fon, 5 fanegues & demie de bled de confommation annuelle. — Les fraix du moudre varient dans toute l'Efpagne; — à Cadix, ils font de 8 réaux de veillon, & 6 quarts; — à l'Ifle de Léon, Port-Royal, Ste. Marie, &c., de 6 réaux de veillon; — dans le général des côtes maritimes à 20 lieues en entrant dans les terres, 6 réaux de veillon; — à Madrid, 7 & 8 réaux de veillon; — 20 lieues dans fes environs, 6 réaux de veillon; & généralement dans tout le refte de l'Efpagne, 5 à 6 réaux de veillon par fanegue. — De toutes ces inégalités, Mr. de Pelliffery, établiffant un prix général, & ne le fixant qu'à 6 réaux de veillon par fanegue; — il a trouvé que les 11,500,000 ames de la population de l'Efpagne, à 5 fanegues & demi de bled par tête, faifoient une confommation annuelle de fanegues . . . . . 63,250,000.

Approvifionnement des Colonies

(1) Comme ce calcul eft très-intéreffant pour des adminiftrateurs, je l'ai donné avec tous fes détails.

Rapport.	63,250,000.
& de la navigation, à 10 pour 100	6,325,000.
En tout fanegues	69,575,000.

Ces 69,575,000 fanegues, taxées généralement par-tout à 6 réaux de veillon, ou 51 quarts pour les fraix du moudre, font une dépense annuelle d'absolue néceſſité pour chaque citoyen, de 33 réaux de veillon ou 380 quarts $\frac{1}{2}$, & procuroient une totalité de réaux veill. 417,450,000.

Les fraix de régie & journaliers des moulins sont évalués à 25 pour 100 :... sur 417,450,000 réaux de veillon, nous aurons . . . . . . 104,362,500.
Dépériſſement & conſervation, id. 104,362,500.
Pour moins-value, ou dépenſe extraordinaire à 10 pour 100. . . . 41,745,000. } 250,470,000.

De bénéfice libre, réaux veillon	166,980,000.
Le produit des rentes provinciales ſe montoit en 1766 à . .	128,000,000.
Reſte en déficit ſur l'opération, réaux veillon	38,980,000.

En augmentation de recettes, ſans les économies que l'on pourra encore faire dans les régies des moulins, façon de moudre les bleds, & dans les 10 pour 100 appliqués aux dépenſes extraordinaires ; — & les rentes provinciales ſont ſupprimées au ſoulagement des peuples, ſans aucune nouvelle impoſition. (1)

(1) Si la conſommation eſt au-deſſus de mon évaluation, l'opération eſt encore plus riche.

ST. ALBIN.

Cette opération qui m'avoit offuſqué d'abord, me paroît actuellement très-ſage & très-bien entendue; — d'où vient eſt-ce que l'Eſpagne ne l'a pas adoptée ?

LE COSMOPOLITE.

Parce que le Miniſtere Eſpagnol regarde comme profane, hérétique, ou ſuſpecte, toute bonne idée qui n'eſt point enfantée par un rance Eſpagnol.

VAN MAGDEBOURG.

Mais l'acquiſition (pour le Gouvernement) des moulins à vent, à eau, à dos de mulet, auroit été d'un débours des plus conſidérables pour l'Etat ?

LE COSMOPOLITE.

Pas ſi conſidérable que vous pouvez vous l'imaginer; ces propriétés n'étant pas d'un grand prix; — ſuivant la note qui a été fournie à ce ſujet à Mr. de Pelliſſery, une pierre à moudre, d'une vare d'épaiſſeur, coûte, rendue au moulin, 27 piaſtres courantes; — les apparaux & dépenſes qui lui ſont néceſſaires, pour être miſe en état de travailler, 83 piaſtres courantes, ... en tout 110 piaſtres; — ſur 95,834 qu'il en faut journellement en travail, il auroit fallu débourſer . . . . P. 10,541,740.

Mr. de Pelliſſery ajoutoit de pierres ſurnuméraires 47,917 pierres, ou 50 pour 100 du premier débours, ci . . . . 5,270,870.

pour les augmentations de 25 pour 100 ſur les eſtimes . . . . . 2,000,000.

Piaſtres, 17,812,610.

Rapport

Rapport	Piaſtres,	17,812,610.
Pour les emplacements qu'il auroit fallu acheter		17,812,610.
En tout piaſtres courantes . .		35,625,220.

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! vous ne comptez pour rien une dépenſe de cette force ! — ſavez-vous que cela fait 534, 378,300 réaux de veillon, & livres tournois 133,594,575.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai ; — mais les débours de cette opération ne ſe feroient point montés réellement à cette quantité, tout y étant calculé dans la plus haute proportion ; — toutefois, par la façon dont s'y prenoit ledit Sr. de Pelliſſery, l'Etat ſubvenoit à tout ſans ſe gêner, & pour ainſi dire, ſans rien débourſer ; — je vous ferai appercevoir cela, quand nous en ferons à l'établiſſement de la banque de Caſtille.

MYLORD SPITEAL.

J'adopte aſſez l'idée de Mr. de Pelliſſery ; — je trouve très-équitable qu'un Souverain en ſa qualité de légiſlateur, faſſe ſervir au ſoulagement des taxes publiques, une dépenſe d'abſolue néceſſité pour les citoyens ; dès que celle-ci laiſſe un bénéfice aux agents de cette même dépenſe, & qu'elle ne tombe au profit que d'une très-petite partie de particuliers. — Cette opération eſt d'autant plus équitable, que dans beaucoup de Gouvernements, comme ſous les Comtes de Flandres, & dans pluſieurs Provinces de l'Eſpagne, les Souverains ſont Seigneurs du vent. — Pourquoi ne point mettre en crédit une prérogative auſſi peu onéreuſe, dès qu'elle tourne à l'avantage de toute une nation,

& que nombre de particuliers, Seigneurs de terres, l'ont réunie à leurs domaines?

VAN MAGDEBOURG.

Vos obſervations, Mylord, ſont très-juſtes, & il ſeroit à ſouhaiter que toutes les adminiſtrations politiques (plutôt que de ne s'occuper que d'impoſitions, que de droits ſur les peuples,) tournaſſent leurs ſpéculations ſur ces ſortes d'objets; — les moulins de toute eſpece ſont néceſſaires, ... les fours publics ſont néceſſaires, ... les preſſoirs ſont également néceſſaires, ... il ſeroit très-ſage que les Gouvernements réuniſſent dans leurs domaines tous ces objets; les peuples ſupporteroient bien moins d'impoſitions.

LE COSMOPOLITE.

Il eſt conſtant que ſi les légiſlateurs vouloient ſe donner la peine de calculer la nature des dépenſes de leurs ſujets, & de réfléchir un peu ſur tous les menus détails des agents qui y ſont indiſpenſables, ils trouveroient par les économies des dépenſes particulieres en faveur de ces dits agents, & d'une néceſſité forcée pour les peuples, qu'ils pourroient ſoulager leurs ſujets d'un gros tiers des impoſitions qu'ils leur payent, en réuniſſant aux domaines de l'Etat, les profits que retirent de ſes propriétés, un très-petit nombre de particuliers.

ST. ALBIN.

Ces acquiſitions deviendroient bien lucratives pour une adminiſtration, dans une Monarchie auſſi peuplée que la France.

MYLORD SPITEAL.

Elles ſeroient utiles à toutes les nations proportionnément à leur population.

LE COSMOPOLITE.

L'entêtement qui a perpétué en Eſpagne, des impoſitions deſtructives depuis Ferdinand & Iſabelle, ne veille pas avec plus d'économie ſur les autres portions de l'adminiſtration; — les négligences, les abus, les mauvais principes qui ont dégradé les finances de l'Etat, depuis la découverte de l'Amérique, ſont toujours les mêmes depuis trois ſiecles;... les adminiſtrateurs, les receveurs, les employés, & généralement tous les comptables, s'enrichiſſant toujours aux dépens du Prince & des ſujets; — ces déſavantages, uniſſant leurs préjudices à ceux que cauſent aux recettes générales, les péculats, les concuſſions, les infidélités, qui ſe pratiquent impunément dans nombre de régies, non-ſeulement arrêtent les progrès de l'induſtrie, mais provoquent encore tous les ſujets à l'oiſiveté & à la pareſſe. — Dans tous les Gouvernements du monde, les bureaux ou recettes générales des douanes, forment à l'adminiſtration d'une nation, une des branches des plus eſſentielles de leurs revenus; — l'inſtitution en eſt bien la même en Eſpagne;... mais le Miniſtere des finances, auſſi peu aviſé que prévoyant dans la forme de ſes tarifs,... loin de les expliquer d'une maniere capable de favoriſer l'induſtrie de la nation, en gênant la conſommation de celle de ſes rivaux, les a établis de façon qu'ils ne favoriſent que la fraude & le monopole. —Par cette mal-adreſſe groſſiere, il ſe pratique journellement des connivences entre les contribuables & les prépoſés du Prince, qui dévorent (de quatre façons bien remarquables,) les finances de l'Etat. — Premiere façon de frauder. — Les tarifs de l'Eſpagne, loin d'ê-

tre expliqués par des dénominations claires & précises, article par article, comme ils le font chez toutes les nations; ... loin d'établir le droit préfix que doivent payer toutes les marchandises, dans leurs exportaticns, comme dans leurs importations; ..... loin de mettre un frein à la déprédation subalterne & à toute connivence particuliere, n'expliquent que les prix des divers articles contribuables, & laissent à l'opinion arbitraire d'un préposé, (que l'on nomme viste,) le soin d'expliquer si telle marchandise, ou telle marchandise, sont de premiere, de seconde, ou de troisieme qualité; — de ce libre arbitre, il s'enfante mille moyens de connivence & de fraude, que toute la bonne volonté d'un Ministre ne pourra jamais arrêter; — 1°. il n'y a pas un exemple en Espagne, dans les expéditions des marchandises en douane, que l'on y ait pesé la marchandise si elle est de poids, ou que l'on en ait vérifié les aunages, si elles sont de telle classe. — Le contribuable exhibe sa facture au viste, qui regle, sur cette facture, la qualité, le prix, & le montant des droits que la marchandise aura à payer. — 2°. La façon de prendre ces droits, est une algebre véritable; toutes les appréciations étant à 8 ou 10 pour 100, sur des multiplications par nombre fixe de 2890,2680,2200, &c.; — de ce sarcasme de chiffres & de combinaisons, on ne retire que des maravédis, qu'il faut encore diviser par 68, & après par 34 pour en faire des réaux de veillon, & des réaux de veillon en réaux de plate de 16 quarts, ... de façon que la matinée se passe toute à chiffrer, au-lieu de vérifier les marchandises.

ST. ALBIN.

Il me sembleroit que cette bonne foi devroit

faire le bien du commerce, ſans nuire à la contribution.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout, elle nuit à l'un & à l'autre : ... 1°. elle nuit à la contribution, en ce que le négociant qui a une forte partie de marchandiſes à retirer, avant de le faire, s'abouche avec un viſte du bureau où il aura à payer, & lui avoue aſſez généralement de bonne foi & la quantité & la qualité des effets qu'il a à retirer. — Dans ce colloque particulier, le viſte & le contribuable arrêtent de ne déclarer, (ſur une facture ſuppoſée,) qu'une partie des effets en contribution ; ſur quelle facture l'officieux viſte claſſe la qualité de la marchandiſe & apprécie le droit qu'elle doit payer. — Cette opération faite, le négociant ayant ſatisfait aux droits & retiré ſa marchandiſe, ... la partie ſouſtraite à l'appréciation ſe calcule par ſol & denier dans le particulier ; & le montant des droits qu'elle auroit dû acquitter au Prince, ſe partage entre le négociant & le viſte.

MYLORD SPITEAL.

Cette façon de voler ſon Prince & de ſe mettre à couvert de toutes les recherches, eſt aſſez bien imaginée. — Avouez que vos Eſpagnols ſont d'habiles gens ? ...

VAN MAGDEBOURG.

Mais le mal gagne : ... les négociants étrangers établis en Eſpagne, (où ils ne ſont que les commiſſionnaires de ceux des autres places de l'Europe,) ne font pas d'autre commerce. — Tous les avis qu'ils vous donnent, tous les comptes en participation qu'ils vous propoſent, ne ſont que pour s'attirer des commiſſions : — n'ayez pas peur qu'ils y gardent

jamais aucun intérêt? — Ce ſont des correſpondants de Rouen, de Lyon, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, de Hambourg, de Siléſie, de Suiſſe, &c. qu'ils ont l'adreſſe d'y aſſocier, ſans que ni les uns ni les autres le ſachent, & auxquels ils paſſent très-rigoureuſement dans les comptes de ventes, tous les droits de douane à plein, comme s'ils les avoient bien payés, ne faiſant pas grace d'une obole ſur le huitieme d'une aune; hé! ſi quelquefois l'on s'en plaint, ... ils vous répondent gravement que tel eſt l'uſage.

LE COSMOPOLITE.

Je puis certifier cette vérité, ayant vu de mes propres yeux une partie de mouſſeline de plus de 40,000 piaſtres, depuis 100 ſols juſqu'à 10 liv. l'aune, n'être appréciée par un viſte que pour 5 mille piaſtres & à 5 réaux de plate la vare. — Par la force de cette infidélité, jugez de toutes celles que l'on commet ſur les épiceries, les toileries, les lainages, les dorures, les étoffes de ſoie, la quinquaillerie, mercerie, chapellerie, &c. — La déprédation eſt immenſe dans cette partie. — Pour reprendre nos obſervations ſur la bonne foi qu'approuvoit tant notre ami de St. Albin, je dirai 2°. que cettte façon d'opérer nuit au commerce, parce que la marchandiſe ſouſtraite aux droits, n'en eſt pas vendue par ce ſtratagême meilleur marché que les autres. — Seulement, pour attendre l'occaſion favorable de la retirer de la douane avec plus d'avantage, ... les négociants y laiſſent chommer ſouvente-fois ladite marchandiſe des quinze & vingt jours; & très-ſouvent la marchandiſe s'y gâte ou s'y avarie.

St. Albin.

Mais cette façon de ſervir ſes ſupérieurs ou ſes correſpondants, eſt très-odieuſe.

Le Cosmopolite.

Ne vous impatientez point tant encore, parce que tout n'eſt pas là, & qu'il n'y a pas d'autre façon d'opérer en Eſpagne. — Tel eſt le vice des fermes en régie, dans une adminiſtration trop répandue : ... la légiſlation ni l'activité d'un Miniſtre ne pouvant jamais ſurveiller ou prévenir tous les ſtratagêmes qui peuvent ſe pratiquer dans ces ſortes de perceptions. — Si ce n'étoit toutes ces facilités abuſives, comment un viſte, qui commence gueux comme un rat de cave; ... qui n'a d'autre capital que ſon ſavoir-faire ; ... à qui le Gouvernement ne donne (dans une ville auſſi chere que Cadix,) que 30,000 réaux de veillon d'appointements, (1) pourroit-il avoir journellement un carroſſe à ſa ſolde, (qui coûte à Cadix 15,000 réaux de veillon d'entretien); ... une maiſon au moins de 6 à 7000 réaux de veillon de loyer, quatre ou cinq domeſtiques à ſon ſervice, une femme & des enfants à nourrir, les refreſcos & la converſation cinq à ſix jours de la ſemaine, &c.? — ſans les tours de bâton de ſa place, tout cela ne pourroit ſe faire. — Cette façon de voler ſon Prince, n'eſt pas la ſeule qui ſoit praticable dans les fermes en régie, & que l'on pratique dans tous les bureaux des douanes de l'Eſpagne ; elle gagne des chefs juſqu'au moindre des employés : — 2°. façon de frauder. — Aſſez généralement, les places les plus conſidérables du com-

(1) 7500 livres.

merce maritime de l'Efpagne, comme Cadix, Alicante, Valence, &c. font affifes fur des côtes fans port fermé, & par des mouillages ouverts & libres, comme la baie de Cadix, la rade d'Alicante, &c. — Les vaiffeaux marchands, dans ces fortes de mouillages, font dans l'impuiffance de pouvoir aborder les quais des bureaux des douanes pour y débarquer leurs cargaifons. — En conféquence, ils font forcés de garder conftamment dans leur bord les effets dont ils font chargés, jufqu'à ce que les confignataires les faffent retirer, au rifque & péril du pour compte. — Dans cette façon de pourvoir au déchargement des navires, arrivant fouvente-fois des avaries ou des naufrages, ... ni les Capitaines, ni les bureaux des douanes n'ont voulu fe charger du foin des débarquements : . . . c'eft au confignataire de la marchandife à y pourvoir. — A cet effet, un Capitaine qui arrive, n'eft tenu de remettre au bureau de la douane de fon mouillage, qu'un manifefte de fa cargaifon, dans lequel il ne fait mention que du nombre de balles, de caiffes ou de barriques qu'il a, de telle marque & de tel numero, à la confignation d'un tel, fans expliquer la qualité de la marchandife ; & ce tel, en vertu de ce manifefte, fe procure une permiffion du bureau de la douane, par laquelle on lui permet de débarquer tant de balles, tant de barriques ou tant de caiffes de tel numero & de telle marque, fans autre dénomination. — Ces effets font reçus au débarquement par les magafiniers & porte-faix du département, qui les mettent ou qui devroient les mettre dans les magafins de la douane. — Mais par des arrangements particuliers entre les magafiniers,

porte-faix & consignataires, ... si ces effets sont riches ou de contrebande, on substitue d'autres balles, d'autres caisses ou d'autres barriques, avec les mêmes marques ou numero que les premieres, que l'on enferme dans les magasins de la douane; & celles qui auroient dû y être placées, sont portées furtivement chez les négociants, où la marchandise se vérifie, s'apprécie, se taxe; & en bons freres, cette société loyale se partage les droits qui auroient dû appartenir au Gouvernement.

St. Albin.

Quelles abominations!

Le Cosmopolite.

Vous n'êtes pas au bout. — Ces abominations sont si inévitables dans les fermes en régie, que je suis persuadé, dans la seule partie des douanes, que le Roi d'Espagne est volé d'une somme aussi considérable que celle qu'il en retire. — Si la contagion a gagné des chefs aux rats de cave : ... si chaque classe d'employés a son espece de tripot, ... la troisieme façon de ruiner l'Espagne est dévolue aux propres gardes de l'administration, & la quatrieme à certains administrateurs : — 3e. façon de frauder. Généralement les monnoies de l'Espagne, (plus riches que toutes celles des autres nations de l'Europe,) gagnent à être exportées, & procurent de 6 à 7 pour 100 de bénéfice à celui qui en fait le commerce. — Ce gain très-considérable & très-solide en temps de paix, excite la cupidité de tous les négociants, & épuise cette Monarchie de ses matieres d'or & d'argent à un tel point, ... qu'avec 14,000 millions de piastres fortes, (ou 70 milliards de livres tournois,) que l'on

compte que l'Espagne a retirés de ses Amériques depuis 1492 jusqu'en 1769, (1) à peine cette Monarchie pourroit-elle trouver dans sa métropole 6 à 700 millions de piastres de numéraire, en monnoie, vaisselle & bijoux d'or & d'argent. — Le Gouvernement, qui n'a jamais attaché que des observations passageres sur tous ces désavantages, ayant apperçu, après un laps de temps très-considérable, la désertion continuelle de ses monnoies, a cru arrêter le désordre en publiant quelques ordonnances de police & de sévérité, qui en ne prohibant que la sortie des matieres d'or & d'argent de toute espece, n'ont point altéré le denier de fin de ces mêmes monnoies, qui est l'aimant séducteur, qui provoque cette désertion & qui entretient constamment la cupidité du commerce. — En conséquence, ... le commerce, toujours avide de ses bénéfices, pour se soustraire aux gênes & aux entraves du Gouvernement, a eu recours aux gardes de ce même Gouvernement; & s'arrangeant avec ceux-ci pour le tiers ou la moitié du droit qu'il auroit à payer au Prince, (s'il avoit la liberté d'extraire les monnoies de l'Etat,) ce même garde lui facilite l'évasion de toutes les sommes qu'il desire d'exporter, moyennant un ou un & demi pour 100 de bénéfice.

MYLORD SPITEAL.

Mais les négociants peuvent se trouver exposés : — un garde n'a qu'à garder l'argent que l'on lui confie : ... comment ce négociant le réclamera-t-il ?

---

(1) Cette note m'a été donnée par un Commis de la Secretairerie des Indes; elle est très-sûre.

LE COSMOPOLITE.

Ho que non, que le négociant ne s'expose pas! — Tout se fait sûrement & avec prudence : — 1°. le négociant ne fait jamais aucune avance : — 2°. c'est qu'il ne débourse jamais son argent, que quand la somme à débourser est déja en sûreté.

ST. ALBIN.

Je ne vois pas de quelle façon peut s'arranger un pareil grimoire?

LE COSMOPOLITE.

Il s'arrange très-cavaliérement & très-solidement. — 1°. Les gardes connoissent tous les négociants qui font le commerce des especes. — 2°. Ils sont au fait des vaisseaux sur lesquels il faut les embarquer. — 3°. Il n'y a point de garde dédié à cette partie, qui n'ait à sa bienséance 3, 4 ou 500 piastres fortes en propriété : — assistés de ce capital, . . . ces honnêtes gens guettent sans cesse de savoir quels sont les négociants qui peuvent avoir besoin de faire tenir des piastres dans tel ou tel navire. — Assurés de leurs recherches, ils s'arrangent avec ces dits négociants, (soit pour la somme, soit pour leur bénéfice); & prenant sur eux de leurs propres deniers de 5 à 600 piastres fortes, dans les tournées qu'ils sont obligés de faire avec leurs bateaux, ils abordent le vaisseau où doit être déposé l'argent qui est remis au Capitaine sur sa simple reconnoissance; & ceux-ci en vertu de cette dite reconnoissance, vont chez les négociants retirer le montant des sommes déposées, avec un ou un & demi pour 100 de bénéfice, suivant la convention. — Ce grimoire dure tout le temps qu'il convient à ce négociant, qui

quelquefois n'a pas d'autre commerce, très-aſſuré qu'il ne ſera jamais trahi, parce que tous les gardes ſont intéreſſés dans ce maquignonnage, les uns ayant la partie de l'argent, les autres celle du tabac, ceux-ci celle des liqueurs, des cartes, de la cire d'Eſpagne, des dentelles, &c.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien ! ne conviendrez-vous pas, après tous ces procédés odieux, que vos Eſpagnols ſont de vilaines gens, des fainéants, des pareſſeux, des lâches, qui préferent de voler leur Prince, leurs concitoyens, plutôt que de s'adonner à des occupations utiles ? — Peut-on plus crapuleuſement trahir les intérêts d'une nation ?... peut-on être ſcélérat à auſſi bon marché : ... car c'eſt être ſcélérat, que de tromper ſon Prince & ſes citoyens ? — n'eſt-il pas affeux de voir des hommes ne s'étudier ſans ceſſe qu'à mettre en œuvre des reſſorts deſtructeurs pour le Gouvernement qui les ſalarie, plutôt que de fortifier ſes intérêts par leur intégrité & par leur zele ? — Que diriez-vous d'un ſerviteur que vous nourririez bien, que vous habilleriez bien, que vous coucheriez bien, & qui vous trahiroit ? ...

MYLORD SPITEAL.

Je dirois que c'eſt un malheureux, un coquin, un ſcélérat à faire pendre.

LE COSMOPOLITE.

Je n'en diſconviens pas : — mais la choſe ne prouve point que les fripponneries de quelques particuliers puiſſent jamais excuſer les fautes d'un Gouvernement, ... ſur-tout quand ces fautes ſont les écueils où vont échouer tous les écarts des ſujets. — Ne diſons-nous

pas tous les jours à la Divinité : „ Seigneur ne „ nous induiſez point en tentation ? ... " Pourquoi le Gouvernement Eſpagnol ſe met-il dans le cas que ſes ſujets lui faſſent un jour le même reproche ? — L'homme eſt foible : . . . l'intérêt, le mauvais exemple, l'amour du faſte & des richeſſes, excitent en lui une certaine cupidité qui eſt l'interprete de toutes ſes actions. — Dans cette agitation journaliere, ſi le Gouvernement, par ſes mauvaiſes diſpoſitions économiques, lui facilite les moyens de ſatisfaire toutes ſes paſſions, de ſe livrer à tous ſes deſirs, à tous ſes penchants, à tous ſes vices ; ... de ſuccomber à toutes ſes tentations, ... c'eſt la faute du Gouvernement, qui induit à erreur ſon ſujet, & qui le rend coupable. — Pourquoi ne pas prévenir tous les ſtratagêmes de ſéduction ou de péculat, dès que vous avez les moyens de le faire ? ... ne le faiſant point, les torts des ſujets étant poſtérieurs à ceux de l'adminiſtration, c'eſt l'adminiſtration qui eſt la ſeule coupable, parce qu'elle eſt ſeule la cauſe de tous les égarements de ſes employés.

Van Magdebourg.

Vous avez raiſon : . . . mais parce que mon voiſin veut ſe noyer, eſt-il dit que je doive me noyer auſſi ?

Le Cosmopolite.

Non. — Mais tout légiſlateur d'une adminiſtration politique, doit empêcher qu'aucun de ſes citoyens puiſſe ſe noyer. — Si le Gouvernement Eſpagnol avoit mis plus de prévoyance & plus de réflexion dans ſes ſyſtêmes ; . . . s'il avoit mieux étudié ſes intérêts , ... ceux de ſa conſervation, ... celle de ſes peuples , il auroit expliqué ſa décadence par le propre examen de

son adminiſtration; & ſon adminiſtration, par celle de ſes rivaux. — En conſéquence, il ſeroit convaincu, qu'il eſt une certaine portion de recettes dans l'adminiſtration des finances, qu'il eſt auſſi imprudent que dangereux de vouloir perpétuer en régie, parce qu'elle offre trop de moyens aux ſubalternes de frauder, de vexer ou d'abuſer un Miniſtere. — La partie des détails eſt incompatible avec la haute police d'une adminiſtration : . . . un adminiſtrateur ne pouvant jamais deſcendre dans les menus détails des régies qui la compoſent, ni y obſerver cette inſpection journaliere, telle que peuvent ſe la permettre des particuliers chargés, en forme d'entrepriſe, de toutes les menues recettes. — Une légiſlation bien raiſonnée, de deux maux évite le pire. — S'il eſt des maux d'abſolue néceſſité dans la politique, il eſt des maux auſſi d'abſolue néceſſité en ſyſtême d'adminiſtration. — Ceux de la régie, de la portion que l'on appelle vulgairement fermes générales, ſont de cette nature ; leurs détails journaliers & compliqués rempliſſant le grand réſervoir des finances, & la déprédation en arrêtant le cours. — Dans cette poſition, . . . tous les droits du Prince qui ſont dépendants de cette portion, comme les douanes, les gabelles, le tabac, le papier marqué, les alcavales, les millons, les quatre droits additionnels, (ou les moulins à moudre, ſi l'opération avoit lieu,) comme ils exigent une inſpection journaliere & ſuivie de la part de l'adminiſtration, ils ne peuvent l'être utilement que par une ſociété réunie en ferme générale. — A défaut, un adminiſtrateur forcé de s'en rapporter à des prépoſés ſubalternes, doit s'attendre à être conſtamment trom-

pé, (auſſi cruellement que je l'ai démontré); ceux-ci trouvant mieux leurs avantages à abuſer de la confiance de leurs ſupérieurs, que de ſe renfermer ou de ſe reſtreindre aux juſtes ſalaires attachés à leurs régies; . . . au-lieu que les gérents pour leur compte, intéreſſés au bon ordre & à la fidélité des régiſſeurs, voyent tout par leurs yeux & par leurs mains, ſe tranſportant ſans ceſſe de Province en Province: & par des inſpecteurs ambulants, attachés à la partie, ils vérifient ſans ceſſe caiſſe & regiſtres des comptables, de façon que tout au plus, les régiſſeurs à peine ont-ils le temps de remplir leurs courants, — tandis que dans les ſyſtêmes de l'Eſpagne, ceux-ci aſſez généralement éloignés de 100 à 150 lieues des regards d'un Miniſtre, ne comptent que tous les mois avec la ſupériorité, & ne ſont ſurveillés que par des adminiſtrateurs particuliers, qui ſont auſſi fort intéreſſés à accorder la rhubarbe, pourvu que l'on leur paſſe le ſéné.

VAN MAGDEBOURG.

Il eſt conſtant que le peu de prévoyance de l'Eſpagne fait ſon mal & celui de ſes peuples. — Mais ce défaut de bon principe ne détruit pas que ſi les douaniers, les viſtes, les magaſiniers, les gardes, &c. étoient plus honnêtes gens qu'ils ne le ſont, il n'y auroit point tant d'abus, tant de fraudes, tant de péculat dans ſes régies: . . . d'où il faut conclure que ces mauvais penchants ſont dans le cœur de la nation: — Par conſéquent, c'eſt la nation qui eſt viciée.

LE COSMOPOLITE.

Dites le Gouvernement. — Les ſujets ſont toujours ce que les Rois veulent qu'ils ſoient. — L'Eſpagne auroit les ſiens honnêtes, appliqués,

laborieux, ſi elle les encourageoit au travail, & ſi elle leur évitoit les occaſions de mal faire. — Les encouragements au travail ne peuvent être plus ſimples:... Mr. de Pelliſſery vous les fait appercevoir dans la maniere d'éteindre les rentes provinciales, d'en ſoulager les peuples, ſans affoiblir les recettes publiques. — Le moyen de leur faire éviter les occaſions de mal faire, ſe trouvera dans le redreſſement des tarifs, qui donneroit une forme plus claire & moins abuſive à l'appréciation & perception des droits de douane, & qui rangeroit les monnoies de l'Etat à la parité de celles de ſes voiſins: — 4e façon de frauder. — Si les viſtes, ſi les gardes-magaſins, porte-faix & gardes volent les finances de l'Etat,... il eſt certains douaniers ou chefs des départements de certaines villes maritimes, qui ne ſont ni plus délicats ni moins integres. — Le crime de péculat regne dans toute l'adminiſtration ſubalterne; & certains chefs des douanes frontieres & villes maritimes, ſont plus grecs dans cette partie que le fameux Sinon de Virgile. — Du moment qu'un deſdits adminiſtrateurs eſt entré en exercice dans quelqu'un des bureaux de douane des villes maritimes frontieres, il commence par faire le chien couchant auprès du Miniſtre, en lui inſpirant des méfiances ſur le compte de tous les employés de ſon département, afin que s'il arrivoit un jour que quelques-uns de ceux-ci ſe plaigniſſent de leurs ſupérieurs, celui-ci pût rappeller au Miniſtre qu'il l'avoit prévenu dans le temps, que les ſubalternes ne faiſoient pas leurs devoirs; & qu'en ayant voulu les y aſſujettir, il s'en étoit fait des ennemis, raiſon pour laquelle ils ſe plaignoient de lui auprès de la ſupériorité. —
Avec

Avec ces ruſes d'attente, Mrs. les douaniers ſe livrent ſans crainte au plus horrible des péculats, abuſant des deniers de leurs recettes, & faiſant ſervir les propres fonds du Prince à la ruine de la Monarchie. — A cet effet, les monnoies de l'Eſpagne gagnant 6, 8 & 9 pour 100 à être exportées dans l'étranger, ... les douaniers des villes frontieres maritimes, de compte à demi avec un protégé ou un apadrinado, (qu'ils appellent,) font ſortir dans des caiſſes bien fermées des milliers de piaſtres, ſans que le Gouvernement puiſſe s'en appercevoir; l'apadriné ſeul, dans les bureaux des douanes, paroiſſant embarquer pour ſon compte leſdites caiſſes, comme contenant des fruits du pays, du tabac ou du chocolat; & le douanier, pour favoriſer ſon protégé, lui accorde officieuſement une guie de grace, par la protection de laquelle guie, rien ne ſe vérifie aux bureaux de ſortie, & tout s'embarque avec ſûreté. — Ce maquignonnage s'exerce très-heureuſement & plus particuliérement que nulle part à Barcelone, à Mataron, à St. Phelippe, à Palamos & à Roze, avec la ville de Gênes, y ayant cent petits bâtiments de cette nation & des Catalans même, qui chargent ſans ceſſe dans ces ports des vins & des eaux-de-vie pour cette ville; & ſur leſquels bâtiments, l'apadriné embarque, (de la façon que nous l'avons dit,) 4, 5 & 6 mille piaſtres par bâtiment. — La France profite bien un peu de ce brocantage; mais Gênes l'emporte de 19 par 20 ſur elle: cette ville pouvant fournir des millions & des millions de remiſes en papier ſur l'Eſpagne, ce que ne peuvent point faire les places de commerce de Marſeille & du Languedoc: ... & comme du moment de l'arri-

vée des piaſtres à Gênes, le correſpondant eſt obligé de remettre en papier à l'apadriné de Barcelone la contre-valeur de ce qu'il a reçu, Mrs. les douaniers de cette ville préferent de faire affaire avec Gênes plutôt qu'avec la France, très-aſſurés que dans 20 ou 30 jours au plus, ils toucheront par le courier les retours de leurs envois; ce qu'ils ne pourroient pas ſe promettre avec les villes de Marſeille & de Montpellier.

VAN MAGDEBOURG.

Il n'eſt pas ſurprenant, après de telles déprédations, que l'Eſpagne ſoit ſi mal argentée, malgré les immenſes tréſors qu'elle a retirés de ſes Amériques.

MYLORD SPITEAL.

Les concuſſions & les voleries ne finiſſent point en Eſpagne: de l'adminiſtration à la juſtice, tous les ſujets ſe prêtent la main; un Alcalde, un Régidor vexant ſes citoyens avec autant de tyrannie & d'impunité que les douaniers de Barcelone volent ouvertement leur Prince. — Généralement tous les Souverains ſont mal récompenſés de leur confiance:... par-tout ils ne rencontrent que des ingrats;... mais en Eſpagne, l'outrage eſt plus ſanlgant, les régiſſeurs, les employés, les chefs de la juſtice ſacrifiant à une lâche cupidité la gloire, la réputation, l'autorité de leurs Souverains. — Sans tous ces relâchements & tous ces crimes, je ſuis perſuadé que l'Eſpagne jouiroit du double de ſes revenus.

LE COSMOPOLITE.

Je ſuis bien de votre ſentiment. — Toutefois ces choſes n'arriveroient point, ſi les peres conſcrits de l'adminiſtration étoient des hommes; s'ils étoient plus inſtruits, plus éclairés qu'ils ne le ſont; s'ils vouloient généralement

plus s'appliquer. — Mais l'habitude, mais la pareſſe, mais l'irréſolution expliquant tous leurs doutes, les choſes ſe perpétuent de vice en vice, de génération en génération, & l'adminiſtration ſe dévore ſans ceſſe par ſes mauvais principes. — Pour mettre fin à tous les moyens actuels des régiſſeurs de frauder & d'abuſer de la confiance du Miniſtere, les adminiſtrateurs de l'Eſpagne devroient redreſſer les appréciations de leurs tarifs, & établir plus de parité dans le denier de fin des monnoies de l'Etat vis-à-vis de celles de ſes voiſins. — Ces deux prévoyances arrêteroient beaucoup la doſe des préjudices; & les employés, plus gênés dans leurs moyens de méſuſer de leurs régies, n'auroient plus la même facilité d'exercer auſſi librement qu'ils le font aujourd'hui, toutes les ruſes, tous les ſtratagêmes qui favoriſent leurs fripponneries. — L'Eſpagne ſeroit bien mieux ſervie. — Mr. de Pelliſſery a très-bien donné à entendre ces deux opérations au Miniſtere, dans ſon mémoire du 17 Février 1769, en addition à celui de ſon établiſſement pour une banque royale.

Van Magdebourg.

Il faut que Mr. de Pelliſſery ſoit un furieux obſervateur, pour s'être tant occupé des intérêts des diverſes nations.

Le Cosmopolite.

Un homme ſage s'occupe de tout ce qui peut être à l'avantage de ſon ſemblable. — Mr. de Pelliſſery, dans tous les pays où il a voyagé, s'eſt appliqué à approfondir les intérêts des peuples chez qui il s'eſt trouvé; ... à connoître quelles étoient leurs conſtitutions, leurs ſyſtêmes d'Etat, l'eſprit de leur Gouvernement; ... quels étoient les avantages ou les déſavantages

de leurs poſitions locales, celles de leur commerce, de leur induſtrie & de leur agriculture. — En conſéquence, ayant fait un ſéjour de huit à neuf ans en Eſpagne, il a étudié avec beaucoup d'attention la conſtitution de cette Monarchie, la marche de ſes intérêts, les avantages & les déſavantages de ſes ſyſtêmes. — En France, il s'eſt occupé de ceux de la France; & je lui ai ouï dire pluſieurs fois que s'il étoit Miniſtre en Eſpagne, dans dix ans, il voudroit en doubler tous les intérêts, tous les revenus, toutes les richeſſes; que s'il étoit Miniſtre de l'Angleterre, dans dix ans, il voudroit être le maître de la navigation & des trois quarts du commerce maritime de l'Europe; — que s'il étoit Miniſtre de la France, il voudroit dans cinq ans en doubler toutes les richeſſes, tous les commerces, tous les intérêts, augmenter conſidérablement ſes poſſeſſions, & diminuer de près de la moitié les impoſitions de l'Etat, en lui conſervant toujours ſes mêmes recettes; ... ruiner l'Angleterre & la Hollande dans tous leurs intérêts maritimes, & élever à un tel degré de ſupériorité la puiſſance de la France, qu'elle s'établiroit pour toujours, dans le monde politique, l'amie & la protectrice de toutes les nations civiliſées.

MYLORD SPITEAL.

Il ſeroit très-avantageux, pour tous les Gouvernements politiques, que tous les citoyens qui ſe dédient aux charges de l'adminiſtration d'une nation, euſſent eu la précaution de ſe meubler l'eſprit auparavant de toutes les obſervations auxquelles s'eſt appliqué votre Mr. de Pelliſſery. — Les hommes en ſeroient bien plus heureux, & les adminiſtrateurs bien plus éclairés & bien plus ſages.

VAN MAGDEBOURG.

Mes amis, ainſi va le monde:.... ce ſont les chevaux qui courent les bénéfices, & ce ſont les ânes le plus ſouvent qui les poſſedent. — En fait d'adminiſtration, c'eſt à-peu-près la même choſe:... la cabale choiſit les Miniſtres:... les peuples pâtiſſent des fautes d'un Gouvernement, & les gens en place ſont les ſeuls à couvert des viciſſitudes publiques.— Ce malheur a toujours exiſté & exiſtera toujours:... il faut céder à la néceſſité: — ainſi le veut la fortune ennemie,... dit Mithridate dans Racine.

MYLORD SPITEAL.

Quels étoient les moyens dont Mr. de Pelliſſery deſiroit que l'Eſpagne fît uſage, pour arrêter les fraudes exercées dans ſes bureaux de douanes, & pour les émigrations de ſes monnoies?

LE COSMOPOLITE.

Deux moyens bien ſimples. — Pour les droits des douanes,... celui de ſimplifier tous ſes tarifs, & de les établir ſur des appréciations plus brieves & plus intactes. — Pour les monnoies de l'Etat,... de les remonter à l'appréciation de celles de ſes tarifs, & dans le même denier de fin que celles de ſes voiſins.

VAN MAGDEBOURG.

Eſt-ce qu'en Eſpagne les monnoies de l'Etat ne ſont pas les mêmes dans les comptes de l'adminiſtration & du commerce, que celles qui ont cours dans la circulation publique?

LE COSMOPOLITE.

Non certainement, elles ne ſont pas les mêmes. — Vous avez en Eſpagne une infinité de monnoies idéales des plus extravagantes, de-

puis le maravedis de veillon jusqu'à la piastre forte, seule monnoie réelle.

MYLORD SPITEAL.

Qu'est-ce que c'est qu'un maravedis?

LE COSMOPOLITE.

Le maravedis est une monnoie Arabe, presque idéale aujourd'hui, qui équivaut à un denier de France. — Tous les tarifs, toutes les écritures ou actes publics, toutes les opérations du commerce ne se font en Espagne qu'en maravedis ou autres monnoies idéales, se composant toujours par le maravedis. — Vous avez le maravedis de veillon,... le réal de veillon,.. le réal de plate de 16 quarts,... la piastre de huit réaux de 16 quarts,... de huit réaux moins un maravedis,... le ducat de change,... le ducat en marchandise,... la pistole de change, &c. — Toutes ces monnoies sont idéales, aussi désavantageuses au commerce, que nuisibles à l'agriculture & à l'industrie,... fautives & abusives pour les impositions. — Mr. de Pellissery a expliqué tous ces désavantages, en prouvant au cabinet de l'Espagne que ce sont les erreurs de ses systêmes qui perpétuent le découragement, l'oisiveté & la paresse de ses sujets; — en conséquence, qu'il faut les changer. — A cet effet, puisque les tarifs actuels des bureaux des douanes sont confus & désavantageux à toutes les régies; qu'ils favorisent la fraude & la consommation de l'industrie étrangere; qu'il faut les redresser. — Dans ce dessein, sans rien innover qui puisse renverser l'ordre des traités avec les nations maritimes;... sans pratiquer aucune opération douteuse; — sans renchérir sur la dose des désavantages,... il faut remonter les tarifs dans leurs apprécia-

tions, les rendre plus claires, plus brieves & plus précises, soit pour le tant pour 100 des droits qui doivent être payés, comme pour la vérification des aunages, . . . sans être continuellement obligé de chercher l'une & l'autre opération par des nombres fixes de 2930, 2880, 2500, &c. & finir après par des divisions & des redivisions qui ne sont que des grimoires en pure perte pour l'administration.

VAN MAGDEBOURG.

Mr. de Pelliffery ne proposoit pas une petite besogne : — considérez l'échelle qu'il falloit démonter & remonter ?

LE COSMOPOLITE.

Qu'importoit l'échelle ! ... d'ailleurs, elle restoit assez généralement la même : . . . . ce n'étoit que les appréciations seules qu'il falloit redresser; — c'est-à-dire, . . . qu'au-lieu de 10 pour 100 de droit sur une aune de mousseline, estimée à 100 sols qui doivent être cherchés par une multiplication de 2895 & par deux divisions de 68 & 34, ... que vos tarifs disent rondement 10 sols par aune ou un réal de plate par aune.

VAN MAGDEBOURG.

Mais pour les marchandises, dont les tarifs n'expliquent pas les droits suivant leurs qualités, ou, s'ils les expliquent, sur lesquelles ils peuvent laisser des équivoques, en pour ou contre, entre l'administration & le contribuable : . . . . comment arranger cela ?

LE COSMOPOLITE.

Rien de plus facile. — Ces sortes de marchandises, . . ou les marchandises qui seroient susceptibles de distinction de qualités, on les réunit en bloc, & l'on ne fait qu'un prix réuni

pour toutes les qualités. — On arrête ce prix ſur la proportion de celui de toutes les qualités calculées ſéparément, & rapprochées dans une ſeule & unique appréciation.

VAN MAGDEBOURG.

Je ſens cela : — mais le négociant peut être fruſtré dans cette façon de percevoir des droits, ſa marchandiſe pouvant être inférieure au prix du tarif...

LE COSMOPOLITE.

Ce ſera un petit malheur : par contre il ſera favoriſé, ſi elle eſt ſupérieure audit prix. — Ainſi ces viciſſitudes particulieres & de miſere ne peuvent point occuper une adminiſtration générale, ni l'engager à perpétuer des méthodes qui gênent ſes intérêts. — La régie & perception quelconque de tout droit de douane, veut être claire, brieve & préciſe....

MYLORD SPITEAL.

Hé ! ſous quelle dénomination de monnoie, Mr. de Pelliſſery vouloit-il remonter les tarifs de l'Eſpagne ?

LE COSMOPOLITE.

Sous une dénomination qui ſeroit devenue réelle après l'opération, & qui auroit laiſſé des avantages très-conſidérables dans les dépenſes. — Les regiſtres du département des finances en Eſpagne, ſont tenus en réaux de veillon & écus de veillon. — En conſéquence, Mr de Pelliſſery vouloit que tous les tarifs des douanes fuſſent appréciés en écus de veillon, & que tous les droits ſe payaſſent ſous cette dénomination & taxation.

VAN MAGDEBOURG.

Mais comment arranger cette taxation dans une monnoie idéale qui offre mille rompus ?

LE COSMOPOLITE.

1°. Cette monnoie n'étoit idéale que dans ce moment, & devoit devenir réelle par l'opération qui devoit établir les monnoies de l'Efpagne à la parité de celles de fes voifins. — 2°. De rompus, il ne pouvoit y en avoir, en divifant l'écu de veillon en douze parties égales. — En conféquence, une aune de drap d'Elbeuf, eftimée 3 piaftres la vare, & qui doit payer 10 pour 100 de droit, — au-lieu de faire une multiplication de 1890 ou de 2680, & deux divifions de 68 & 34 pour ces 10 pour 100 : — le tarif dira précifément 4 douziemes $\frac{1}{2}$ d'écus de veillon par vare, parce que 3 piaftres, par exemple, font 45 réaux de veillon ou 4 écus $\frac{1}{11}$ de veillon d'aujourd'hui, & que 10 pour 100 fur 45 font bien 4 douziemes $\frac{1}{2}$ d'écus de veillon à venir.

VAN MAGDEBOURG.

Pas tout-à-fait, mon cher Cofmopolite : — il y a un fixieme de trop fur la demie ; & fur une quantité de vares, la chofe fait un objet.

LE COSMOPOLITE.

Cela peut être vrai : .... mais ces fortes de rompus doivent toujours tomber à l'avantage d'une adminiftration. — Vous voyez que cette façon de redreffer une régie, ... d'en écarter les moyens de fraude & de tricherie, n'eft pas bien dangereufe ni convulfive.

ST. ALBIN.

Non certainement : — on ne peut admettre plus de fimplicité ni plus de clarté dans un objet de cette importance.

MYLORD SPITEAL.

Hé! dites encore plus de bien public : .... car toutes les fripponneries qui fe font dans

toutes les régies de l'Espagne, font le mal de tous les citoyens.

LE COSMOPOLITE.

Il devroit en être de même pour les monnoies de l'Etat, cette partie précieuse étant dans un abandon & une négligence qui sentencie tous les systêmes de l'Espagne.... Qui le croiroit jamais, que l'Espagne, riche en matieres d'or & d'argent avant la découverte de l'Amérique, fût plus pauvre aujourd'hui que sous Ferdinand & Isabelle ! ... malgré qu'elle ait retiré de ses Amériques en 277 ans (1) 14,000 millions & plus de piastres fortes de 100 st. qui forment un capital de 70 milliards de liv. de France :.. personne ne croira cette vérité. — Cependant le fait n'est que trop certain ; & il est très-réel aussi, nonobstant toutes ses immenses richesses, que l'Espagne ne seroit pas en situation de pouvoir réaliser dans ce moment, dans sa métropole, pour trois milliards de liv. de France de numéraire, en monnoie, vaisselle, bijoux ou matieres d'or & d'argent. — Mr. de Pellissery le fait très-bien appercevoir à ce Gouvernement dans son mémoire du 17 Février 1769. — En parlant des préjudices que cause à l'Etat & au commerce la cherté des changes sur l'étranger, occasionnée par la désertion des monnoies, — il dit : „ de ces deux préjudices, il en dérive un „ troisieme qui est le ver rongeur de l'Etat, „ auquel le Gouvernement n'a pas fait atten- „ tion, parce que ses progrès sont cachés, „ lents & insensibles, & que la force du mal ne „ peut s'en appercevoir que dans celui qu'en-

(1) Depuis 1492 jusqu'en 1769, 14,281 millions.

„ traîne toujours le déſordre,... . ou par le „ ſecours des combinaiſons publiques." — En effet, eſt-il rien de plus déſavantageux pour une nation relative, que la déſertion des monnoies de l'Etat?

VAN MAGDEBOURG.

Mon cher ami, il eſt bien difficile à une nation qui doit, & qui n'a pas ſuffiſamment de denrées à donner en contre-valeur de ce qu'elle reçoit,.... de ne pas ſe ſolder avec les monnoies de l'Etat: — la choſe me paroît impoſſible.

LE COSMOPOLITE.

1° Pourquoi recevoir plus de ſon voiſin que l'on ne peut lui donner en compenſation? — 2°. Pourquoi conſerver des monnoies plus riches que celles de ces mêmes voiſins, ſi vous êtes dans la malheureuſe néceſſité de les leur donner? Toutes vos obſervations confirment ce que je vous ai toujours dit:... que c'eſt le mauvais ton du Gouvernement de l'Eſpagne, qui a entraîné la décadence de la nation, & non les penchants des ſujets à l'oiſiveté qui ont occaſionné celle du Gouvernement. — Mr. de Pelliſſery dit très-judicieuſement dans ce même mémoire: „ ſi les perſonnes „ chargées de veiller à la conſervation & à „ l'amélioration du commerce de l'Eſpagne, „ avoient été des gens éclairés, dans cette „ partie, depuis un ſiecle ſeulement, elles au„ roient apperçu,... que la façon malheu„ reuſe dont l'Eſpagne ſoldoit ſes commerces „ avec les nations étrangeres, pouvoit avoir „ un adouciſſant; & qu'une fois que les mon„ noies de l'Etat devoient remplir le vuide des „ denrées du pays, contre la balance des ef-

„ ſets reçus, ... ces dites monnoies extrai-
„ tes de l'Eſpagne donnant 6 & 8 pour 100
„ de bénéfice à ces mêmes étrangers, ... le
„ Miniſtere pouvoit très-bien ſe les approprier,
„ & faire entrer ce bénéfice en déduction du
„ ſolde de ſes commerces avec les nations
„ étrangeres ".

VAN MAGDEBOURG.

Je ne crois pas que ce bénéfice eût été d'un bien grand avantage.

LE COSMOPOLITE.

D'un très-grand avantage.— Savez-vous que l'Eſpagne reſte débitrice au commerce étranger de plus de 70 millions de piaſtres? Entendez Mr. de Pelliſſery dans ſon Mémoire de 1769: — voyez ce qu'il en dit & les preuves qu'il en donne. „ Cette Couronne, (dit-il)
„ avec une vaſte étendue de côtes maritimes
„ en Europe & en Amérique, n'a qu'un com-
„ merce très-limité avec ſa propre navigation
„ & chez les nations étrangeres : on auroit de
„ la peine dans les divers ports de France,
„ d'Angleterre, d'Hollande, d'Italie, de Sue-
„ de, de Danemarck, Hambourg, Dantzick,
„ & le reſte de la Baltique, d'y compter 50
„ bâtiments d'un très-petit port : l'on n'en
„ compte guere plus dans celui de l'Amérique;
„ de ſorte que l'Eſpagne, avec 6 à 7 mille
„ lieues de côtes maritimes en Europe & en
„ Amérique, occupe au plus de 100 à 150 bâ-
„ timents à ſon commerce en long cours, dont
„ la valeur aux trois quarts n'eſt compoſée
„ que des articles d'induſtrie que les nations
„ étrangeres apportent chez elle. — Ces arti-
„ cles ſont les 11 douziemes des effets œuvrés,
„ fabriqués ou recueillis chez ces dites na-

„ tions, comme ſoieries & dorures de toute „ qualité;... toileries, lainages, chapellerie, „ bas, papiers, épiceries, quincailleries, cryſ- „ taux & glaces;... fer, acier, plomb & „ étain;... planches, duelles, ſolives, pou- „ tres, bois de charpente & de conſtruction; „ cordages, chanvre & lin; — goudron, bray, „ ſuif & réſine;... cire; — viandes ſalées, „ poiſſon ſalé;... beurre, fromages, légumes „ ſecs; farine, &c. dont le total eſt évalué :

„ Pour la France, année commune, de 48 „ à 50 millions de piaſtres courantes, ci Piaſtres, 48 millions.

„ Pour l'Angleterre, de 30 à 35 „ millions, ... 30 idem.

„ Pour la Hollande, Flandre, „ Suiſſe, Suede, Danemarck, „ Hambourg, Dantzick & golfe „ Baltique, de 40 à 45 . . . . 40 idem.

„ Pour toute l'Allemagne, Etats „ d'Autriche, de Savoie, Naples „ & Sicile, Gênes, & le reſte de „ l'Italie, de 15 à 20 millions, (1) 15 idem.

„ Année commune, en tout P. 133 millions.

„ dont l'évidence ſe trouve prouvée par la ſup- „ putation de la propre conſommation des ſu- „ jets, établie dans la plus baſſe proportion.

„ En 1762, il s'eſt trouvé dans l'Eſpagne „ Européenne 11,500,000 ames de popula- „ tion,... que chacune de ces 11,500,000 ames

(1) Le départ des flottes pour le Mexique, regle le plus ou le moins de commerce de toutes ces nations avec l'Eſpagne.

„ consomme par année, des effets de l'industrie „ ou du commerce étranger : . . . savoir

„ Toilerie . . .	5 vares de toile, à 20 quarts seulement la vare . . . . Piast. effect.	6,761,250.
„ Lainages . . .	3 vares à 4 réaux de platte effect.	13,800,000.
„ Soieries . . .	3 dits à 6 reaux, idem.	20,700,000.
„ Epiceries . .	que chaque tête consomme par jour un maravedis d'épiceries (1), nous aurons 366 m. l'année. . . .	5,783,823.
„ Chapellerie .	que la moitié de la population, soit en hommes, nous aurons 5,750,000, & que le tiers de ces 11,500,000 consomme, l'année, en chapeaux de fabrique étrangere, de 10 r. de pl. effect., ce sera	1,916,666.
Eventails & Mercerie . .	que la moitié idem soit en femmes, & que la moitié d'elles consomment toutes les années pour 10 réaux effect. idem.	2,875,000.
Quincaillerie .	supputons-la sans distinction à 2 réaux de perte effect. par tête, .	2,300,000.
Papeterie . . .	que l'Espagne Européenne consomme 400,000 rames de papier toutes les années à 15 réaux de veillon la rame.	300,000.
„ Poisson salé .	que le tiers de l'année soit en jours d'abstinence, nous aurons 122 jours, & que les 11,500,000 ames consomment par tête 2 onces de poisson salé, à 10 quarts la livre, nous aurons 5 maravedis par jours & 9 réaux de platte effectifs, l'année	10,350,000.
	Piastres effectives . .	64,786,739.
que l'Amérique, déduit le poisson salé, consomme la moitié de celle de l'Europe . . .		27,218,369.
Différence de la Piastre effective à la Piastre courante, environ		30,368,336.
	En tout, Piastres courantes . . .	121,473,444.

„ quotient à-peu-près égal à celui du commerce étranger, qui „ ne varie que par les articles que l'on n'a pu supputer.

(1) Un denier un peu plus. La consommation est plus forte, par rapport à la forte consommation du chocolat.

„ De cet examen, il nous reste l'évidence que „ le commerce de l'Espagne est passif dans ses 8 „ dixiemes, soit en Europe, soit en Amérique... „ Par conséquent, il n'est pas étrange que cette „ partie salutaire ne coopere en rien au salut „ de l'Etat; & qu'au-lieu de consolider les plaies „ de la patrie, en versant utilement dans le sein „ des citoyens les 360 millions de piastres qui „ leur manquent toutes les années pour remplir „ leurs dépenses, elle ne leur apporte que de „ très-légers secours, qui, loin de cicatriser aucun des ulceres meres de leurs nécessités, „ n'y appliquent que des appareils qui en perpétuent toujours les vices.

„ Ces vices s'appercevront plus aisément, & „ dans toutes leurs énormités, par la façon dont „ l'Espagne s'acquitte avec le commerce étranger; & cette Couronne connoîtra sensiblement „ par ce calcul, ... que sa décadence, sa dépopulation, la perte de son industrie & de ses „ commerces, ne sont les effets que de ses propres fautes, s'étant refusée à l'étude des „ moyens qui pouvoient seuls conserver la partie la plus absolue à une nation relative.

„ Le commerce actif de l'Espagne avec les „ nations étrangeres, gît tout dans ses seules „ denrées d'Europe & de l'Amérique; ses articles d'industrie, chers & limités, ne pouvant „ faire cause avec celles-ci par leur rareté, par „ leur cherté & par les sages réglements de ses „ voisins; de sorte que l'Espagne ne peut s'acquitter avec le commerce de ceux-ci, que par ses „ seules denrées d'Europe & de l'Amérique, qui „ sont supputées se monter année commune, ... „ savoir:

Denrées de l'Amérique.

„ Cochenille, 12 à 1500 furrons, à 1000 Piaftres le furron. . . . . P. C.	1,500,000.
„ Indigo, 800 à 1000 furrons, à 400 P. le fur.	400,000.
„ Cuirs, de 25 à 30,000, à 5 P. la piece. . . .	150,000.
„ Cacao, 4000 fanegues, à 40 P. la fanegue . .	160,000.
„ Vanille, laine de Vigogne, cuivre, droguerie, &c. pour environ	2,000,000.
„ Bois de Campêche & de teinture, environ 20,000 quintaux, à 3 P. le quintal . . .	60,000.
Piaftres courantes,	4,270,000.

Denrées d'Europe.

„ Soies brutes & organfins pour env.	4,000,000.	25,000,000.
„ Laines (1) pour environ. . . .	6,000,000.	
„ Vins, eaux-de-vie, fruits & légum.	5,000,000.	
„ Huile & bled (articles cafuels) .	2,000,000.	
„ Soudes, barilles, fel, courdouans, fparts, &c. pour	8,000,000.	
	Piaft. Cour.	29,270,000.
Et pour combler la mefure		20,730,000.
	En tout Piaftres courantes,	50,000,000.

„ de façon que l'Efpagne n'a un commerce actif „ avec les nations étrangeres que de 50 millions „ de piaftres, ... tandis que celles-ci en ont un „ avec elle de 121 millions : — ce qui conftitue „ l'Efpagne débitrice de 71 millions de piaftres „ au moins.

MYLORD SPITEAL.

Comment diable! ... un vuide de cette force! ... mais la chofe ne fe peut pas: ... avec un déficit auffi terrible, il ne devroit pas refter un maravedis phyfique à l'Efpagne. „

LE COSMOPOLITE.

Auffi qui eft-ce qui a dévoré les 71 ou 72 milliards retirés de l'Amérique depuis 284 ans? — fi ce n'eft ce terrible vuide: ... d'ailleurs, il ne faut

(1) Les droits de fortie fur les laines, ont produit jufqu'à 9 millions de réaux de veillon, 2,250,000 liv.

faut pas croire que ces 70 millions s'acquittent tous en argent. — Il eſt prouvé dans la circulation mercantile de l'Europe, que les anticipations en papier ſur l'exportation & l'importation d'un commerce, faites par traites ou remiſes, ſont toujours d'une groſſe moitié dans toutes les opérations. — Joignez à cette réaliſation les valeurs reçues en fruits, denrées, matieres premieres, &c. — vous trouverez que le vuide de 70 millions du commerce de l'Eſpagne, ſe réduit peut-être à un débours en argent de 8 à 10 millions de piaſtres au plus.

VAN MAGDEBOURG.

Ce qui eſt toujours un vuide très-deſtructeur, & des plus conſidérables dans la ſpéculation politique.

LE COSMOPOLITE.

Dans peu nous verrons cela plus préciſément: — ſuivons Mr. de Pelliſſery. — Dans le même mémoire dont je viens de citer un paſſage, il dit encore: „ Le trop riche denier de fin des monnoies d'or & d'argent de l'Etat, proportionné à la parité de celles des nations relatives, „ nourrit le vice de ce préjudice, en ce que le „ denier des changes du commerce étant toujours réglé dans l'étranger par le produit de „ la monnoie y exportée,... il s'enſuit que ſi „ une piaſtre forte, dont ſon pair avec la France eſt de 100 ſols tournois, vient à ſa décompoſition à en produire 107 ou 108; ... celle en „ papier ſur la France, doit, (dans la même proportion) repréſenter la même différence ”.

VAN MAGDEBOURG.

Cette queſtion eſt inégale. — Mais allez faire entendre cela au cabinet de Madrid, lui qui a eu la mal-adreſſe d'établir un giro royal, où le Roi

lui-même fait le commerce des monnoies de l'Etat en pays étranger.

LE COSMOPOLITE.

Mr. de Pelliffery, dans ce même mémoire, releve bien cette lâche avarice du Miniftere de l'Efpagne, en difant: „ L'Efpagne ne feroit point „ tyrannifée par tous ces préjudices, fi elle vou- „ loit refléchir fur la nature de fes maux. — „ Mais prévenue de fes coutumes de trois cents „ ans, fiere de fon ancienneté, elle méprife la „ politique moderne; — & les hommes des au- „ tres nations ne font point des hommes pour „ elle. — Cette erreur groffiere groffit les maux „ de l'Efpagne; & le Gouvernement, loin d'y „ apporter du fecours, en élargit tous les jours „ les plaies, par des créations entiérement con- „ traires au bien de fes peuples.

„ Celui de l'établiffement du giro du Roi en „ Efpagne, en eft un des plus dangereux & des „ plus préjudiciables en matiere d'Etat. — Auffi „ ne puis-je concevoir comme il a pu être fondé „ par un célebre Miniftre. — Quel préjudice „ peut être plus grave, pour un Etat relatif, que „ celui de la perte de fes monnoies? — S'il n'y „ a point de préjudice de les extraire, de les „ perdre ou de les laiffer fortir, pourquoi punit- „ on de mort les extracteurs chez bien des na- „ tions? & pourquoi l'Efpagne a-t-elle dans fon „ code des loix cette même ordonnance? — „ Cependant l'établiffement du giro du Roi a été „ fondé pour extraire les monnoies de l'Etat; & „ ce commerce procurant au fifc royal 4 ou 5 „ pour 100 de bénéfice libre, le Miniftere ne „ veut point réfléchir que fon exemple eft fuivi „ du moindre de fes fujets; — que la conftante „ fortie des monnoies de l'Etat aggrave tous les

„ besoins des peuples, déprécie tous les capitaux, toutes les propriétés en terres & denrées de la nation; ... que la population se perd dans les pays désargentés; ... que l'industrie va s'établir chez les nations rivales: ... enfin, que la décadence devenant générale, tous les ressorts du Gouvernement s'affoiblissent, & le corps politique d'une nation ne conserve plus aucun majesté ni aucune puissance ".

MYLORD SPITEAL.

Mr. de Pellissery a très-grandement raison: — que l'on ôte ou que l'on resserre les représentants de la circulation publique, ... adieu la population! — adieu l'industrie! — sans population, plus de puissance, plus de commerce; & sans représentants, plus d'industrie.

VAN MAGDEBOURG.

Si l'on ôte au commerce ses représentants, plus d'industrie: ... le fait n'est que trop certain; ... celui-ci n'ayant plus les moyens de payer ses mercenaires, de satisfaire à son courant, à ses spéculations, il déserte; & le pays qu'il fécondoit, qu'il enrichissoit, tombe dans la misere.

LE COSMOPOLITE.

Voilà pourtant la source de tous les maux & la cause physique de la décadence de l'Espagne. — Le Gouvernement, en s'établissant le premier négociant de ses Etats, le plus grand spéculateur, le plus riche cambiste, ... a forcé à l'oisiveté & à la paresse tous ses sujets. — Quel est le citoyen qui sera assez téméraire, (avec de telles maximes,) de vouloir se mésurer avec son Souverain dans la carriere du commerce? ... quand l'un n'a que des articles de concurrence à exporter, & l'autre

des articles privilégiés ; — quand l'un n'a ni fret, ni douane, ni avarie, ni consulat, ni assurance, ni change à payer, & que l'autre supporte toutes ces dépenses, courtages, changes & rechanges indispensables ; — quand l'un est le maître du temps du départ de ses spéculations, & que l'autre est forcé d'attendre le bon plaisir ou la convenance de ce terrible concurrent : — d'un côté, pleine liberté & point de charge ;.... de l'autre, charge, recharge, tyrannie, oppression, despotisme ; & de rien en rien, maître de son temps, de ses spéculations, de ses idées de commerce : ... vous avouerez avec moi que ce ne sont pas-là les vraies idées que doivent avoir des Législateurs ?

VAN MAGDEBOURG.

Vous pensez juste, mon ami : — qui dit commerce, dit un état libre, une profession sans contrainte, sans sujétions civiles ou militaires, soumise seulement à des droits de convention, de citoyens, ou à des obligations locales.... mais toujours libre dans ses propriétés, dans ses spéculations, dans ses entreprises. — Si on gêne le libre arbitre du commerce, l'arbitraire de ses opérations, de son travail,... cette profession ne sera plus une science, une étude, un devoir suivi pour les sujets : — elle ressemblera à mon tourne-broche, qui ne fait du bruit que quand ma cuisiniere me régale d'un morceau de rôti.

LE COSMOPOLITE.

C'est pourtant-là ce qu'a toujours fait & ce que fait encore l'Espagne. — Vous voyez donc que ce ne sont sûrement pas les mauvais penchants des sujets qui s'opposent à la prospé-

rité de la nation, ... mais bien le Gouvernement qui s'oppose à celle des sujets?... Donc les sujets n'ont aucun tort vis-à-vis de l'autorité, s'ils ne veulent rien faire : — tous les torts sont du côté de l'administration. — C'est pour les faire cesser, & pour arrêter tous leurs préjudices, que M. de Pellissery, après avoir représenté au cabinet de l'Espagne, combien les rentes provinciales étoient désavantageuses à l'Etat; combien l'administration des douanes étoit nuisible au fisc royal; combien les émigrations des monnoies étoient contraires aux opérations du commerce : ... il propose à ce même cabinet la façon d'éteindre les rentes provinciales, sans affoiblir les recettes de l'Etat :... celle de redresser son administration des douanes, sans s'exposer à aucun inconvénient; & enfin celle de conserver les monnoies de la nation, sans nuire aux opérations du commerce.

VAN MAGDEBOURG.

Prenez garde, mon cher Cosmopolite, vous allez toucher une terrible partie. — C'est de la marche des monnoies d'une nation; ... c'est du cours de convention qui y est attaché, que se déterminent tous les intérêts utiles & politiques d'une Monarchie.

LE COSMOPOLITE.

Je sais cela, & Mr. de Pellissery l'a bien vu de même : ... car vous devez vous appercevoir, en voulant éclairer l'Espagne sur ses désavantages, qu'il n'a pas commencé ses opérations par le redressement des monnoies de l'Etat, mais bien par la marche de ses systêmes d'administration & par les abus dans les recettes : ... il a gardé celle-ci pour la derniere

de toutes, & il a établi la rentrée des rentes provinciales & celles des droits de douane sur le taux & la dénomination de son redressement. — En conséquence, la piastre effective de l'Espagne étant la monnoie déterminée de la nation; & cette piastre, dont la parité est celle de 100 sols tournois de France, quand on la décompose en France, produisant de 108 à 109 s., Mr. de Pellissery dit à l'Espagne, augmentez votre piastre de 9 sols.

VAN MAGDEBOURG.

Si l'Espagne faisoit cette opération, elle mettroit le désordre & la confusion dans le commerce.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout : ... au contraire, plus de clarté dans les affaires. — Je vous ai déja dit que le commerce & les finances étoient assiégées en Espagne de mille distinctions de monnoies idéales, qui se terminoient pour les écritures du commerce au réal de platte de seize quarts, & que les êcritures des finances sont toutes en écus de veillon de 11 réaux de veillon. — En conséquence, Mr. de Pellissery dit au cabinet de l'Espagne : puisque tous les engagements du commerce de vos sujets sont en réaux de plate de 16 quarts, & que les écritures de vos finances sont toutes en écus de veillon, ... pour ne causer aucune révolution, aucune nouveauté, aucun schisme, ne conservez dans le cours de vos monnoies réelles que ces deux dénominations. — A cet effet, au-lieu de donner à votre monnoie réelle le nom de piastre forte, comme elle l'a aujourd'hui, donnez-lui à l'avenir celui de double écu de veillon; & pour rapprocher ce double écu de

veillon à la proportion de douze réaux de plate de 16 quarts ou 24 réaux de veillon de 8 quarts, ... diminuez votre réal actuel de veillon d'un demi quart, & augmentez votre écu de veillon de 2 quarts & demi ; ce qui l'établira à 96 quarts, au-lieu de 93 ½ qu'il vaut aujourd'hui ; & votre piaſtre forte, (dorénavant appellée double écu de veillon,) au-lieu de 170 quarts d'aujourd'hui, repréſentera à l'avenir 192 quarts ou 12 réaux de plate de 16 quarts

VAN MAGDEBOURG.

Mon ami, cette opération paroît ſimple dans le raiſonnement, mais elle eſt déſavantageuſe dans la pratique. — 1°. Vous augmentez votre écu idéal de veillon de 2 quarts & demi, en voulant le rendre rèel ; .... ce qui fait près de 3 pour 100. — 2°. Vous voulez dorénavant que la demi-piaſtre forte de 85 quarts, repréſente à l'avenir votre écu réel de veillon qui en vaudra 96 ; ... & en conſéquence, vous l'augmentez de 11 quarts ou de 13 à 14 pour 100 : . . . ſavez-vous que voilà une furieuſe augmentation.

LE COSMOPOLITE.

Doucement, ... entendons-nous, & dans peu vous verrez que cette augmentation n'eſt pas auſſi furieuſe & auſſi déplacée que vous le penſez : ... n'avez-vous jamais tiré en droiture des piaſtres de l'Eſpagne ?

VAN MAGDEBOURG.

Pardonnez-moi : . . . qu'a de commun ce fait avec ce que nous diſons ?

LE COSMOPOLITE.

Vous allez le voir : comment les avez-vous raiſonnées ? . . .

VAN MAGDEBOURG.

Différemment : . . . c'eſt le prix du change qui a fait mon gain.

LE COSMOPOLITE.

Laiſſons le change & toutes les autres ſequelles de dépenſes. — Une piaſtre forte, pour combien la troqueriez-vous monnoie d'Hollande ?

LE COSMOPOLITE.

J'en ai vendu à divers prix depuis, 53, 54, juſqu'à 55 ſols pour une piaſtre.

ST. ALBIN.

En France les changes du Roi & toutes les Cours des monnoies les prennent à 106 ſols : — le commerce de 108 à 109, & quelquefois à 110 ſ.

LE COSMOPOLITE.

Donc, ſi la piaſtre forte d'Eſpagne, décompoſée, en France ou en Hollande, donne à ſon propriétaire 6, 8, & 9 ſols de bénéfice, elle vaut 6, 8 & 9 ſols de plus qu'elle n'a cours en Eſpagne. — Avec cette évidence inconteſtable, le Miniſtere de l'Eſpagne ne commettra jamais aucune injuſtice, quand il augmentera le cours des monnoies de l'Etat à cette derniere parité. — En conſéquence, 9 ſols de France étant repréſentés en Eſpagne par 15 quarts & demi ou ſeize quarts effectifs, il exiſte que la piaſtre forte contient intrinſéquement 16 quarts de plus en valeur qu'elle n'a cours. —

VAN MAGDEBOURG.

Je veux vous accorder cette obſervation qui eſt juſte. — Mais pour arriver aux 22 quarts qu'il vous faudra pour compléter les 192 que vos piaſtres fortes doivent repréſenter à l'a-

venir pour faire deux écus de veillon : ... où prendrez-vous les 6 quarts qui vous manquent?

LE COSMOPOLITE.

Dans la même monnoie, qui eſt trop riche depuis le billon juſqu'à la piaſtre forte. — Mais ſans toucher à cette même monnoie de billon, & lui conſervant toujours ſa dénomination de quart, — Mr. de Pelliſſery en établit une plus grande quantité pour repréſenter une piaſtre forte.

VAN MAGDEBOURG.

Vous avez raiſon : — mais vos 22 quarts ne ſont pas tous trouvés pour cela ?

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi. — Suivez-moi bien : ... par l'augmentation du produit de la piaſtre forte en France ou en Hollande, nous avons gagné 16 quarts ....

VAN MAGDEBOURG.

Oui : ... reſte 6 quarts à chercher.

LE COSMOPOLITE.

Ils ſont trouvés avec avantage.

VAN MAGDEBOURG.

Voyons.

LE COSMOPOLITE.

Vous allez le voir : ... le réal de veillon effectif vaut actuellement huit quarts & demi.

VAN MAGDEBOURG.

Oui.

LE COSMOPOLITE.

Par l'opération, Mr. de Pelliſſery le réduit à 8 quarts : ... voilà un demi quart de gagné.

VAN MAGDEBOURG.

Très - bien.

LE COSMOPOLITE.

La piaſtre forte ſe compoſe aujourd'hui de 20

réaux de veillon de 8 quarts & demi : en réduisant le réal de veillon à 8 quarts, le Miniſtere économiſe 10 quarts par piaſtre forte pour ſon augmentation : — 10 quarts joints aux 16 d'intrinſeque de plus, que nous avons trouvés par piaſtre forte, vous donnent 26 quarts ; — l'opération n'en ayant beſoin que de 22, elle laiſſe encore les monnoies de l'Etat plus riches de quatre quarts, que toutes celles des nations relatives en liaiſon avec l'Eſpagne.

MYLORD SPITEAL.

Cet arrangement en bouche ou ſur le papier, ne ſouffre pas le moindre inconvénient. — Mais le commerce, ... mais les engagements particuliers, ... les contrats, les billets, les lettres de change s'accommoderont-ils de cette révolution ?

LE COSMOPOLITE.

Cette révolution n'innove rien dans le droit écrit des ſujets, ni dans la balance économique de la légiſlation, ... qui eſt ce qu'il faut toujours abſerver dans ces ſortes d'opérations, quelque abſolues qu'elles puiſſent être. — Mr. de Pelliſſery s'y eſt conformé très-rigoureuſement. — Auſſi voit-on dans toutes ſes hypotheſes, combien il s'eſt appliqué à prévenir toute eſpece de confuſion, de froiſſement ou de choc dans la circulation civile & politique du Gouveruement, en faiſant légitimer par l'autorité le réal de plate idéal de 16 quarts du commerce, afin de conſerver conſtamment à ceux-ci (dans les nouvelles dénominations des monnoie) la valeur réelle & repréſentative de ſes engagements. — Par cette précaution, il avoit prévu & arrêté toutes les conteſtations nées ou à naître : .... ſeulement il s'enſuivoit la ſeule différence pour

les créanciers, qu'ils auroient moins reçu de matieres repréſentatives, en recevant toutefois la même valeur de numéraire de leurs crédits.

ST. ALBIN.

La marche de cette opération me paroît bien conçue: — reſte à ſavoir, ſi de la théorie à la pratique, il ne ſe ſeroit point rencontré quelque empêchement phyſique, plus déſavantageux en lui-même, que le préjudice que peut éprouver actuellement l'Eſpagne dans les émigrations continuelles de ſes monnoies?

LE COSMOPOLITE.

Il ne pouvoit en réſulter aucun préjudice,... ſi ce n'eſt l'impuiſſance où l'on mettoit le commerce étranger, de n'être plus le vampire d'une nation qu'il épuiſoit depuis pluſieurs ſiecles.

VAN MAGDEBOURG.

Cette opération ſe ſeroit-elle étendue juſques dans l'Amérique?

LE COSMOPOLITE.

Certainement. — La piaſtre forte qui n'a cours dans le nouveau-Monde que pour 8 réaux de plate effectifs de 22 quarts, devoit y en repréſenter 10 de 17 quarts.

VAN MAGDEBOURG.

Mais vous arrêtiez par-là l'importation en Europe des matieres d'or & d'argent de l'Amérique.

LE COSMOPOLITE.

Point du tout,... elle ſe ſeroit faite plus abondamment que par le paſſé: — 1°. parce qu'il reſtoit encore 22 quarts de profit par piaſtre forte, qui vous donnent de 13 à 14 pour 100 de bénéfice: — 2°. parce que le commerce de l'Europe avec l'Amérique devoit être rendu libre après l'opération; qu'il n'y auroit plus eu de

droit d'indult à payer, & que l'opération & la liberté du commerce auroit ruiné tous les interlopes des Anglois & des Hollandois, qui sont les grands écornifleurs des matieres de l'Amérique. — Par conséquent, avec plus de liberté & moins d'entraves, il feroit arrivé une plus grande quantité de matieres d'or & d'argent dans la métropole.

MYLORD SPITEAL.

Mon ami, les Anglois se moquent de tous les réglements & de tous les garde-côtes de l'Espagne. — Ils vont où ils trouvent du profit; & ils en trouveront toujours dans l'Amérique Espagnole, parce que leur navigation est de 30 pour 1 meilleur marché que celle de l'Espagne... Une livre de canelle pour l'Amérique paye un denier sterling de fret chez nous:... en Espagne l'on parle de 3 à 4 piastres. —

LE COSMOPOLITE.

Cela est vrai,.... mais quand tout sera rapproché en Espagne à la même parité que chez vous;... que les frets d'entrée en Amérique seront presque pour rien;... que les matieres d'or & d'argent ne donneront plus comme par le passé 33 pour 100 de bénéfice rubis sur l'ongle,... que ferez-vous avec vos interlopes? — Est-ce 5 & 6 p. 100 de bénéfice sur ces retraits, qui engageront vos négociants à risquer leurs effets en Amérique, exposés à tous les instants de les voir confisquer, vaisseaux & cargaisons?

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, il est constant, si l'on ôtoit les bénéfices des matieres d'or & d'argent dans les retraits du commerce en interlope avec l'Amérique, que ce commerce tomberoit absolument,...

y ayant trop de perte de temps, trop de risques à passer, pour pouvoir réaliser en fruits ou en marchandises du pays les retraits d'un tel commerce.

LE COSMOPOLITE.

Vous convenez donc que c'est le seul bénéfice de 33 pour 100 (1) sur les matieres d'or & d'argent de l'Amérique, qui excite le commerce clandestin de l'Angleterre & de la Hollande dans les Colonies Espagnoles. — Que le Gouvernement supprime ce bénéfice; .... qu'il en fasse jouir ses sujets du nouveau-Monde; ... qu'il ouvre au commerce direct de la nation tous les ports de l'Amérique par une navigation aussi à bon compte que la vôtre, ... que feront vos vaisseaux contrebandiers? — iront-ils aborder des pays pourvus abondamment de tout, alimentés de tout, & à tous les instants surveillés par les propres individus du commerce, qui auront intérêt alors de vous desservir, plutôt que de vous favoriser.? — C'est la derniere des erreurs, des absurdités, des démences, que de s'entêter à vouloir continuer des systêmes de commerce qui laissent constamment à des voisins actifs 33 pour 100 de profit sur des retours, sans les bénéfices de l'importation.

VAN MAGDEBOURG.

Mon cher ami, l'ignorance & l'intérêt causent toutes les erreurs du cabinet de l'Espagne; & de l'une & de l'autre erreur se perpétue l'impuissance du Ministere de pouvoir changer la marche de ses systêmes de commerce.....

---

(1) Ces 33 pour 100 sont d'entrée à Cadix; car si c'est pour Londres ou Amsterdam, il y en aura 40.

1°. Parce que le Roi, en Eſpagne, eſt ſon fermier, iſolé de croupiers & de toute reſſource.

2°. Parce que le Roi eſt le premier négociant de ſes Etats,... s'étant approprié le commerce du vif-argent, des cartes & cartons, des liqueurs, des eaux-de-vie, du plomb giboyé, &c.

3°. Parce que le Roi affrete ſes vaiſſeaux au commerce par le ſyſtême actuel;... ce qui ne pourroit plus avoir lieu avec la liberté.

4°. Parce que le ſixieme au moins des revenus de l'Eſpagne eſt fondé ſur les produits du commerce du Roi;... ſur les indults de 9 pour 100, ſur les matieres d'or & d'argent;... ſur les 4 ou 4 ½ pour 100 de fret ſur ces mêmes matieres, & ſur les nolis exorbitants des cochenilles, vanilles, &c. — De ſorte que ſi le cabinet de l'Eſpagne, aujourd'hui pour demain, renverſoit ſon ſyſtême actuel de commerce,... l'Etat perdroit au moins un ſixieme de ſes revenus.

MYLORD SPITEAL.

L'on diroit preſque que Van Magdebourg voudroit devenir l'Avocat de l'Eſpagne.

VAN MAGDEBOURG.

Non certainement; & je tombe d'accord avec le Coſmopolite, que le Gouvernement Eſpagnol eſt très-déſavantageux aux progrès des arts & des ſciences;... au ſuccès du commerce & de l'induſtrie;... à l'occupation & à la proſpérité des peuples. — Je dirai plus:... il retrécit le cœur de l'homme, en le privant de cette liberté d'agir & de penſer, qui porte au merveilleux & à l'utile toutes les idées d'une nation. — Mais ce Gouvernement eſt

ainſi monté, ainſi établi; .... avec des ſyſtêmes (relatifs à ſa conſtitution) depuis plus de trois ſiecles : ... que voulez-vous qu'il faſſe ? — il faut un peu ſe mettre à ſa place. —

St. Albin.

Je crois, Van Magdebourg, que vous vous mettez dans une mauvaiſe place, n'y ayant aucune loi qui diſe que les erreurs d'une légiſlation puiſſent être irréparables.

Le Cosmopolite.

Dites-moi un peu, Van Magdebourg, ſi vous aviez fait un faux calcul dans une ſpéculation mercantile, vous entêteriez-vous ſur votre erreur ?

Van Magdebourg.

Non certainement; les erreurs ne ſont profitables en rien, & ſur-tout en fait de commerce. — Le négociant ne connoît que le profit réel.

Le Cosmopolite.

Il doit en être de même dans les ſpéculations politiques. — L'Eſpagne peut très-bien avoir entendu ſes intérêts, il y a 300 ans : — alors ſon plan d'aministration pouvoit être bon; mais aujourd'hui il eſt erré ...

1°. Parce qu'il eſt imprudent à une Monarchie telle que l'Eſpagne, d'être ſans arcboutants, ſans croupiers, ſans établiſſement de politique, à la dévotion du Miniſtere.

2°. Parce qu'il eſt abſurde, dans un Royaume trop répandu, que le Roi ſoit ſon fermier, & ſe trouve réduit à la néceſſité d'attendre du jour à la journée la majeure partie de ſes revenus, ſans pouvoir dire certainement, j'ai

tant à dépenser, soit en temps de paix, soit en temps de guerre.

3°. Parce qu'il est imprudent d'avoir établi une portion très-considérable des revenus de l'Etat, sur le produit d'un commerce maritime que l'on ne peut exercer sans risque en temps de guerre, avec une marine aussi limitée que celle de l'Espagne, & dont l'inexercice prive les finances de l'Etat d'une rentrée très-considérable, dans un temps où il est constitué dans de plus fortes dépenses.

4°. Parce qu'il est contre nature, contre toute législation, contre tous les principes, de gêner les revenus publics, le commerce des sujets, le travail & les occupations utiles de ses peuples, par des entraves, des exclusions & des contraintes dans la circulation générale. — Toutes ces erreurs, filles du cabinet de l'Espagne, font la ruine de la nation. — Pour vous donner un témoignage sensible de cette vérité, — faites attention à la note (10) du mémoire de Mr. de Pellisery de 1769 que je vais vous citer dans tout son contenu. „ Ses „ coutumes anciennes sont si ruineuses pour „ le commerce actif de l'Etat, que l'on voit „ des vaisseaux marchands pour les Colonies, „ recueillir dans la seule entrée de ce commerce 5 & 600,000 piastres effectives de „ fret, tandis que la bonne politique demanderoit qu'ils n'en fissent peut-être pas 4000, „ afin que les articles de l'industrie & les denrées de la métropole étant produites à bon „ marché dans ses nouveaux domaines par la „ consommation, le débit s'en étendît toujours „ plus. — Car enfin, où est l'équité, qu'un „ quintal de fer qui a coûté 4 piast. ou 15

L.

„ L. T. en Europe, paye de fret en Amérique, 9 Piaſtres fortes de 100 ſ. ou 45 L.

„ un quintal d'acier,	coûte	10 P.	ou	37 l. 10 ſ.	paye	16 P. f.	ou	80 l.
„ un quintal de cire,	idem	60	dites	225	idem	92	idem	460
„ un baril eau-de-vie,	idem	15	dites	56 . 5 .	idem	40	idem	200
„ une rame de papier,	idem	2	dites	7 . 10 .	idem	3	idem	15
„ une liv. de canelle,	idem	2	dites	7 . 10 .	idem	3	idem	45
„ une piece de Braban crus,		8	dites	30	idem	13	idem	65

„ qu'un arrobe de raiſins ſecs, d'amandes, de „ figues, d'avelines, &c. d'huile d'olive, du vin „ & autres ſemblables, payent 6 & 8 fois la „ valeur premiere, ſans les avaries qui ſont „ toujours d'un tiers en ſus du fret. — Comment eſt-il poſſible qu'avec d'auſſi tyranniques proportions, que le commerce actif „ de l'Eſpagne puiſſe ſe ſoutenir, & qu'elle „ puiſſe jamais jouir d'une agriculture & d'une „ induſtrie floriſſante; . . . même d'une marine de conſidération? . . . . la choſe eſt impoſſible." — De ce défaut des vrais principes (dit Mr. de Pelliſſery) naiſſent tous les déſavantages de l'Eſpagne. — Par conſéquent, Van Magdebourg, ce Miniſtere ne peut jamais être excuſé, ni forcé de perpétuer aucun ſyſtême deſtructeur.

VAN MAGDEBOURG.

Mais, mon cher ami, donnez-lui-en d'autres? — faites-lui retrouver 25 ou 30 millions de livres qu'elles perdroit en changeant ſon ſyſtême de commerce & de navigation avec ſes Colonies; ... en abandonnant ſes droits d'indult & de fret, ſon commerce particulier ſur le vif-argent, les liqueurs, les cartes, &c. — comment retrouver cette rente annuelle?

LE COSMOPOLITE.

Comment Mr. de Pelliſſery lui a-t-il fait re-

trouver ſes rentes provinciales ? ... en ſachant ſe retourner, en ſachant combiner les avantages par les déſavantges. — Il faut ſavoir perdre, afin de plus gagner. — Le laboureur ne fait-il pas des avances à la terre ? . . . il en feroit de même de la part du Gouvernement de l'Eſpagne. — Il eſt de ſcience certaine aujourd'hui, que le commerce eſt l'ame de toutes les richeſſes, de toutes les proſpérités, de toutes les aiſances ; — que c'eſt lui qui féconde l'agriculture & l'induſtrie d'une nation ; .... qui groſſit les revenus publics ; .... qui ſalarie le travail journalier des ſujets. — Si l'Eſpagne paroît abandonner 30 millions de revenus annuels, pour réhabiliter tous ces rameaux précieux de ſon adminiſtration, elle doit conſidérer d'une part, que ſes revenus des douanes quintupleront en recette ; & qu'en ouvrant à tous ſes ports de l'Europe la libre fréquentation de l'Amérique, elle fournit des écoulements à ſon induſtrie & à ſon agriculture, qui fertiliſeront toutes les terres de la métropole à 50 lieues à la ronde de toutes ſes villes maritimes : de l'autre, qu'en donnant plus d'activité à ſes peuples, plus de moyens de dépenſer & de ſe rendre utiles, qu'elle triple ou quadruple toutes les opérations du commerce utile & politique des ſujets : ... par conſéquent, grande circulation, grand revenu dans le fiſc royal, dit Mr. de Pelliſſery.

VAN MAGDEBOURG.

Mais tous ces beaux raiſonnements ſont d'un produit ſuppoſé & à venir, au-lieu que l'abandon des 30 millions d'aujourd'hui eſt réel. — Quand à une Monarchie qui n'a que 150 mil-

lions de revenus, on lui en ôte 30, il n'en reste plus que 120 : — avec 120 millions, on ne satisfait pas à une dépense absolue de 150 : car vous savez aussi-bien que moi,... si les particuliers reglent leurs dépenses sur leurs revenus, que les Gouvernements reglent leurs revenus sur leurs dépenses.

LE COSMOPOLITE.

Votre réflexion est très-juste. — Pour vous tirer d'inquiétude là-dessus, considérons un moment quelle est la proportion actuelle du commerce que fait l'Espagne avec ses Colonies, & nous examinerons après ce qu'il pourroit être avec d'autres systêmes.

VAN MAGDEBOURG.

Avec tout le pathétiqne de vos raisonnements, je ne vois pas encore la rentrée des 30 millions d'abandonnés.

LE COSMOPOLITE.

Ne vous impatientez pas, vous serez bientôt satisfait. — Le commerce de l'Amérique ne s'est fait jusqu'à présent que par la seule baie de la ville de Cadix, & il consiste tous les trois ans en une flotte pour le Mexique de 15 à 16 vaisseaux marchands, riches de 27 à 30 millions de piastres de 3 liv. 15 s. — ce qui reviendroit à 15 millions de piastres par année :... il y a encore pour cette vice-Royauté les assagues, consistant en 4 ou 5 vaisseaux qui partent dans les intervalles des flottes, assez généralement riches de 7 à 8 millions de piastres; ce qui établiroit le commerce annuel de l'Espagne avec le Mexique de 18 à 20 millions de piastres, une année com-

portant l'autre... ci . . . . 20 mill.

Elle expédie encore annuellement à la mer du Sud,	2, 3 & 4 Vaisseaux,	riches de 5 à 6 millions . .	6 dits.
Pour Buénos-Aires,	2 ou 3 Vx.,	riches de 2 $\frac{1}{2}$ à 3 m.	3 dits.
Pour Carthagêne,	4 ou 5 dits	idem . 4 à 5 m.	5 dits.
Pour Campêche, .	2 ou 3 dits	idem 1800 à 2 m.	2 dits.
Pour Honduras, .	3 ou 4 dits	idem . 3 à 4 m.	4 dits.
Pour Cumana, . .	1 ou 2 dits	idem de 800 à 1 m.	1 dits.
Pour la Havane, .	25 ou 30 dits	idem de 4 à 5 m.	5 dits.

Voilà à quoi se monte le commerce libre de l'Amérique . . . . Piastres 46 mill.

Il reste celui de la compagnie de Caraque & de St. Domingue, qui peut être de huit à dix vaisseaux toutes les années, & de 3 à 4 millions de piastres : — ce qui peut établir une quantité de 50 millions de piastres toutes les années.

MYLORD SPITEAL.

Mais je n'aurois pas cru que ce commerce fût encore si considérable : — Voilà bien près de deux cents millions de livres tournois.

VAN MAGDEBOURG.

Cela ne m'étonne pas. — Je connois les vaisseaux qui vont en flotte ou à la mer du Sud :... ils sont d'un très-gros port, y en ayant beaucoup qui pourroient porter 60 canons montés.

LE COSMOPOLITE.

Autre imprudence de la part du Ministere. — Pourquoi permettre que ses sujets exposent mal-à-propos dans un seul risque, la majeure partie des fonds du commerce d'une nation?

VAN MAGDEBOURG.

Il est certain qu'il est très - imprudent à un Gouvernement, d'engager ses sujets à mettre en péril trop de richesses dans les hasards d'un seul navire.

LE COSMOPOLITE.

Vous voyez cependant que c'eſt ce que tolere & autoriſe même l'Eſpagne par tous ſes réglements....

MYLORD SPITEAL.

Auſſi, conſidérez les pertes immenſes qu'elle a faites en naufrages ou en priſes par ſes ennemis?

LE COSMOPOLITE.

Cette imprudence arrête les progrès de ſa navigation. – Les 50 millions de piaſtres, à quoi je viens de vous démontrer que ſe monte le commerce de l'Amérique,... à 100,000 piaſtres pour une cargaiſon, occuperoient 500 vaiſſeaux en France, en Angleterre, en Hollande,... tandis qu'en Eſpagne, elles n'en occupent au plus que ſoixante & dix à ſoixante & quinze.

MYLORD SPITEAL.

Non-ſeulement cette ſomme feroit travailler 500 vaiſſeaux marchands en Angleterre, mais mille & quinze cents, y ayant une groſſe moitié de notre navigation en long cours, qui n'exporte pas & n'importe pas des cargaiſons riches de 150,000 livres tournois:...témoins tous nos bâtiments chargés de morue, de duelles, de planches, de bois de charpente & de conſtruction, de légumes, du bled, du riz, du cochon ſalé, du goudron, du bray, de la réſine & autres productions de nos Colonies: ... toutes ces cargaiſons ſont de très-peu de valeur.

LE COSMOPOLITE.

A plus forte raiſon, la choſe vous prouve combien le Miniſtere Eſpagnol eſt peu calculateur & peu praticien de l'arithmétique politique.

VAN MAGDEBOURG.

Mais, mon cher ami, avant de rien innover, il faut retrouver 30 millions de liv. en recette.

LE COSMOPOLITE.

Je vois que ces 30 millions vous tiennent au cœur, il faut vous satisfaire.

VAN MAGDEBOURG.

Il y a bien d'autres choses aussi qui me tiennent au cœur.... Je vous attends pour connoître de quelle façon vous ferez débourser à l'Espagne 34 millions de piastres pour l'achat de ses moulins, en voulant lui faire abandonner encore dans ses rentes provinciales, autres 32 millions de livres tournois. — L'idée est fort bonne; je dirai plus, elle paroît nécessaire : . . . mais je la crois impraticable dans la position actuelle de l'Espagne.

LE COSMOPOLITE.

C'est ce qu'il faut vous démontrer. — Nous avons dit que le commerce que fait l'Espagne avec ses Colonies, ne s'est fait jusqu'à présent que de la seule baye de Cadix, par une navigation de 70 à 75 vaisseaux marchands riches de 50 millions de piastres.

VAN MAGDEBOURG.

Bien. . . .

LE COSMOPOLITE.

Que le Roi d'Espagne exerçoit dans ce commerce un droit d'indult, de fret & d'entreprise sur les 50 millions, qui lui procuroient plus de 30 millions de livres tournois de bénéfice. . . .

VAN MAGDEBOURG.

Très-bien. . . .

LE COSMOPOLITE.

Que ce bénéfice formoit la sixieme partie des revenus de l'Etat.

VAN MAGDEBOURG.

Encore mieux.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien, l'utilité la plus abſolue étant le ſalut des peuples, l'Etat, malgré tous ſes beſoins, doit abandonner ces 30 millions, & ſe contenter de les retrouver ſeulement dans les augmentations en recette de ſes bureaux des douanes. —A cet effet, le Miniſtere, après avoir pourvu à la conſervation des monnoies de l'Etat en Europe & en Amérique : . . . après avoir donné une nouvelle forme à tous ſes tarifs, & après avoir établi l'ordre dans ſon adminiſtration, . . . doit rendre le commerce de ſes Colonies libre à tous ſes ſujets, dans tous ſes ports de la Biſcaye, de l'Aſturie, de la Galice, de l'Andalouſie, de Grenade, de Murcie, de Valence & de Catalogne.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien! vous croyez que cela remplira le Miniſtere des 30 millions qu'il abandonne?

LE COSMOPOLITE.

Certainement, & avec de très-grands avantages. — Examinons : . . . juſqu'à préſent le commerce de l'Amérique n'a été pratiqué que par la ſeule ville de Cadix; — qu'à l'avenir il ſoit exercé par les villes maritimes de St. Ander & de Bilbao; — par la Corogne & deux ou trois autres ports de l'Aſturie & de la Galice;... par Seville, St. Lucar, le port Ste. Marie & Cadix; — par Malaga & Almerie; — par Alicante & Valence (où l'on peut faire un très-beau port); — par Barcelone, Mataron, St. Philippe, Palamos & Roze. — Je vous demande un peu ſi les bureaux des douanes de ces treize ou quatorze ports maritimes, ne ren-

dront pas davantage au fisc royal de 30 millions ?

VAN MAGDEBOURG.

Non, je ne le crois pas, au moins de plusieurs années, nombre de ces villes n'ayant pas le moindre petit vaisseau.

LE COSMOPOLITE.

Il faut vous guérir. — Cadix a-t-il des vaisseaux ?

VAN MAGDEBOURG.

Certainement.

LE COSMOPOLITE.

Bilbao, St. Ander, la Corogne, Malaga, Alicante & Barcelone ont-ils des vaisseaux ?

VAN MAGDEBOURG.

Peu ou beaucoup, toutes ces villes en ont, & même Seville, Almerie, Mataron & St. Philippe en ont aussi : — mais St. Lucar, le port Ste. Marie, Valence, Palamos & Roze, ... tout cela n'a à peine que des bateaux de pêcheurs.

LE COSMOPOLITE.

Dès que vous convenez que Cadix, Bilbao, St. Ander, la Corogne, Malaga, Alicante & Barcelone ont des vaisseaux, ... voilà déja sept villes maritimes en état de pouvoir commencer le commerce de l'Amérique : combien voulez-vous que chacune de ces sept villes fasse d'expéditions dans les Colonies, la premiere année de la liberté ?

MYLORD SPITEAL.

Ma foi, je crois que Cadix en fera beaucoup.

LE COSMOPOLITE.

Encore.

MYLORD SPITEAL.

Encore, ... je parierai bien pour plus de 4 ou 500 expéditions.

LE COSMOPOLITE.

Je ſuis bien de votre avis : — mais n'en ſuppoſons que 300. — A combien (les unes dans les autres) évaluez-vous leurs cargaiſons ?

MYLORD SPITEAL.

Mais, vu la richeſſe actuelle des vaiſſeaux Eſpagnols, je les évaluerois bien de 5 à 600,000 piaſtres.

LE COSMOPOLITE.

Cela pourroit très-bien être : ... la cupidité, la nouveauté, l'amour du gain pourroit même les porter plus haut. — Toutefois, pour ne point établir de calcul trop enflé, ne les évaluons les unes dans les autres qu'à 300,000 : — ſur 300 bâtiments que nous avons ſuppoſés, nous aurons 90 millions de piaſtres. — Le commerce annuel de l'Eſpagne avec ſes Colonies, n'étant aujourd'hui que de 50 millions, il nous reſte ſur les 90 millions, 40 millions d'accroiſſement : — 40 millions d'accroiſſement à 10 pour 100 ſeulement de droits de douane ſur l'exportation & l'importation de ce commerce, (y comprenant ceux du commerce que la liberté y attirera de plus de la part des nations étrangeres,) procureront de bénéfice, dans la recette de la douane de Cadix, 4,000,000 de piaſtres. — Voilà déja une terrible avance pour le recomblement de nos 30 millions de liv. — il nous reſte ſix villes majeures à examiner. — A combien ſuppoſez-vous, Van Magdebourg, que chacune de ces ſix villes puiſſe étendre le nombre de ſes expéditions ?

VAN MAGDEBOURG.

Bilbao ſera la plus forte après-Alicante & Barcelone. — J'aſſurerai preſque que Bilbao ſera plus de 200 expéditions ; ... Alicante &

Barcelone de 200 à 250 à elles deux ; — St. Ander, la Corogne & Malaga une 50e. chacune :... de ſorte que cela feroit, ... 2 & 3 diſent cinq, & une c'eſt ſix : ... tout cela pourroit faire de 6 à 700 expéditions.

LE COSMOPOLITE.

Réduiſons cette quantité à 500 : — à combien voulez-vous évaluer leurs cargaiſons ?

VAN MAGDEBOURG.

Mais l'intérêt, la ſoif des richeſſes, donnera furieuſement de l'ardeur à tous les négociants :... je crois que, ſans exagération, on peut bien les évaluer de 4 à 500,000 piaſtres.

LE COSMOPOLITE.

C'eſt trop :... beaucoup de ces villes n'ayant pas la dixieme partie des liaiſons, des fréquentations & des richeſſes de la ville de Cadix. — Toutefois les unes dans les autres, on peut les mettre à 200,000 piaſtres : — 200,000 piaſtres multipliées par 500 bâtiments, forment un capital de 100 mil. de piaſtres ;... 100 millions de p. à 10 pour 100 de droits de douane, d'entrée & de ſortie ſur le commerce direct de la nation, procurent encore au fiſc royal 10 millions de piaſtres de rentrée, leſquelles jointes aux 4 millions de plus trouvés dans les accroiſſements de Cadix, vous donnent un capital de 14,000,000 de piaſtres ou 52,500,000 liv. tourn.... qui recomblent furieuſement aux 30 millions que pourroit abandonner l'Eſpagne. — Que ſera-ce quand toutes les villes maritimes que nous n'apprécions point, ſe feront miſes en état de partager leurs productions avec l'Amérique ;... quand le temps & l'expérience aura formé les peuples à ce commerce ;... quand l'agriculture & l'induſtrie ſe feront ranimées par l'exporta-

tion, par la consommation & par de plus grands débouchés?... c'est alors, mon cher Van Magdebourg, que vous verrez cette Espagne, (que vous traitez témérairement d'ignorante, de pouilleuse, d'impuissante,) que vous la verrez, dis-je, fraîche, animée, active, étalant partout une majesté, une puissance, une richesse que ni l'Angleterre ni la Hollande ne pourront jamais égaler !

VAN MAGDEBOURG.

L'Espagnol, riche en proverbes, dit par sa propre expérience,.... *del dicho à l'écho ay gran trecho.*—Il en sera de même de tous vos beaux raisonnements & de tous les calculs de Mr. de Pellissery. — L'Espagnol est une bête d'habitude, incapable d'innover ni de se corriger.—Le plan que vous venez de nous expliquer est très-judicieux & très-praticable avec une nation active, laborieuse:... mais en Espagne,... cette opération est aussi impénétrable, aussi inconcevable que le mystere de l'Ange de St. Augustin, qui vouloit faire entrer toute l'eau de la mer dans un petit trou de la terre qu'il avoit creusé avec son doigt.—Le Ministere lourd & ignorant de cette nation, rend l'opération impraticable : — 1°. par le préjugé qui ruinera toujours les meilleures dispositions;... les administrateurs ne voulant jamais convenir de leur tort:... par conséquent, ils ne conviendront jamais que la liberté est l'ame du commerce & de toutes les richesses ;.... que les richesses sont les agents du travail. — A cet effet, 2°. ils ne voudront jamais permettre que les étrangers domiciliés en Espagne, fassent le commerce des Colonies sous le pavillon Espagnol, encore moins qu'ils apprennent à le faire à ses sujets.

LE COSMOPOLITE.

Le préjugé meurt avec la liberté;.... & la raiſon d'Etat qui n'admet point pour étrangers des hommes domiciliés dans ſa métropole, regardera à l'avenir tous ſes citoyens comme ſes ſujets. — Le Flamand, le François, l'Italien ou le Suiſſe établis en Eſpagne, contribuant aux taxes de l'Etat, conſommant les denrées de la nation, y exerçant tous les arts utiles, participeront dorénavant aux faveurs du Gouvernement, comme tout le reſte de la nation:... telle eſt la loi & les prophetes. — On eſt revenu de ces temps d'ignorance, où l'on diſoit en Eſpagne, voilà un François qui ſe retire avec 100,000 piaſtres:.... ce ſont 100,000 piaſtres qu'il emporte à l'Eſpagne.

ST. ALBIN.

Mais ſi ce François n'avoit rien quand il y eſt arrivé, — il emporte bien 100,000 piaſtres.

LE COSMOPOLITE.

Non, il ne fait qu'emporter avec lui une partie du gain de ſon travail, dont vous, nation chez qui il a vécu, avez hérité.

VAN MAGDEBOURG.

Vous aurez de la peine à nous réſoudre cette queſtion, & de me prouver que moi, qui vais chez vous avec rien & qui m'en retire au bout de 30 ans avec 100,000 piaſtres, je n'emporte pas 100,000 piaſtres de chez vous.

LE COSMOPOLITE.

Le fait eſt pourtant bien clair, & en voici la preuve.—Pour que ce François ou ce négociant ſe retire de chez vous avec 100,000 p. au bout de 30 ans, il faut qu'il y ait travaillé ou négocié. — Combien voulez-vous qu'il ait fait de commerce dans ces trente années?.... eſt-ce beau-

coup que de ſuppoſer 50 mille piaſtres par année?

VAN MAGDEBOURG.

Non aſſurément!

LE COSMOPOLITE.

Donc 50,000 p. d'affaires par année,... dans 30 ans, vous donnent un capital de 1,500,000 p. — 1,500,000 p. ont dû payer au moins 10 pour 100 de droits de douane à l'Etat, ſoit d'entrée comme de ſortie. — Par conſéquent, il eſt reſté à la nation de chez qui ce François ſe retire, ... Piaſtres, 150,000 en bénéfice.

Il ſera bien reſté également dans le pays, pour les dépenſes de ce même commerce, en primes d'aſſurance, en ports & report, en magaſinage, en emballage, en cenſeries & autres menus fraix pour autres 10 pour 100 :... ce qui fait une ſeconde fois 150,000 idem.

Ce François a vécu pendant ces 30 ans :... ce n'eſt pas beaucoup que de ſuppoſer, qu'en loyer de maiſon, ſalaires de domeſtiques, de commis, en habits, hardes, meubles & linge & en nourriture, qu'il puiſſe avoir dépenſé 1000 piaſtres par an :... voilà encore . . . . 30,000 idem.

En tout . Piaſt. 330,000 en bénéfice.

Donc, qu'un François, qui, au bout de 30 ans,

ſe retire de l'Eſpagne avec 100,000 piaſtres, n'emporte pas 100,000 piaſtres,... au contraire, il y en aura laiſſé 330,000; — ce qui prouve que les étrangers ſont des hommes utiles, & non onéreux ou à charge à une nation. — En conſéquence, le Gouvernement Eſpagnol ne les traitera plus à l'avenir avec la même rigueur qu'il le faiſoit dans les temps de ſervitude: — au contraire, on les flattera, on les careſſera pour ſe les attacher; & comme le ciel eſt très-beau en Eſpagne, que les aliments y ſont bons, que la vie y eſt agréable,... tous les étrangers s'y fixeront. — Voilà une augmentation ſûre dans la population.

MYLORD SPITEAL.

Je ſens toute la force du raiſonnement de notre ſage Coſmopolite, & je ſuis perſuadé que le Miniſtre le plus endurci dans ſes préjugés, s'il l'entendoit, ne pourroit y réſiſter. — Mais combien de temps ne faudroit-il pas employer, pour les inculquer bien profondément dans vos têtes incrédules d'Eſpagnols?...

VAN MAGDEBOURG.

Cependant à la ſolidité de tous ces beaux raiſonnements, s'oppoſe toujours une impuiſſance phyſique que vous n'appercevez pas. — Comment voulez-vous que l'Eſpagne, dans l'état de gêne & de ſervitude où elle tient actuellement ſon commerce de l'Amérique, puiſſe admettre une liberté générale dans toutes ſes villes maritimes?... puiſque pour faire exercer aujourd'hui ce miſérable commerce de 50 millions de piaſtres, elle eſt néceſſitée d'avoir recours aux nations étrangeres, (qu'elle déteſte) ſans quoi ce commerce ne pourroit avoir lieu.

MYLORD SPITEAL.

En quoi a-t-elle recours aux nations étrangeres ? . . . ce commerce leur eſt interdit. — J'ai toujours ouï dire qu'il n'y avoit que les ſeuls Eſpagnols qui euſſent le droit de faire ouvertement le commerce des Colonies.

VAN MAGDEBOURG.

Oui : . . . mais comment le font-ils ? . . . en armant leurs vaiſſeaux avec le ſecours des ſommes données à la groſſe par les capitaliſtes de Paris, de Londres, d'Amſterdam, de Gênes, d'Hambourg, &c. . . . par les achats faits à 30 & 40 mois de terme chez les François, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Génois, les Hambourgeois, &c. établis à Cadix ; . . . par les avaries exorbitantes qu'ils font payer d'avance ſur tous les effets que l'on embarque pour l'Amérique. — Sans toutes ces reſſources, les 50 millions en queſtion ne ſe monteroient peut-être pas à 10 millions, étant avéré que dans une flotte riche de 30 millions de p., à peine y en a-t-il un quart qui ait été payé ou acheté comptant.

LE COSMOPOLITE.

Cela n'eſt que trop vrai.

VAN MAGDEBOURG.

Donc, ſi la ville la plus riche & la plus opulente de toute l'Eſpagne, eſt ſi pauvre de ſes propres deniers, ... que feront tant d'autres villes que vous rendez participantes dans ce commerce, & qui ne jouiſſent encore d'aucun de ſes avantages ?

LE COSMOPOLITE.

Celui qui a peſé l'Eſpagne, . . . qui l'a calculée dans ſes beſoins & dans ſes reſſources, a pourvu à cet inconvénient. — Mr. de Pel-

lissery, qui a porté un coup-d'œil juste sur le vuide & le désavantage des systêmes de l'Espagne, a senti la nécessité & le besoin présent, (sur toute chose,) des secours d'un crédit public dans toutes les places maritimes de cette Monarchie, afin que les sujets pussent s'en servir, pour accélérer les opérations de leur commerce — A cet effet, ... ni l'Etat ni les sujets n'étant assez argentés, pour faire mouvoir une circulation politique, telle que la présente à l'Espagne la nature de ses commerces, — Mr. de Pellissery a imaginé, en 1766, un établissement en banque, par le secours duquel les sujets Espagnols pourront faire virer dans leurs opérations mercantiles, la majeure partie de leurs immeubles qui seront libres d'hypotheques.

ST. ALBIN.

C'est sans doute cette banque de Castille dont vous nous avez parlé.

LE COSMOPOLITE.

Oui : .... la proposition avoit d'abord été pour la seule ville de Cadix ; & en 1769, elle fut en faveur de toute l'Espagne, en établissant le bureau général de cette banque à Madrid ; & dans les villes maritimes des Provinces, des filles dépendantes, subordonnées & dotées par le bureau général.

VAN MAGDEBOURG.

Vous nous avez promis de nous faire voir ce plan.

LE COSMOPOLITE.

Oui, je l'ai ici, ... je vous le montrerai. — Cet établissement étoit d'une richesse, d'une exécution & d'une ressource des plus heureuses pour l'Espagne ; il s'agissoit 1°. d'établir

blir un croupier argenté & de toute ſolidité, à la dévotion de l'Etat, des citoyens & du commerce.

2°. De repartir ce croupier dans toutes les villes maritimes de la Monarchie.

3°. De faire ſervir tous les immeubles de la nation, libres d'hypotheques, à l'exploitation & circulation du commerce intérieur & extérieur de l'Eſpagne, afin d'en doubler les repréſentants & les opérations.

4°. De fixer au 3 pour 100 d'intérêt toutes les conſtitutions de l'Etat & du commerce.

5° De liquider toutes les dettes exiſtantes de l'Etat, des Villes & des Provinces de la Monarchie, par la ſeule & unique conſtitution des intérêts actuels pendant 25 ans.

Voilà quelles étoient les utilités de la banque de Caſtille.

MYLORD SPITEAL.

Mon ami, voilà de grands projets & de bien belles choſes, ſi toutefois elles ſont faiſables dans un pays où la prévention & l'habitude tiennent lieu de capacité.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai : ... mais il faut croire que les Miniſtres d'Eſpagne ſe laſſeront un jour de penſer au rebours des vrais Miniſtres, & de ne point connoître que la politique moderne n'admet depuis long-temps pour baſe fondamentale de tous ſes ſyſtêmes,... que le plus ou le moins de commerce;.... que le plus ou le moins d'induſtrie;.... que le plus ou le moins de reſſources.....

VAN MAGDEBOURG.

Jamais, mon cher ami, jamais vous ne viendrez à bout de faire comprendre à ces gens-

là de pareilles distinctions ! — ils sont bornés, ignorants, & sans idée de l'économie politique. — Je dirai plus, ils sont plus bêtes que le coq, qui tournoit dans son bec la perle enfouie dans le fumier : — c'est crier après des corneilles, que d'espérer de leur faire un jour entendre raison. — Mais voyons votre plan, ou celui de Mr. de Pellissery.

LE COSMOPOLITE.

Il faut auparavant que je vous en mette au fait. — La banque Royale de Castille établissoit son domicile dans Madrid même. — Elle devoit avoir deux natures de fonds capital, l'un en comptant, & l'autre en virement de parties à l'instar de votre banque d'Amsterdam. — Celui en comptant devoit être de 40 millions de piastres fortes, ou 200 millions de livres tournois. — Celui en papier ou en virement de parties, . . . de ce que les particuliers, le Gouvernement où les diverses communautés du Royaume auroient voulu s'en assister.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien ! mon ami, vous voilà forcé de convenir que les Hollandois ont de la tête, . . . puisqu'après plus de deux siecles d'expérience, les nations rivales les plus puissantes se soumettent à adopter leurs établissements de commerce.

LE COSMOPOLITE.

Mais jamais les nations policées ne vous ont refusé les justes éloges qui sont dus à vos établissements de politique, à la sage constitution de votre Gouvernement. — C'est la Hollande qui a éclairé l'Europe : . . . . qui a appris à ses habitants la science des calculs, des com-

binaiſons, des ſpéculations de politique. — Si les Pourtugais ont été vos guides & ceux de l'Europe entiere dans la hardieſſe de la navigation & des découvertes utiles ; s'ils ont à ſe glorifier d'avoir donné le jour aux premiers hommes qui ont oſé franchir courageuſement le grand eſpace des mers qui ſéparent l'Europe des côtes de la Chine & de l'Inde : vous avez été auſſi les premiers citoyens qui ayent le mieux ſaiſi les vrais principes du commerce ; ... qui ayent le mieux connu ſes intérêts, le phyſique de ſes richeſſes : ... & c'eſt de vous que l'ont appris les nations d'aujourd'hui les plus éclairées. — Ce bienfait eſt une reconnoiſſance que vous doivent généralement tous les Gouvernements ſages, & qui doit ſe publier de proche en proche. Sans vous, les arts, l'induſtrie & le commerce ne jouiroient peut-être pas de la célébrité où ils ſont aujourd'hui, & l'homme ſeroit privé de bien des jouiſſances....

ST. ALBIN.

Hé! peut-être auſſi de beaucoup de chagrins.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai encore : ... tous les états de la vie ayant leurs avantages & leurs déſavantages. — Mais ainſi ſoit qu'il n'exiſte point de roſe ſans épine, il faut croire que dans tout il y a des inconvénients.... C'eſt à notre ſageſſe, à notre prudence, à notre diſcernement de les éviter. — Il eſt du ſort de l'homme de ne chercher qu'à faire ſon bonheur : il ne peut y parvenir que par la méditation ; ... qu'en donnant de l'élévation à ſon exiſtence; ... qu'en ſe tirant de cet état d'oiſiveté & d'habitude où ſe perpétuent les brutes; & cet état, (malheureu-

ſement) eſt un mêlange de jouiſſance & de chagrin, dont le bien & le mal ont toujours partagé l'opinion des hommes, & la partageront ſans ceſſe tant qu'il en exiſtera.... N'établiſſons aucun ſentiment là-deſſus :... diſons ſeulement que tous les inconvénients étant impénétrables, & de ces inconvénients naiſſant un bien réel au profit de la République des hommes,... ſoyons reconnoiſſants aux Hollandois de ce qu'ils ont été les premiers à expliquer la ſcience politique du commerce, dès qu'il eſt de fait aujourd'hui que c'eſt le commerce qui eſt l'ame de toutes les richeſſes; & que ſans le commerce, les arts & les occupations utiles n'auroient point encore acquis ce degré de beauté & de ſpéculation qui occupe ſi fort toutes les nations. — A mon particulier, j'applaudis beaucoup au mérite des braves Flamands qui ont fondé votre République, & à tous les bienfaits dont ils ont enrichi l'Europe;... voyant avec douleur, que ſi le Gouvernement de la Hollande s'endort trop long-temps ſur ſes avantages;... que s'il ne porte pas aſſez à temps ſes regards & ſes ſpéculations dans des climats lointains où il puiſſe conſerver ſes commerces;... que la puiſſance de la Hollande s'éclipſera un jour; & que ne reſtant plus de cette célebre République, que des Provinces dominées par les flots, ſans fertilité & ſans reſſource, qu'elle rentrera une autre fois dans l'obſcurité d'où elle a eu la force de ſe tirer.

MYLORD SPITEAL.

Ne voilà-t-il pas à préſent qu'il va donner de l'humeur à notre brave Van Magdebourg ? — Pourquoi ne pas le laiſſer ſur la bonne bouche des juſtes éloges que vous venez de donner à ſes

ancêtres ?.... allons il n'y a pas de charité à cela?...

VAN MAGDEBOURG.

Je l'écoute; mais cela ne me chagrine pas, parce que tout ce qu'il ſuppoſe, peut être, comme ne pas être; & dans cette incertitude, je ne ſaurois m'inquiéter d'un événement qui n'arivera peut-être jamais : laiſſons cette converſation, qui eſt très-indifférente à notre objet, & reprenons notre banque de Caſtille; de quelle façon Mr. de Pelliſſery compoſoit-il ſon fonds capital de 40 millions de piaſtres en comptant.

LE COSMOPOLITE.

Ce fonds s'établiſſoit moitié pour compte du Roi, & moitié pour compte des particuliers.

VAN MAGDEBOURG.

Mauvaiſe beſogne, mon ami, mauvaiſe beſogne! — Les Rois ſont de mauvais aſſociés, de mauvais voiſins, de mauvais amis:... ils ont toujours de leur côté la raiſon d'Etat qui les tire d'affaire; & le particulier qui a la témérité de s'aſſocier avec eux, perd toujours ſon argent. —D'ailleurs, comment le Roi d'Eſpagne qui n'a que 152 millions de revenus, pouvoit-il en détacher 100 pour les mettre dans cette banque?

LE COSMOPOLITE.

Doucement.—Cette opération n'étoit ſuſceptible d'aucun riſque pour les intéreſſés, quoique le Roi d'Eſpagne y entrât pour la demi, & il n'étoit queſtion d'aucun débours pour les finances de l'Etat. 1°. Le fonds de 40 millions de p. ſe réaliſoit : . . . la demi des particuliers, par 20,000 actions de mille piaſtres fortes chaque; & la demi pour compte de l'Etat ou du Roi, par une loterie en viager de 200,000 billets de 100 piaſtres fortes chaque billet.

VAN MAGDEBOURG.

Mais j'ai toujours ouï dire qu'en Efpagne, il étoit de la conftitution de l'Etat, que le Roi ne pouvoit point établir ni loterie ni rente viagere.

LE COSMOPOLITE.

Cela eft vrai,... comme il eft vrai auffi que le Roi promet en montant fur le trône, de ne jamais faire de paix avec les infideles. — Cependant ce Roi-ci l'a bien faite avec l'Empereur de Maroc, & il a fagement fait:... il a auffi établi l'exercice de la loterie Italienne, & il a encore très-bien fait. — Tous ces préjugés nécessaires dans les temps d'ignorance, font ridicules aujourd'hui, où l'on ne cherche qu'à éclairer les hommes, & qu'à diffiper les erreurs.

MYLORD SPITEAL.

Mais croyez-vous que dans Madrid, l'on auroit pu trouver de quoi remplir les 200,000 billets de votre loterie & les 20,000 actions ? ....

ST. ALBIN.

Dans Madrid, comme dans tout le refte du Royaume; & même comme l'établiffement étoit avantageux, beaucoup d'étrangers s'y feroient intéreffés.

LE COSMOPOLITE.

Si vous connoiffiez bien l'Efpagnol, vous ne feriez pas cette queftion. — L'Efpagnol eft le meilleur fujet, le meilleur vaffal du monde; — obéiffant, foumis, refpectueux;... attaché avec idolâtrie, à fon Roi & à fa patrie; aimant toutes les nouveautés d'éclat & de réputation;.... ne voyant fon bonheur que dans celui de fon pays:.... voilà, fans partialité, ce qu'eft l'Efpagnol. — Avec toutes ces bonnes qualités, (n'en déplaife au Mylord & à Van Magdebourg,) à l'ouverture des foufcriptions de cet établiffe-

ment, on ſe feroit étouffé pour y porter des fonds ; & il n'y a point d'hommes & de femmes qui n'euſſent engagé leurs chemiſes pour le faire réuſſir, d'autant mieux qu'il étoit auſſi avantageux aux intéreſſés qu'à la nation.

VAN MAGDEBOURG.

Quels étoient les avantages des intéreſſés ?

LE COSMOPOLITE.

1°. Le Roi, en aucun temps, ne devoit retirer aucun bénéfice de ſa demi. — 2°. Tous les bénéfices pendant 20 ans devoient tomber au profit des actionnaires.

MYLORD SPITEAL.

Diable, l'affaire me paroît bien généreuſe !

LE COSMOPOLITE.

Après les 20 ans de jouiſſance expirés, tous les bénéfices devoient reſter à perpétuité au profit de l'établiſſement.

VAN MAGDEBOURG.

Mais au bout des 20 ans de jouiſſance, les 20,000 actionnaires n'ayant plus de part au profit, les porteurs auroient retiré leur argent.

LE COSMOPOLITE.

Doucement : ſuivons la marche de l'établiſſement, avant de répondre à votre objection. — Le fonds de 40 millions de piaſtres fortes en comptant, devoit être réparti par l'établiſſement de Madrid dans toutes les places maritimes du commerce de l'Eſpagne, ſous d'autres établiſſements, relevant & rendant compte à celui-ci, comme caiſſier général de la banque de Caſtille. — Tous ces établiſſements n'étoient fondés que pour eſcompter conſtamment au 3 pour 100 tous les bons papiers de l'Etat & du commerce ; & du produit de ces 3 pour 100, de même que de l'un pour 100 d'intérêt ſur les cré-

dits accordés en virement de parties, ... il devoit en être payé la conftitution viagere des 20 millions de la loterie avec les accroiffements annuels des intérêts fur les intérêts; — & toutes dépenfes prélevées, toutes les dettes douteufes, mifes de côté, . . . les actionnaires fe feroient reparti au fol la livre, toutes les années, les bénéfices qui en feroient reftés.

VAN MAGDEBOURG.

Savez-vous que la conftitution viagere des 20 millions de piaftres eft une furieufe charge pour un établiffement qui n'a des produits qu'au 3 pour 100 avec des fraix de régie très-confidérables?

LE COSMOPOLITE.

Cela eft vrai: . . . mais 1°. la conftitution viagere des 20 millions de piaftres, ne reffortoit à l'établiffement qu'à 3 ou $3\frac{1}{2}$ pour 100 : 2°. c'eft qu'elle s'éteignoit tous les jours, & que l'accroiffement annuel fur les intérêts n'étoit point à charge à l'établiffement. — En conféquence, ce qui fe préfentoit dans les commencements ne devoir procurer aux actionniftes que 3 ou 4 pour 100 de bénéfice fur leurs débours, . . . dans 5 ou 6 ans en auroit procuré 8 ou 10 fans aucun rifque; . . . fur-tout fi les virements de parties s'étoient établis dans un certain crédit, . . . comme certainement la chofe feroit arrivée.

VAN MAGDEBOURG.

La loterie viagere, comment étoit-elle établie? . . . y avoit-il beaucoup de perdants?

LE COSMOPOLITE.

Aucun: . . . feulement une partie des billets auroit perdu 10 & 12 pour 100. — Du refte, des 100 piaftres de mife par billet réduites à 88 ou 90 p. par cette perte, . . . l'établiffement ou la

banque de Caſtille en faiſoit des intérêts viagers au taux que le ſort en auroit décidé, depuis 100 pour 100 juſqu'au 3 pour 100; & ſur le produit de ces 3 ou 100 pour 100, il y avoit encore un accroiſſement annuel de $\frac{1}{2}$ pour 100 en faveur des jouiſſants.

VAN MAGDEBOURG.

Il faut que vous nous montriez le plan de cette loterie : ... j'aime ces ſortes de combinaiſons.

LE COSMOPOLITE.

Vous le trouverez tout à la fin du formulaire des lettres-patentes de la banque de Caſtille que je vais vous montrer.

VAN MAGDEBOURG.

Le fonds en virement de parties, comment ſe compoſoit-il ?

LE COSMOPOLITE.

De la façon que pouvoient le deſirer les particuliers, ... ou en argent, ou par des hypotheques. — Celui en argent n'auroit été ſoumis à aucune conſtitution; & celui repréſenté par des hypotheques, devoit payer annuellement pendant 25 ans, 1 pour 100 d'intérêt à l'établiſſement.

VAN MAGDEBOURG.

Mais ſi la banque avoit toujours reçu en virement de partie, peu-à-peu elle ſe feroit établie à l'inſtar de celle d'Amſterdam, qui reçoit toujours & ne rembourſe jamais rien.

ST. ALBIN.

Delà eſt venu le proverbe, que la bonne banque eſt celle qui reçoit & ne débourſe jamais.

LE COSMOPOLITE.

Pardonnez-moi; celle-ci rembourſoit toutes les années 4 pour 100 des fonds en virement, ...

à moins que les particuliers, intéressés à les recevoir, ne voulussent les y replacer de nouveau sous la convenance du comptant. — Pour lors, ce fonds n'étant dans la caisse de la banque qu'en forme de dépôt, & pouvant lui être utile, ... il seroit contre l'esprit de l'établissement, de gêner la confiance des particuliers. — Vous verrez mieux cela dans ce formulaire des lettres-patentes qui, par le secours de ses notes, ne vous laissera rien à desirer.

Plan & formulaire des Lettres-Patentes de la Banque royale de Castille.

Moi le Roi, &c. Salut, &c. (1)

Article I. La banque royale de Castille établira sa circulation sur deux fonds capitaux : ... l'un en comptant, & l'autre en virement de parties.

II. Celui en comptant, sera moitié pour compte de S. M., & moitié pour compte des actionnaires.

III. Celui en virement de parties, sera sans limites pour tous les citoyens qui auront des biens-fonds à donner en hypotheque à ladite banque ; ... pour les crédits qui leur en seront ouverts, sous la constitution d'un pour 100 d'intérêt par année (2).

---

(1) M. l'Abbé Billardy est cause que cette Banque n'a pu s'établir à Madrid, par les crocs-en-jambes qu'il donna au Sr. de Pellissery.

(2) Les virements de parties connus & usités dans beaucoup de places de commerce, n'ont jamais fait l'occupation des législateurs ; — ils les ont tous laissé errer dans les opérations du commerce de leurs sujets, sans y donner la con-

IV. Le fonds en argent comptant escomptera au 3 pour 100 tous les bons papiers à

---

sistance d'intérêts, dont ils sont susceptibles; — la Hollande seule en a profité, toutefois imparfaitement : ayant assis ses représentants de sa banqne sur le resserrement des monnoies de l'Etat, au-lieu de les prendre sur les mobiliers de la nation. — Cette faute de calcul de la part de la Hollande, n'a cependant point nui à son établissement en banque, par l'ignorance où en étoient encore toutes les nations dans la circulation des parties arbitraires. — Mais son établissement tomberoit aujourd'hui, s'il devoit être créé sur les mêmes fondements qu'il le fut alors; étant de notoriété publique, que les monnoies des nations ne suffisent pas à présent pour représentants dans la circulation générale, & qu'il a fallu que les républicains du commerce y introduisissent des reconnoissances arbitraires, telles que les billets à ordre, lettres de changes, &c. — Or, si les nations, en rendant libres & abondantes les monnoies de chaque Gouvernement, dans le commerce de leurs citoyens, ont eu besoin dans leurs opérations mercantiles, de ces nouveaux représentants. . . . combien de difficultés ne rencontreroit pas aujourd'hui la Hollande, si elle vouloit établir sa banque sur le resserrement des monnoies de l'Etat? — Par conséquent, les virements de parties étant salutaires au commerce & à l'industrie d'une nation, il faut les établir sur des représentants tout différents que ceux de la banque de la Hollande, & réveiller la confiance des sujets par le grand art de l'économie législative : . . . qui sans ordonner le resserrement des monnoies de l'Etat, ni sans en altérer le numéraire, peut doubler les représentants de la circulation publique, en faisant servir au profit apparent desdits sujets, la représentation du fonds terrier de la nation dans les fonds pécuniaires de son commerce; établissant par cette adresse, le fonds terrier & mobilier de l'Etat, fonds d'agriculture & fonds du commerce.

Le fonds d'agriculture est palpable; le sol terrier d'une nation ne pouvant se distraire.

Le fonds du commerce est arbitraire, & ne peut être créé que par la législation, en association au fonds pécunier de l'Etat, sur des représentants circulaires, dont le remboursement sera garanti par les produits locaux du commerce & de l'agriculture; or, les revenus de l'agriculture

ordre du commerce, qui auront au plus un an de terme; prendra & fournira en banque

---

étant la richesse premiere de toutes les nations, les représentants arbitraires qui sont hypothéqués sur ces revenus, sont des représentants plus solides que ceux de la banque de la Hollande.... Les fonds pécuniers pouvant se distraire, & les propriétés terrieres d'un Royaume étant inaliénables. — En conséquence, j'ose avancer que le cabinet de l'Espagne ne sauroit trop s'occuper de l'établissement de la banque que je lui propose depuis 1766.... ses virements de parties sous 1 pour 100 d'intérêts, sur toutes ses constitutions, facilitant à ses sujets les moyens de reproduire dans leurs commerces les capitaux terriers & mobiliers du Royaume; en facilitant à l'Etat & à ses communautés municipales les moyens d'emprunter sûrement à petits intérêts sans recourir aux impositions. — Exemple :

L'on suppose que l'Etat ait besoin d'emprunter 100 millions de piastres; elles coûteront aujourd'hui au 5 pour 100, cinq millions de piastres d'intérêts toutes les années; — que cet emprunt dure 25 ans seulement.... à 5 millions de piastres par année, il aura coûté à l'Etat en seuls intérêts, Piastres, 125,000,000.

Remboursement de l'emprunt. . . . 100,000,000.

Les 100 millions coûteront à l'Etat au bout de 25 ans, ... , ... 225,000,000.

Par le secours de la banque, les 100 millions empruntés en virement de parties, remboursables dans 25 ans, avec ses intérêts à 1 pour 100, ne coûteront à l'Etat que 125 millions au-lieu de 225; & laissant l'assurance certaine au cabinet du Gouvernement, que la dette sera pleinement acquittée à la 25e. année;... ce qu'il ne peut pas se promettre de l'emprunt au 5 pour 100, — Remboursement

100 millions p. 25 ans en virem. de parties, P. 100,000,000.

Intérêts à 1 pour 100 par année; — dans les 25 ans, ... 25,000,000.

En tout, Piastres 125,000,000.

Rembours. de 4 pr. 100 par année sur les 125 millions, 5 millions; & dans les 25 ans, P. 125,000,000.

Intérêts de 100 millions au 5 pr. 100 pendant 25 ans . . . . P. 125,000,000.

dans tout le Royaume au cours du change général.

V. Ledit fonds en argent comptant sera composé ; la demi de S. M. par une loterie à fonds perdu de 20,000,000 piastres fortes ; & celle des actionnaires, par 20,000 actions de mille piastres fortes chaque.

VI. S. M. accorde aux actionnaires la jouissance pendant vingt ans & un jour de tous les bénéfices que fera la banque, tant dans son capital en comptant, que de celui de ses crédits en virement de parties ; — bien entendu toutes les charges payées & remboursement fait des parties portées par les articles VII, XII, XIV & XXVI des présentes.

VII. La banque Royale payera jusqu'à extinction les intérêts de la loterie viagere qui lui est attachée, avec les accroissements annuels de $\frac{1}{2}$ pour 100 sur les intérês : — S. M. renonçant à cette condition, en faveur des actionnaires, à tous les bénéfices qui pourroient lui en revenir, relativement à sa demi d'intérêt audit établissement.

VIII. Les 20 ans & un jour de jouissance ex-

De sorte que par les seuls intérêts de 25 ans au 5 pour 100, l'Etat se libere ; ce qu'il ne peut pas se promettre dans un emprunt à intérêts au 5 pour 100, sans limite de terme pour son remboursement ; — avantages si évidents & si palpables, qu'ils doivent fixer les attentions du cabinet de l'Espagne (*).

(*) Si les abus dans les meilleures institutions n'en affoiblissoient la conservation & le mérite, il y auroit moyen dans cette opération de faire encore gagner aux débiteurs la moitié du capital de leurs dettes, sans nuire à l'opération : mais alors tout le monde voudroit être débiteur, & l'institution s'engorgeroit par le défaut de preneurs.

pirés pour les actionnaires, le capital de leurs actions sera remboursé en virement de parties, & la banque de Castille restera établie au profit de l'Etat. (1)

IX. Tous les bénéfices que pourra acquérir la banque royale de Castille, après l'expiration de 20 ans & un jour de jouissance des actionnaires, resteront constamment à son profit en accroissement de son capital.

X. Les actionnaires ne pourront se répartir les bénéfices de l'année, qu'un mois après l'année expirée, à la compter du lendemain du jour de l'ouverture de ses bureaux.

XI. La banque royale de Castille recevra à l'intérêt de 3 pour 100 tous les fonds que les particuliers voudront y placer, dont elle donnera des annuités payables aux porteurs avec les intérêts additionnés au capital.

XII. Ladite banque payera toutes les années les intérêts de la loterie à fonds perdu qui lui est

(1) Avec le remboursement des actions en virement de parties,... la banque, quand l'Etat s'en chargera, reste assise sur les fondements de sa création,... conservant constamment son capital en argent comptant de 40 millions de piastres fortes.... Et pour le remboursement du capital des actions converties en virements de parties, elle le prendra sur ses bénéfices à raison de 4 pour 100 sur le capital des actions. — De sorte qu'étant tenue par l'article XXVI des présentes, de rembourser toutes les années en argent comptant 4 pour 100 du capital en virement de parties.... quand la banque sera pour compte de l'Etat, elle sera obligée de continuer les mêmes remboursements;... particularité que les supérieurs ne doivent pas oublier, attendu que si les remboursements prescrits ne s'effectuoient point,... la banque, par la suite des temps, engloutiroit toutes les monnoies de l'Etat, & la circulation publique ne se feroit plus qu'en virement de parties,... ce qui gêneroit beaucoup tous les mécaniques des arts & de l'industrie.

attachée, de même que les accroissements annuels de $\frac{1}{2}$ pour 100 par année sur les intérêts ; — le tout au jour révolu de l'année expirée, suivant la date des contrats, qui en seront passés après le tirage chez.... Notaire royal, - suivant l'ordre & la teneur des lettres-patentes de ladite loterie.

XIII. Il sera choisi par S. M. dans le nombre des actionnaires qui auront six actions, un syndic & quatre directeurs qui régiront les affaires de ladite banque; lesquels syndic & directeurs seront installés par lettres-patentes de S. M., & obligés en forme de cautionnement, de déposer leurs actions dans une caisse particuliere de la banque,... pour ne les retirer que quand il plaira à S. M. de les décharger de la régie des affaires de ladite banque.

XIV. Lesdits syndic & directeurs liquideront toutes les années les bénéfices réalisés par la banque dont ils présenteront un état à S. M.; & les pertes & dépenses déduites, & les intérêts de la loterie en viager & ses accroissements d'intérêts payés,.... ils les répartiront aux actionnaires, suivant la teneur de l'article X^e. des présentes.

XV. Ce même jour il sera marié & doté de 100 piastres fortes vingt pauvres filles natives de Madrid & d'origine Espagnole.

XVI. Dans l'ordre des escomptes de papiers qu'escomptera la banque royale de Castille,... pour éviter la cacophonie des jours en rompu, S. M. consent que la banque regarde comme demi-mois tous les rompus, depuis 1 jour jusqu'à 15, & pour un mois entier, tous ceux depuis 16 jusqu'à 30 & 31.

XVII. Dans tous les payements qui seront

faits à la banque royale de Caſtille, il ne pourra être donné qu'un réal de plate de monnoie de billon.

XVIII. Toutes les dénominations de numéraires dans les actes, engagements, contrats, écritures & autres titres de la banque royale de C.... ſoit pour des deniers au comptant, ... ſoit pour des deniers en virement de parties, ... ſeront toutes en piaſtres fortes.

XIX. Tous les particuliers qui voudront avoir en banque un crédit en virement de parties, ſeront obligés de préſenter à la banque la ſomme en argent ou des capitaux libres d'hypotheques, afin que les crédits de la banque & ſes intérêts annuels, puiſſent être ſolidement hypothéqués ſans aucune concurrence; —en vertu du contrat qui en ſera paſſé chez.... Notaire royal affilié aux affaires de ladite banque. (1).

XX.

(1) Cet article eſt d'un avantage ſans fin pour les finances de l'Etat, & pour toutes les dépenſes extraordinaires, comme dettes du Gouvernement ou dettes des communautés municipales du Royaume.

Les finances de l'Etat & communautés municipales du Royaume étant expoſées, pour l'intérêt général & particulier, à des dépenſes extraordinaires, qui ne pouvant être priſes ſur leurs revenus annuels, précisent ceux-ci à des emprunts coûteux, ſans ſavoir quand ils pourront en être débarraſſés :

Par le ſecours de la banque royale de Caſtille,... ces emprunts coûteux, chers & ſans preſcriptions de rembourſement, ſe trouveront libérés en vingt-cinq ans, par la ſeule économie des conſtitutions actuelles en intérêts.

Exemple.

P. 10,000 empruntés pour 25 ans, au 5 pour 100.
12,500 intérêt des 25 ans, à raiſon de 500 P. l'année.

P. 22,500 à la 25e. année.

XX. La banque royale de Castille accordera aux particuliers qui desireront avoir des crédits de virement en banque,... 25 ans pour la rembourser des avances dudit crédit, & de ses intérêts annuels à raison de 1 pour 100 l'année.

XXI. En conséquence, tous les contrats desdits crédits qui en seront passés à la banque, auront la durée de 25 ans, avec stipulation pour le remboursement de 4 pour 100 par année, les intérêts des 25 ans à 1 pour 100 additionnés au capital; & la propriété portant hypotheque de ladite créance & de ses intérêts, sera d'un tiers plus considérable que le capital stipulé dans ledit contrat: .... de sorte que pour une créance de dix mille piastres en virement de parties, en y joignant 2500 piastres fortes pour les intérêts des 25 ans,.... il faudra passer un contrat de

---

Opération de la Banque.

10,000 empruntées pour 25 ans, en virements de parties.
2,000 Piastres pour les intérêts de 25 ans à 1 pr. 100 par an.

12,500 Piast. — somme du contrat à passer à la banque.

Remboursement.

De 4 pour 100 toutes les années, sur 12,500 P.
500 P. l'année, & pour les 25 ans . . . . P. 12,500.
Intérêts du systême, ou de la façon actuelle d'emprunter au 5 pour 100 l'année; sur 10,000 P.
ce sera 500 Piastres, & pour les 25 ans également . 12,500.

Reste rien. . 00,000.

Différence claire & orthodoxe; — comme les finances de l'Etat & les communautés municipales du Royaume n'ont point de fonds terrier à hypothéquer,... elles hypothéqueront le remboursement annuel de 4 pr. 100 de leurs emprunts en virement, sur une partie déterminee de leurs rentes particulieres, qu'elles engageront par contrat, dans l'obligation des autres citoyens de l'Etat.

12,500 piaſtres fortes hypothéqué ſur une propriété libre de la valeur de 16 à 17,000 piaſtres fortes.

XXII. Le rembourſement des hypotheques de la banque, pratiqués à raiſon de 4 pour 100 par année, conſerveront conſtamment leurs hypotheques pleines, juſqu'à l'entiere & finale définition des payements. (1)

XXIII. Pour arrêter les faux papiers, & pour la plus grande aiſance des particuliers, la banque royale de Caſtille ne donnera aucune reconnoiſſance des crédits qu'elle aura accordés en virement de parties.

XXIV. Seulement les particuliers, pourvus deſdits, en vertu de leurs contrats d'hypotheque, tireront ſur la banque, en forme de mandats, les ſommes qu'ils jugeront à propos, que l'on fera ſortir de leur compte, pour en créditer celui qui ſera ouvert à ceux à qui ils les auront cédés.

XXV. Ceux à qui on aura cédé des ſommes en virement de parties, porteront à la banque leurs reconnoiſſances pour s'en faire ouvrir un compte dans les écritures de la banque, & donneront un réal de plate pour l'ouverture dudit compte: ... ils ſe rempliront de la ſomme portée en crédit, par des aſſignations particulieres, de

(1) Les intérêts des crédits qui ſeront accordés de virement en banque, ſont tout bénéfice;... & quand l'Etat ſera ſeul propriétaire de cet établiſſement, cette partie bien aſſiſe & bien en mouvement, lui aſſure un bénéfice annuel très-conſidérable; .... auſſi j'oſe avancer que celui-ci, joint à celui que procurera le capital en comptant, roulera au moins de 4 à 5 millions de Piaſtres fortes l'année; — objet qui établira avec le temps une caiſſe publique des plus puiſſante.

telles ſommes qu'ils jugeront à propos, toujours au-deſſus de 100 p. f. — toute indication de moindre valeur étant prohibée.

XXVI. Il ſera rembourſé toutes les années par la banque royale de Caſtille, en argent comptant & par lettres alphabétiques, 4 pour 100 du capital des ſommes en virement de parties, afin de balancer ceux de même ſomme qui ſeront acquittés annuellement à la banque.

XXVII. Veut & entend S. M. que tous les effets de virement en banque, ſoient reçus en payement dans tous ſes Etats, comme monnoie de l'Etat, & que tous les particuliers, de quel état, qualité & condition qu'ils ſoient, ne puiſſent les refuſer, ſous peine de confiſcation de la ſomme refuſée au profit de S. M. (1)

XXVIII. Seulement les opérations de virement en banque, ne pouvant être confondues ni reçues dans les recettes de l'Etat & dans toutes les dépenſes domeſtiques des citoyens, S. M. dit & ordonne que tous les comeſtibles, ſalaires journaliers, main-d'œuvre d'induſtrie & de fabrique; — achats dans les fabriques, rentes des terres & des maiſons, recettes des finances & autres de cette nature, ſeront exclues des payements en virement de parties; & que ceux-ci ne peuvent avoir lieu que dans les achats d'immeubles & de marchandiſes, dettes de toutes eſpeces, par contrat, crédit ou engagement privé, &c. qui ſeront conſtamment tenus d'admettre les payements en virement de parties, ſous

(1) Le Gouvernement ne ſauroit trop accréditer cette partie; pouvant ſe faire dans la ſuite des temps, qu'il s'en trouve chargé par les propres beſoins de l'Etat, ſur-tout en temps de guerre.

peine de perdre leurs créances au profit de S. M. (1)

XXIX. Tout particulier sera le maître, avant de recevoir un mandat de virement en banque, de faire vérifier dans les écritures de ladite banque la validité de l'indication : ce que n'étant point, le tireur non pourvu en banque, sera amendé au profit de S. M. de la valeur de la somme compromise, & puni comme faussaire.

XXX. Pour la commodité des citoyens, la banque établira des maisons de correspondance dans toutes les principales villes de commerce du Royaume, où pourront être transportées les remises de virement en banque, suivant la convenance des particuliers,.... toujours sous la garantie de la maison de Madrid.

XXXI. Tous les effets escomptés par la banque ou pris en change par la banque, seront tous payés par ladite banque en argent comptant. — Par contre, la rentrée de tous les effets qu'elle aura escomptés, lui sera également faite en espece sonnante, toute partie de virement en banque étant exclue de ces sortes de payements pour la banque & de la part de la banque.

XXXII. Toutes les parties de virement en

---

(1) La teneur de cet article est propice à la conservation des monnoies de l'Etat; il l'est également aux changes de son commerce, arrêtant beaucoup d'opérations en banque qui facilitoient les émigrations des monnoies; — la banque royale de Castille ayant lieu.... le Gouvernement, avec une ordonnance de police, dans l'ordre des payements, acceptations & termes des lettres de change, peut enlever cette partie aux nations étrangeres, & la tourner toute entiere dans les opérations de la banque royale, en faveur du commerce de la nation; — en son temps, je m'en expliquerai plus amplement.

banque qui n'auront point été renouvellées ou réclamées depuis dix ans, feront cenfées mortes, & tomberont au profit de S. M., la banque ne pouvant garder plus long-temps des comptes en fufpens.

XXXIII. Dans les cas de faillites, où un failli auroit des fonds de virement en banque, les créanciers feront conftater leurs droits, & en difpoferont en vertu de leurs titres juridiques.

XXXIV. Dans les cas de mort de la part d'un particulier qui auroit des fonds de virement en banque,... les héritiers en feront mis en poffeffion en vertu de leurs titres juridiques.

XXXV. Tout particulier qui aura paffé un contrat à la banque, & qui voudra le libérer avant l'expiration des 25 années accordées, fera le maître de le faire, en payant à la banque 99 pour 100 de la fomme qu'il pourra refter devoir fur ledit contrat.

XXXVI. Les particuliers qui defireront fe faire ouvrir des comptes de virement en banque, fans y hypothéquer des capitaux,... pourront par le moyen du comptant de la fomme defirée, s'en faire ouvrir un, fans aucun débours, en conftitution d'intérêt.

XXXVII. Dans aucun temps, dans aucun cas, & en faveur de qui que ce foit, il ne pourra être ordonné par aucune Cour de juftice, aucune retenue ni faifie entre les mains de la banque, foit fur les capitaux en virement de parties, (excepté dans les cas de faillite déclarée), foit fur les falaires, gages & conftitutions à la charge de ladite banque. — Toutes ces opérations de juftice civile pouvant jetter de la confufion dans les maniements de cet établiffement. — A cet effet,

XXXVIII. Veut & entend S. M. que tous les cas non prévus par les préſentes, ſoient évoqués en ſon Conſeil, pour en être par lui ordonné comme elle jugera convenable.

XXXIX. Il ſera nommé par S. M. un Avocat, un Procureur & un Notaire au Conſeil de la banque royale de Caſtille, leſquels, conjointement avec le ſyndic & les quatre directeurs, le teneur de livre & le premier caiſſier, s'aſſembleront tous les quinze jours pour délibérer ſur les affaires de ladite banque royale.

XL. Le ſyndic ſera logé avec ſa famille dans la maiſon des bureaux de la banque, & gardera ſous ſa clef le porte-feuille des effets eſcomptés juſqu'à leurs échéances.

XLI. Les quatre directeurs ſerviront par ſemeſtre & de deux en deux; ils obſerveront qu'il en entrera un en ſervice chaque quartier de l'année.

XLII. Tous les papiers qui ſeront préſentés à eſcompter, ſeront examinés par le ſyndic & les deux directeurs en ſemeſtre, & ils ſeront admis ou refuſés par l'opinion de deux de ceux-ci.

XLIII. Toutes les perſonnes qui négocieront des papiers du commerce à la banque royale de Caſtille, ſeront tenues d'inſcrire au dos de chaque effet: „ *Paſſé cejourd'hui à la banque royale de Caſtille, valeur reçue comptant*, &c.... ſans quelle formalité, dans le cas où il ſeroit méſuſé de leurs effets,... leſdites perſonnes ſeront tenues de la malverſation & contraintes au rembourſement de la ſomme débourſée par la banque royale de Caſtille ſur l'effet méſuſé.

XLIV. La banque royale de Caſtille n'endoſſera jamais aucun effet, n'en négociera jamais aucun de ceux dont elle ſe ſera chargée; & tout

ſyndic, directeur, caiſſier, teneur de livre & autre qui diſtrairoit quelqu'effet du compte de ladite banque royale, ou qui auroit la témérité de l'endoſſer, ſera caſſé de ſon emploi, les actions dépoſées confiſquées au profit de S. M., & pourſuivi criminellement ſi le cas le requiert.

XLV. Toutes les actions, annuités, traites, retraites, quittances, récépiſſés & autres effets en propriété à la banque royale, ſeront généralement ſignés d'un des deux directeurs en ſemeſtre & du chef du bureau de la partie, ou du ſyndic & du chef du bureau de la partie. — Toute piece, tout acte qui n'aura pas ces deux ſignatures, eſt déclaré nul par S. M., excepté les lettres de correſpondance, où la ſeule ſignature d'un des deux directeurs ſera ſuffiſante.

XLVI. Il ſera aſſigné au ſyndic huit mille p. fortes d'appointement: — cinq mille à chaque directeur; huit cents à l'avocat affilié aux affaires de ladite banque royale; 500 au procureur chargé des affaires en procès, & 200 au notaire dépoſitaire de tous les actes appartenants à ladite banque royale. — Les appointements de tous les commis, chefs de bureaux, employés & autres ſeront établis par le Conſeil de ladite B. R.

XLVII. Tous les regiſtres & livres de compte ou de correſpondance de ladite banque royale de Caſtille, comme journaux, grands livres, livres de caiſſe, de correſpondance, des délibérations du Conſeil, &c. ſeront paraphés à la premiere & derniere page par le Seigneur Miniſtre des finances.

XLVIII. Les écritures des livres de compte de la banque, ſeront tenues en parties doubles pour la plus grande clarté & ſûreté des comptes.

XLIX. Les bureaux de la banque royale de

Castille seront ouverts tous les jours ouvrables; le matin depuis neuf heures jusqu'à midi, & l'après-midi depuis trois heures jusqu'à six, excepté la quinzaine de Pâques, les huit derniers jours du Carnaval & les quinze jours que la banque royale employera à tous les renouvellements d'année, pour faire le bilan des affaires de l'année expirée.

L. Les personnes qui voudront prendre des actions dans la banque royale de Castille, iront s'inscrire chez Mr.... où elles déposeront leur argent; & en vertu du reçu qui leur en sera délivré, à l'ouverture des bureaux de la banque, elles iront retirer le nombre d'actions qui leur appartiendront.

LI. Toutes les actions & annuités de la banque royale de Castille seront en imprimés & numérotées,... portant en tête les armes de Castille, surmontées par un soleil levant; — la date du mois & année à la droite, & le numero à la gauche; & diront en-dessous, banque royale de Castille, avec dénomination du numero tout au long rempli à la main; — après la date des Lettres-patentes en imprimé, & soit dans les actions & dans les annuités, le numéraire, la date du mois & jour remplis à la main.

LII. Il sera loué une maison commode & sûre pour loger les affaires de la banque royale de Castille, qui sera meublée & desservie ainsi que le portera ledit Conseil.

LIII. La porte de la maison de la B. R. sera constamment gardée par deux Suisses à la livrée de S. M., avec toutes les distinctions attachées à leurs services.

LIV. Cet établissement sera mis par S. M. sous la protection de St. Ferdinand, Roi d'Espagne,

en l'honneur de qui la B. R. de Castille fera célébrer toutes les années, le jour de la fête de ce St. Protecteur, une messe solemnelle en action de grace.

LV. Finalement, S. M., pleine de tendresse pour ses peuples, se déclare caution de la B. R. de Castille, engageant à cet effet son intérêt de 20,000,000 de piastres fortes en icelle & pour elle, & pour ses héritiers à perpétuité, toutes les rentes de sa Couronne. (1)

Tel est le plan de cet établissement présenté depuis huit à dix ans au Ministere de l'Espagne. — Voici actuellement celui de la loterie à fonds perdu, avec accroissement annuel de demi pour 100 sur le capital des intérêts.

---

(1) Cet article de politique n'engage en rien Sa Majesté, les Rois étant toujours mineurs. — D'une autre part, il est impossible que la banque puisse jamais faillir, tant que le Royaume d'Espagne ne changera pas de souveraineté, de gouvernement, ou de constitution politique.

Les utilités riches & simples de cet établissement, pour l'Espagne, sans aucun débours, ni charge pécuniaire pour les finances de Sa Majesté, doit fixer les attentions & le zele du Ministere ; — les trésors qu'il verse dans la circulation publique, sont si prodigieux, qu'il y auroit de la témérité d'en négliger la création. — Par lui, on verra le commerce de l'Espagne prendre le dessus sur celui que font avec elle les nations étrangeres. — Par lui, ... on verra l'Etat conserver ses monnoies, & ranger à son avantage tous les changes de son commerce. — Par lui, ... on verra le commerce matitime de la nation, féconder toutes les parties productives du travail, de l'industrie & de l'agriculture. — Par lui, ... on verra s'anéantir pour toujours ces commerces clandestins de la part des nations rivales, qui ont si fort arriéré le commerce utile & politique de l'Espagne, en Europe & en Amérique.

PLAN DE LA LOTERIE

Billets 200,000. à cent Piaſtres fortes (*) par Billet. . . . Piaſtres fortes 20,000,000.

Diviſions des Lots.

Lots & Numeros.	*Primes.*	*Numéraire des Primes.*	*Lots en intérêts.*	*Supputation des intérêts.*
1	Piaſt. f. 60,000	Piaſt. fortes. 60,000	à 100 pour 100	piaſtres fortes. 60,000 — —
2	. . . 30,000	 60,000	. . 75 dits —	. . . . 45,000 — —
4	. . . 80,000	 80,000	. . 50 dits —	. . . . 40,000 — —
8	. . . 10,000	 80,000	. . 25 dits —	. . . . 20,000 — —
20	. . . 4,000	 80,000	. . 20 dits —	. . . . 16,000 — —
50	. . . 2,000	 100,000	. . 18 dits —	. . . . 18,000 — —
100	. . . 1,000	 100,000	. . 16 dits —	. . . . 16,000 — —
200	 600	. . . . . . 120 000	. . 14 dits —	. . . . 16,000 — —
400	 400	 160,000	. . 12 dits —	. . . . 19,200 — —
1000	 200	 200,000	. . 10 dits —	. . . . 20,000 — —
2000	 160	 320,000	. . 9 dits —	. . . . 28,800 — —
4000	 140	 560,000	. . 8 dits —	. . . . 44,800 — —
8000	 120	 960,000	. . 7 dits —	. . . . 67,200 — —
16,000	 110	 1,760,000	. . 6 dits —	. . . . 105,600 — —
20,000	 100	 2,000,000	. . 5 dits —	. . . . 100,000 — —
30,000	 90	 2,700,000	. . 4 dits —	. . . . 108,000 — —
118,215	 88	 10,402,920	. . 3 dits —	. . . . 312,088 — —

N°. & Lots 200,000 . . . . 19,742,920. 1,037,488

pour les dépenſes . . 257,080. haſards de la Lot. à 30 p. 100. 311 246

Billets . . 200,000. capital Piaſtres fortes . 20,000,000 conſtitution viagere, P. f. 726,242-$3\frac{7}{12}$p. $\frac{o}{o}$.

(*) 500 Liv.

VAN MAGDEBOURG.

Mais cet établiſſement eſt un ouvrage, & je trouve cette opération très-bien raiſonnée. — La loterie eſt ſage auſſi, ſans partialité ni onéroſité pour les preneurs; . . . tout m'y paroît bien tempéré & bien proportionné aux beſoins & à la poſition locale de l'Eſpagne. — Il eſt ſurprenant que ce Miniſtere ne s'en ſoit pas occupé plus ſérieuſement.

MYLORD SPITEAL.

Pour s'occuper d'un pareil objet & pour en raiſonner toutes les utilités, il faut des hommes qui connoiſſent les combinaiſons & les rapports productifs. — Deſirer de trouver cela chez un Eſpagnol, c'eſt deſirer l'impoſſible: . . . car depuis que l'Eſpagne exiſte, ou pour mieux dire, depuis que Ferdinand & Iſabelle ont chaſſé tous les Maures de leur Royaume, il ne s'eſt trouvé encore aucun adminiſtrateur qui ait eu la préſence d'eſprit, de corriger dans les recettes des douanes & dans le code des finances, les expreſſions Arabes de almojarifago, maravedis, &c. Si depuis trois cents ans, il ne s'eſt pas trouvé une tête dans le Miniſtere de Caſtille pour une ſi petite miſere, . . . comment voulez-vous aujourd'hui qu'il s'en trouve une en état de pouvoir expliquer toutes les utilités & tous les avantages de l'établiſſement en banque dont nous nous entretenons? — N'en déplaiſe à Mr. de Pelliſſery, vos Eſpagnols ſont de vilaines gens: . . . c'eſt bien peu connoître ce qu'ils valent, que de s'en occuper ſi gratuitement.

LE COSMOPOLITE.

Vous êtes prévenu, Mylord, & certainement vous ne connoiſſez pas cette nation. —

Croyez qu'il y a chez elle des gens très-inſtruits & d'un grand mérite :.... mais malheureuſement ces gens-là ſe tiennent cachés, retirés, gardent le ſilence;... ſoyez très-perſuadé que le tribunal de l'Inquiſition eſt le plus cruel ennemi qu'ait jamais eu l'Eſpagne. — Mais laiſſons cette queſtion qui n'a rien de commun avec notre établiſſement. — Par le ſecours de la banque de Caſtille, le Miniſtere des finances ſe faiſoit ouvrir un crédit en virement de parties hypothéquées ſur toutes les rentes de l'Etat; & le Roi, par le moyen de ce crédit, rembourſoit toutes les dettes de Philippe V..... les 35,625,220 piaſtres à quoi ſe ſeroit monté l'achat de tous les moulins, & celui d'une ſomme équivalente pour la perfection des grands chemins & des ports maritimes.

VAN MAGDEBOURG.

Ha! ha!... enfin nous y voici. — C'eſt par le ſecours des fonds en virement de parties, que l'Eſpagne rembourſoit l'acquiſition de tous les moulins.

LE COSMOPOLITE.

Certainement:... hé! ſans cela, comment auriez-vous voulu que le Gouvernement, avec 152 millions de revenus annuels, eût pu réſiſter à une dépenſe de cette force, à celle du rembourſement des dettes de Philippe V, & à la réparation des routes publiques?

VAN MAGDEBOURG.

Je vous entends :... l'opération étoit prévue de loin.

LE COSMOPOLITE.

Il y a même plus,... c'eſt que par le ſecours des hypotheques en virement de parties,....

toutes les villes & toutes les provinces se seroient purgées de leurs dettes particulieres; & que celles qui ont des ports maritimes, des rivieres navigables, des canaux ou des chemins publics en propriété, les auroient réparés, améliorés & perfectionnés, sans contracter aucune nouvelle dette.

MYLORD SPITEAL.

Toutes ces réparations sont bien nécessaires en Espagne, ... n'y ayant aucun chemin en bon état, aucune riviere navigable, ni d'autre port fermé dans toute la Méditerranée, que ceux de Barcelone & de Malaga.

LE COSMOPOLITE.

Le Ministere s'est tellement oublié sur toutes ces parties essentielles de son administration, que les routes publiques sont généralement sans terme ou sans reconnoissances seigneuriales; & pour peu que les chemins soient gâtés par les eaux ou par les pluies, ... les voyageurs, les rouliers & les muletiers empietent impunément & avec indiscrétion sur les terres labourées ou ensemencées :... de sorte (en hyver) que vous avez des routes publiques, qui s'élargissent dans les terres d'un demi-mille & quelquefois d'un mille. — De ces négligences malheureuses, il s'en occasionne des dégâts affreux dans l'agriculture, qui détruisent des portions très-considérables du bled, des légumes, & même des arbres....

MYLORD SPITEAL.

Alte-là! alte-là! pour les arbres :... il seroit difficile que cette partie pût être endommagée en Espagne, n'y ayant rien de si pelé, de si déshabillé & d'aussi désert que les trois quarts de ses campagnes :... on n'y voit

presque par-tout ni habitants, ni bois, ni chaumieres. — Où trouvez-vous des bois, s'il vous plaît, en Espagne ? . . . j'ai traversé toute l'Andalousie, l'Estramadoure, les deux Castilles, une partie de l'Arragon, le Royaume de Valence, toute la Catalogne, &c. & je vous assure que je n'y ai rencontré que de très-petits bouquets de bois. — Otez les plaisirs du Roi aux environs de Madrid, les collines de l'Escurial, celles de St. Ildefonse, la Sierra-Morena & les approches de Valence, ... je vous assure que je n'ai trouvé aucun autre principe de forêt.

LE COSMOPOLITE.

Allons ! allons ! Mylord, il ne faut pas tant se déchaîner; vous avez d'un côté ou d'autre bien des bois en Espagne. — Qu'ils soient mal placés, & qu'il y ait même des provinces qui en manquent absolument, comme l'Andalousie, l'Estramadoure, la majeure partie des deux Castilles, de la Galice, de l'Arragon, &c... je vous l'accorde.

MYLORD SPITEAL.

Bagatelle ! . . . . ces Provinces seules formant plus de la moitié de ce vaste Royaume; & dans les trois quarts d'elles, leurs habitants & ceux de Madrid même, sont obligés de faire cuire leur pain & presque tout leur ménage au feu du crotin des chevaux ; . . . ce qui donne un goût, une odeur aux viandes rôties ou grillées, des plus désagréables.

VAN MAGDEBOURG.

Hé bien ! Cosmopolite, . . . est-ce par un excès de sensualité ou par un raffinement de goût, que vos célebres Espagnols font leurs cuisi-

ſines au feu de ces nouveaux parfums de leur Arabie ?

LE COSMOPOLITE.

Van Magdebourg, il ne faut jamais humilier des hommes que leur Gouvernement ſeul rend malheureux. — Si l'Eſpagne manque de bois, ſi ſes campagnes ſont déſertes, déshabillées, ſtériles dans beaucoup de Provinces,... ce n'eſt point la faute des ſujets; — c'eſt la faute du Gouvernement, qui n'a jamais ſurveillé en pere de famille ſa population, ſon agriculture & ſes campagnes, ayant toujours laiſſé perdre les eaux, les bois, les engrais, &c.

MYLORD SPITEAL.

Mais, mon ami, avec vous, c'eſt toujours la faute du Gouvernement, & jamais celle des ſujets:... dites-moi un peu ſi ce n'eſt pas la faute des ſujets, dès qu'ils ſont ſeuls propriétaires de toutes les terres, ſi les campagnes de la Monarchie ſont dépourvues d'arbres, de forêts, & de nombre de denrées abſolues.....

LE COSMOPOLITE.

Non encore, vous dis-je, c'eſt la faute du Gouvernement. — Si ſon adminiſtration avoit été prévoyante, active, réfléchie, il auroit fait attention que toutes les guerres inteſtines de l'Eſpagne contre les infideles, avoient conſtamment ſaccagé toutes leurs campagnes; & que de cette dévaſtation, elle avoit perdu ſes bois, ſes prairies, & nombre de denrées premieres d'une culture trop lente & trop tardive, pour fixer l'attention des ſujets. — En conſéquence, un Gouvernement ſage ſe feroit appliqué à réparer tous ces déſavantages; & loin de les rendre plus graves par des impoſitions onéreuſes à l'agriculture, telles que les millons, les quatre

droits additionnels, les alcavales, les dixmes, &c.... il les auroit éteints par des franchiſes, des gratifications ou des récompenſes qui auroient engagé les propriétaires des terres à renouveller les bois, les prairies, les arbres fruitiers, &c. au-lieu que l'opinion contraire ou la négligence de l'autorité, ont perpétué le déſordre, en accumulant les déſavantages.

ST. ALBIN.

Il eſt conſtant que l'Eſpagne n'a pas aſſez donné d'attention à cette partie eſſentielle de ſon adminiſtration;... qu'elle l'a trop abandonnée au libre arbitre des ſujets, & qu'elle auroit dû s'établir, comme en France, la conſervatrice des eaux & forêts de la métropole.

LE COSMOPOLITE.

Si l'Eſpagne avoit eu cette ſageſſe, ſes campagnes ſe feroient recouvertes de bois; & les engrais que les habitants ont été forcés d'enlever à l'agriculture, auroient conſtamment ſervi à féconder toutes ſes productions : au-lieu que la négligence de l'adminiſtration a augmenté l'épuiſement & la diſette des objets les plus néceſſaires.

VAN MAGDEBOURG.

Mais, mon ami, moi, particulier, qui ai un arpent de terre à cultiver pour ſubvenir à mes beſoins, ſi le Gouvernement ne réfléchit pas à ſes obligations, aux ſoins qu'il doit prendre de ſes peuples,... je dois au moins penſer à moi.— En conſéquence, ſi je ne trouve point du bois à acheter ou à échanger contre le ſuperflu de mes denrées, je planterai chez moi des arbres, parce qu'il me faut du bois pour chauffer mon ménage.

MYLORD

MYLORD SPITEAL.

Van Magdebourg, l'Eſpagnol s'occupe ſi peu du préſent & de l'avenir,... il réfléchit ſi peu à ſes appétits, à ſes néceſſités, à ſes beſoins mêmes, que vous n'avez point de pays au monde plus fertile que l'Eſpagne, & où l'on trouve ſi peu de diverſités de fruits & de légumes. — Il eſt de fait que les premieres aſperges domeſtiques qui ſe ſont mangées à Madrid, y ont été apportées par Philippe V. — Juſqu'alors elles y ont été inconnues, avec grand tort,... car elles y ſont excellentes. — Il en eſt de même pour les laitues romaines, le creſſon alanois, les mâches, pluſieurs eſpeces de choux, de carottes, de radis, &c. — Ils n'avoient preſque point de pêches, de poires & de pommes, ſous Charles II ; & encore aujourd'hui, à peine trouve-t-on à Madrid deux ou trois ſortes de pommes aſſez ordinaires, quelques poires beurrés & blanquettes en poires d'été, quelques bergamottes & meſſire-jean en poires d'hyver; — très-peu de pêches... Voilà tous les fruits recherchés que j'ai vus à Madrid en quatre ans de réſidence....

LE COSMOPOLITE.

Tout ce que vous dites-là eſt à la lettre ; & tout cela eſt toujours à la honte du Gouvernement. — Comme il eſt de fait que c'eſt le ſoleil qui féconde la terre par ſa chaleur & ſon élévation,... il en auroit été de même pour la nation Eſpagnole, ſi l'adminiſtration s'étoit plus occupée de cette bienfaiſance qui doit régner de claſſe en claſſe, depuis le Souverain juſqu'au moindre de ſes ſujets. — Mais en Eſpagne, le Gouvernement n'ayant jamais manifeſté à ſes peuples que beaucoup d'empire & beaucoup d'intérêt, ... les ſujets, (pour ainſi dire) ſe

ſont enveloppés dans leurs manteaux, comme Céſar au Capitole, & ſe ſont laiſſés poignarder par le découragement & la miſere. — Cette vérité ſanglante eſt très-bien démontrée par la décadence de l'Eſpagne dans le temps de ſa plus forte opulence; (1) très-bien prouvée par le déſavantage de ſes rentes provinciales, perpétué de regne en regne, depuis Ferdinand & Iſabelle juſqu'à Charles III.; .... encore mieux établie par tous les péculats pratiqués ſur toutes les monnoies de l'Etat, dans tous les bureaux de ſes douanes, depuis plus de trois ſiecles. — Mais elle va acquérir une plus grande force dans la connoiſſance des raiſons particulieres qu'a donné le Miniſtere pour ſe refuſer aux propoſitions ci-après, qui lui ont été faites en divers temps par diverſes ſociétés très-argentées. — En 1690, il ſe préſenta une compagnie de Hollandois, avec un fonds très-conſidérable pour deſſécher tous les marais ſalins qui occupent plus de vingt lieues de pays au fond de la baie de Cadix, depuis Port-Royal à Chyclane, Conil, Sti. Petri & l'iſle de Léon, ... ne demandant au Gouvernement ni avance, ni autre propriété, (pour ſe remplir de leurs dépenſes,) que la jouiſſance libre d'impoſition pendant 30 années, de tous les produits agricoles de ces défrichements, & celle de 30 années de plus avec toutes les charges des autres terres de la Monarchie, ... après quel temps, ou après quels 60 ans de jouiſſance expirés, ... les terres deſſéchées ou miſes en valeur, devoient tomber au

(1) Qui eſt celle depuis la découverte de l'Amérique, en ayant retiré en 276 ans, 70 milliards en or & argent, ſans 20 milliards en fruits, &c.

profit du Gouvernement, qui les auroit vendues à qui il auroit jugé à propos.

VAN MAGDEBOURG.

J'ai connoiſſance de cette propoſition ;... car un de mes parents étoit de cette ſociété : — la demande fut rejettée.

LE COSMOPOLITE.

Cela eſt vrai. — Je vous donne en cent mille de deviner quel fut le prétexte qui la fit rejetter.

VAN MAGDEBOURG.

J'en ai entendu parler dans mon enfance,... mais je ne me le remets pas.

LE COSMOPOLITE.

Que les Hollandois de ce temps-là étoient les petits-fils de Flamands révoltés contre l'Eſpagne, & que toute propoſition de leur part devoit être ſuſpecte ; — qu'il falloit la rejetter.

VAN MAGDEBOURG.

Quelle abſurdité !... traiter des hommes raiſonnables, (qui ne ſe ſont réunis en corps de nation que pour ſe ſouſtraire à la tyrannie d'un Gouvernement barbare,) de ſujets rebelles,... c'eſt être bien bête ! — il faut être Eſpagnol pour s'exprimer ainſi ;... ſur-tout quand depuis près de 150 ans, on reconnoît cette nouvelle nation pour Etat ſouverain, & que l'on envoye des Ambaſſadeurs chez elle.

MYLORD SPITEAL.

Tel eſt des Caſtillans le ſublime génie, — mon cher ami, (*au Coſmopolite*) vos Eſpagnols ſe diſent tous deſcendus du fameux Pélage, & moi je les crois bien plutôt deſcendants du Charpentier d'Horace ;... leurs idées ſe reſſemblent aſſez ; l'un paſſa les trois quarts de ſa vie à contempler le tronc d'un arbre, incertain s'il en fe-

roit un Dieu ou un banc pour s'asseoir, & les autres ne s'étudient qu'à faire des bêtises.

LE COSMOPOLITE.

Si par une idée aussi extravagante, le Ministere de l'Espagne a eu la mal-adresse de priver sa métropole de l'accroissement d'une richesse aussi solide & aussi nécessaire que celle de l'agriculture,... que voulez-vous que fassent des hommes, sujets d'un tel Gouvernement?

VAN MAGDEBOURG.

Il n'y a que des Espagnols, mon cher ami, qui puissent penser de la sorte. Les Maures qu'ils ont chassés, étoient plus raisonnables qu'eux:... ils protégeoient l'agriculture:... le seul canal d'arrosage qu'il y ait dans toute l'Espagne, a été fait par leurs mains; — c'est celui de Valence.

LE COSMOPOLITE.

Voilà pourtant ce que répondit le brave Cabinet de Castille. — Si à des propositions aussi avantageuses, aussi utiles & aussi absolues à une nation, un Gouvernement oppose des raisons aussi insensées, doit-on être surpris du découragement des sujets?...

VAN MAGDEBOURG.

Non:... mais je voudrois qu'une telle nation prît sur elle de sortir de son abattement & de sa misere;... & que poussée d'indignation & de mépris pour de tels Ministres, ils fissent ce qu'ont fait les Hollandois, — qu'ils se gouvernassent par eux-mêmes.

LE COSMOPOLITE.

Ce qui a été bon dans un temps, ne convient pas toujours dans un autre. — Il étoit de l'intérêt de la France que vous existassiez en Etat souverain, & vous existez. — Il a convenu éga-

lement à cette Monarchie qu'il y eût un Roi de Prusse & un Roi de Portugal, & elle les a faits. — Mais aujourd'hui il n'est pas de son intérêt ni de celui de l'Europe, qu'il s'y fasse de nouvelles révolutions; ces scenes de sang entraînent toujours après elles des suites qu'il est très-prudent de prévenir.

MYLORD SPITEAL.

Quelle fut la seconde proposition des quatre qui ont été rejettées aussi judicieusement par les prudents & sages Ministres de l'Espagne?

LE COSMOPOLITE.

Vous avez entendu parler de la Sierra-Morena.

MYLORD SPITEAL.

Oui:... je connois même sa situation. — C'est une chaîne de collines en rond de plus de 30 lieues de circuit, qui séparent l'Andalousie de nouvelle Castille.

LE COSMOPOLITE.

Hé bien! cette chaîne de collines entrecoupées de vallées très-fertiles & très-susceptibles d'agriculture, depuis la retraite des Maures, est restée inhabitée. — En 1725, la Province de Catalogne offrit au Ministere de l'Espagne d'y établir une colonie de 25,000 Catalans, afin de la peupler & de la défricher; — demandant pour toute grace au Gouvernement la propriété des terres mises en valeur pour ses colons, sans aucune servitude ni imposition quelconque sur les denrées de leur agriculture pendant vingt-cinq ans.

VAN MAGDEBOURG.

Hé! bien! que répondit ce docte cabinet de Castille à une si sage proposition?

LE COSMOPOLITE.

Que les Catalans ayant été des ſujets rebelles, comme les Andalous, il ne falloit pas rapprocher les uns des autres, des hommes de ce caractere, ni les mêler avec ceux d'une Province qui s'eſt autant illuſtrée que Caſtille-la-neuve ; — tous ſes habitants, de même que ceux de la vieille-Caſtille, s'étant ſignalés dans la guerre de la Succeſſion, par leur attachement & leur reſpect pour leur Souverain. — En conſéquence, la Sierra-Morena eſt reſtée inculte, déshabitée juſqu'en 1766, que le Miniſtere prit alors des arrangements pour la faire peupler & défricher par des Allemands.

VAN MAGDEBOURG.

Je m'attendois bien à une auſſi ſage réponſe. — Grand Dieu! & de tels hommes mangent du pain!

LE COSMOPOLITE.

Vous voyez donc bien par toutes ces ignorances dans la perſonne des Miniſtres, que ce n'eſt point par la faute des ſujets que s'eſt arriérée l'Eſpagne, mais bien par les préventions vicieuſes du Gouvernement : — 3e. propoſition. — En 1730, une ſeconde compagnie de Hollandois ſe propoſa pour entreprendre de rendre le Tage navigable, depuis Lisbonne juſqu'à 50 lieues au-delà d'Aranjuez; & après juſqu'à Madrid, par un canal de communication du Tage au Mançanarès.

VAN MAGDEBOURG.

Encore des Hollandois! .... ils ſont donc foux! — hé bien! mon cher ami, ... une ſi belle propoſition, quel ſort eut-elle? ... car il ne faut être étonné de rien avec vos Eſpagnols.

LE COSMOPOLITE.

Hélas ! . . . elle eut le ſort de tant d'autres propoſitions auſſi utiles que néceſſaires à l'Eſpagne. — Comme cette compagnie demandoit pendant 30 ans la jouiſſance de tous les péages, douanes & droits forains ſur tout le courant des deux rives de la riviere, depuis Liſbonne juſqu'à Madrid, . . . le Miniſtere de Caſtille objecta que ce ſeroit ouvrir une carriere ſûre à la contrebande, plutôt que de faciliter au commerce les exportations & importations de la métropole.

VAN MAGDEBOURG.

Ah, têtes à perruque! ... quand cela ſeroit, ... faut-il pour un préjudice de paſſage, priver votre Royaume d'une navigation intérieure, qui vous reſtera toujours en propriété, & dont les avantages doivent être pour vous & pour vos ſujets de un comme à mille ou de un ſur mille, vis-à-vis de tous les déſavantages que vous en craignez ?

MYLORD SPITEAL.

Plus je réfléchis aux obſervations de Van Magdebourg, plus j'applaudis à la comparaiſon judicieuſe que fit de l'Eſpagne un de nos célebres Miniſtres après la concluſion du triſte Traité d'Aranjuez entre la Grande-Bretagne & la Cour de Madrid en 1755 ou 1756 — il faut que je vous faſſe part de ſon diſcours. — Dans le Conſeil d'Etat qui ſe tint à Fitz-James à l'occaſion de ce Traité, où tous les Miniſtres dudit Conſeil s'applaudiſſoient de voir la Grande-Bretagne à la fin parvenue à délier l'Eſpagne de ſon alliance avec la France, ce vertueux patriote prit la parole, & dit : „ Vous vous félicitez, Meſſieurs, d'une opé-

„ ration qui donne de la force à vos ennemis „ & du désavantage à votre patrie. — L'Espagne n'est point une de ces Puissances „ dont la Grande-Bretagne doive rechercher „ l'alliance, ni même ambitionner de se lier „ trop étroitement d'intérêt avec elle : ... son „ amitié n'est point une amitié qui puisse nous „ être utile ; ... sans nerf, sans vigueur, sans „ activité dans sa constitution politique, elle „ ne peut offrir à ses alliés que des ressources médiocres ; ... si toutefois on peut appeller ressources, des forces millitaires aussi „ limitées & aussi peu suffisantes que celles „ de cette Monarchie, pour la défense de „ tous les vastes domaines qu'elle possede en „ Europe, en Amérique, en Asie & en Afrique. — Aussi éclairés que moi sur cette vérité, ... aussi zélés que nous le sommes tous „ pour les intérêts de notre chere patrie, vous „ paroissez oublier que la puissance de l'Espagne, (dans la spéculation politique des „ cabinets de la Grande-Bretagne, de la France „ & de la Hollande,) n'est considérée que „ comme une puissance précaire, tolérée par „ ces trois nations qui ne la laissent subsister, „ depuis tant de siecles, que pour n'être constamment que la geoliere des trésors momentanés de l'Amérique, parce que de l'appas de tous ces trésors s'établissant toute la „ richesse de leur commerce, elles se sont „ conservé par ce moyen la jouissance des „ productions de l'Amérique, sans être tenues „ des dépenses de la conservation. — De-là „ le motif de toutes les prévenances & de „ toutes les démonstrations de la part de la „ Grande-Bretagne, de la France de la Hol-

„ lande, de la Suede, du Danemarck, pour „ cette Puiſſance; ... mais ne vous y trompez pas, ... leurs empreſſements ſont ſans „ confiance, ſans eſtime pour elle: tout y eſt „ intérêt. — C'eſt à l'or, c'eſt à l'argent, c'eſt „ aux tréſors de l'Amérique à qui elles ren- „ dent hommage; & ſi l'Eſpagne ceſſoit un „ jour de les poſſéder, vous verriez toutes „ les nations qui la courtiſent aujourd'hui, l'a- „ bandonner, pour tourner leurs careſſes vers „ celle qui auroit pris ſa place dans la ſauve- „ garde de tous ces tréſors. — Perſuadé de „ cette vérité, je vois avec douleur votre con- „ tentement. — La Grande-Bretagne, dites- „ vous, vient de conclure un traité d'allian- „ ce avec l'Eſpagne, & vous vous applau- „ diſſez d'avoir interrompu ſes intimités avec „ la Cour de Verſailles: ... O Anglois! quelle „ folie! ... avez-vous oublié que c'eſt cette „ Monarchie, (depuis un ſiecle,) qui a cauſé „ tous les malheurs de la France? ... que c'eſt „ elle qui l'a ruinée dans la guerre de la ſuc- „ ceſſion; ... qui lui a fait perdre (par le „ traité d'Utrecht,) Terre-Neuve, l'Acadie, „ la baie de Hudſon, le Port de Dunkerque, „ Jerſey & Querneſey; ... qui l'a précipitée „ dans le déſaſtre affreux des billets de ban- „ que, & dans les ſucceſſives révolutions de „ ſes monnoies juſqu'en 1730: — après tou- „ tes ces époques malheureuſes, qu'elle a „ été forcée de prendre part à la guerre de Na- „ ples, à celle de Parme, des Pays-Bas, & „ qu'elle s'eſt trouvée entraînée, malgré elle, „ en 1744, dans une guerre perſonnelle con- „ tre la Grande-Bretagne, où nous avons „ détruit toute ſa marine Royale, ... ruiné

„ tout le commerce maritime de ses sujets,
„ conquis plusieurs de ses Colonies, . . . sans
„ autre avantage pour elle, que d'avoir obéré
„ pour long-temps la prospérité de ses finances,
„ & d'avoir été le Dom Quichotte de l'Espa-
„ gne, comme un galant homme pourroit l'ê-
„ tre d'une femme coquette que l'on lui in-
„ sulteroit sous le bras. — Après tous ces faits
„ immortels, consacrés à la postérité par les
„ fastes de l'histoire de notre chere patrie, ...
„ vous vous applaudissez, Anglois, de ce que
„ la Grande-Bretagne a ravi à notre rival une
„ maîtresse qui le ruinoit, & dont nous jouis-
„ sions des faveurs, sans avoir à en essuyer
„ les caprices; . . . hé! qu'en obtiendrons-nous
„ de plus à l'avenir?... pensez-vous que nos com-
„ merces avec elle seront plus considérables
„ que par le passé? . . . non: . . . notre rival
„ est encore assez puissant pour nous en em-
„ pêcher; qu'ils seront plus lucratifs? ... non: ...
„ je dis plus, ils seront plus contrariés par
„ les chicanes réitérées que la France ne ces-
„ sera de nous faire; . . . que nos escadres se-
„ ront moins exposées, plus invincibles? . . .
„ non: . . . le péril & la gloire sont notre de-
„ vise. . . . Donc il ne restera d'autre avan-
„ tage à la Grande-Bretagne, que la fausse
„ gloire de s'être chargée d'un allié éphémere,
„ qui nous mettra dans la dure nécessité d'é-
„ pouser toutes ses querelles, sans pouvoir
„ prendre part dans aucune des nôtres: . . .
„ O Anglois! où est la patrie? . . . où est cette
„ sagesse qui vous a toujours fait regarder la
„ France comme votre ennemi, & l'Espagne
„ comme l'objet de toutes ses écoles? — Pour-
„ quoi vouloir donner à cette ennemi terri-

„ ble plus de priſe ſur nous que par le paſſé, „ en le débarraſſant d'une alliance onéreuſe, & „ lui fourniſſant de plus amples moyens de „ nous attaquer avec plus d'avantages? Con- „ templez aujourd'hui toutes vos Colonies & „ toutes celles de votre allié ouvertes à ſon „ ambition? ... Voyez une métropole ſans force „ & ſans barriere, de plein pied avec celle „ de ce redoutable rival, attaquée avec ſuc- „ cès par des armées très-nombreuſes, & que „ vous êtes engagés de défendre de toutes vos „ forces? — Quel avantage eſpérez-vous de „ cette alliance? — avez-vous oublié que c'eſt „ ſur elle que vous avez acquis la Jamaïque, „ Port-Mahon & Gibraltar? . . . que c'eſt dans „ toutes vos guerres avec elle que vous avez „ fait les plus riches priſes, les plus riches „ conquêtes, les plus riches commerces; & „ que c'eſt en ne la traitant ni d'amie, ni d'al- „ liée, que vous vous êtes procuré la jouiſ- „ ſance chez elle de l'Aſſiento, de la vente „ des Negres & de la coupe du bois de Cam- „ pêche? — Pourquoi négliger d'auſſi ſolides „ avantages? & pourquoi, au mépris de vos „ peuples, contracter une alliance onéreuſe, „ qui gênera toutes vos diſpoſitions politiques, „ en gênant l'accroiſſement de vos richeſſes „ réelles? — Oui, Meſſieurs, l'Eſpagne, par ſon „ alliance, n'eſt point notre fait. — Cette Mo- „ narchie eſt placée pour n'être conſtamment, „ aux yeux de tous les Anglois, de tous les „ hommes d'Etat, de tous les Miniſtres, que „ notre ennemie, de même que la France; & „ ſon exiſtence, ſa conſtitution & ſes forces „ vous donnent le portrait vivant de la ſtatue „ dont parlent les Saintes Ecritures : ... ſa tête

„ eſt d'or, & ſon ventre d'argent;... mais
„ ſes cuiſſes ſont de fer & ſes pieds d'argille.
„ — Il faut qu'un tel coloſſe s'écroule par
„ la foibleſſe de ſes fondements: ... pour-
„ quoi chercher à nous en faire écraſer?"

VAN MAGDEBOURG.

Votre Miniſtre, mon cher Mylord, penſoit plus juſte que tout votre Conſeil d'Etat aſſemblé:... remerciez la divine Providence de ce qu'il lui a plu de dévancer les jours de Ferdinand VI.—Sans cet événement,... ma foi, vous aviez la charge de défendre cette Monarchie contre la France & le Portugal. — Vous n'auriez pas eu auſſi beau jeu que vous l'avez eu, & vous n'auriez jamais eu occaſion en 10 mois de rupture, (dans votre plaiſante guerre de 1762,) de prendre ſur elle la frégate l'Hermione venant de la mer du Sud avec 5 millions de piaſtres fortes en or & en argent, & un million en marchandiſes: ... 30 millions de liv. tourn. — Les deux galions des Philippines avec 2,500,000 p. f. en argent, & 200,000 en marchandiſes: ... 13,500,000 liv. tourn.;—4 vaiſſeaux marchands d'entrée en Amérique, riches de 3 millions de p. courantes: 11,150,000 liv. t.; — 6 vaiſ. marchands dans la Havane, de retour de Carthagene, de Honduras & de Campêche, riches de trois millions de piaſtres fortes en argent, & quatre en marchandiſes: 7 millions en tout, ... ou 35 millions de livres tournois; — la capitulation de la Havane & des Philippines, 4 millions de piaſtre fortes, 20 millions de liv. — en tout bien additionné, 109,750,000 liv., ſans douze vaiſſeaux de guerre de 70 canons, tout armés;... 20 millions de piaſtres au moins de dégât dans les arſenaux, chantiers, magaſins & fortifica-

tions de la Havane; & ſans peut-être plus de 10 millions de liv. ſterl. de commerce que vous avez fait avec cette Iſle, & par ricochet avec le Mexique, Campêche, Honduras & Carthagene. — Ce n'eſt pas être ſi malheureux, mon cher Mylord, dans une guerre de dix mois : .... à bon jeu, je parierai preſque, dans toute votre guerre de 1756, que vous n'avez pas acquis ſur la France autant de richeſſes phyſiques. — La nation Angloiſe devroit faire élever une ſtatue à ce vertueux Miniſtre, lui ſeul ayant mieux connu ce qui convenoit à la Grande-Bretagne, que tout ſon Conſeil d'Etat aſſemblé.

St. Albin.

Il eſt conſtant que l'Eſpagne a furieuſement perdu dans la derniere guerre : ſoit en Portugal, ſoit en Amérique, rien ne lui a réuſſi....

Le Cosmopolite.

Hé encore ! ne perdit-elle pas ce qu'elle devoit perdre. — Dans l'état d'abandon, d'épuiſement & de diſette (des choſes les plus abſolues) où l'on avoit laiſſé tous ſes arſenaux de terre & de mer, depuis la paix de 1748, ſes villes de guerre & toutes ſes Colonies; ... l'Eſpagne dans cette guerre pouvoit être ruinée de fond en comble, ſans pouvoir jamais s'en relever.....

Mylord Spiteal.

Auſſi, qu'avoit-elle à faire de vouloir épouſer la querelle de la France, dans l'état d'épuiſement où nous l'avions réduite? ... elle qui ne peut rien étant ſeule?....

Van Magdebourg.

Sans-doute qu'elle voulut donner un ſecond exemple de la guerre de Dom Quichotte contre les Géants, ou des Titans contre Jupiter.

LE COSMOPOLITE.

Plaiſanterie à part : .... le plan du Conſeil de Caſtille n'étoit point mauvais ni à contre temps .... Tout auroit réuſſi au gré des Cours reſpectives de Verſailles & de Madrid, ſi le Roi d'Eſpagne n'avoit point été trompé par ſes Miniſtres, qui lui préſenterent des états faux de ſes forces de terre & de mer, & des approviſionnements militaires de ſes villes de guerre en Europe & en Amérique. — C'eſt ſur ceſdits états, que le Roi d'Eſpagne prit la réſolution de ſe déclarer en faveur de ſon allié.

VAN MAGDEBOURG.

Si j'avois été Roi d'Eſpagne, à la premiere connoiſſance de ces infidélités, j'aurois fait pendre tout de ſuite tous les Miniſtres coupables, & j'en aurois fait garder la peau farcie de paille dans la ſalle du Conſeil, afin qu'elle apprît à ceux qui me trahiroient, quelle ſeroit pour eux la récompenſe de leurs perfidies. — Voyez quelles ont été les ſuites malheureuſes d'une telle inſolence ?

LE COSMOPOLITE.

Des ſuites des plus fâcheuſes & pour elle & pour la France ; ... mais tel eſt le triſte ſort des Rois : ... nés pour le bonheur du monde, leurs Miniſtres deſſervent leurs bienfaits, & les peuples ſont toujours la victime des ingratitudes & des infidélités des Miniſtres.

VAN MAGDEBOURG.

Dans ce malheureux monde, dans ce monde de miſere, mon cher ami, les innocents payent toujours pour les coupables ; ... ce ſont les méchants, les ſcélérats, les vrais gibiers de potence qui jouiſſent : ... l'homme honnête, les vrais

citoyens, les ſujets fideles ſont les ſeuls opprimés.

LE COSMOPOLITE.

Tel a toujours été le ſort de la nation Eſpagnole depuis Ferdinand & Iſabelle; les Miniſtres n'ayant jamais eu pour elle cette bienfaiſance, ce fond d'attachement qui conſtitue toutes leurs obligations, & le Gouvernement n'ayant pas aſſez redreſſé les Miniſtres....

VAN MAGDEBOURG.

Puiſque vous en êtes ſur la theſe de ces Mrs. ſur quoi rouloit la quatrieme propoſition dont vous nous avez parlé ?... fut-elle auſſi favorablement accueillie que les trois autres ?....

LE COSMOPOLITE.

La même choſe. – En 1500, il fut commencé en Arragon un canal d'arroſage qui devoit prendre ſes eaux de l'Ebre, parcourir ſur des hauteurs un fer à cheval de plus de 30 lieues en pluſieurs collines, (qui enferment une plaine très-conſidérable,) & venir une autre fois reverſer ſes eaux dans l'Ebre, après avoir arroſé cette même plaine. Ce canal commencé ſous Charles V, fut abandonné ſous Philippe II. — Les travaux commencés ſous ce premier regne, furent bientôt recomblés par les éboulements des terres, & ſont demeurés enſevelis, oubliés juſqu'en 1768, où un François (qui a établi avec ſuccès une fabrique de jus de régliſſe dans ces cantons,) fut ſollicité par les habitants du pays, de ſe mettre à la tête de l'entrepriſe de ce même canal, s'étant tous cottiſés pour établir le fonds néceſſaire à cette dépenſe. — A cet effet, il n'étoit plus néceſſaire que de la permiſſion de la Cour de Madrid; & ce même François fut encore chargé de la ſolliciter, à quoi il ſe prêta de fort

bonne grace. — Etant arrivé à Madrid, il fut faire part de sa mission au Sgr. Ministre des finances, en lui exposant les efforts & le zele des habitants pour une entreprise aussi utile, lui détaillant tous les avantages qu'il en reviendroit aux finances de l'Etat, à la nation, à l'agriculture. — Après plusieurs objections aussi déplacées que mal réfléchies, ce Ministre, pour toute solution, répondit à ce Francois, qu'il falloit qu'il donnât caution pour l'emploi des fonds nécessaires au travail de ce canal, & lui tourna le dos.....

ST. ALBIN.

Peut-être ce François demandoit-il que le Roi, pour encourager l'entreprise, fît quelques avances de ses deniers ? ...

LE COSMOPOLITE.

Non, on ne demandoit au Roi que sa protection & la propriété des eaux.

VAN MAGDEBOURG.

Non, il est dans le cerveau de ces gens-là, de penser au rebours des autres hommes.

MYLORD SPITEAL.

En effet, ... que peuvent desirer de plus les vrais Ministres, si ce n'est de rencontrer des citoyens bien intentionnés, qui, pour se rendre utiles, cherchent de mettre en valeur des établissements ou des propriétés qui puissent être & rester constamment à l'avantage de la nation, sans aucun débours de la part du Gouvernement ?.... rien de plus agréable pour un administrateur.

VAN MAGDEBOURG.

Tout cela se présente en Espagne, & un Ministre discute encore sur des mots : ... ah, têtes

en

en léthargie ! faites-vous appliquer des mouches cantharides ! ...

LE COSMOPOLITE.

Convenez donc que ce n'eſt que le découragement qui a abruti la nation Eſpagnole ; & que ce découragement, depuis près de trois ſiecles, ne s'eſt perpétué de pere en fils, que par les ignorances conſtantes des adminiſtrateurs.

MYLORD SPITEAL.

Des braves Caſtillans tel eſt le caractere : ... ils ſont braves & prudents contre tous les principes..

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! dites auſſi contre la ſaine raiſon ? ...

LE COSMOPOLITE.

Tels qu'ils ſont cependant, Meſſieurs, ils vous ont fait trembler ſous Philippe II ... ils vous ont tenus en reſpect ſous Charles V ; & ils vous ont fait reculer ſous la branche des Bourbons.

MYLORD SPITEAL.

Joliment reculer, mon cher ami, ... joliment ! ... c'eſt ſous cette branche que la Grande-Bretagne a acquis ſur l'Eſpagne la Jamaïque, Port-Mahon & Gibraltar, & qu'elle a fait pendant plus de vingt ans les trois quarts du commerce de ſes Colonies. — Si vous appellez cela faire reculer les gens, nous en acceptons la plaiſanterie.

LE COSMOPOLITE.

Oui, vous avez acquis la Jamaïque, Mahon & Gibraltar, & le commerce de l'Aſſiento ſous le premier des Rois Bourbons ; ... mais vous ne dites pas que ce regne commença ſur les ruines de ceux de la Maiſon d'Autriche, & que c'eſt à l'appui de cette décadence que vous avez ac-

quis tous ces avantages. — Mais une fois que Philippe V a été bien aſſis ſur ſon trône ;... qu'il a eu un peu raffermi ſes Etats, ſa puiſſance, qu'avez-vous gagné avec l'Eſpagne? — La guerre de 1738 ne vous a-t-elle pas fait perdre votre vaiſſeau d'Aſſiento & la traite des Negres, qui étoient deux mines inépuiſables de richeſſes pour l'Angleterre? — A la paix de 1748, n'avez-vous pas été forcés d'abandonner tous vos commerces clandeſtins avec l'Amérique Eſpagnole? — Depuis celle de 1763, la Cour de Madrid n'a-t-elle pas anéanti tous les privileges de votre navigation dans ſes ports & dans ſes rivieres? — Vos vaiſſeaux de guerre peuvent-ils aujourd'hui mouiller impunément dans toutes les bayes, rades & havres de cette Monarchie; y embarquer furtivement 8 à 900,000 piaſtres fortes comme par le paſſé?.... Vos vaiſſeaux marchands y ſont-ils comme autrefois exempts de viſites?... Vos articles d'induſtrie y ont-ils auſſi généralement cours qu'avant toutes ces époques? — Il faut être juſte; quoique le Gouvernement Eſpagnol ſe néglige en beaucoup d'objets, il ſe réveille pourtant dans beaucoup d'autres : — tout ne peut pas ſe faire à la fois....

ST. ALBIN.

Certainement,... quand les choſes ſont tombées dans une certaine décadence, il faut plus de temps & de moyens pour les réparer, que quand l'on ſait ſe prévenir contre les événements, & que l'on a la ſageſſe de ne pas méſuſer de ſes avantages. — Mais l'on ne peut diſconvenir que l'Eſpagne ne ſe ſoit très-bien réparée depuis la mort de Charles II; & il eſt de fait, que ſi elle mettoit à profit tous les moyens,

toutes les connoiſſances que nombre de gens inſtruits ont cherché à lui procurer, ... que dans dix ans cette Monarchie ne ſeroit pas reconnoiſſable.

VAN MAGDEBOURG.

Mon cher ami, de la queue d'un cochon, vous n'en ferez jamais une belle aigrette : ... il en eſt de même de vos Eſpagnols. — Vous avez beau vous égoſiller pour leur trouver des bonnes qualités ; ... vous avez beau vouloir les excuſer, les civiliſer, leur donner la façon de penſer que doivent avoir des hommes, ... non !.. ils ſeront toujours des Eſpagnols. ...

MYLORD SPITEAL.

C'eſt-à-dire, des ignorants, des fainéants, des pareſſeux, ou un mêlange de ſuperſtition, d'orgueil & de vices. ...

VAN MAGDEBOURG.

Hé ! mettez-y auſſi de crimes ? ... car ils n'effaceront jamais de l'hiſtoire du monde les horreurs & les abominations qu'ils ont commiſes en Amérique ſous le manteau de la Religion.

LE COSMOPOLITE.

Van Magdebourg, *Dieu juſte en ſa colere, ne punit point le fils de l'impiété du pere.* — Pourquoi faire un crime aux Eſpagnols d'aujourd'hui, des extrêmités où ont été forcés de ſe porter leurs ancêtres ? — Fouillez dans l'Hiſtoire de toutes les nations, vous y verrez à-peu-près les mêmes barbaries ? — Par-tout où l'ambition a pris en main le glaive de la juſtice, la vie des hommes a été en compromis. — Voyez les Iſraélites, (ce peuple chéri de Dieu,) quittant les lieux paiſibles de leurs réſidences, pour maſſacrer tous les peuples de la Méſopotamie : Voyez Mithridate dans le Pont, faire égorger

dans une nuit plus de deux cents mille Romains : — voyez ces mêmes Romains dévaster, pendant plusieurs siecles, les trois parties du monde les plus connues, y anéantir des nations entieres : — voyez à Naples les Vêpres Siciliennes ; en France, la St. Barthelemi ; en Angleterre, la Rose Blanche & la Rose Rouge, &c. Dans toutes les histoires quelconque, vous trouverez les mêmes moyens, les mêmes extrêmités ;... mais cela ne rejaillit point sur les héritiers des auteurs de tous ces crimes. — Pourquoi vouloir rendre les Espagnols d'aujourd'hui plus responsables des forfaits de leur histoire, que les peuples de Naples ne le sont de ceux des Vêpres Siciliennes ;... que les François ne le sont de ceux de la St. Barthelemi ;... que les Anglois ne le sont de la Rose Blanche & de la Rose Rouge : — en tout, il faut être juste. — Si vous excusez les Israélites, les Béotiens, les Romains, les François, les Anglois & les Siciliens,... excusez aussi les Espagnols ; & en exagérant leurs imperfections, rendez justice à leurs bonnes qualités : dites naïvement qu'ils sont de très-bons soldats,... de fideles sujets,... & de braves citoyens.... Voyez les efforts qu'ont faits les Castillans en faveur de Philippe V, dans la guerre de la Succession.

ST. ALBIN.

Certainement, on ne peut leur refuser toutes ces bonnes qualités. — Nous voyons dans toutes les histoires que leur infanterie a résisté à des fatigues terribles.

VAN MAGDEBOURG.

Hé! comment voudriez-vous que des hommes qui ne sont accoutumés à ne manger que

des oignons, & à ne coucher que ſur la plate terre, ne fuſſent pas endurcis à la fatigue ?

St. Albin.

Non-ſeulement endurcis à la fatigue, mais encore c'eſt qu'ils ſe battent bien. — Liſez l'hiſtoire de toutes les guerres de Charles V & de Philippe II ;... celles de Philippe V en Eſpagne & en Italie : eſt-il rien de plus terrible que les batailles de Pavie, de St. Quentin & de Rocroy ;... que celles de Salamanque, de Saragoſſe, de Campo-Santo, de Parme ? &c.

Mylord Spiteal.

Si une nation qui date depuis plus de 800 ans, n'avoit pas quelque trait de valeur, quelque lueur d'éclat, quel rôle joueroit-elle dans l'hiſtoire ?

Le Cosmopolite.

Si avec toute la mauvaiſe opinion que vous avez des Eſpagnols,... cette nation s'eſt maintenue juſqu'à préſent, (malgré l'ambition de tant de Puiſſances rivales,) dans le degré de puiſſance que nous lui connoiſſons ;... & même depuis un ſiecle, vous ayant tenu tête dans toutes les rencontres,... que penſeriez-vous d'elle, Mylord,... ſi le Gouvernement revenant de toutes ſes préventions, de tous ſes préjugés, (au-lieu de perpétuer les gênes abuſives qui le tyranniſent,) engageoit ſes ſujets de ſe livrer à cet eſprit de ſpéculation & de travail qui ont fait votre proſpérité ;... qu'il les encourageât de mettre en vigueur l'induſtrie de la nation, ſon agriculture, ſon commerce maritime, & qu'il ouvrît à tous ſes ports de la métropole la libre fréquentation de ceux de l'Amérique ?...

Van Magdebourg.

Tant mieux, mon ami, tant mieux ! — cette

liberté rempliroit la meſure des maux de l'Eſpagne : — ce ſeroit un bien pour notre commerce.

LE COSMOPOLITE.

En quoi, s'il vous plaît ?

VAN MAGDEBOURG.

En ce que tous ſes ſujets, comme en 1500, s'empreſſeroient de s'embarquer pour l'Amérique pour y faire fortune, & que perſonne n'en reviendroit : . . . par conſéquent, moins de population en Europe, & plus de conſommation en Amérique, nous ſerions les maîtres de tout le commerce de ce continent par nos interlopes.

LE COSMOPOLITE.

Déſabuſez-vous, Van Magdebourg, l'on ne quitte plus le certain pour l'incertain ; . . . & croyez que l'expérience a prouvé aux ſujets Eſpagnols, que la vraie richeſſe étoit celle qui ſe réaliſoit par le travail. — Ces peuples ſont revenus des folies du temps paſſé ; & dix mille particuliers revenus du nouveau-Monde plus miſérables qu'ils n'y avoient été, ſont des leçons vivantes pour tous les viſionnaires qui ſeroient encore dominés de cette frénéſie : — ſans paſſion & ſans intérêt, nous pouvons nous-mêmes expliquer cette queſtion. — Suppoſons que dans la premiere ardeur de cette nouveauté, il s'expatrie des treize ou quatorze ports que nous avons cités, de 3 à 400 perſonnes de chacun, pour aller chercher fortune en Amérique, . . . nous aurons dans la totalité 5 à 6000 perſonnes : . . . ſur une population de 11,500,000 ames, c'eſt bien peu de choſe. — Ces 5 ou 6000 perſonnes laiſſeront peut-être quelques parents ou quelques amis en Europe : . . . hé bien, par les avis qu'ils donneront à ces mêmes parents & à ces mê-

mes amis, on ſera vîte inſtruit que la vie eſt auſſi pénible en Amérique qu'en Europe; & que par-tout ce n'eſt que le travail qui enrichit l'homme. — Or, laiſſant à part toutes les idées de prévention que vous vous êtes forgées; ... conſidérant les Eſpagnols tels qu'ils doivent l'être, comme des hommes, ... penſez-vous que ſi cette nation ſe conduiſoit ſuivant toutes les regles & toutes les maximes de la politique moderne, que le Gouvernement épouſât les mêmes ſyſtêmes de ſpéculation & d'économie politique; ... qu'il portât dans l'avenir ce coup d'œil de prévoyance & d'intérêt qui conſtitue la vraie puiſſance des Monarchies, ... croyez-vous, Mylord, qu'une telle nation, qu'un tel Gouvernement pût être déprécié auſſi indignement, que vous & Van Magdebourg vilipendez les braves Eſpagnols?

VAN MAGDEBOURG.

Mon cher Coſmopolite, ne vous échauffez pas: — ce que je vous dis de vos Eſpagnols, je le ſens, je l'ai vu, & j'en ſuis convaincu. — A préſent, ſi vous leur faites trouver des Miniſtres actifs, ingénieux, appliqués, qui bouſſeculent bien les peuples, qui les encouragent conſtamment au travail, aux occupations utiles; ... cette nation pourra réhabiliter une partie de ſa réputation, de ſes déſavantages: — mais juſqu'alors; ... juſqu'à cette heureuſe métamorphoſe; ... en tout & partout vos Eſpagnols ne feront jamais qu'un mélange affreux d'orgueil, d'hypocriſie & de pareſſe.

LE COSMOPOLITE.

Mais admettant que ces temps d'erreur & de découragement ſe paſſent; ... que le Gou-

vernement revenant de ses préventions, adopte ces plans nerveux qui vont au-devant des évenements, & qui facilitent les grandes entreprises, — croyez-vous qu'il soit difficile à l'Espagne de mettre en exécution la guerre de confédération dont nous avons parlé ?

MYLORD SPITEAL.

Oui & non : — 1°. avant que l'Espagne puisse être en état par elle seule d'entreprendre une telle guerre, il lui faut plus de deux siecles d'encouragement & de tranquillité.

LE COSMOPOLITE.

Mais unie avec la France, est-elle praticable ?

MYLORD SPITEAL.

Oui & non encore : ... *trop de haine sépare Andromaque & Pirrhus.* — Les Espagnols d'aujourd'hui se souviennent trop bien du mal que les François ont fait à leur Monarchie sous Henri IV, Louis XIII & Louis XIV, pour que ces deux nations puissent jamais s'entendre avec la confiance nécessaire dans une opération de cette importance. — D'ailleurs, pour une entreprise de cette force, ... 1°. il faut de l'argent : ... il faut des vaisseaux : ... il faut par-tout des hommes pour les commander, & ni l'une ni l'autre Monarchie n'en ont actuellement, ni n'en auront de long-temps.

LE COSMOPOLITE.

Je viens de vous démontrer que l'Espagne aura des hommes & de l'argent quand elle voudra en avoir. — Il me reste à vous prouver que la France en a, & quelle en aura plus qu'elle n'en aura de besoin; & que si sa position vous paroît gênée, incommode dans ce moment, ... songez qu'ils n'exista jamais d'indigence réelle dans un Royaume peuplé de 20 millions de su-

jets, d'un caractere brave, appliqués, laborieux & guerriers de pere en fils depuis trente générations avant Pharamond. — Si les erreurs du Ministere de l'Espagne ont fait le mal de la nation Espagnole, les mêmes erreurs ont fait les mêmes ravages dans l'intérieur de la France, depuis 1697 jusqu'en 1730, & depuis 1744 jusqu'en 1774 : ... mais toutes ces erreurs n'établissent point que leurs maux ne puissent être bientôt réparés. — Voyez le retour qu'a eu la France sous le Ministere de Mr. de Fleury.

MYLORD SPITEAL.

Il s'établiroit par votre opinion, que tous les avantages que la Grande-Bretagne a acquis sur la France & l'Espagne, depuis un siecle, ne seroient que des avantages dus plutôt au hasard des événements qu'aux sages dispositions du cabinet de la Cour Britannique,

LE COSMOPOLITE.

Hé ! en doutez-vous ?... Comme il est de fait que vos pirateries exercées en 1755 sur la marine marchande de la France, ont été plus profitables à la Grande-Bretagne que tous les manifestes répandus contre vous par cette Puissance n'ont été utiles à la France, ... il est de fait aussi, que vous avez su mettre à profit l'inapplication des deux Ministeres de Versailles & de Madrid, & que vous avez réussi : — vous avez bien fait ; en politique, il vaut mieux une faute qu'un beau jeu. — Mais cela ne détruit pas que si la France & l'Espagne avoient été aussi prévoyantes & aussi avisées que vous l'avez été ; .... que si elles en avoient toujours imposé à la Grande-Bretagne par leur contenance, par leur position, par le bon ordre de

leurs affaires,.... que vous n'auriez jamais osé tenter, (aussi témérairement que vous l'avez fait,) tout ce que vous avez tenté vis-à-vis de l'une & de l'autre Puissance, avant & pendant tout le cours de la guerre de 1756 jusqu'en 1763. — Je vous ai fait appercevoir cette vérité dans notre derniere conversation sur l'Angleterre. — Je viens de vous démontrer, (autant qu'il me l'a été possible,) que vous êtes dans l'erreur au sujet de la nation Espagnole, & que vous connoissez mal son caractere,... l'esprit de son Gouvernement,.... l'étendue de ses ressources. — Demain je vous ferai voir combien vous êtes erré encore sur l'opinion que vous vous êtes forgée de la France :... cette Monarchie, malgré son épuisement & toutes ses détresses, ne doit jamais être méconnue ; & persuadez-vous bien que les plus grands politiques ne l'ont jamais considérée, dans ses plus forts embarras, que comme le serpent engourdi par le froid, mais à qui la chaleur rend toute sa souplesse. — Jugez-en par ce passage d'un mémoire de Mr. de Pelissery. (1)

„ Dans les mémoires Anglois d'un voyageur „ politique de cette nation, j'ai lu que la France, pour se refaire des désavantages de la „ guerre la plus onéreuse, n'avoit besoin que „ de 7 ans de paix;... qu'il en falloit 10 à l'Angleterre;... 12 à la Hollande;... & 15 à „ l'Empire ou à l'Autriche. — L'explication „ physique de cette question étoit assise sur un „ examen détaillé des charges particulieres de „ chaque Gouvernement, & dans les avantages „ & désavantages de leurs positions locales, de

(1) 1770.

„ leurs commerces utiles & politiques, & dans
„ l'activité & la possibilité de leurs ressources.
„ — Pour la France, disoit ce calculateur, ses
„ charges particulieres ou dépenses publiques
„ ne s'étendent point au-dehors de ses Etats ;...
„ ses commerces sont des plus accrédités, des
„ plus lucratifs, des plus répandus, soit par ter-
„ re, soit par mer, avec toutes les nations de
„ l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'A-
„ mérique ;.... & ses ressources sont des plus
„ actives, par le crédit ou les avances constan-
„ tes que peuvent faire au Gouvernement les
„ fermes générales de l'Etat, sa compagnie des
„ Indes & son banquier de la Cour. — Pour
„ l'Angleterre, que ses charges étoient très-
„ coûteuses, extérieures & cheres, le Gouver-
„ nement ayant à garder aussi rigoureusement
„ en temps de paix comme en temps de guerre,
„ Mahon, Gibraltar, Jersey, Quernesey & l'Ir-
„ lande, (domaines éloignés & détachés de la
„ métropole) ;... que son commerce étoit très-
„ répandu, mais lent, volumineux & généra-
„ lement pauvre ; — & que ses richesses étoient
„ très-casuelles & très-monotones, n'étant
„ assises que dans l'union des Parlements avec
„ le Ministere, ou dans les succès de ses opéra-
„ tions militaires : sans tous ces concours, les
„ peuples se mutinent, les Parlements pren-
„ nent parti, & le Ministere peut se trouver
„ isolé, privé de secours dans le quart-d'heure
„ le plus funeste à la nation. — Pour la Hollan-
„ de, que ses charges étoient exorbitantes &
„ très-coûteuses, sans agriculture & sans in-
„ dustrie ; avec un tiers de la population de
„ l'Angleterre, ses peuples supportant plus de
„ taxes publiques que les sujets de la Grande-

„ Bretagne ; — que toutes ſes reſſources étoient
„ fondées ſur ſon commerce maritime, qui étoit
„ plutôt un trafic de cabotage qu'un commerce,
„ étant obligée de tirer tous ſes articles d'ex-
„ portation & d'importation de chez les nations
„ étrangeres ; ... ce qui expoſoit cette Républi-
„ que, dans une guerre générale, à ne poſſéder
„ ni commerce, ni revenu. — Pour l'Allemagne
„ ou l'Autriche, que les charges n'étoient pas
„ bien conſidérables ; & que ſes reſſources y
„ étoient auſſi pauvres & auſſi médiocres que
„ ſes commerces ; . . . n'ayant qu'une circula-
„ tion intérieure, très-limitée, qui ne pouvoit
„ point être portée dans l'activité dont elle ſe-
„ roit ſuſceptible par ſon manque de navigation
„ & de commerce politique. — Si cet obſerva-
„ teur vivoit aujourd'hui, & qu'il balançât no-
„ tre ſituation préſente avec celle de ſes obſer-
„ vations politiques, . . . quelle eſtime pren-
„ droit-il de notre Miniſtere ? — pourroit-il ap-
„ pliquer notre décadence depuis 1763 à l'ou-
„ vrage des temps, des circonſtances ? ... non : ...
„ étant en pleine paix depuis plus de huit
„ ans ; . . . à l'inapplication, au découragement
„ des ſujets ? . . . non : . . . les peuples redou-
„ blant tous les jours leurs efforts pour pou-
„ voir ſatisfaire aux taxes publiques ; . . . à la
„ diſparition des fermes générales, de la com-
„ pagnie des Indes, du banquier de la Cour ? ...
„ non encore : . . . tous ces établiſſements exiſ-
„ tent toujours. — Il ne pourroit donc l'appli-
„ quer qu'à la déprédation ou à l'incapacité
„ des adminiſtrateurs : ... fait malheureuſement
„ trop démontré, &c. " — En attendant, je re-
plie mes paperaſſes, puiſque paperaſſes les bap-
tiſe Van Magdebourg, & demain je viendrai

vous rejoindre avec toutes ces bucoliques : ... elles vous feront peut-être autant de plaisir que de mal au cœur, ... y ayant nombre de choses qui pourroient bien tourner au désavantage des anti-Espagnols.

VAN MAGDEBOURG.

Ma foi, si elles sont aussi-bien entendues que le plan de la banque de Castille, & que tous les redressements proposés au Ministere de l'Espagne, on pourra ne pas perdre son temps à vous écouter ; si toutefois c'est le perdre, que d'écouter un ami aussi instruit que vous.

ST. ALBIN.

Messieurs, perdre ou écouter, ... savez-vous qu'il est plus de neuf heures, & que vous trouverez le souper froid ?

LE COSMOPOLITE.

Froid ou chaud, ... il est toujours bon quand c'est le cœur qui le donne.

MYLORD SPITEAL.

Je ne pourrai pas avoir le plaisir d'être des vôtres.

ST. ALBIN.

Hé ! pourquoi cela ?

MYLORD SPITEAL.

J'ai à travailler ; & quand on est chez vous, l'on n'en sort jamais.

VAN MAGDEBOURG.

Tant mieux ! mon cher ami, tant mieux ! ... c'est une preuve que l'on s'y trouve bien. — Pour moi, j'attends toujours que St. Albin me mette à la porte : ... l'on est si agréablement chez lui, que l'on ne voudroit jamais le quitter.

ST. ALBIN.

Vous êtes bien obligeant, Van Magdebourg :.. sans doute vous considérez, en disant cela, que

depuis plus de 5 ans je ſuis en Hollande avec tous les agréments poſſibles, & que je tâche de vous prouver que je ſais faire uſage de vos bons exemples.

MYLORD SPITEAL.

Sentez-vous, Van Magdebourg, tout le parfait de ce compliment?

VAN MAGDEBOURG.

Je ſens ce que nous éprouvons tous, depuis que nous avons le plaiſir de le connoître : . . . toujours des choſes honnêtes; — il faut que je l'embraſſe en lui donnant le bras : . . . partons, mes amis.

LE COSMOPOLITE.

Partons, & je me charge du Mylord, pour qu'il ne nous échappe pas.

MYLORD SPITEAL.

Ainſi ſoit fait qu'il eſt requis.

Fin du Tome premier.